1734

Palat. V 3.

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

54780 3

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES

De Madame DU NOYER,

CONTENANT

Différentes Hiſtoires, Avantures, Anecdotes curieuſes & ſinguliéres.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, corrigée & augmentée d'un ſixiéme Tome, avec une Table des Matiéres à chaque volume qui manquoit aux Editions précédentes

TOME PREMIER.

A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE.

M. DCC. XXXIX.

LETTRES*
HISTORIQUES
ET
GALANTES

De deux Dames, dont l'une étoit à Paris, & l'autre en Province.

LETTRE I.

VOus vous trompez très-fort, Madame, quand vous croyez que hors de Paris il n'eſt point de plaiſirs, vous êtes dans une erreur pareille à celle où étoient les anciens Grecs quand ils traitoient de Barbares

* Comme ces Lettres ont été écrites avant la Paix de Riſvvyc, le Lecteur ne doit pas être ſurpris ſi l'on parle des choſes ſur le pied qu'elles étoient dans ce tems-là. On ne donne ici qu'un Eſſai, qui, s'il eſt goûté du Public, ſera ſuivi d'une continuation de pareilles Lettres, qui étant plus nouvelles, auront encore plus d'agrément, & les unes & les autres ne contiennent que des faits très-veritables, connus pour tels dans les Pays d'où les Lettres ſont écrites.

bares tous les autres Peuples ; il en eſt je vous aſſure de bien polis dans les Pays que j'ai parcourus depuis que je vous ai quittée, & je ne penſe pas qu'il y ait au monde un ſejour plus agréable que celui d'Avignon, où les affaires de mon mari m'arrêtent pour quelque tems. Cette Ville eſt ancienne, on l'appelloit autrefois *Avenio*, elle appartenoit aux Comtes de *Toulouſe*, le Pape l'ôta à *Raimond* dans le tems des *Albigeois* : & *Jeanne* Reine de Naples, & Comteſſe de Provence, fille de Robert Roi de Sicile, lui en donna la proprieté, & de tout le Comtat *Venaiſſin*, dont elle eſt Capitale. Les Papes y ont ſiegé ſoixante & dix ans depuis *Clement V.* juſqu'à *Gregoire XI.* qui fut le ſeptiéme Pape d'*Avignon*, & qui diſputoit la ſucceſſion de Saint Pierre aux Papes de *Rome*. La ſituation de cette Ville eſt enchantée : le Rhône baigne ſes murailles ; ce ne ſont que jardins & prairies au-dehors, & bâtimens magnifiques au-dedans ; les maiſons de Meſſieurs de *Mont-Real* & de *Grillon*, ſont des plus belles qu'on voye. Dans la premiere il y a une Galerie dans laquelle les meilleurs Peintres de *Rome* ont repréſenté toutes les Avantures du Roman de *Cariclée* ; les Connoiſſeurs prétendent qu'il n'y a pas de plus belles Peintures à *Verſailles*. La Maiſon de Monſieur de *Grillon* eſt un peu plus à la moderne ; mais le Marquis des *Eſſards* que vous connoiſſez, vient d'en faire bâtir une qui l'emporte ſur toutes les autres par la grace de

la nouveauté. Des Couvens d'hommes & de filles, embelliſſent encore cette charmante Ville qui eſt ſous un très-beau Ciel & ſous la plus douce domination du monde, puiſqu'elle ne reconnoît que l'autorité du Pape exercée par un Vice-Légat qui eſt toûjours homme de condition, & fort aiſé à ménager. Celui d'à-préſent s'appelle *Delfini*, c'eſt un Noble Vénitien fort poli : il poſtule dans ce Poſte, celui de Nonce en France, & le Chapeau de Cardinal ; Dignitez auſquelles celle de Vice-Légat ſert ordinairement de degré. On ne ſçait ici ce que c'eſt qu'impôts & Capitation, tout le monde y eſt riche, & tout y reſpire la joye. Les Dames ſont galantes ; les Meſſieurs font de la dépenſe ; le jeu, qu'on peut appeller le plaiſir univerſel, eſt pouſſé ici auſſi loin que l'on veut. Outre les paiſibles parties d'Ombre, on en trouve de Baſſette & de Lanſquenet, dans des Maiſons de condition où tous les après midi la Compagnie de l'un & de l'autre ſexe ſe raſſemble. On voit là de très-belles Dames miſes d'un fort bon air ; les unes coupent au Lanſquenet, les autres pontent à la Baſſette, & les autres ſe donnent des airs panchez ſur des Canapez, & pouſſent les beaux ſentimens avec des Cavaliers bien tournez. Outre ceux du Pays, il y a ici toûjours quantité d'Etrangers que la curioſité attire, & que l'agrément retient. Le Chevalier de *B*... n'en ſçauroit partir ; il en conte à la Marquiſe d'*Urban*, fille de cette

infortunée Marquiſe de *Gange*, dont vous ſçavez ſans doute la fin tragique. Cette Dame eſt fort aimable, & l'ont craint que la gloire d'avoir mis un Prince dans ſes chaînes ne lui coute ſa réputation, qui avoit été épargnée juſques ici, & qui eſt en très-mauvaiſes mains, puiſque, comme vous ſçavez, le Chevalier de *B*... eſt le plus indiſcret de tous les hommes: c'eſt ſon affaire. Le Duc de *Villars* a été ici quelque tems attaché à Madame de *Fortia* ſœur du Marquis de *Saſſenage*, que nous avons vû au Palais Royal. Cette Dame a un fort grand air, mais beaucoup de hauteur, & votre Ami le Marquis des *Eſſarts* a une ſœur qu'on appelle Madame de *Caſtres* qui eſt infiniment plus aimable, & qui paſſeroit pour des plus belles de ce Pays, ſi la jeune Veuve du Marquis *Daubignan* ſa fille, qu'on a mariée depuis peu au fils de Monſieur de *Blauvac*, ne lui diſputoit le prix de la beauté. Je croi même qu'on trouveroit des gens qui décideroient en faveur de la mere. Madame la Marquiſe de *Velcron* ſœur du Cardinal de *Janſſon*, a cinq ou ſix filles toutes Comteſſes, ou Marquiſes. Enfin, il y a ici quantité de femmes de Condition; le ſang y eſt beau, & l'occupation la plus ſérieuſe dans le Pays, c'eſt de chercher à plaire: l'Amour n'y eſt point malfaiſant, on ne connoît ni jalouſie, ni deſeſpoir: les maris mêmes pour la plûpart ſont traitables là-deſſus, & laiſſent à leurs femmes la liberté qu'ils prennent eux-mêmes. Jugez,

Madame,

Madame, ſi dans un Pays qu'on pourroit appeller l'Iſle de *Cythere*, où les ris & les jeux, que la miſere du tems a chaſſez de France, ſe ſont réfugiez; où l'on fait bonne chere, où l'on boit du vin de l'*Hermitage*, & de *Cante-Perdrix*, qu'on peut appeller vin des Dieux, puiſque c'eſt le même qu'on envoye à Rome pour la bouche du Saint Pere: jugez, dis-je, ſi dans un Pays ſi délicieux je puis beaucoup m'ennuyer, ſurtout étant avec ce que j'aime: car vous ſçavez que je ſuis d'aſſez bonne foi pour avoüer que j'aime mon mari, quoiqu'à Paris on regarde cette foibleſſe comme un des vices du tems de *Jean le Verd*, que les mœurs de ce ſiécle ont corrigé. Que ce ſoit vice ou vertu, la choſe eſt ainſi. Ne me plaignez donc plus tant, puiſque je ne connois ici d'autre chagrin que celui que votre éloignement me cauſe: je croi que vous ſupportez le mien en eſprit fort, & que vous promenez mon idée à l'Opéra, à la Comédie & dans mille parties de plaiſirs; j'en ſuis charmée, & je ne puis ſouffrir ces amitiez tiranniques, qui ſont faites comme la haine. Divertiſſez-vous donc de votre mieux ſans moi, comme je tâche de me réjoüir ſans vous, en attendant que nous recommencions de nous réjoüir enſemble; je voudrois bien que ce fût dans ces climats où l'on joüit d'une entiere liberté, où l'on peut chanter la *Maintenon* & *Noailles*, ſans craindre la *Baſtille*, & où je puis écrire ſur ma fenêtre, pendant qu'à l'heure

qu'il eſt, vous ſoufflez, je gage, dans vos doigts. Si vous veniez ici je vous ménerois à cette célébre fontaine de *Vaucluſe* tant chantée par *Petrarque*, & je vous ferois voir le Tombeau de la belle *Laure*, Maîtreſſe de ce fameux Poëte. Ce Tombeau eſt dans l'Egliſe des Cordeliers; on y voit des Vers que le Roi *François I.* fit en l'honneur de cette Héroïne, & qui ſont gravez en lettres d'or. Je croi que *Marot* auroit pû en faire de meilleurs; mais des Vers de la façon d'un Roi, ont toûjours leur merite. Nous irions auſſi à l'Abbaye des *Céleſtins*, où ſont les corps de Saint *Beneſet* & de Saint *Pierre de Luxembourg*. Le premier, par une inſpiration divine, bâtit le Pont d'*Avignon*, & fut trouvé, lorſque les glaces le rompirent, ſous une des arches de ce Pont, en chair & en os. Le dernier étoit un Cardinal du tems du Schiſme des Papes, attaché à celui qui ſiégeoit pour lors à *Avignon*; il eſt devenu fameux par un grand nombre de Miracles qu'il a faits après ſa mort, dont le plus étonnant eſt la réſurrection d'un petit garçon qui étant monté ſur une des tours du Palais de Sa Sainteté, appellée la Tour de *Troüillas*, pour dénicher des oiſeaux, ſe laiſſa tomber en bas, & fut mis en marmelade. Sa mere, ſans s'amuſer aux cris & aux larmes, ramaſſa les membres fracaſſez de cet enfant, les mit dans un ſac, & les porta ſur le Tombeau du Saint. Pendant qu'elle étoit en prieres, on vit groüiller le ſac & ſortir l'enfant, qui demanda

manda où étoit ſon moineau. Voilà le fait tel que je l'ai lû tout au long dans l'Egliſe des *Céleſtins* : je vous le donne comme je l'ai trouvé, & à vous parler franchement, je croi qu'on peut être ſauvé ſans le croire. Après avoir contenté votre dévotion & votre curioſité, on ſongeroit auſſi à vous faire bonne chere ; les Perdrix rouges & les Ortolans ne vous manqueroient point les jours gras ; & pour les maigres, je vous ferois manger des biſques d'Ecrevices, & des Eturgeons admirables. C'eſt un Poiſſon que nous n'avons pas à Paris ; il y en a quantité ici ; il eſt plus gros qu'un Saumon, & je n'ai de ma vie rien mangé de meilleur. Je voudrois que tout cela pût vous engager à venir ici ; car je ne vois pas que je puiſſe retourner ſi-tôt à Paris ; mandez-moi, s'il vous plaît, ce qui s'y paſſe en échange je vous offre des nouvelles Provinciales,

Et ſuis, &c.

LETTRE II.

REPONSE.

VOtre Lettre m'a fait un vrai plaiſir, Madame : j'aime cet air ingénu avec lequel vous avoüez que l'abſence de vos Amis

ne vous eſt pas inſupportable, & j'admire votre tranquillité, ſans pouvoir tout-à-fait l'imiter. Ne croyez pourtant pas que j'en ſois la duppe. Je n'ai point renoncé aux plaiſirs; mais il eſt ſûr que je ne les goûte qu'imparfaitement depuis que je ne les partage plus avec vous : & ſi j'étois maîtreſſe de mon ſort, j'irois de bon cœur à *Avignon* pour vous faire convenir que vous me devez céder la gloire de ſçavoir aimer, comme je vous céde bien d'autres choſes. Je verrois avec plaiſir la fontaine de *Vaucluſe*, le Tombeau de la belle *Laure*, & je m'accommoderois fort bien de vos mets en gras & en maigre ; mais pour vos Saints miraculeux, je n'en ſuis pas encore là, & j'aimerois beaucoup mieux aller dans les Aſſemblées dont vous me parlez, ponter à le Baſſette, ou tenir ma partie ſur un Canapé, avec quelqu'une de vos belles indolantes. A ce que je vois, on tire aſſez bon parti de la vie dans le Pays où vous êtes; on y mange bien, on y joüe, on y fait l'amour, & je pourrois dire comme *Colombine*, c'eſt tout comme ici. Les Maris ſont commodes, les Dames ſont traitables; encore un coup c'eſt tout comme ici. A ce que je vois, le Chevalier de *B*... cherche à ſe conſoler de la diſgrace qui lui eſt arrivée : vous ſçavez que la Princeſſe de *Turenne* ſa belleſœur, fille unique du Duc de *Vantadour*, a porté de gros biens dans la Maiſon de *B*... qu'il faut à préſent qu'on lui rende, puiſqu'elle n'a point eu d'enfans

d'enfans. Pour éviter cette diſcuſſion, le Chevalier de *B*... s'aviſa d'en conter à ſa belleſœur : Elle eſt jeune & belle, & n'a d'autre défaut que celui d'être boiteuſe. Le Chevalier eſt fort joli ; il pouvoit la voir à toutes les heures ſans choquer la bienſéance ; enfin, il réüſſit ſi bien auprès d'elle, qu'il l'obligea à ſe déclarer en ſa faveur, & à dire hautement qu'elle le vouloit épouſer, & qu'il y avoit quelque choſe de plus que le cœur d'engagé dans cette affaire. Le Cardinal de *B*... qui a beaucoup de crédit à la Cour de *Rome*, comptoit d'avoir une diſpenſe pour ce Mariage, puiſqu'on l'accorde en pareil cas aux Souverains, & que les Meſſieurs de cette Maiſon prétendent au même Droit. Enfin, toutes les meſures étoient priſes, Madame de *Vantadour* ne s'oppoſoit à rien ; mais le petit Duc de *Vantadour* qui ſe divertiſſoit dans le *Vivarets* en partit dès qu'il eût appris qu'on tramoit cette affaire, & arriva furieux à *Paris* dans le deſſein de la rompre, ou de ſe couper la gorge avec le Chevalier. Dès qu'il fut à *Paris*, il commença par prendre ſa fille & l'amener dans ſon Hôtel, où il l'a gardée à vûë juſqu'à ce qu'il l'a mariée au Prince de *Rohan*, fils du Prince de *Soubiſe*. Ce Seigneur eſt fort bien fait, il a porté autrefois le petit Colet, & eſt devenu l'aîné de la maiſon par la mort de ſon frere. Il n'a pas marqué beaucoup de délicateſſe ſur tout ce qui s'eſt paſſé avec le Chevalier : apparemment qu'il n'a

cru là-dessus que ce qu'il devoit dire pour son repos. Quoiqu'il en soit, le mariage s'est fait au grand contentement des Parties, & en fort peu de tems. Le Duc de *Vantadour* a marqué dans cette occasion plus de vigueur qu'on n'en auroit attendu de lui, & le Chevalier se voyant abandonné est allé en Province promener ses ennuis que l'intérêt lui fait plus sentir que l'amour, car c'est l'homme du monde le moins capable d'attachement. Il est beau & bien fait, mais une honnête femme ne se feroit pas ici honneur de sa conquête; & quelqu'idée que vous vouliez me donnner d'*Avignon*, il paroît que les Princes y sont rares, puisque le Chevalier de *B*... y fait tant de fracas, & qu'une femme de condition fait gloire de le mettre dans ses chaînes. Je croi qu'elle en sera mauvaise Marchande, & je la plains d'avance de s'être livrée à l'indiscrétion du plus dépravé de tous les hommes. J'espere que nous en serons défaits pour quelque tems; il n'est ni aimé, ni estimé à la Cour, & il a tenu de si mauvais discours du Roi, que je ne sçai comment il oseroit encore soûtenir sa présence. Un jour on lui représentoit que le Roi étoit mécontent de sa conduite, & qu'il lui gardoit *une dans de lait*: *Helas*, dit le Chevalier, *je suis bien malheureux, que la seule dent qui lui reste, encore est-elle pourrie, lui soit demeurée pour me mordre.* Voyez ce qu'on doit attendre de la prudence d'un homme comme celui-là; & si une femme

me eſt en bonnes mains avec lui : je meurs d'impatience de ſçavoir comment Madame d'*Urban* s'en ſera retirée ; car je m'intéreſſe en ce qui la regarde, quoique je ne l'aye jamais vûë, & j'ai été ſi touchée de la triſte fin de ſa mere, dont on m'a fait autrefois le recit, que je ne ſçaurois m'empêcher d'avoir de la ſenſibilité pour les enfans de cette Belle infortunée. Je ſçai qu'elle en laiſſa deux : nous avons vû ici le fils qu'on appelle le Marquis de *Ganges*, qui eſt Colonel d'un Régiment de Dragons, il eſt fort bien fait. On dit que ce Marquis s'eſt marié fort avantageuſement dans ſa Province, & que Madame d'*Urban* ſa ſœur eſt belle femme : voilà tout ce que j'en ſçai. Apprenez-m'en, s'il vous plaît, davantage, car je veux connoître une famille qui me tient au cœur. Vous paſſez un peu trop légerement la ſœur du Marquis de *Saſſenage*, & je m'étonne que vous ne me parliez point de celle du Marquis de *Caſtres*, qui eſt mariée à *Avignon* avec un homme qui a de la naiſſance & de grand biens. Dites-moi donc quelque choſe de plus particulier de vos Dames, de leurs plaiſirs & de leurs intrigues ; il n'en eſt plus ici que de Bourgeoiſes, & la Cour même ne ſçauroit me fournir aucune jolie nouvelle. Madame de *Maintenon*, la chaſſe, & quelques promenades à *Marli*, bornent tous les plaiſirs du Roi. Monſeigneur & Madame la Princeſſe de *Conti* ont

les leurs à part : Madame la * Ducheſſe n'en connoît qu'à table, le vin eſt ſon Hypocréne, & quand elle a un peu trinqué, elle fait les plus jolis Vers du monde, & n'épargne ni le Roi ſon cher Papa, ni le petit Duc ſon Mari, ni qui que ce ſoit au monde : mais elle ſe déchaîne ſurtout contre le pauvre Marquis de *Laſſé*, qu'elle croit être le *Mercure* de ſon petit Mari. Le Roi *Jacques* vit content à Saint *Germain* ; les Jéſuites diſent que c'eſt force d'eſprit : mais le reſte des gens impute à foibleſſe une ſi grande tranquillité. Son fils, ou ſoi-diſant, eſt élevé avec ſoin, de même que ſa petite ſœur. La Reine paroît toûjours fort triſte d'être culbutée du Trône. En effet, c'eſt tomber de bien haut, & je rends graces à la médiocrité de ma condition, qui me garantit de pareilles chûtes. On s'eſt baigné cet Eté à la Porte Saint *Bernard* ; toute la Ville attirée par ce ſpectacle, avoit entierement déſerté le Cours, & l'on ne voyoit que carroſſes ſur le bord de l'eau. Un jour les deux *Loiſons* ſe baignoient, & avoient autour de leur Tente Monſieur le Duc, & quantité d'autres Dieux marins ; la femme d'un Conſeiller qui ſe baignoit aſſez près d'elles, dit à une de ſes Amies : Voilà les *Loiſons* : elles l'entendirent & la Cadette répondit : Voilà qui eſt bien *Robin*

* *Elle eſt fille du Roi & de la* Monteſpan, & *même du Duc de* Bourbon.

* *Robin*, & bien Bourgeois. Il eſt vrai, dit la Conſeillere, qu'on pourroit vous donner d'autres noms, & que ceux d'abandonnées & de malheureuſes vous conviennent fort. Les *Loiſons* prirent feu, quoiqu'elles fuſſent dans l'eau, & fortifiées par la préſence du Prince, elles crierent d'abord, Monſieur le Duc, à moi: Voyez comme on nous traite: mais Monſieur le Duc leur dit: Meſdames, *je veux bien partager vos plaiſirs, mais non pas vos querelles.* Cette réponſe a été trouvée fort jolie, c'eſtpourquoi je vous en fais part. L'Opéra & la Comédie vont toûjours leur train, & fourniſſent des Maîtreſſes à nos Princes. Monſeigneur a choiſi la *Raiſin*, & on dit que cette Comédienne a entierement ſupplanté la Marquiſe du *Roure*, que le Roi a exilée; vous pourrez la voir, car on dit qu'elle eſt à *Montpellier*. Le pauvre Comte d'*Eſtrades* voudroit bien qu'il lui fût permis de chaſſer dans les plaiſirs de Monſeigneur; mais il n'y a pas moyen, & il a fallu décamper d'auprès de la *Raiſin*. La *Florence*, Danſeuſe de l'Opéra, a fait la conquête du Duc de *Chartres*, qui n'a jamais eu de goût pour ſa femme, quoiqu'il l'ait priſe de la main & de la façon * du Roi. Le Grand Prieur & *Fanchon Moreau*, font toûjours la même vie à *Clichi*, où quantité de gens de Condition la vont

* *Terme de mépris pour déſigner les gens de Robbe.*
* *Elle eſt fille du Roi & de la* Monteſpan.

vont voir, & où elle les régale très-bien. Le Duc de *Valentinois* qui a une des plus aimables femmes de la Cour, la néglige pour la petite du *Fort*, autre Danſeuſe de l'Opéra; tant on eſt à préſent dans le goût des filles de Théatre. Adieu, on parle toûjours de la Paix, & tout le monde la déſire; on ſe reſſent ici des déſordres de la guerre, preſqu'autant que ſur la Frontiere; car tout le monde eſt ruiné, & la *France* auroit grand beſoin de vos faiſeurs de miracles pour ſe relever du triſte état où elle eſt. Brûlez cette Lettre de-peur qu'elle ne me faſſe brûler, & donnez-moi la Carte d'*Avignon*, afin que ſi j'y vais, je ne m'y trouve pas tout-à-fait étrangere.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

JE ſuis fort aiſe, Madame, que vous preniez du goût pour nos plaiſirs de Province, & que vous ne m'ôtiez pas tout-à-fait l'eſperance de vous voir ici. Vous ne ſerez jamais étrangere nulle part, & encore moins ici qu'ailleurs, puiſque le mérite eſt de tous les Païs, & qu'*Avignon* eſt un de ceux où l'on ſçait le mieux lui rendre juſtice. Vous y trouverez le Marquis des *Eſſards* & le Comte de *Suze*, vos anciens Amis; ils tiennent ici le premier

premier rang, & ſont les Arbitres de la Galanterie : ils n'ont pourtant que des Amours paſſagers; le Marquis a une femme dévote qui prend en gré toutes les mortifications que les infidelitez de ſon mari lui donnent, & il a ſoin de lui fournir ſouvent matiere à mériter. Le Comte vit en garçon; il eſt ſeparé de ſa femme, ſans enfans, & avec une penſion de ſeize mille lilres que ſes Collateraux, auſquels il a d'avance remis ſa ſucceſſion, lui donnent; il tient table, & fait une figure de Prince : voyez ſi on brilleroit à ſi bon marché à *Paris*. Depuis qu'il a rompu les chaînes de l'enchantereſſe Madame du *Rhut*, il a couru de Belle en Belle, ſans s'attacher à aucune. Le Commandeur *Maldachini* qui commande ici la Cavalerie *Italienne*, & qui eſt frere du Cardinal de même nom, eſt encore un de nos Héros. Sa galanterie eſt un peu antique, mais ſa bourſe n'eſt pas épuiſée. Il a un fort joli Jardin où il régale les Dames, & qu'il prête auſſi quelquefois à ſes Amis, pour le même uſage. La ſœur du Marquis de *Caſtres*, de laquelle vous me demandez des nouvelles, y alloit ſouvent avec le précedent Vice-Légat; mais elle n'a pas ſçu ſi bien ménager celui-ci. Fiere de ſa premiere conquête, & de la Pourpre du Cardinal de *Bonſi* ſon oncle, elle croyoit que tous les Vice-Légats lui devoient leurs hommages, & que c'étoit une des fonctions de leurs Charges; mais le *Signor Delfini* lui a fait connoître ſon erreur. Un jour qu'elle

le lui demandoit avec un peu trop de hauteur quelque grace pour une de ſes créatures, il la lui refuſa ſéchement; & comme elle s'en plaignoit avec aigreur, le Marquis d'*Onis* ſon Mari, qui n'ouvre jamais la bouche que pour dire des ſottiſes, lui dit: *Madame, à quoi vous amuſez-vous-là. Laiſſez ce pantalon.* Le Vice-Légat ne dit mot: mais dans le moment le Marquis & ſon Epouſe eurent ordre de ſortir des Terres de ſa Sainteté. Cette nouvelle les déconcerta un peu. On fit une aſſemblée de parens chez Monſieur de *Gau*, pere du Marquis d'*Onis*, où il fut réſolu qu'on implore-roit la clemence du Vice-Légat. Mais il fut inéxorable, & il refuſa toutes les ſatisfactions qu'on vouloit lui faire, quoique l'Archevêque, qui eſt de l'illuſtre Maiſon de *Fieſque*, ſe fût mêlé de cet accommodement: il fallut donc prendre le parti de la fuite. Le Marquis, avec ſon éloquence ordinaire, propoſa à ſa femme de prendre la poſte en litiere, afin de s'éloigner plus vîte: enfin, ils trouſſerent bagage, & nourrice, & enfans. Tout leur train, moitié ſur mule, moitié ſur cheval, ſortit en fort grand déſordre d'*Avignon*. Le Marquis fit alors réflexion au danger auquel ſon carroſſe doré avoit échappé, & dit à quelques Amis qui le voyoient partir, que le feu avoit pris peu de jours auparavant à ſes remiſes, & que ſon carroſſe avoit penſé être blulé *tout vif*; & comme on le félicitoit ſur l'embonpoint de ſes chevaux, & *qu'auroient-ils à être maigres?*

gres? répondit notre ſpirituel Marquis, *ils mangent du foin, que le Roi n'en ſçauroit manger de meilleur.* Voilà quel eſt l'Epoux de Mademoiſelle de *Caſtres.* Le Cardinal de *Bonſi* voulut le mener à *Rome*, il y a quelques-tems, pour voir s'il pourroit faire mentir le Proverbe. * Quand ils furent à *Florence*, le Cardinal le préſenta au Grand Duc, & lui dit que c'étoit ſon neveu, dont la famille étoit originaire de *Florence*. Le grand Duc lui demanda depuis quand ſes Ancêtres avoient quitté le pays; c'eſt, Monſeigneur, répondit le Marquis, d'un air de confiance, *depuis que les Medicis en ont uſurpé la domination.* Le Grand Duc ne fit pas ſemblant de l'entendre; mais le Cardinal rougit juſqu'au bout des ongles, & jura de ne mener plus ce Neveu nulle part. Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois rapporter tous ſes *dits*; il y a des gens qui en ont fait des Recüeils; pour moi je n'ai jamais eu le plaiſir de l'entendre. Quand je fus arrivée ici, j'allai voir ſa femme, il étoit préſent; mais elle étoit ſi fort ſur ſes gardes, ſe doutant bien de mon intention, qu'elle ne le laiſſa jamais parler. J'eus beau lui adreſſer la parole, elle me répondit toûjours pour lui, & leur affaire arriva peu de jours après: mais je les laiſſe dans leur exil pour contenter votre curioſité ſur le chapitre de Madame *Durban.*

Vous

* *Jamais bon cheval, ni méchant homme, ne s'amende pour aller à Rome.*

Vous avez ſçu quel fut le triſte ſort de Madame de *Ganges* ſa mere, qui perdit la vie par les mains de deux freres de ſon mari, qui ſe ſervirent du fer & du poiſon pour ſe défaire de cette belle infortunée. On n'a jamais bien pû pénétrer leur motif; bien des gens ont cru que le mari les avoient engagez à lui faire ce ſacrifice; cependant le Parlement de *Toulouſe* ſe contenta de le condamner à un banniſſement perpetuel, & de confiſquer ſes biens; & l'on fut ſurpris de ce Jugement mitigé, qui eſt trop doux, ou trop rigoureux, & qui coûta la vie au Marquis de la *Douſe*. Ce Marquis fut accuſé du même crime, c'eſt-à-dire, d'avoir ordonné qu'on fît mourir ſa femme; il fut mené aux priſons de *Toulouſe* peu de tems après que le Marquis de *Ganges* en fut ſorti; & lorſque ſes parens demanderent au Roi des Lettres de grace pour lui, Sa Majeſté répondit, *qu'il n'avoit pas beſoin de grace, puiſqu'il étoit au Parlement de Toulouſe, & que Monſieur de* Ganges *s'en étoit bien paſſé*. Ces Meſſieurs crurent qu'il falloit montrer qu'ils ſçavoient punir, Monſieur de la *Douſe* en fut la victime, & eut la tête tranchée quelque tems après, pendant que Monſieur de *Ganges*, qui étoit ſans doute auſſi coupable, demeura impuni. Voilà comme le gibet eſt toûjours pour le plus malheureux. Les bourreaux de Madame de *Ganges* prirent la fuite; le Roi donna la confiſcation à un de leurs Cadets qui étoit Page de Chambre, &

trop

trop jeune pour avoir part au crime de ſa famille. Madame de *Ganges* laiſſa deux enfans, dont l'un eſt ce jeune Marquis que vous avez vû à *Paris*, & l'autre la Dame dont il s'agit. Elle fut élevée par les ſoins de la Doüairiere de *Ganges* ſa grand-mere, & à douze ans on lui fit épouſer le Marquis de *Peraut*, qui étoit plus que ſeptuagenaire, & qui avoit été autrefois amant de ſa grand-mere. Cette jeune perſonne ſe donna à lui ſans répugnance. Il avoit de grands biens, de la naiſſance, & toute la politeſſe des Galans de la vieille Cour. Il avoit un frere qu'il croyoit indigne de ſon amitié & de ſa ſucceſſion, & c'étoit pour la lui ôter qu'il avoit pris le parti de ſe marier : mais il s'y étoit pris un peu trop tard. Il eut beau faire des vœux, il ne vint point d'héritier. Ainſi connoiſſant ſon foible, il chercha à y apporter du remede. Il aimoit paſſionnément ſon aimable Epouſe, & haïſſoit mortellement ſon frere. Ces deux paſſions lui inſpirerent un deſſein qui paroît un peu étrange ; il avoit un Page très-joli, & qui étoit de fort bonne maiſon ; il le prit en particulier, & après lui avoir fait promettre un ſecret inviolable, & l'avoir engagé par quelques préſens, il lui ouvrit ſon cœur ſur l'envie qu'il avoit d'avoir un enfant, ſinon de lui, du moins de ſa femme. Le Page trembla : il étoit amoureux de la Marquiſe, ſans avoir jamais oſé le dire ; il s'imagina que ſon Maître avoit pénétré ſes ſentimens, & qu'il lui

lui tendoit ce piége pour les mieux découvrir. Peu s'en fallut qu'il n'avoüât tout, & qu'il ne ſe jettât aux pieds de ſon Maître pour lui demander pardon, & ſon congé. Le Marquis qui s'apperçut de ſon trouble, le raſſura, lui promit d'autoriſer tout ce qu'il feroit pour plaire à Madame de *Peraut*; & pour lui en faciliter les moyens, il lui donna celui de faire de la dépenſe. Vous croyez bien que notre Marquis trouva beaucoup d'obéïſſance dans ſon Page. Il ne l'avoit jamais ſervi de ſi bon cœur : le voilà dans trois jours magnifique, & l'ajuſtement joint à la joye qu'une Commiſſion auſſi agréable lui donnoit, le rendit plus beau de la moitié. Il étoit toûjours auprès de Madame de *Peraut*, empreſſé à la réjoüir. Elle qui étoit jeune & éveillée, ne faiſoit point de façon de badiner avec lui; & toutes choſes paroiſſoient bien diſpoſées, lorſque le Page, après avoir fait parler quelque tems ſes yeux & ſes ſoins, voulut enfin parler lui-même de ſa paſſion : mais il fut cruellement relancé, & menacé, s'il y revenoit de ſes jours, d'être livré à toute la vengeance du Marquis. Cette menace ne lui fit pas grand peur : il courut lui conter le mauvais ſuccès de ſa déclaration. Le Marquis lui dit de ne ſe point rebuter; & c'étoit un cas aſſez nouveau de voir un mari confident de ſon rival, lui donner les conſeils, & le conſoler des rigueurs de ſa maîtreſſe. Le Page devenu plus hardi par cette converſation,

tion, retourna encore à la charge, & un matin que Madame de *Peraut* étoit occupée à ſa toilette, comme l'occaſion lui parut favorable, après avoir pleuré & ſoupiré, il ſe jetta à ſes pieds, & ſe donna de petites libertez qu'une paſſion pouvoit faire excuſer dans un homme de dix-ſept ans. La Marquiſe indignée, appella ſes femmes : mais le Page, par l'avis de ſon maître, en avoit gagnée une, & celle-là avoit fait écarter les autres. La Marquiſe fut fort ſurpriſe de ſe trouver ſeule avec le Page, & après l'avoir repouſſé & regardé d'un air menaçant, elle courut toute échevelée à l'appartement de ſon mari. Elle étoit plus belle que le jour en ce déſordre; le Page qui la ſuivoit paroiſſoit un *Adonis*. Elle l'accuſa devant ſon mari, de lui avoir manqué de reſpect, & d'avoir voulu la ſéduire. Mais elle fut bien ſurpriſe, quand au lieu du reſſentiment qu'elle croyoit voir éclater, le Marquis lui répondit froidement, que ce qu'elle diſoit n'étoit pas croyable; que le Page lui avoit paru fort ſage; qu'apparemment elle lui en vouloit, & qu'elle cherchoit ce prétexte pour l'obliger à le renvoyer; mais qu'il la prioit de ne point exiger cela de lui; que ce jeune homme lui étoit fort recommandé, & qu'il étoit d'obligation d'en prendre ſoin. La Marquiſe fut fort étonnée de cette réponſe. Elle ne ſçavoit qu'en penſer; & ne trouvant plus de ſecours que dans ſa ſévérité, elle l'exerça ſi fort ſur le pauvre Page, qu'il

qu'il faillit à ſe déſeſperer. Il contoit tous les jours ſes peines à ſon Maître, qui étoit au déſeſpoir d'avoir une femme ſi vertueuſe. Il eſt, dit-on, peu de maris à l'heure qu'il eſt, qui ſe plaignent de pareille choſe. Celui-là voyant que le cœur de ſa femme étoit inacſible, puiſque le plus beau garçon du monde ne pouvoit le toucher, ſe réſolut enfin à tenter les derniers moyens ; & après avoir donné le mot au Page, il ſe leva dans la nuit d'auprès de ſa femme, lorſqu'elle étoit dans ſon premier ſommeil, & fit mettre le Page à ſa place. Comme il ne s'y mettoit pas pour dormir, la Belle s'éveilla, & s'apperçut bientôt que ce n'étoit pas là ſon mari. Elle cria au ſecours ! Et n'en voyant point venir, elle ſe leva, & fit un tintamare effroyable. Le mari qui étoit aux écoutes, croyoit toûjours que le Page appaiſeroit ſa maîtreſſe, & que le vacarme ceſſeroit enfin. Mais voyant qu'il n'y avoit rien à faire, il entra dans la chambre, & après avoir développé tout le myſtere à ſa femme, & lui avoir dit que le Page agiſſoit par ſes ordres, il la pria de lui donner un ſucceſſeur, puiſque pour lui être cher il ſuffiſoit qu'il fût à elle. La Marquiſe connut alors d'où procedoit l'indulgence de ſon mari, & lui répondit, avec une fermeté au-deſſus de ſon âge, que le pouvoir qu'il avoit ſur elle ne s'étendoit pas ſi loin, & que quelqu'envie qu'elle eût de lui plaire, ce ne ſeroit jamais aux dépens de ſon ſalut & de ſon honneur. Le mari confus de

de trouver tant de vertu en une ſi jeune perſonne, réſolut de la laiſſer en repos. Il récompenſa le Page de ſes bonnes intentions, lui donna ſon congé, & mourut peu de temps après avec le chagrin de laiſſer ſon bien en des mains qu'il regardoit comme ennemies. Mais avant de mourir il conta tout ce que je viens de vous dire à un de ſes amis intimes. Cet ami avoit un fils fort bien fait : il regarda comme le plus grand bonheur du monde de pouvoir le marier à cette jeune Veuve, & comme la Maiſon de *Durban* eſt une des meilleures d'*Avignon*, ce mariage ſe fit par l'entremiſe des parens, dès que le temps du deüil fut paſſé. Le jeune Marquis de *Durban* trouva dans cette charmante Veuve tous les agrémens d'une fille, & elle trouva en lui toute autre choſe que ſon vieux défunt. Il n'eut pas beſoin de Page pour avoir des ſucceſſeurs ; & ſans aucun ſecours étranger il voyoit tous les ans augmenter ſa famille. Ils vivoient dans la plus belle union du monde lorſque le Chevalier eſt venu la troubler. Trouvez bon que je les laiſſe là pour le coup, cette Lettre n'eſt déja que trop longue ; ainſi ce ſera dans la premiere que je vous écrirai, que vous apprendrez la ſuite de cette Hiſtoire.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE IV.

REPONSE.

VOus êtes une cruelle perſonne de mettre les gens en goût, & de les laiſſer là, en verité, Madame, cela n'en eſt point : vous ſçavez quelle eſt ma curioſité ſur les avantures de Madame *Durban* : vous êtes en train de me les conter, & vous vous arrêtez tout d'un coup. Je vous aſſure que je ſerois d'humeur à me broüiller avec vous, ſi je ne voulois vous ménager pour ſçavoir le reſte de l'hiſtoire : Apprenez-le-moi donc promptement, & ne craignez point que vos Lettres me paroiſſent longues, elles me font trop de plaiſir pour cela, & ſi je n'étois pas en colere je vous en écrirois une de dix ou douze pages pour vous donner exemple. J'aurois même aſſez de matiere pour la remplir. Monſieur de *Harlai* notre Archevêque eſt mort, & la douleur de Madame la Ducheſſe de *Leſdiguieres*, ſur cette perte, occupe nos Poëtes Satiriques. Le Roi a nommé, à la place de ce Prélat, l'Evêque de *Châlons*, frere du Maréchal Duc de *Noailles*, & a donné l'Evêché de *Châlons* à l'Abbé de *Noailles* leur frere. Voilà une famille bien à la mode, parce-qu'elle a ſçu ménager les bonnes graces de Madame

Madame de *Maintenon*, qui eſt l'unique moyen de gagner celles du Roi. Elle va marier ſa niéce, fille du Comte d'*Aubigné*, au fils du Duc de *Noailles*; il a déja marié une de ſes filles au neveu de Madame la *Valiere*; il ne lui manqueroit plus que d'en mettre une dans la famille de Madame de *Monteſpan*, afin de pouvoir s'appuyer entierement ſur la gauche du Roi; mais la pauvre *Monteſpan* ſeroit à préſent un foible appui. Le Roi l'a chaſſé de la Cour, après l'avoir chaſſé long-tems avant de ſon cœur; car on dit que depuis la mort de la *Fontange*, il ne pouvoit la ſouffrir, & qu'il attendoit ſeulement d'avoir établi ſes enfans avant que de l'éloigner tout-à-fait. Il les a aſſez bien placez, comme vous ſçavez, puiſque l'aînée a épouſé le premier Prince du Sang, & la cadette, Monſieur le Duc de *Chartres*, fils unique du frere du Roi, & héritier de la Couronne, ſi les enfans de Monſeigneur venoient à manquer. Le Duc du *Maine*, tout clampin qu'il eſt, a épouſé la fille de Monſieur le Prince, & joüi de la Principauté de *Dombes*, & de tous les autres biens de feu Mademoiſelle de *Montpenſier*. Le Comte de Toulouſe eſt Amiral, & ne manquera pas de faire quelque grand mariage. Enfin, Madame de *Monteſpan*, dans ſon malheur, a le plaiſir de voir ſes enfans tenir le premier rang. Ce fut le Duc

du *Maine* ſon fils qui eut la dureté de lui annoncer qu'il falloit ſortir de la Cour, & que le Roi avoit beſoin de ſon appartement, & le lendemain ce fils y fut logé. Vous comprenez bien que cette mere ſentit la choſe comme elle le devoit. Elle demanda à parler au Roi, pour la derniere fois, & voyant bien qu'elle n'avoit plus rien à ménager, elle s'emporta, & lui reprocha ce qu'elle avoit fait pour lui, & ſon ingratitude. Le Roi ſouffrit cet emportement, parceque c'étoit une femme, & parcequ'il voyoit bien que ce ſeroit le dernier qu'il en eſſuyeroit. Elle paſſe ſes jours tantôt chez l'Abbeſſe de *Fontevrault* ſa ſœur, tantôt au fauxbourg *Saint Germain*, dans la Communauté de Saint *Joſeph* qu'elle a fondée. On dit que cet Archevêque nouveau veut la raccommoder avec ſon mari; mais après toutes les ſcénes que celui-ci a données au Public, il donneroit la farce s'il la reprenoit. Madame de *Maintenon* triomphe cependant, & le deſtin de l'Etat ſe décide dans ſa Chambre. Le Roi s'y renferme tous les jours au retour de la promenade, & y reſte juſqu'à dix heures qu'il va ſouper : Monſieur de *Pontchartrain*, Contrôleur Général des Finances, s'y rend : Madame de *Maintenon* file dans un coin ſans paroître faire d'attention à ce qui ſe paſſe : mais à toutes les propoſitions que

ce

ce Miniſtre fait, le Roi ſe tourne du côté de Madame de *Maintenon*, & lui demande, que dites-vous à cela, Madame? Elle donne modeſtement ſon avis, & tout ce qu'elle dit eſt fait. Il eſt étonnant que n'ayant ni beauté, ni jeuneſſe, on puiſſe inſpirer une ſi forte paſſion & tant de conſtance : mais, comme dit le Prince d'*Orange*, *le Roi eſt tout au rebours des autres Souverains ; car il prend de jeunes Miniſtres, & une vieille Maitreſſe.* Celle-ci ne paroît jamais en public, que lorſqu'elle va à la promenade avec le Roi : on la voit alors dans le fond du carroſſe avec des lunettes ſur ſon nez, travaillant en Tapiſſerie. Tous les matins elle va à Saint *Cyr*, donner des régles à cette pepiniere de filles que la miſere de leurs parens y envoye de toutes parts : elle en revient à l'heure que le Roi ſe leve, & il ne manque jamais de lui aller donner le bon jour. Madame de *Maintenon* va à la Meſſe dès l'aurore pour éviter la foule que la curioſité & le beſoin attireroit auprès d'elle, & excepté Meſdames de *Chevreuſe*, de *Segnelai*, & de *Montchevreüil*, la Princeſſe, d'*Harcourt*, Madame d'*Udicourt* la grande Louvetiere, elle eſt inacceſſible à toute ſorte de perſonnes : j'ai pourtant eu l'honneur de lui parler quelquefois, & je l'ai trouvée fort douce & fort honnête. Je ne ſçai ſi dans la ſituation où elle eſt, elle

craint d'exciter l'envie, ou ſi le rang qu'on lui pourroit donner lui paroît au-deſſous d'elle ; quoiqu'il en ſoit, elle n'en prend point. On a même ſuprimé de ſon nom le titre de Marquiſe, & on ne l'appelle plus que Madame de *Maintenon* tout court : elle ne veut pas non-plus être Ducheſſe, elle aſpire à quelque choſe de plus que cela, & les projets qu'elle avoit faits là-deſſus, viennent de cauſer la diſgrace de l'Abbé de *Fenelon* Archevêque de *Cambrai*, qu'on accuſa d'être *Quiétiſte*. On lui a ôté le Gouvernement du Duc de *Bourgogne*, & on voudroit bien pouvoir le dépoüiller auſſi de ſon Archevêché. Comme c'eſt votre ancien ami, je ſuis ſure que vous voudriez bien ſçavoir le détail de cette avanture, qui fait un fort grand bruit dans le monde ; mais voilà juſtement un endroit pour me venger du tour que vous m'avez joüé dans votre derniere Lettre ; vous n'en ſçaurez donc pas davantage pour le coup, ce ſera pour une autre fois, & cependant vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de m'apprendre la ſuite de l'Hiſtoire de Madame *Durban*. Au reſte, il n'eſt rien tel que de voyager pour devenir habile, & l'hirondelle de la *Fontaine* n'y fit œuvre. Vous ſçavez comment *Avignon* s'appelloit du tems de nos Ayeux, & ce qui s'y paſſoit dès le treiziéme ſiecle. Voilà ce qui s'appelle une femme

me ſçavante. Pour n'être point en reſte avec vous, je vous dirai que *Céſar* nous apprend qu'on appelloit autrefois *Paris Lutesie*, & que le nom de *Paris* lui fut donné à l'occaſion de certains peuples appellez *Pariſii*, ainſi nommez à cauſe de *Paris* fils de *Romus*, dix-huitiéme Roi des *Celtes Gaulois*. Vous voyez ce que fait l'émulation, je n'en aurois jamais tant ſçu ſans votre exemple; adieu, ſans rancune.

Je ſuis &c.

LETTRE V.

REPONSE.

JE vois bien, Madame, qu'il n'y a point de quartier avec vous; ainſi ſans débuter par des complimens, qui auſſi-bien, ne ſont plus du bel uſage, je reviens à Madame *Durban*, que j'ai laiſſée, ce me ſemble, de bonne intelligence avec ſon mari juſqu'à l'arrivée du Chevalier de *B* .... qui a apporté la diviſion dans cette famille. Il vit Madame *Durban* dans les aſſemblées; il la trouva fort à ſon gré, & dès qu'il ſçut que la médiſance l'épargnoit, il voulut par vanité plûtôt que par tendreſ-

ſe, donner quelque atteinte à ſa réputation. Il lui marqua beaucoup d'attachement. Monſieur *Durban* qui ſe croyoit ſûr de ſa femme, lui laiſſoit une entiere liberté; mais comme il eſt un tems pour toutes choſes, ſon heure d'aimer arriva, & cette grande vertu commença de s'ébranler, aux attaques de ce Prince. Il s'apperçut bientôt du progrès qu'il avoit fait dans ſon cœur; & comme il ne cherchoit que le triomphe public, il eut ſoin d'en inſtruire toute la Ville. Il veilloit tous les jours chez elle, & en ſe retirant il couroit toutes les ruës juſqu'au matin, avec une ſonnette a la main. Les Bourgeois ſurpris de cette nouveauté, ouvroient leurs fenêtres, & les uns diſoient aux autres, c'eſt ce Prince qui fait l'amour à Madame *Durban* qui ſort de chez elle. Chacun y ajoûtoit ſon commentaire, & peu de gens croyoient qu'ils paſſaſſent leurs ſoirées à jouër à l'Hombre. Enfin, il la ménagea ſi peu, que les parens de Monſieur *Durban* furent obligez de l'avertir qu'il étoit la fable de la Ville. Il ouvrit alors les yeux, & défendit ce commerce à ſa femme. Dès qu'il fut ſorti, elle envoya chercher le Chevalier pour lui annoncer leur commune diſgrace; mais il s'en falloit beaucoup qu'il ne la ſentît auſſi vivement qu'elle. Il lui dit que c'étoit ſa faute, qu'elle n'avoit point de conduite, la traita de

folle,

folle, & lui parla avec le dernier mépris. Cette pauvre femme fondit en larmes; cependant le mari qui avoit prié fort ſerieuſement le Chevalier de ne plus venir dans ſa maiſon, fut averti qu'il y étoit entré, & vint avec deſſein de lui faire un mauvais parti. Pour cela il prit la clef de la porte qu'il avoit fermée en-dedans, & l'attendit avec quelques Valets dans l'antichambre. Comme il étoit bien aiſe d'entendre la converſation de ſa femme avec le Chevalier, il s'approcha doucement de la porte de la chambre où ils étoient, & n'en perdit pas un mot. Le Chevalier qui n'avoit pas beaucoup d'attention à ce que Madame *Durban* lui diſoit, prêta l'oreille de l'autre côté, s'apperçut du tour qu'on lui préparoit. Pour l'éviter il ouvrit une fenêtre qui donnoit ſur la ruë, & après avoir dit à Madame *Durban*, tirez-vous d'affaires comme vous pourrez, il ſauta de là en bas ſans ſe faire aucun mal, & échappa par-là au reſſentiment de Monſieur *Durban*. Son premier ſoin fut de conter cette derniere Avanture partout; après cela il choiſit les jeunes gens les plus dépravez d'Avignon, il fut avec eux ſouper chez un Patiſſier nommé le *Coq*, frere de ce fameux le *Coq* de la ruë *Montorgueïl*. Ce pauvre homme leur fit fort bonne chere, & ils ſe trouverent ſi bien à table qu'ils y paſſerent la nuit. Madame *Durban* y fut tim-

paniſée de la belle maniere ; enfin ſur le matin, ne pouvant plus boire ni manger, parcequ'ils étoient crevez de l'un & de l'autre, ils appellerent le pauvre le *Coq*, & après l'avoir fait boire avec eux, le Chevalier lui dit, *qu'il étoit trop gras pour un Coq, & qu'il le vouloit faire Chapon*, & après l'avoir fait tenir à quatre, & avoir aiguiſé deux couteaux l'un contre l'autre, il lui fit l'Opération d'*Origene*, qui l'envoya dans quelques heures à l'autre monde. Le Vice-Légat, que des remedes tenoient éveillé avant le jour, apprit d'abord cette action, & en eut de l'horreur. La conſidération du Cardinal de *B*.... l'empêcha de faire arrêter le Chevalier ſur le champ ; mais il lui fit dire, que s'il ne ſortoit au plus vîte de la Ville, il le livreroit à la Juſtice. Le Chevalier ne demanda pas ſon reſte, il fit graiſſer les rouës de ſa chaiſe de poſte, & pendant qu'on préparoit toutes choſes, il lui prit envie de revoir Madame *Durban*. Après tous les éclats qui s'étoient faits, il n'y avoit pas grands ménagemens à garder : Monſieur *Durban* n'étoit pas rentré dans la chambre de ſa femme depuis que le Chevalier en étoit ſorti par la fenêtre, & elle y étoit ſeule à pleurer ſon infortune, quand le Chevalier parut à la porte. Le femme de Chambre qui étoit dans ſes intérêts l'avoit introduit ſans bruit

bruit, pendant que le reſte de la maiſon dormoit, car il n'étoit guéres plus de ſept heures du matin. Madame *Durban* qui avoit une grande foibleſſe pour cet homme, le vit entrer avec plaiſir, & ſuſpendit pour quelques momens, la douleur dont elle étoit accablée. Il lui conta ſon malheur, ou plûtôt ſon crime; elle n'en accuſa que le vin, tant elle avoit de penchant à l'excuſer. Il lui dit qu'il la quittoit à regret, & ſe plaignit de ce qu'elle n'avoit pas eu le ſoin de lui donner ſon portrait. Madame *Durban*, charmée de ce retour de tendreſſe, fit détacher un grand portrait qui étoit dans ſa ruelle, auprès de celui de ſon mari, & n'en ayant point d'autre pour donner au Chevalier, elle arracha la toile de deſſus le quadre, la roula, & pria le Chevalier de la mettre dans ſa poche; il la poſa ſur la table, & après un adieu aſſez cavalier, ſortit ſans ſonger à la prendre. Dès qu'il fut parti, Madame *Durban* recommença tout de plus belle à pleurer. Le départ précipité du Chevalier lui donnoit un nouveau ſujet d'affliction, & ſa Femme de chambre ne trouvoit aucun moyen de la conſoler. Non, ma chere *Laure*, diſoit-elle à cette fille, je ne ſçaurois plus vivre avec honneur, ni avec plaiſir: Je perds le ſeul homme que j'ai aimé: je lui avois donné toute ma tendreſſe, & la ſienne me cou-

te ma réputation, la confiance de mon mari, l'eſtime du Public, & je me trouve à préſent ſans Amant & ſans repos domeſtiques; heureuſe, helas! ſi je pouvois auſſi me trouver ſans Amour. Pendant qu'elle pouſſoit ces plaintes, elle apperçut le Portrait que le Chevalier avoit laiſſé ſur la table. Ah! s'écria-t-elle, que je ſuis malheureuſe! Le pauvre garçon ſe déſeſperera quand il verra qu'il n'a pas mon Portrait. Helas! il étoit ſi troublé qu'il ne s'eſt pas ſouvenu de le prendre. Je t'en prie, fais courir après lui, quoiqu'il coute, & qu'on le lui donne. *Laure* executa promptement les ordres de ſa Maîtreſſe: on chargea un homme de confiance de cette Peinture. Cet homme prit la poſte, & atteignit le Chevalier, lorſqu'il étoit prêt de changer de chevaux. Dès qu'il vit la Chaiſe, il cria de toute ſa force au Poſtillon d'arrêter; mais le Chevalier qui craignoit d'avoir les Archers à ſes trouſſes lui ordonnoit d'aller encore plus vîte; enfin, il fallut arrêter à la Poſte, & cet homme deſcendit de cheval, ſalua le Chevalier, & lui préſenta fort reſpectueuſement le Portrait dont il étoit chargé. Le Chevalier revenu de ſa premiere frayeur l'envoya promener, & lui dit de reporter ce Portrait à Madame *Durban*, que pour lui il ne ſçauroit qu'en faire. Cet homme inſiſta, & dit qu'il avoit ordre de

le

le lui donner, & qu'il n'oseroit se présenter devant Madame *Durban* sans l'avoir executé. Le Chevalier voyant que cet homme s'obstinoit à vouloir le suivre, demanda au Postillon quatre cloux & un marteau, & cloüa lui-même le Portrait derriere la Chaise, à l'endroit où l'on met les Armes; après quoi il remonta dedans & donna le bon jour à l'Envoyé de Madame *Durban*, qui s'en retourna très-mal satisfait. A la seconde Poste, après avoir encore changé de chevaux, le Postillon qui s'en retournoit demanda son argent. Le Chevalier dit qu'il n'en avoit point; enfin, par composition il lui donna le Portrait de Madame *Durban*. Le Postillon l'exposa dès le soir même en vente à *Avignon*, où l'Avanture fut d'abord sçuë. Cette circonstance augmenta le désespoir de Madame *Durban*, & la colere de son mari: elle en craignit des effets si terribles, que dès le lendemain elle disparut. On assure qu'elle a pris la route de *Paris*: les uns disent que c'est pour suivre le Chevalier qui s'y en retourne, & d'autres jugent plus charitablement, que c'est pour aller voir un fils qu'elle aime beaucoup, & qui est en pension chez le * *Jeune* au Fauxbourg *Saint-Germain*. Cependant, on ne parle dans la Ville que de cette

* *C'est un fameux Maître qui tient des Pensionnaires.*

affaire; les parens de Monſieur *Durban* ont tenu une Aſſemblée, où il a été réſolu qu'on demanderoit une Lettre de Cachet pour faire enfermer Madame *Durban*, & un des parens qui partoit pour *Paris* avoit été chargé de cette commiſſion; mais il s'en eſt excuſé, & la choſe pourroit bien en demeurer là. Tout le monde plaint le pauvre Monſieur *Durban*; mais on convient que ſon étoile l'a emporté ſur la vertu de ſa femme. En effet, il n'eſt pas naturel qu'après avoir marqué tant de fidelité pour un Mari ſeptuagenaire, elle en eût manqué à l'égard de celui ci, qui eſt jeune & bien fait, à moins que l'influence des Aſtres ne s'en fût mêlée. Les parens du pauvre Pariſſier, appaiſez par deux ceus piſtoles que des amis du Cardinal de *B*... leur ont comptez, publient que le bonhomme eſt mort d'apopléxie, & que le crime du Chevalier eſt un conte fait à plaiſir: ainſi le voilà diſculpé, même dans l'eſprit du Roi, qui avoit voulu être informé de la vérité de la choſe, & qui a été fort aiſe quand on lui a dit que c'étoit une Fable. Il n'y a pourtant rien de plus réel; mais *monnoye fait tout*. Voilà ce que vous vouliez ſçavoir de ces malheureux Amours: vous raiſonniez fort juſte quand vous diſiez qu'elles finiroient par quelque cataſtrophe. Tout cela s'eſt paſſé dans fort peu de tems, c'eſt-à-dire, depuis ma der-

niere

niere Lettre. Vous en auriez plûtôt reçu, ſi je n'avois été faire un voyage dans un État voiſin, je veux dire dans la Principauté d'*Orange*. Il me ſemble que je ſuis dans le Païs des Fées, où il y avoit tant de Souverains ſi voiſins les uns des autres, qu'ils ſe rencontroient quelquefois à la Chaſſe; & j'étois ſi étonnée de paſſer dans un même jour ſous trois Dominations differentes, que je croyois qu'il y eût quelqu'enchantement. La beauté du Païs auroit pû auſſi me le perſuader, puiſque la campagne d'*Orange* eſt plus belle que tout ce qu'on peut imaginer, & que l'idée que Monſieur *Durfé* a voulu nous donner des rives du *Lignon*. Je me fis un plaiſir de voir cette Ville, dont le Souverain a rendu le nom ſi illuſtre, & s'eſt ſi fort illuſtré lui-même, qu'on doute ſi chez nos Neveux, *Guillaume* ne l'emportera point ſur *Alexandre*. Il a, comme ce Héros de la *Gréce*, fait des Actions qui tiennent du miracle, & trouvant comme lui, les Etats de ſes Ancêtres trop reſſerrez, il a étendu ſa domination ſur trois grands Royaumes: ainſi, en entrant dans ce petit Etat, je le regardai comme la *Macédoine* de l'*Alexandre* de nos jours. Ce Païs a été ſi maltraité dans les dernieres guerres, qu'il ne tient plus que de la nature, tout ce qui lui reſte de beau: les fortifications de ſa Capitale ont été démolies,

démolies, ſes murailles raſées; enfin, c'eſt une pitié. En approchant d'*Orange* je vis dans le Fauxbourg un Monument que les *Romains* y ont laiſſé; c'eſt un Arc de Triomphe qu'on avoit dreſſé en l'honneur de *Caius Marius*, lorſqu'il revint victorieux des *Cimbres*, qu'il avoit défaits dans cette grande plaine de *Provence* qu'on appella de ſon nom *Camargue*. Toutes les actions de ce *Romain* ſont répreſentées au naturel ſur cet Arc; on y voit ſes Batailles, ſes Trophées, & juſqu'à une Magicienne qu'il menoit partout avec lui: & quoique cela ſoit fort vieux, car il a été bâti long-tems avant les Empereurs *Romains*, il eſt pourtant encore aſſez entier, & les Voyageurs en font grand cas. La Ville eſt petite, mais fort jolie; il y a beaucoup de gens de Qualité fort polis: ils ſouhaitent fort de rentrer ſous la Domination de leur Prince, qu'ils traitent de Roi, quoique la *France* ne l'ait pas encore reconnu pour tel: ils content qu'il y viendra, diſant que c'eſt le Ciel qui l'a placé ſur le Trône, & là-deſſus ils me firent un Hiſtoire que j'aurois de la peine à croire, car je ne donne guéres dans le merveilleux; mais ceux qui me la conterent étoient des gens de conſidération, qui parloient pour avoir vû; & elle fut atteſtée par toute la Ville tant *Catholiques*, que *Proteſtans*. On dit donc, que lorſque le Prince qui régne

régne à préſent en *Angleterre*, eût atteint ſa quatorzieme année, il donna une Amniſtie générale à ſes Sujets qui ne s'étoient pas trop bien ménagez pendant ſa minorité. Cette Amniſtie fut publiée dans le *Cirque*, qui eſt au milieu de cette Ville, & qui eſt encore un beau reſte d'Antiquité. On avoit élevé là une maniere de Trône où l'on avoit placé l'Effigie du Prince, & d'où il paroiſſoit que l'Amniſtie émanoit. Tout le Peuple étoit aſſemblé autour, & comme on commençoit la Cérémonie, on vit paroître en l'air une Couronne qui vint s'arrêter vis-à-vis la chaiſe du Prince, à une fort petite diſtance, & qui y reſta trois heures. Tout le monde cria *Miracle*, & dès ce moment ils ne douterent point que leur Prince ne devînt Roi. C'eſt un fait qu'on ne ſçauroit conteſter, quoiqu'il paroiſſe extraordinaire, car il eſt de notorieté publique, & on me l'a même confirmé à *Avignon* où je ſuis de retour depuis quelques jours, & où j'attens, s'il vous plaît, que vous m'appreniez ce qui a cauſé la diſgrace de Monſieur l'*Archevêque* de *Cambrai*. J'en ai un vrai chagrin, & je le connois trop bien pour le ſoupçonner d'héréſie: ainſi, il faut qu'il y ait là quelque choſe que je ne puis comprendre. Adieu, je tombe toûjours dans le défaut d'écrire de trop longues Lettres, par le plaiſir que j'ai de

de m'entretenir avec vous ; mais vous pourriez n'en pas trouver autant que moi, & vous ennuyer à la fin d'une trop longue lecture.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

REPONSE.

VOs Lettres ne me paroiſſent jamais trop longues, Madame; ainſi ne vous faites plus, s'il vous plaît, de ſcrupule là-deſſus. Il me ſemble que Madame *Durban* s'eſt bien guérie des ſiens, & qu'elle a mal rempli l'idée qu'elle avoit donnée autrefois de ſa vertu. Elle a trouvé le ſecret de faire enrager deux maris, qu'elle auroit pû contenter en anticipant ſa Coquetterie, & transferant ſa ſageſſe aux ſecondes Nôces. Le tout ſeroit revenu au même, & il n'y avoit qu'à changer les tems: mais on a raiſon de dire, que notre ſexe eſt fait au rebours, & qu'il faut toûjours qu'il contrediſe. Je la livre à ſa mauvaiſe conduite, & je n'y prens plus le même intérêt, quoique ſa deſtinée me faſſe encore pitié. Les crimes du Chevalier me font horreur; on

on en ignore ici une partie, & il ſe montre comme auparavant. Je le trouvai dans un Bal le jour que je reçus votre lettre, & je l'intriguai fort quand je lui parlai de Madame *Durban*, & du portrait cloüé derriere la Chaiſe. Il nia tout, *car tous vilains cas ſon reniables*, & je m'éloignai avant qu'il pût me reconnoître. Mais je voi bien que Monſieur de *Cambrai* vous tient au cœur, & qu'il faut vous conter ſon avanture. Pour cela il faut développer un myſtere qui n'eſt ſçu que de peu de perſonnes. Vous ſçavez qu'on ne doute point ici que le Roi n'ait épouſé depuis long-tems Madame de *Maintenon*; cela a paru à bien des marques, & au peu de ménagement qu'elle a gardé avec *Monſeigneur*, & avec Madame la Princeſſe de *Conti*. Enfin on dit que l'envie d'être Reine déclarée lui a pris depuis quelque tems, & qu'elle en a fort perſecuté le Roi. Il a réſiſté quelque-tems; mais enfin, dans un de ſes quarts-d'heures de tendreſſe, il lui promit de conſulter ſon Confeſſeur là-deſſus. Madame de *Maintenon* crut alors ſon affaire en bon train, ne doutant pas que le Pere la *Chaiſe* ne fût bien aiſe de lui faire ſa Cour dans cette occaſion: mais il étoit trop bon politique, & il ſçavoit trop bien qu'on ne ſçauroit ſe déclarer pour un parti, ſans devenir la victime de l'autre; c'eſt pourquoi il eut

aſſez

aſſez d'habileté pour ſe tirer d'affaire, (en fin Jéſuite,) & il dit au Roi qu'il ne ſe croyoit pas aſſez bon Caſuiſte pour décider une queſtion ſi importante, & qu'il le prioit de trouver bon qu'il conſultât là-deſſus une perſonne éclairée, & dont il lui répondoit. Le Roi ne vouloit point que ſon ſecret fût connu; mais quand le Pere de la *Chaiſe* lui nomma Monſieur de *Fenelon*, il n'eut point de peine à le lui confier, & dit au Pere de l'aller chercher. Dès que cet Archevêque ſçut dequoi il s'agiſſoit, il fut fort chagrin, & dit au Jéſuite: *Que vous ai-je fait, mon Pere, vous me perdez? N'importe*, ajouta-il, *allons trouver le Roi.* Il les attendoit dans ſon Cabinet. Le Prélat ſe jetta à ſes pieds en y entrant, & le pria de ne le point ſacrifier. Le Roi le lui promit, & enſuite lui propoſa le cas. Monſieur de *Fenelon*, avec ſa droiture ordinaire, lui repréſenta le tort qu'il ſe feroit en déclarant le mariage, & les ſuites fâcheuſes que pouvoit avoir cette déclaration. Le Roi goûta la ſolidité de ſes raiſons, & réſolut d'en demeurer-là. Madame de *Maintenon* eut beau le preſſer, il lui dit que cela ne ſe pouvoit. Elle lui demanda ſi c'étoit le Pere la *Chaiſe* qui l'en avoit diſſuadé? Le Roi refuſa quelque tems de lui dire ce qui en étoit: mais enfin, par une foibleſſe qu'on ne peut que condamner, il dit la choſe comme

comme elle s'étoit paſſée. Madame de *Maintenon* diſſimula ſon chagrin, & ſongea à la vengeance. Elle l'a d'abord fait tomber ſur le Prélat; mais le Jéſuite aura ſon tour, quoiqu'il ne ſoit coupable que du peché d'omiſſion. On a été long-tems embarraſſé à chercher par quel endroit on pourroit attaquer Mr. de *Cambrai*, qui n'a jamais donné de priſe ſur lui. Enfin, Monſieur l'Evêque de *Meaux*, qui étoit fâché que le Roi ne lui eût pas confié l'éducation de Monſeigneur le Duc de *Bourgogne*, & que l'Abbé de *Fenelon* l'eût emporté ſur lui, à force de feüilleter un Livre où le Prélat traite du pur Amour, il crut pouvoir, avec le ſecours de ſes ruſes, donner une mauvaiſe interprétation à certaines expreſſions, qui ne ſont pas plus outrées que celles de Sainte *Thereſe*, & de quantité d'autres que l'Egliſe révere. Il donna cet avis à Madame de *Maintenon*, qui lui avoit remis le ſoin de ſa vengeance, & qui n'en a pas voulu manquer l'occaſion. On craint qu'elle ne la pouſſe loin. Monſieur de *Cambrai* eſt dans ſon Dioceſe, qui en attend les effets avec la tranquillité que donne une bonne conſcience. Il n'eſt plus Précepteur des Princes. On a caſſé tous les parens qu'il avoit dans le ſervice, & un de ſes freres qui étoit dans la Marine, a été auſſi renvoyé. Les Jéſuites s'attendent à un pareil ſort, & je

ne

ne ſçai par quelle politique ils ont déja commencé les actes d'hoſtilité; car ils font imprimer & vendent à *Lyon* les Œuvres de *Scarron*, que Madame de *Maintenon* avoit voulu faire ſupprimer. Peut-être que par ce peu de ménagement, ils croyent l'obliger à en avoir pour eux, & ſe rendre redoutables : mais Madame de *Maintenon* pourroit bien abattre leur orgueïl. Les Comediens *Italiens* ſe ſont reſſentis de ſa mauvaiſe humeur; on les a chaſſez pour avoir joué la *fauſſe Prude*, dans laquelle on dit que Madame de *Maintenon* s'eſt reconnuë. Tout *Paris* regrette cette perte, qui a penſé être ſuivie de celle de la Comedie *Françoiſe*, & de l'Opéra, tant la faveur de notre nouvel Archevêque le mene loin. Les filles de joye l'en ont remercié par une fort jolie Requête qu'elles lui ont préſentée, comptant qu'elles auront bien plus de pratiques dès qu'il n'y aura plus de ſpectacles pour amuſer tant de gens qui ſont déſœuvrez à *Paris*; elles lui offrent un Tribut pour les pauvres, & cette Requête lui a fait connoître le ridicule dans lequel il donnoit. Il a fait quartier aux Comediens *François*, & à l'Opera, moyennant un ſubſide qu'on exige ſur chaque place, en faveur des Pauvres qui ont intérêt qu'il aille bien des gens dans ces endroits-là; ainſi les Prédicateurs n'oſeront plus crier contre. Adieu, vous

m'avez

m'avez parlé dans une de vos Lettres d'une *Enchantereſſe* appellée Madame du *Rhut* : cette Epithete me donne de la curioſité, & il me ſemble que le caractere regne à préſent : faites-moi donc connoître celle à qui vous le donnez ; je ne doute point qu'il ne lui convienne, & que ſon Hiſtoire ne ſoit fort agréable. Faites-la moi donc, s'il vous plaît, & de mon côté je ne vous laiſſerai rien ignorer de tout ce qui ſe paſſera ici.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

L'Hiſtoire de Monſieur de *Cambrai* me fait un vrai chagrin : il méritoit un meilleur ſort ; mais enfin, Madame, il ſouffre pour Juſtice ; car qui auroit pû l'éviter, s'il n'avoit eu moins de ſincerité ? Puiſque vous voulez ſçavoir qui eſt Madame du *Rhut*, je vais vous contenter le moins mal qu'il me ſera poſſible. Cette femme s'eſt renduë fameuſe par ſon adreſſe. Elle étoit mariée à *Carpentras*, petite Ville dépendante d'*Avignon*, ſituée ſur la riviere de *Sorgu*. Elle n'a, je croi, jamais été belle, du moins il n'en paroît aucun veſtige ſur ſon viſage ; cependant elle a inſpiré de grandes

des paſſions, & fait les choſes du monde les plus extraordinaires : ſon mari qui connoiſſoit qu'elle avoit plus de génie que lui, la laiſſoit gouverner, & ſouſcrivoit aveuglément à tout ce qu'elle faiſoit. Lorſque le Roi paſſa par *Avignon*, Madame du *Rhut* qui vouloit faire valoir ſes talens, s'attacha à Madame de *Mazarin*, qu'on regardoit comme la Maîtreſſe future de ce Monarque : Madame de *Mazarin* la mena à la Cour, & c'eſt elle qui a écrit les Mémoires qui ont paru dans le monde ſous le nom de cette Ducheſſe. Madame du *Rhut* qui ne l'avoit ſuivie que pour chercher la fortune, la quitta quand elle vit qu'elle tournoit d'un autre côté. Elle revint en Province où elle chercha à plaire au Comte de *Suze*. Elle y réüſſit, comme elle a toûjours fait dans tout ce qu'elle a entrepris. Le Comte avoit épouſé Mademoiſelle de *Merinville*, fille du Gouverneur de *Narbonne*, & comme il a toûjours été le ſinge de la Cour, il crut qu'il ne devoit pas s'amuſer à aimer ſa femme, & donna à corps perdu dans l'intrigue. Madame du *Rhut* en ſçavoit long, auſſi le mena-t-elle loin. Il avoit un oncle qui avoit ſur lui une autorité de pere, c'étoit l'Evêque de *Viviers*, Prélat vénérable par ſon âge, & recommandable par ſon mérite. La Comteſſe de *Suze* qui ſouffroit impatiemment les mépris

pris de ſon mari, s'en plaignit à Monſieur de *Viviers*, & cet Evêque les raccommoda ſouvent ; mais ces raccommodemens duroient peu. Le Comte étoit fol de Madame du *Rhut*, & ne pouvoit ſouffrir ſa femme, qui réſolut de le quitter. Elle fut à *Viviers* dire à l'Evêque qu'elle n'y pouvoit plus tenir, & qu'elle vouloit retourner chez ſon pere. L'Evêque la pria de reſter quelques jours auprès de lui. Elle le fit de fort bonne grace, & pendant ce tems-là l'Evêque manda ſon neveu, qui n'oſa manquer de ſe rendre auprès de lui. Après lui avoir fait une grande mercuriale, il le mena à la chambre de ſa femme, & comme il étoit tems de ſe coucher, il l'y laiſſa, après les avoir exhorté à oublier le paſſé, & à faire meilleur ménage à l'avenir. La Comteſſe y conſentoit de tout ſon cœur : Elle étoit honnête femme, & aimoit ſon mari ; mais pour lui il étoit dans des ſentimens bien différens, & ne pouvant ſouffrir ſa préſence, dès qu'il fut hors de celle de ſon oncle, il ſe fit donner, par le Maître d'Hôtel, une chambre ailleurs, ſur quelque léger prétexte qu'il lui allegua. Ce fut alors que la Comteſſe perdit patience, l'amour mépriſé ſe changea en fureur. Elle prit un flambeau, paſſa dans la chambre où ſon infidele étoit couché, & mit le feu au lit. Le Comte s'éveilla aſſez tôt pour éviter d'être

tre brulé tout vif, & tout le monde fut bien-tôt alerte dans le Palais Epiſcopal pour arrêter les progrez du feu. L'Evêque ſe leva d'abord, ſurpris de cet incendie; & quand il en ſçut la cauſe, il blâma l'emportement de la Comteſſe, & plus encore le Comte d'y avoir donné ſujet; & voyant bien qu'il n'y avoit plus lieu à la réconciliation, il conſentit que la Comteſſe ſe retirât chez ſes parens. Mais pour punir ſon neveu, & tâcher de le tirer du malheureux attachement où il étoit, il lui fit tous les chagrins imaginables : il fit intervenir des Créanciers qui ſaiſirent tous ſes biens, juſqu'à ſes meubles, ne lui laiſſant pas un couteau pour mettre ſur table. L'Evêque croyoit le faire revenir à lui; mais il ſe trompoit, la ſeule Madame du *Rhut* pouvoit tout ſur ſon eſprit : cependant elle n'oublia pas ſes intérêts, & rempliſſant les blancs-ſignez qu'elle avoit tirez du Comte, des ſommes qu'elle jugea à propos, elle parut auſſi ſur la ſcene, comme Créanciere, & fit ſaiſir une Terre de cinquante mille écus. Elle eut l'adreſſe de perſuader au Comte, que c'étoit pour la lui conſerver, & en même temps pour ébloüir ſon mari, que leur commerce commençoit, diſoit-elle, d'inquieter. Le Comte donna dans le panneau, & on le vit ſolliciter les Juges en faveur de Madame du *Rhut* contre lui-même. Ce fut alors qu'on commença

mença de croire qu'elle étoit Sorciere : le Comte, tout dépoüillé qu'il étoit, s'eſtimoit le plus heureux du monde quand il pouvoit être avec elle, & on l'a ſouvent vû dans cette maiſon, où il ne reſtoit que les quatre murailles, envoyer chercher une Poularde, & étendre ſon mouchoir ſur le parquet en guiſe de nappe pour la manger avec Madame du *Rhut*, par terre, à la maniere des *Orientaux*. Elle tâchoit de lui perſuader qu'un déſert avec lui ſeroit plein de charmes pour elle. Cependant elle eut la Terre qu'elle a toûjours bien gardée. Son mari charmé de cette acquiſition s'embarraſſa fort peu des jugemens que le Public faiſoit là-deſſus, & le Comte ſe vit dépoüiller avec plaiſir, tant il étoit enſorcelé par cette femme ; & je croi qu'il l'auroit été toute ſa vie, ſi elle ne l'avoit quitté après en avoir tiré le parti que je viens de vous dire. Le Comte ſentit alors la faute qu'il avoit fait, mais il n'étoit plus tems de la réparer; il écrivit à ſa femme, qui ne voulut point revenir avec lui ; & ſon fils unique étant mort, il remit tous ſes biens aux enfans de ſon frere, auſquels auſſi ils étoient ſubſtituez, & qui, par l'avis de l'Evêque de *Viviers*, qui étoit toûjours le Tuteur de toute ſa famille, s'obligerent à lui payer tous les ans ſeize mille livres avec leſquels il brille ici, & fait le Petit-Maître.

Cependant Madame du *Rhut* cherchoit fortune; & après s'être tournée de tous les côtez, elle ne trouva rien de mieux, que de s'attacher à Monſieur d'*Arnoux*, qui étoit fort riche, & ami intime de Monſieur *Colbert*. Monſieur d'*Arnoux* avoit une femme fort vieille & fort infirme, & deux enfans, un fils qui avoit été élevé avec Monſieur le Marquis de *Seignelai*, & une fille qu'on tenoit au Couvent. Madame du *Rhut* fut d'abord maîtreſſe abſoluë dans cette maiſon, & paſſa dans l'eſprit du monde, pour l'être de Monſieur d'*Arnoux*. Je ne ſçai ce qui en étoit; la veille Madame d'*Arnoux* n'en prit pourtant point d'ombrage, & Madame du *Rhut* ſçut ſi bien ſe rendre néceſſaire, que cette bonnefemme ne pouvoit plus ſe paſſer d'elle. Ce commerce dura quelque tems ſans aucun trouble; mais lorſqu'on y penſoit le moins, Monſieur d'*Arnoux* mourut. Madame du *Rhut*, qui tournoit toûjours tout à ſon avantage, ſongea à mettre cette mort à profit, quoiqu'il ſemblât qu'elle dût lui être déſavantageuſe: Voici comme elle s'y prit. Elle avoit deux fils dont l'aîné s'appelloit Monſieur de *Saint-Sauveur*, & le cadet Monſieur de *Soiſſons*: Madame d'*Arnoux*, qui étoit prête à mourir, & qui vouloit renvoyer cette affaire le plus loin qu'il ſeroit poſſible, avoit pour cela un Médecin toûjours pendu à ſa ceinture,

ture, qui l'amuſoit, & s'enrichiſſoit en l'amuſant, car elle étoit fort opulente, & ſon mari l'avoit laiſſée maîtreſſe des biens de leurs enfans. Madame du *Rhut* ſongea à gagner le Médecin, choſe qui lui fut aiſée; & elle l'obligea à perſuader à Madame d'*Arnoux*, que pour guérir de tous ſes maux, & reculer la mort, il falloit qu'elle ſe mariât, & qu'elle épousât un jeune homme ſain & robuſte; l'aſſurant que ce jeune homme tireroit toutes ſes infirmitez, & lui communiqueroit ſa bonne ſanté Il appuya ſon raiſonnement de pluſieurs argumens tirez de *Galien* & d'*Hipocrate*, & on en étoit encore là quand Madame du *Rhut* entra dans la chambre. Ah! Madame, lui dit Madame d'*Arnoux*, après l'avoir fait aſſeoir, vous ne devineriez jamais quel eſt le remede que Monſieur vient de m'ordonner? Je ne ſçai pas, Madame, dit froidement Madame du *Rhut*; mais je ſouhaite qu'il puiſſe rétablir votre ſanté; qui m'eſt, pour le moins, auſſi chere que la mienne. Quand vous ſçaurez quel eſt ce remede, dit la bonnefemme, vous verrez bien qu'il ne me convient pas. Hé! pourquoi non? dit Madame du *Ruth*: quel eſt donc ce remede ſi terrible? C'eſt, dit Madame d'*Arnoux*, de me marier; encore faut-il que ce ſoit à un jeune homme: voyez à quoi je m'expoſerois, & ce que le monde penſe-

roit d'une pareille démarche, quand même elle ſeroit utile à ma ſanté; ce que je ne croi pas fort ſur. Madame, dit Madame du *Rhut*, je m'étois attenduë à quelque remede plus difficile à prendre, & je ne ſçai d'où vient que celui-là vous fait tant de peur; les circonſtances mêmes ne le doivent pas rendre déſagréable, & la jeuneſſe d'un mari n'eſt pas un grand défaut. Quoi ! dit Madame d'*Arroux*, vous donneriez là-dedans, & vous pourriez me conſeiller, après avoir vécu avec honneur dans le monde, de m'attirer le blâme du Public, & de m'expoſer au mépris de quelque jeune étourdi, qui ne m'épouſeroit que pour avoir dequoi vivre dans la débauche, & ne ſe donneroit guéres de ſoins pour ma ſanté? Il faudroit être folle pour s'attendre à autre choſe; à mon âge je ne dois pas prétendre de me faire aimer, & je me ferois ſiffler ſi j'étois capable de faire une pareille démarche; pour ménager un reſte de vie, que les années ne me permettront pas de pouſſer loin; & ce n'eſt pas la peine, pour ſi peu, de donner une mauvaiſe idée de moi, & de ternir ma mémoire. Madame, dit Madame du *Rhut*, je n'ai point de conſeil à vous donner là-deſſus; pour ce qui eſt de l'effet du remede, Monſieur doit ſçavoir ſon métier, dit-elle, en ſe tournant vers le Médecin, & vous le connoiſſez aſſez, Madame, pour juger ſi

vous

vous devez vous en rapporter à lui; du reſte on ne travaille plus tant à préſent à illuſtrer ſa mémoire, & on ſe moque de ces foux qui ceſſoient autrefois de vivre pour immortaliſer leur nom. Permettez-moi, Madame, de vous dire, que vous êtes un peu dans le cas, puiſque c'eſt être homicide de ſoi-même, que de négliger le ſoin de ſa vie, & je ne ſçai même ſi vous le pouvez en conſcience. Les gens raiſonnables qui ſçauront vos motifs, n'auront garde de vous blâmer, & vous ne devez pas vous ſoucier de ménager l'approbation des autres. Le Public n'a point d'inſpection ſur vous, & vous tenez un rang qui vous met au-deſſus de bien des choſes. Je vous avouë que l'autre conſidération me paroît plus forte, & que le danger de tomber en mauvaiſes mains m'étonneroit; mais, Madame, il faut faire un bon choix; les honnêtes gens ſont rares, mais on en trouve à force de le chercher; & s'il n'y avoit plus que cette difficulté, on pourroit la lever aiſément; & je vous offrirois mon fils, qui eſt tel que Monſieur le Médecin le demande, & qui donneroit tous ſes ſoins à executer ſes Ordonnanees, & à rétablir une ſanté qui ſeroit précieuſe par bien des raiſons: il eſt honnête-homme, il a de la pieté, & cela vous garantit de tout. Voyez, Madame, je ne vous conſeille rien; mais je vous offre tout ce que je puis vous offrir, & tout ce

que j'ai de plus cher. Le Médecin lui promit quasi l'immortalité en faveur de cette affaire, & la menaça de l'abandonner si elle la manquoit. La bonne Dame étoit déja bien ébranlée, quand son Confesseur arriva : c'étoit un Jésuite, il étoit du complot, & dès qu'il entra, il demanda sur quoi rouloit une conversation qui lui paroissoit fort vive? On lui dit dequoi il s'agissoit, comme on l'avoit projetté. Le Pere en fit un cas de conscience à Madame d'*Arnoux*, & lui dit qu'il ne pouvoit point lui donner l'absolution si elle refusoit les moyens légitimes qu'on lui offroit pour conserver sa vie, & pria Madame du *Rhut* d'envoyer chercher son fils. On le trouva bien-tôt, car il avoit ordre de ne se pas écarter : il se jetta d'abord aux pieds de sa Maîtresse surannée, lui baisa tendrement les mains, qu'il dit être les plus belles du monde, & l'assura d'une soumission à toute épreuve. Madame d'*Arnoux* aimoit la vie ; elle trouvoit un moyen fort doux pour la conserver, & le Ciel & la Terre l'y engageoient ; ainsi elle consentit à tout : & comme à *Avignon* on suit en tout le Concile de *Trente*, & que le consentement seul fait le mariage, on n'apporta pas plus de façon à celui-là, que le Confesseur benit sur le champ, après avoir fait signer à la Dame une petite donation de certaine somme en faveur du Cavalier, lui disant qu'en conscience

ſcience elle étoit obligée de récompenſer un homme qui ſacrifioit ſa jeuneſſe à ſon ſervice, & qu'elle ne devoit pas s'en rapporter à la diſcretion de ſes enfans. Il n'oublia pas un legs à ſon Couvent pour faire dire des Meſſes; & après que tout cela fut fait, il laiſſa le Cavalier avec elle pour faire le reſte. Le Médecin ſortit avec Madame du *Rhut*, qui lui paya comptant ce dont ils étoient convenus; après quoi elle fut dans l'appartement de Monſieur d'*Arnoux*, qui ignoroit ce qui venoit de ſe paſſer dans celui de ſa mere. Madame du *Rhut*, après un petit préambule, le lui conta, & le mit dans un étonnement & une colere épouvantable. Sortez d'ici, lui dit-il, *Mégere*, *Sorciere*, qui après avoir poſſedé mon pere pendant ſa vie, venez encore enſorceler ma mere! Vous méritez d'être brûlée, & je veux employer tout mon crédit à vous faire faire votre procès. Achevez, Monſieur, dit Madame du *Rhut*, ſans s'émouvoir, achevez; quand vous aurez tout dit, je vous apprendrai le plus grand de mes crimes, que vous ne ſçavez pas encore: je vous aime, Monſieur, vous avez toûjours été ma plus forte paſſion, malgré la diſproportion d'âge & votre indifference. C'eſt un penchant auquel je n'ai pû réſiſter; quoique ma raiſon ait pû me dire là-deſſus; c'eſt-là ce qui m'a attachée à votre mai-

ſon ; votre pere m'aimoit, & ne me ſuis ſervie du pouvoir que j'avois ſur lui, que pour vous rendre de bons offices : Vous le ſçavez, Monſieur ; mais de tout ce que j'ai fait pour vous, il n'eſt rien qui mérite tant de reconnoiſſance que ce qui cauſe votre emportement. Vous n'ignorez pas que Madame votre mere a apporté de fort grands biens dans votre maiſon, & que Monſieur votre pere l'a laiſſée maîtreſſe des ſiens, vous ſçavez la foibleſſe qu'elle a pour la vie. Son Médecin gagné par certaines gens, lui avoit perſuadé de ſe marier, & elle avoit fait un choix qui vous auroit ruïné ; heureuſement je ſuis arrivée avant que le marché fut tout-à-fait conclu, & ne pouvant pas la diſſuader de ſe marier, je l'ai du moins détournée de prendre le Comte de *** qui auroit bien-tôt écarté votre bien, & j'ai ſacrifié mon propre fils à vos intérêts : il ne fera que ce que je voudrai, ou plûtôt ce que vous voudrez ; & c'eſt une créature que vous aurez auprès de votre mere, pour lui tourner l'eſprit à votre avantage. Voilà Monſieur, ce qu'a fait pour vous cette *Megére*, cette *Sorciere*, & voilà la récompenſe qu'elle reçoit de vous. En achevant ces mots, elle ſe leva, & le laiſſa ſi ſurpris de tout ce qu'il venoit d'entendre, qu'il ne ſavoit où il en étoit. Comme il a un fort bon cœur, il courut après elle.

Revenez,

Revenez, généreuſe perſonne, revenez, crioit-il de toute ſa force. Non, dit Madame du *Rhut*, je vous en ai trop appris pour vouloir une plus longue converſation, & je vous livre à votre repentir. Le pauvre Monſieur d'*Arnoux* fut long-tems avant que de pouvoir faire ſa paix avec elle. Enfin, quand elle crut qu'il en étoit tems, elle s'appaiſa. Cependant le remede auquel Madame d'*Arnoux* avoit eu recours n'opéroit point, & la bonne vieille empiroit tous les jours. Madame du *Rhut* redoubla ſes complaiſances : le mari n'en faiſoit pas moins ; & tout cela parcequ'ils avoient leurs vûës. Enfin Madame du *Rhut*, avec le ſecours de ſon fils, trouva le ſecret de marier Monſieur de *Soiſſons*, ſon fils cadet, avec Mademoiſelle d'*Arnoux* : & comme elle avoit déjà beaucoup de crédit auprès du frere, elle lui fit entendre que ſa mere avoit deſſein de faire Mademoiſelle d'*Arnoux* héritiere, & de la marier à un homme de condition qu'elle lui nomma. Elle lui dit, que ſon fils qui veilloit toûjours pour ſes intérêts, ayant découvert ce ſecret, le lui avoit confié, & que le ſeul moyen de détourner ce coup, étoit de marier Mademoiſelle d'*Arnoux* avec Monſieur de *Soiſſons* ſon fils cadet. Monſieur d'*Arnoux*, que la crainte de perdre un grand héritage avoit allarmé, conſentit à tout.

Monſieur de *Soiſſons* épouſa la Demoiſelle, & il fut fait Capitaine de Galeres par le crédit de ſon beaufrere, qui étoit Intendant de Marine. Après quoi, la bonne Madame d'*Arnoux* n'étant plus néceſſaire aux deſſeins de Madame du *Rhut*, on la laiſſa mourir, & Monſieur de *Saint-Sauveur* ſe trouva fort à ſon aiſe par le bien qu'elle lui laiſſa, & il ſe maria enſuite pour lui-même. Monſieur du *Rhut* mourut auſſi fort à propos, & ſa femme qui trouvoit la maiſon de Monſieur d'*Arnoux* très-bonne, & qui s'étoit acquis un pouvoir abſolu ſur cet homme, réſolut de l'obliger à l'épouſer. Monſieur d'*Arnoux* avoit été élevé avec Monſieur de *Seignelai*, & avoit le malheur d'en être haï, parceque pendant leur enfance, Monſieur *Colbert* le propoſoit toûjours pour modele à ſon fils : ſi bien qu'après la mort de Monſieur *Colbert*, Monſieur d'*Arnoux* craignit quelque changement déſavantageux dans ſa fortune, dont l'équité de Monſieur de *Seignelai* le garantit; car il étoit perſuadé que Monſieur d'*Arnoux* faiſoit ſon devoir. Quelque tems après que Monſieur *Colbert* fut mort, Monſieur d'*Arnoux* reçut un ordre de Monſieur de *Seignelai* pour ſe rendre auprès de lui. Il montra cet ordre à Madame du *Rhut*, qu'il conſultoit toûjours ſur tout ; elle lui dit qu'il n'y avoit pas à balancer, & qu'il falloit

falloit aller trouver le Miniſtre : mais, Monſieur, dit-elle, comme il n'a jamais eu de panchant à vous aimer, il voudra vous faire acheter ſes bonnes graces en vous mariant à quelqu'une de ſes Créatures : ſi vous le refuſez, vous vous en faites un Ennemi, de l'humeur dont on le connoît ; & ſi vous le faites, vous ferez à coup ſûr un mauvais mariage. Je prévois tous ces inconvéniens, dit Monſieur d'*Arnoux* ; mais quel moyen d'y remedier ? Il n'eſt rien de plus aiſé, dit Madame du *Rhut*, épouſez-moi ; & quand Monſieur de *Seignelai* vous propoſera de vous marier, vous lui direz que vous l'êtes déjà : & ce mariage, qui ne dérangera rien dans votre maniere de vivre, vous garantira de quelque mauvaiſe affaire. Vous ſçavez que je vous aime depuis long-tems ; toute ma conduite vous l'a aſſez marqué ; vous ne vous êtes pas juſqu'ici trouvé mal de ſuivre mes avis ; croyez-moi, ne négligez pas celui-là, c'eſt pour votre intérêt ſeul que je vous le donne, & ma tendreſſe pour vous ne m'a jamais laiſſé enviſager le mien. Je ne vous contraindrai jamais, vous aurez des Maîtreſſes, vous vivrez en garçon, & je vous diſpenſerai même des tributs que l'himen exige, pour peu que vous y ayïez de répugnance, & vous ne vous ſouviendrez que vous avez une femme, que pour éviter de

vous engager à une autre. Ah! Madame, dit Monſieur d'*Arnoux*, ſeroit-il poſſible que j'euſſe de la répugnance pour une Perſonne comme vous? Non, vous triomphez de celle que j'avois toûjours euë pour le mariage, & qui étoit la ſeule raiſon qui m'avoit empêché de vous offrir ma petite fortune: depuis que la mort de Monſieur du *Rhut* m'avoit permis d'avoir ces vûës-là, je croyois que nous pouvions paſſer notre vie enſemble ſans prendre de plus forts engagemens: mais je vois bien que je me ſerois privé de bien des plaiſirs, & que je ne ſerai parfaitement heureux, que quand je me ſerai donné entierement à vous; trop heureux encore que vous vouliez bien me recevoir, & me conſerver cette tendreſſe, que je n'avois point méritée, & que vous m'avez ſi généreuſement témoignée! Allons, Madame, allons à l'Autel autoriſer tout ce que vous avez fait pour moi. Quoique mon inclination m'y entraîne, dit Madame du *Rhut*, je n'y irois jamais ſi je n'y voyois votre avantage, & vous vous ſouviendrez, Monſieur, que je ſuis la troiſiéme victime que mon amour immole à vos intérêts. Oüi, Madame, dit le reconnoiſſant Monſieur d'*Arnoux*, je me ſouviendrai toute ma vie que je vous dois tout, & vous verrez juſqu'où ira ma reconnoiſſance. Après cela il s'aſſura d'un

Prêtre

Prêtre qui les maria ſans bruit; & quelques jours après il prit la poſte, pour ſe rendre auprès de Monſieur de *Seignelai*, au déſeſpoir de quitter ſa chere épouſe, qui avoit plus de ſoixante ans. Monſieur de *Seignelai* fut fort ſurpris d'un mariage auſſi extravagant. Il ne douta plus que Madame du *Rhut* ne fût ſorciere, quoiqu'en diſe le Parlement de *Paris:* & Monſieur d'*Arnoux* après avoir reçu les ordres de ce Miniſtre, revint trouver ſa chere femme, plus amoureux que les *Amadis* des *Gaules:* & quoiqu'il y ait déjà pluſieurs années qu'ils ſoient enſemble, il ne s'eſt point démenti; il badine toûjours avec elle, la porte entre ſes bras; enfin c'eſt une paſſion des plus fortes. Voilà ce que je trouve de plus extraordinaire dans toutes les merveilles de la vie de Madame du *Rhut*, d'avoir ſçu ſe faire aimer avec tant de paſſion & tant de conſtance, dans un âge où l'on ne devroit cauſer que du dégoût. C'eſt le ſecond exemple que le ſiecle nous fournit, & je doute que l'on trouve le troiſiéme dans les ſuivans. Au reſte, Madame du *Rhut* a donné dans la dévotion; elle a fondé un Couvent d'hommes ſur une montagne auprès de *Carpentras:* ce ſont des eſpeces d'Hermitages. Elle a fait encore d'autres fondations; & comme elle a beaucoup d'amis & de crédit, elle rend ſervice de fort bonne grace à quantité de perſonnes.

perſonnes. Elle avoit ſes enfans bien établis: le Cadet recuëillira tous les biens de Monſieur d'*Arnoux*, dont il a épouſé la ſœur; & l'aîné a lieu d'être content de ce que la vieille Madame d'*Arnoux* lui a laiſſé. Les ſentimens du Public ſont partagez ſur le chapitre de Madame du *Rhut*, à preſent Intendante d'*Arnoux*. Les uns la croyent Sorciere, les autres Sainte; & moi je croi qu'elle n'eſt ni l'un ni l'autre, mais ſeulement une femme habile & adroite, qui a été aidée de la fortune. Vous en jugerez comme il vous plaira. Au reſte, il ſuffit ici d'être de *Paris* pour être obligé à ſçavoir des nouvelles; les Dames de ce Païs ſont curieuſes, on n'en eſt pas quitte en leur apprenant des airs nouveaux, & en leur parlant de *Fontanges* & de *Falbalas*: elles veulent ſçavoir ce qui ſe paſſe à la Cour, & croiroient qu'on ne l'auroit jamais vûë que par le trou d'une lucarne, ſi on ne leur en démêloit pas toutes les intrigues. Comme je connois aſſez ce terrein-là, elles ont été juſqu'ici aſſez contentes de moi; je leur ai dit tout ce que je ſçavois; mais enfin je ſuis épuiſée. Je liſois l'autre jour une de vos Lettres à une Dame qui me dit qu'elle avoit oüi parler du Marquis de *Laſſé*, que vous citez, & me pria de lui apprendre ſes avantures, qui ont fait grand bruit dans le monde. Je lui dis, comme il eſt vrai, que

que je n'en avois rien ſçu que confuſément: mais je lui promis que je vous prierois de me conter plus particulierement ſon Hiſtoire. Elle s'y attend, & je m'attens à cette marque de votre complaiſance. Je ne vous fait point valoir celle que j'ai euë de vous écrire une ſi longue Lettre, parceque j'ai beſoin que vous en ayïez vous-même pour la lire. Adieu, apprenez-moi ce qui ſe paſſe ſur le ſujet de Monſieur de *Cambrai*, & tous les travers que l'Archevêque de *Paris* ſe donnera par ſon zele ſans connoiſſance: car, comme dit la Chanſon, tout *Noailles eſt imbecille*.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

REPONSE.

JE vous tiens tout le compte que je dois de votre complaiſance, Madame. L'hiſtoire de Madame du *Rhut* eſt ſi extraordinaire, que ſi je la tenois d'une autre que de vous, je la prendrois pour un Roman: je trouve que cette femme a beaucoup de rapport avec l'Héroïne du tems; mais il ſeroit dangereux de preſſer trop la compa-

raiſon,

raiſon, & il eſt des gens dont il ne faut jamais parler: il ne tiendra pas à moi que vous ne contentiez la curioſité de vos Dames, & je vais commencer de la ſatisfaire ſur le ſujet du Marquis de *Laſſé*. Vous l'avez vû, & vous ſçavez qu'il eſt bien fait, & a de fort bonnes manieres; il quitta ſa Province de bonne heure pour venir ſe montrer à *Paris*: il y fit de la dépenſe, ſe donna de grands airs, & par-là il dérangea beaucoup ſes affaires. Il avoit de l'ambition: & comme il crut que la Religion Proteſtante dans laquelle il étoit né, pourroit apporter quelque obſtacle à ſa fortunee, il ſe fit Catholique pour ſe mettre à la mode. Son changement lui procura beaucoup d'amis, & il étoit dans le plus beau chemin du monde, quand l'amour l'arrêta: ce fut une Blanchiſſeuſe, nommée *Marie-Anne*, qui fit cette belle conquête. Cette fille avoit un mérite infini, de la beauté, de l'eſprit, un bon cœur; enfin, il ne lui manquoit que de la naiſſance & du bien, pour être une perſonne accomplie. Le vieux Duc de *Lorraine* avoit voulu l'épouſer, & elle avoit refuſé de monter à ce rang, ne s'en croyant pas digne, & craignant de ne pouvoir pas s'y maintenir. Tout le monde avoit loüé ſa prudence & ſa retenuë, & Mr. de *Laſſé* qui l'aimoit à la fureur, débuta d'abord avec elle par

propoſer

propoſer le mariage : mais il fut bien ſurpris quand elle le refuſa modeſtement. Elle étoit trop ſage pour qu'on pût imaginer d'autre moyen de devenir heureux avec elle ; ainſi Monſieur de *Laſſé* ſe trouva dans un fort grand embarras. Quoi ! Mademoiſelle, lui dit-il un jour, vous ne voulez pas de moi, eſt-ce ma perſonne qui vous déplaît ? Eſt-ce que ma fortune ne ſçauroit vous accommoder ? Il ne s'agit point ici des raiſons d'Etat, ni de politique, je ſuis Gentilhomme, & non pas Prince ; & outre que votre mérite répare ce qui pourroit manquer à votre naiſſance, celle d'une femme n'eſt pas fort néceſſaire, & il y a bien des Ducs & Pairs, & des Maréchaux de France, qui ont épouſé des filles qui n'étoient pas de meilleure maiſon que vous, & qui à coup ſûr ne vous valoient pas. Enfin, je ſuis mon maître, j'ai aſſez de bien pour vous rendre heureuſe, & pour ſuppléer à ce que la fortune vous a refuſé : quelle raiſon avez-vous de me deſeſpérer ? Et que faut-il faire pour vous plaire ? Tout eſt fait, Monſieur, dit *Marie-Anne*, vous me plaiſez, je vous eſtime, je me croirois la plus heureuſe du monde avec vous ; mais je ne veux pas acheter mon bonheur aux dépens du vôtre. J'ai refuſé les offres du Duc de *Lorraine* pour lequel je n'avois que la conſidération qu'on doit à ſon rang ; voulez-vous que je marque moins de généroſité

roſité à votre égard, & que je renverſe la fortune de l'homme du monde qui, ſi je l'oſe dire, m'eſt le plus cher : non, Monſieur, je ne vous conviens pas, votre paſſion vous fait trouver toutes choſes aiſées, mais la mienne ne m'aveugle point : votre Maiſon eſt bonne ; mais il faut que vous faſſiez un bon mariage pour la ſoutenir, & le mien ne vous apporteroit ni alliance, ni bien, & vous ne pourriez compter que ſur un repentir qui me mettroit au déſeſpoir, & auquel je ne veux pas vous expoſer : je ne vous demande qu'un peu de part dans votre eſtime, & je tâcherai de la mériter en n'abuſant point des bontez que vous avez pour moi. Après l'aveu que je viens de vous faire, vous voyez bien que je dois me défier de mon cœur : ainſi, Monſieur, je vous prie d'être généreux à votre tour, & de ne plus chercher à me voir. Monſieur de *Laſſé* eut beau dire, il ne put jamais en tirer autre choſe ; & quoiqu'il fût au déſeſpoir de la réſolution de *Marie-Anne*, il ne pouvoit s'empêcher d'avoir de l'admiration pour elle. Elle évita avec ſoin les occaſions de le voir, & pour y être moins expoſée, elle ſe retira dans un Couvent. Il y avoit trois mois que Monſieur de *Laſſé* ne l'avoit vûë, quand il en reçut un billet, par lequel elle le prioit de la venir trouver inceſſamment pour affaire preſſée. Il ne perdit

pas

pas un moment, & ſe rendit à la grille avec tout l'empreſſement d'un homme fort amoureux, & l'eſperance de trouver ſa maîtreſſe dans les ſentimens qu'il avoit voulu lui inſpirer : mais elle en avoit de bien plus déſintereſſez. Dès qu'il entra, elle lui demanda s'il l'aimoit encore, & comme il lui faiſoit des proteſtations toutes paſſionnées, elle interrompit ſes tranſports & lui dit, que c'étoit par des actions, & non par des paroles, qu'elle vouloit être perſuadée. Et comme il alloit lui promettre de tenter les entrepriſes les plus difficiles, & de prendre la Lune avec les dents pour ſon ſervice, elle exigea de lui qu'il épouſeroit une perſonne extrêmement riche qu'elle lui avoit ménagée par les intrigues de quelques Religieuſes. Monſieur de *Laſſé* rejetta la propoſition ; l'amour combattoit l'intérêt dans ſon cœur : mais *Marie-Anne* ſe ſervit ſi bien du pouvoir qu'elle avoit ſur le Marquis, que le mariage ſe fit ainſi qu'elle l'avoit projetté. Le Marquis mena ſa femme dans ſes Terres, & raccommoda ſes affaires par les grands biens qu'elle lui apporta. *Marie-Anne* reſta dans ſa retraite, & pria le Marquis de ne la point troubler. Une année ſe paſſa toute entiere ſans qu'il oſât contrevenir aux défenſes qu'elle lui avoit faites de lui écrire. Quand Madame de *Laſſé* mourut, le Marquis qui n'avoit jamais eu pour elle que la conſidération

conſidération qu'un honnête-homme doit avoir pour ſa femme, ne la ſuivit point au tombeau ; & après avoir donné quelque tems à la bienſéance, il vint mettre aux pieds de *Marie-Anne* ſon cœur & une fortune qu'elle avoit de beaucoup augmentée par ſes ſoins. *Marie-Anne* héſita encore; mais enfin, l'inclination qu'elle avoit pour Monſieur de *Laſſé* l'emporta. Il tenoit d'elle tout le bien qu'il avoit eu de ſa premiere femme. Ainſi elle ne pouvoit plus ſe faire un ſcrupule de ne lui en point apporter, ni craindre qu'il en manquât; mais elle avoit d'autres délicateſſes, & quand il la preſſa de hâter ſon bonheur, elle ne put s'empêcher de faire ſes conditions. Si je vous aimois moins, lui dit-elle, je n'ouvrirois les yeux que ſur les avantages que vous m'offrez : mais, Monſieur, cela ne me ſuffit point, & mon bonheur dépend d'être aimée de vous: je veux croire que je le ſuis préſentement, & je ſerois ingrate ſi j'en doutois : mais, qui me répondra de l'avenir? Tout paſſe, & je vous aime, avec tant de tendreſſe, que je ne pourrois, ſans mourir, voir la moindre diminution en la vôtre. Voyez, Monſieur, ſi vous pouvez vous accommoder d'une femme qui ſe donnant toute à vous, veut auſſi que vous ſoyïez toute à elle, & qui ne croiroit jamais pouvoir vous conſerver dans les tumultes d'une Cour auſſi déreglée que

cello-

celle-ci : ma propoſition va vous faire peur, car c'eſt la même que le Miſantrope fit à ſa maitreſſe ; il faut, Monſieur, vous déterminer à venir paſſer des jours tranquilles dans vos terres, ou renoncer pour toûjours à moi. L'amoureux Marquis conſentit à tout, & devint poſſeſſeur de l'aimable *Marie-Anne*. Ils allerent à la campagne faire retentir les échos de leur bonheur. *Marie-Anne* n'en imaginoit point de plus grand, & n'auroit pas changé de condition avec la plus grande Reine de l'Univers. Mais le Marquis ſe laſſa de cette innocente vie, & trouva le moyen de faire revivre un ancien procès, pour avoir un prétexte d'aller à *Paris*. *Marie-Anne* ſentit vivement cette ſéparation. Elle avoit des preſſentimens qui lui annonçoient quelque choſe de funeſte. Le Marquis tâcha de la raſſurer par la tendreſſe de ſes adieux, & partit fort content de revoir la Cour. Dès qu'il fut à *Paris*, il ſongea moins au Procès qu'à ſon plaiſir. Dans le commencement il étoit régulier à écrire ; mais après il ſe relâcha. *Marie-Anne* s'en plaignit tendrement, & dans ſa mélancholie elle remplit des Bouts-rimez qu'elle envoya au Marquis, & que je puis auſſi vous envoyer, parceque je les ſçais par cœur. Les rimes ſont aſſez mal-aiſées ; Madame *Des-Houlieres* les a remplis autrefois à la loüange du Duc de *Saint Agnan* ; les voici :

Je

Je vous aime, Tyrcis, je l'atteſte Omnibus.
Vous n'en faites pas tant, & c'eſt ce qui me fache;
Faut-il que votre ardeur chaque jour ſe relâche,
Quand elle a de mes feux exigé les Tribus?
Qui peut vous inſpirer un ſentiment ſi Lâche?
Que ne ſuis je Daphné? *Que n'êtes-vous* Phebus?
Dequoi me ſert mon rang, mon crédit, mon Quibus,
S'il faut que loin de vous mon frein ici je Mâche?
Vous ne m'écrivez plus, c'eſt un terrible Item.
Vous ne revenez point, voilà le Tu autem.
Des peines de l'amour l'abſence en eſt la Pire,
Vous à qui cet ingrat oſera dire Amo
N' vous y fiez pas, liſe qui voudra Lire.
Ce conſeil que j'écris, experto Calamo.

Le Marquis ne fut touché ni des Vers, ni de la Proſe de ſa femme, qui ſçut bien-tôt, par la renommée, que ſon mari menoit à Paris une vie aſſez déréglée. Elle en fut ſi touchée que, comme elle l'avoit bien prévu, toute ſa fermeté l'abandonna; elle ſe ſerra le cœur, & mourut d'amour pour le plus ingrat de tous les hommes. Le Marquis reçut cette nouvelle dans le tems qu'il y penſoit le moins, & les remords qu'il eut d'avoir cauſé la mort d'une ſi vertueuſe femme, réveillerent toute la tendreſſe qu'il avoit euë pour elle, & le mirent au déſeſpoir: il s'enferma dans un Couvent, & vouloit ſe jetter à la Trappe: mais comme les paſſions violentes ne ſont pas de durée, il ſe conſola, & revint tout de plus belle briller à la Cour, où il épouſa la fille naturelle

de

de Monſieur le Prince. On ne dit pas qui eſt ſa mere, mais tout le monde croit que c'eſt Madame la Comteſſe de *Mare*, fille du Maréchal de *Grancey*; & je vous renvoye pour ſa Généalogie au Comte de *Buſſi* qui a écrit les amours de Monſieur le Prince & de Madame de *Mare*. Voilà, Madame, tout ce que j'en ſçai, & c'eſt cette fraternité, quoiqu'à gauche, qui fait que le Marquis de *Laſſé* eſt des plaiſirs de Monſieur le Duc, & que Madame la Ducheſſe le ſoupçonne de lui en procurer qui ne ſont pas à ſon avantage. Notre Archevêque fait toûjours des ſiennes. Il s'eſt joint à Monſieur de *Meaux*, pour ſeconder la vengeance de Madame de *Maintenon* : il ſe mêle d'écrire contre l'Archevêque de *Cambrai*, auquel on fait un nouveau crime d'un Livre intitulé, *Telemaque*, dont on le dit l'Auteur, & dans lequel on l'accuſe de parler contre le Gouvernement. Ce Livre eſt défendu; mais ſes défenſes ne ſervent qu'à le faire mieux vendre, tout le monde le veut avoir, & il n'y a rien de mieux écrit : c'eſt une imitation de l'Odyſſée d'Homere, & l'on prétend que ce ſont les Themes qu'il donnoit à Monſieur le Duc de Bourgogne, qu'on a raſſemblez, & dont on a fait un Volume. Il veut donner à ce Prince, né pour régner, l'idée d'une douce domination : & comme on n'y reconnoît pas celle d'à-

d'à-préſent, on croit que ce Prélat a voulu finement en faire la Critique. On feroit beaucoup mieux de profiter des conſeils qu'il fait donner au fils d'*Uliſſe* par *Mentor*, qui étoit la Déeſſe *Minerve* traveſtie en homme. Ce Livre eſt fort ingénieux, & l'on y peut trouver l'agréable & l'utile. Je ne doute point que vous ne le voyïez bien-tôt, ſi vous ne l'avez déja vû, & que vous n'en ſoyïez contente. Adieu, continuons, s'il vous plaît, notre commerce : je ne vous fais pas de complimens ſur la longueur de ma Lettre, que l'hiſtoire de Monſieur de *Laſſé* a toute remplie.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, de l'hiſtoire de Monſieur de *Laſſé* : nos Dames l'ont lûë avec plaiſir. Nous plaignons le ſort de l'incomparable *Marie-Anne*, & blâmons fort la conduite du Marquis. Au reſte, je vous dirai pour nouvelle, que Madame d'*Urban* eſt de retour : elle fut d'abord à *Bagnols* chez un parent de ſon mari, le même qui avoit refuſé de demander une Lettre de Cachet pour la faire enfermer. Ce

Ce parent l'a reçuë chez lui, & la planche étant faite, les autres n'ont point fait de façon de l'avoir; & son mari qui l'aime toûjours, autorisé par l'exemple de sa famille, a été la chercher à *Bagnols*, & l'a ramenée chez lui. On n'a point parlé du passé. Madame d'*Urban* à donné à son mari de bonnes raisons de son voyage, du moins il les a reçuës pour bonnes, & ils sont de la meilleure intelligence du monde. La médisance ne la trouble point, & soit par la considération qu'on a pour Monsieur d'*Urban*, ou par principe de conscience, on garde un profond silence; & il semble que le Rhône soit devenu le fleuve *Lethé*, & que tout le monde ait perdu la memoire dans *Avignon*. J'étois l'autre jour dans le Jardin du Commandeur *Maldachini*, qui est comme cette maison de Polemon, dont il est parlé dans Cassandre, un vrai Théatre où il se passe tous les jours quelque nouvelle scene; je m'y promenois en bonne compagnie, quand nous vîmes arriver un Cavalier beau & bien fait, qui chercha Madame d'*Urban* dans tous les coins du Jardin; & dès qu'il l'eût trouvé, il se jetta à son cou & l'embrassa tendrement. Comme Monsieur d'*Urban* étoit présent à ces caresses, elles ne pouvoient pas nous être suspectes, & nous crûmes qu'il falloit que ce Gentilhomme fût son proche parent. Il

l'étoit effectivement, car c'étoit ſon pere; je ne fus jamais ſi ſurpriſe, que quand je l'appris. J'étois ſi fort prévenuë contre lui, que mon imagination m'en avoit donné une idée affreuſe : je me l'étois imaginé à faire peur, avec des yeux hagards & une mine féroce. D'ailleurs, comme il y a long-tems que j'ai entendu parler de lui, je m'étois figuré qu'il devoit être décrépit, & j'étois étonnée de voir un homme qui ne paroiſſoit pas avoir quarante ans, quoique je croye qu'il paſſe les cinquante, beau comme un Ange, & la phiſionomie du monde la plus douce. Avec cela je me ſentois une ſecrette horreur pour lui, quand je penſois à la fin déplorable de ſa femme. Il avoit avec lui un homme, petit, camard, & qui n'étoit ni ſi beau, ni de ſi bonne mine que lui. Monſieur & Madame d'*Urban* leur firent beaucoup d'honnêtetez, & les menerent dans leur maiſon. Nous prîmes chacun auſſi le chemin des nôtres, & dès le ſoir on ne parla dans *Avignon* que de l'arrivée du Marquis de *Ganges*, & de celle de ſon frere; car le petit homme que j'avois vû, étoit le Comte de *Ganges*, Colonel du Régiment de Dragons du *Languedoc*, & mari de cette belle *Gevaudan* Maîtreſſe du Cardinal de *Bonſi*, avec laquelle il venoit de ſe broüiller. C'étoit à lui à qui le Roi avoit autrefois donné la confiſcation des Biens

de

de Monſieur de *Ganges*, & il avoit eu la généroſité de rendre au fils dès qu'il l'avoit vû en âge d'en pouvoir joüir. Ce jeune Marquis ſe maria, comme vous l'avez ſçu, avec une fille de condition, riche & aimable, qu'il mena à *Ganges*, où il la laiſſa pour aller joindre ſon Régiment & remplir ſes devoirs. Monſieur de *Ganges* le pere étoit dans ce Château, où on le toléroit, parcequ'on ne penſoit plus à cette affaire, & qu'il n'y avoit perſonne qui y fût aſſez intéreſſé pour vouloir ſe déclarer ſa partie, & l'obliger à garder ſon Ban. Dans les commencemens il ſe tenoit caché; mais depuis quelque tems il avoit trouvé le ſecret de plaire à Monſieur de *Baville*, en forçant ſes Vaiſſaux à aller à la Meſſe. Cet Intendant lui écrivoit ſouvent là-deſſus, & le faiſoit même venir à *Montpellier* pour conférer avec lui, & cette protection faiſoit qu'il ne ſe cachoit plus. Son fils lui recommanda tendrement ſon Epouſe, qu'il laiſſoit ſous ſa conduite. Mais comme elle étoit nouvelle Catholique, & qu'il vouloit ſignaler ſon zele, il lui ôta d'abord une fille qu'elle aimoit beaucoup, & qui étoit depuis long-tems auprès d'elle. La jeune Marquiſe diſſimula ſon chagrin, & en reçut encore quelques-uns de cette nature : elle étoit ſeule dans le Château avec le terrible beaupere, auquel tout obéïſſoit là-

dedans, & elle ne pouvoit ſe voir tête à tête avec lui à table dans le même appartement où ſa bellemere avoit fini ſes jours d'une maniere ſi tragique, ſans craindre pour les ſiens. Mais elle eut encore bien plus de peur quand elle trouva dans ce beaupere un Amant paſſionné. Elle fut extrêmement embarraſſée ſur la conduite qu'elle devoit tenir. Son devoir & ſon inclination lui défendoient de flatter une paſſion ſi criminelle; mais il étoit dangereux d'irriter un homme chez lequel les paſſions produiſoient de terribles effets, dont on avoit de triſtes exemples. La jeune Marquiſe ne ſçavoit comment ſe tirer d'un pas ſi gliſſant. Si elle avoit propoſé quelque voyage, le prétexte de la Religion en auroit fourni à ſon beaupere pour l'empêcher de partir; elle ne ſçavoit à qui ſe confier, tout lui étoit ſuſpect dans ce Château. Le Baron de *Moiſac* ſon pere étoit nouveau Catholique comme elle, & avoit même beaucoup ſouffert pour la Religion; & ainſi elle jugea bien que ſi elle lui écrivoit, ſon beaupere ouvriroit ſes Lettres, & s'en feroit un mérite auprès de l'Intendant, qui le loüeroit de cela, bien-loin de l'en blâmer; car tout eſt permis quand il s'agit de contribuer à la propagation de la Foi. Il ne reſtoit plus qu'un remede à tous les maux de la Marquiſe, encore n'en pouvoit-elle attendre

attendre qu'un effet bien lent : elle y eut pourtant recours ; c'étoit d'écrire à ſon mari. Il étoit ancien Catholique ; ainſi il n'y avoit point de prétexte pour ouvrir les Lettres. Le Marquis reçut celle que ſa femme lui écrivit là-deſſus. Il frémit quand il ſongea au danger auquel elle étoit expoſée, & n'écoutant que ſon premier mouvement, il prit la poſte & fut à Paris ſe jetter au pieds du Roi, pour le prier d'obliger ſon pere à retourner dans ſon exil, & promit à Sa Majeſté de lui faire tenir tout ce qui lui ſeroit néceſſaire dans quelque lieu du monde qu'il voulût ſe retirer. Le Roi parut ſurpris quand il apprit que Monſieur de *Ganges* avoit rompu ſon Ban, & ordonna, ſi on le trouvoit dans le Royaume, qu'on lui fît tout de nouveau ſon Procès. L'action du fils a été mal interpretée par ceux qui n'ont pas ſçu ſes raiſons : le Roi l'a blâmée, & je ne ſçaurois l'excuſer, quoique j'entre beaucoup dans ſa peine. Cependant le Comte de *Ganges* qui étoit à la Cour, apprit ce qui s'y paſſoit contre ſon frere, & vint en poſte à *Ganges* le tirer du Château pour le conduire à *Avignon*, où il ne faiſoit que d'arriver quand nous les vîmes entrer dans le Jardin du Commandeur *Maldachini*. Madame d'*Urban* fit tout ce qu'elle put pour engager ſon pere à reſter à *Avignon* ; mais ce ſe-

jour ne convenoit pas à la ſituation dans laquelle il ſe trouvoit, & il choiſit celui de l'*Iſle* qui eſt une petite ville enchantée auprès de la Fontaine de *Vaucluſe*. Le Comte de *Ganges* ſon frere, que le chagrin d'être broüillé avec ſa femme rend tout-à-fait ſolitaire, l'a ſuivi dans ſa retraite, & on a fait beaucoup moins d'attention à leur départ qu'à l'arrivée de Monſieur de *Phelypeaux*, fils de Mr. de *Pontchartrin*, Contrôleur Général des Finances, & par conſéquent fils de la Fortune. Quoiqu'il ne ſoit ni beau, ni gentil, toutes nos Dames ſe ſont miſes ſous les armes pour en faire la Conquête, & les Meſſieurs ſe ſont empreſſez à lui faire leur Cour. Le Marquis des *Eſſards*, qui, quoique riche & ſans enfans, a pourtant roûjours quelqu'idée de fortune dans la tête, a ſuivi ce petit Godelureau dans la tournée qu'il va faire, & il lui eſt arrivé auprès de *Montpellier* une avanture aſſez drôle, mais qui n'étoit pas réjoüiſſante pour lui. Monſieur de *Phelypeaux* voulut aller viſiter le Port de *Cette*; Monſieur de *Baville* les accompagna, & le Courtiſan des *Eſſards* fut du voyage. On prit une chaloupe pour faire certain trajet ſur l'étang qui joint dans cette endroit la Méditerranée. Le vent ſe trouva contraire; enfin l'on fut plus long-tems qu'on n'avoit compté à faire ce trajet. On ſe conſola de ce retardement, parce-

parcequ'on avoit fort bien dîné avant de s'embarquer, par les soins de Mr. de *Baville*; mais le pauvre Marquis, qui comme grand mangeur, a besoin, après la digestion, d'aller à la chaise percée, se trouva fort embarrassé dans cette chaloupe qui étoit fort petite, & où il n'y avoit pas le moindre petit recoin. Il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour se retenir, car il n'y avoit pas moyen d'aborder nulle part : il pâlissoit, il rougissoit, & on lui voyoit faire des contorsions effroyables. On le frota d'eau de la Reine d'Hongrie; tout cela ne faisoit rien; & enfin il tomba en foiblesse, & l'on s'apperçut à certaines exhalaisons de la cause de son mal. Mr. de *Phelypeaux* le blâma de n'avoir pas exposé ses besoins, & pour y remédier lui permit de mettre son derriere à l'air, & de s'asseoir sur le bord de la chaloupe. Des *Effards* profita au plus vîte de cette permission que la nature n'avoit pas tout-à-fait attenduë; car comme la scéne se passoit en Public, on vit ses bas & sa culotte dans un fort grand désordre, & il eut le chagrin de voir que toute la compagnie rioit à ses dépens. Mr. de *Phelypeaux* n'en rit pas long-tems, car en approchant les Galéres de *Cette*, l'éclat d'une certaine machine qu'on avoit fait joüer pour lui faire honneur, lui fit sauter un œil de la tête. Heureusement c'étoit le postiche : mais si le

coup avoit fait un demi-tour à gauche, il l'auroit envoyé ſur le champ aux Quinze-vingts; ſon valet de chambre tira d'un portemanteau un œil pareil à celui qui venoit d'être emporté, le mit en place, & un moment après il n'y parut plus. Voyez comme il eſt bon d'uſer de proviſions. Des *Eſſards* auroit bien voulu auſſi avoir fait proviſion de culottes; mais il fallut prendre patience & reſter dans ſon ordure juſqu'à *Montpellier*, où il changea de tout, & fut chez le Comte de *Broglio*, qui donnoit une fête magnifique à Mr. de *Phelypeaux*. Ce Comte commande les Troupes en *Languedoc*; il eſt beaufrere de Mr. de *Baville* Intendant de cette Province, qui trouve le ſecret, en faiſant prendre de tems en tems quelques Prédicans, de perſuader à la Cour que le ſéjour de ſon beaufrere en Province eſt fort néceſſaire, & lui donne par-là le moyen de faire ſubſiſter & même d'établir une groſſe famille, & d'amaſſer encore de l'argent. L'Intendant ne s'oublie pas non-plus, il a ſoin de bien remplir ſes coffres, & l'on prétend qu'il n'eſt pas moins avide d'argent que du ſang des Huguenots, & qu'il ne répand l'un que pour ramaſſer l'autre. La Comteſſe de *Ganges* étoit de la fête de Mr. de *Broglio*. Quoiqu'il n'y ait pas grande amitié entr'eux, elle ne paroiſſoit pas chagrine, à ce qu'on dit, de l'abſence de ſon époux.

époux, qui ſe conſume en regrets dans cette contrée. On dit que cette Dame eſt très-belle, quoique ce ne ſoit plus un tendron. Je compte d'aller bien-tôt à *Montpellier*, & j'ai grande envie de voir cette Dame & ſon Cardinal qu'on dit être encore bien aimable. J'ai beaucoup entendu parler de leurs intrigues, & dès que j'en ſçaurai les particularitez je vous en ferai part. Puiſque mes Nouvelles vous font plaiſir, donnez-moi, s'il vous plaît, toûjours des vôtres. On me fait ici tous les jours cent queſtions ſur le chapitre de Madame de *Maintenon* : l'on me demande qui elle eſt ? d'où elle ſort ? quels ſont ſes parens ? J'avouë que je ne ſçai pas tout, mais je n'oſerois le leur avoüer pour mon honneur ; je ſçai qu'elle eſt veuve de *Scaron*, & puis c'eſt tout, & je n'ai jamais été curieuſe de ſçavoir ſa Généalogie ; & excepté ſon frere que tout le monde connoît, je l'avois toûjours regardée comme *Melchiſedech*. Tirez-moi d'affaire là-deſſus en m'apprenant ce que vous en ſçavez : informez-vous vous-même de ce que vous ne ſçavez pas, & ſurtout faites-vous donner de bons Mémoires ; car il eſt eſſentiel dans les choſes de fait d'accuſer juſte, ſurtout en Province où on fait beaucoup plus d'attention à ces ſortes de choſes. *Je ſuis, &c.*

LETTRE X.

REPONSE.

VOus me demandez beaucoup plus que vous ne penſez, Madame, quand vous voulez que je vous faſſe l'hiſtoire de Madame de *Maintenon*. Perſonne juſqu'ici n'a oſé l'entreprendre; & l'entrepriſe eſt hardie à tous égards, puiſqu'il y aura un jour dequoi occuper les meilleurs plumes, & que comme je vous l'ai déja dit, il eſt dangereux de parler de certaines gens. Toutes ces conſidérations ne m'empêcheront pas, comptant ſur votre diſcrétion, de vous donner des marques de ma confiance, & je vais vous dire tout ce que je ſçai de Madame de *Maintenon*. Elle s'appelle Françoiſe *Daubigné*. Elle eſt Demoiſelle, & Monſieur *Daubigné* ſon grand-pere étoit homme de mérite & de conſideration : il étoit de la Religion Proteſtante, & ſon corps eſt enterré dans l'Egliſe S. Pierre de Geneve. Le pere de notre Héroïne étoit fils de cet illuſtre *Daubigné*. Dans ſa grande jeuneſſe il eut le malheur de tomber dans les mains de la Juſtice : je ne ſçai pas bien pour quel cas ; mais je ſçai qu'il en auroit éprouvé les

les rigueurs, & qu'il y alloit de ſa vie; ſi la fille du Concierge, touchée de ſon mérite & de ſon malheur, ne ſe fût déterminée à lui procurer ſa liberté. Cette fille étoit fort aimable & fort généreuſe. Monſieur *Daubigné* qui connoiſſoit ſon bon cœur, & le beſoin qu'il avoit de la ménager, prenoit grand ſoin de lui plaire, il y réüſſit. Et quand il crut pouvoir compter ſur ſa tendreſſe, il lui offrit une vie qu'il ne pouvoit conſerver que par ſon moyen, & lui jura que c'étoit l'eſperance de la paſſer avec elle, qui la lui faiſoit ſouhaiter. La belle attendrie par un diſcours ſi obligeant, s'aſſura par des ſermens, des paroles qu'il venoit de lui donner, & lui promit de le faire ſortir de priſon, d'en ſortir avec lui, & de le ſuivre juſqu'aux Antipodes, s'il étoit néceſſaire; pourvû qu'à la premiere occaſion il l'épouſât en bonne forme. Ainſi convenus de leurs faits, ils ne ſongerent plus qu'à leur liberté. Monſieur Daubigné s'en remit aux ſoins de ſa maîtreſſe, qui prit des meſures ſi juſtes, que peu de jours après elle l'avertit de ſe tenir prêt pour la nuit ſuivante. Elle en avoit choiſi une fort obſcure pour favoriſer ſon deſſein; & après avoir fait paſſer ſon Amant à tâtons par des lieux où l'Amour lui ſervit de guide, enfin elle le mena dans une ruë où des chevaux les attendoient avec un homme de confiance qui les con-

duiſit avec toute la diligence poſſible en lieu de ſureté, où Monſieur *Daubigné*, qui avoit les ſentimens d'un fort homme de bien, s'acquitta de la promeſſe qu'il avoit faite à ſa maîtreſſe, & l'épouſa publiquement. Leur fuite avoit fait grand bruit dans le lieu d'où ils étoient partis : on avoit couru après eux ; mais enfin voyant qu'il n'y avoit pas moyen de les ratrapper, il n'en avoit plus été parlé, & Monſieur *Daubigné* & ſa nouvelle épouſe joüiſſoient dans leur azile, des douceurs de la liberté. Elle avoit pris tout ce qu'elle avoit pû chez elle, & avoit plié la toilette de ſa mere. Ils firent argent de tout, & tant qu'il dura, nos nouveaux mariez ſe trouverent les plus heureux du monde. Mais ces fonds n'étant pas fort conſidérables, ils furent auſſi bientôt épuiſez ; & comme on ne vit pas de tendreſſe, Monſieur *Daubigné* ſe trouva dans un danger auſſi grand que celui auquel il avoit échappé, puiſqu'il étoit à la veille de mourir de faim. Toute ſa douleur étoit de voir que ſa chere femme y étoit expoſée, & une petite créature qui étoit le fruit de leurs amours, & qui ſembloit deſtinée à perdre le jour avant que de l'avoir vû. Dans cette dure extrémité Monſieur *Daubigné* prit un deſſein bien dangereux : mais comme il n'y avoit du riſque que pour lui ſeul, il l'éxécuta ſans conſulter

ſa

ſa femme, & revint en France pour tâcher de ramaſſer quelques effets, & de trouver les moyens de la faire ſubſiſter, comptant dès qu'il auroit pû faire une petite ſomme, de la venir retrouver. Il croyoit même, comme on ne penſoit plus à lui dans le Pays, de pouvoir, par le moyen de quelque ami, y reſter *incognitò* : mais tout cela lui reüſſit très-mal, puiſqu'il tomba en de mauvaiſes mains qui le trahirent & le livrerent de nouveau à celles de la Juſtice. Monſieur *Daubigné* n'avoit point pris congé de ſa femme, & elle n'avoit ſçu ſon deſſein que par une Lettre qu'il lui avoit écrite de la premiere couchée. Cette nouvelle la fit trembler pour la vie d'un époux qui lui étoit ſi cher, & elle étoit dans des inquietudes terribles quand elle apprit le malheur qu'elle avoit eu tant de raiſon de craindre, & qu'on lui manda que ſon mari avoit été remis en priſon. S'il étoit vrai qu'on pût mourir de douleur, Madame *Daubigné* ſeroit ſans doute morte dans ce quart-d'heure-là ; mais elle s'arma de conſtance, & ne pouvant pas ſe flatter de le tirer une ſeconde fois du péril où ils étoit, elle réſolut du moins de le partager avec lui ; & quelque riſque qu'il y eût à ſe mettre en chemin dans une groſſeſſe avancée, elle ne voulut rien ménager, & partit en diligence pour ſe rendre auprès de ſon Ma-

ri,

ri, & ſe remit volontairement priſonniere avec lui. Ce fut là qu'elle accoucha de cete fameuſe fille dont la fortune fait l'étonnement du ſiecle. Les parens de Monſieur *Daubigné* mécontens de ſa conduite & de ſon mariage, l'avoient abandonné, & Madame de *Villette* ſa ſœur fut la ſeule qui le vint viſiter. Elle fut touchée de l'état où elle le trouva, manquant des choſes les plus néceſſaires : mais ce qu'il y avoit de plus triſte, c'étoit de voir cette pauvre petite enfant couverte de méchans haillons, expoſée aux horreurs de la faim, & qui par ſes cris languiſſans auroit attendri les ames les plus dures. La miſere & le chagrin avoient entierement ôté le lait à Madame *Daubigné*, qui n'ayant pas le moyen de donner autre choſe à ſa fille, s'attendoit à tous momens à la voir expirer de faim dans ſes bras. Madame de *Villette* avoit une petite fille qui enſuite a été Madame de *Sainte-Hermine* ; & comme ſa nourrice avoit beaucoup de lait, elle emporta la petite *Daubigné* chez elle, & la nourrice de ſa fille les nourrit toutes deux. Madame de *Villette* envoya auſſi à ſon frere du linge, pour lui & pour ſa femme ; & quelque tems après Monſieur *Daubigné* trouva moyen, en changeant de Religion, de ſortir de priſon, & il en fut quitte pour ſortir du Royaume. Comme il ne comptoit

pas

pas d'y remettre les pieds de ſes jours, il tâcha de ramaſſer dequoi faire un long voyage, & s'embarqua avec ſa famille pour l'*Amérique*, où il a vêcu en repos avec ſa femme, donnant tous leurs ſoins à l'éducation de leurs enfans. Ils ont beaucoup mieux réuſſi dans ceux qu'ils ont pris pour la fille, qui eſt aſſurément un prodige d'eſprit. Le fils qu'on appelle à préſent le Comte *Daubigné* n'en manque pas : mais on peut dire avec verité, que le mérite eſt tombé en quenoüille dans cette famille. M. & Madame *Daubigné* moururent dans leur exil, & laiſſerent leurs enfans aſſez jeunes. La fille qui étoit l'aînee, & qui étoit déja fille faite, preſſée du deſir qui eſt commun à tous les hommes de revoir leur Patrie, & de l'eſpérance de pouvoir recouvrer quelque bien, chercha les moyens de revenir en France ; & trouvant un Vaiſſeau qui étoit prêt à prendre cette route, elle y entra & vint débarquer à la *Rochelle*. De-là elle prit le chemin du *Poitou*, & fut trouver Madame de *Villette* ſa tante, à laquelle elle ſçavoit qu'elle devoit la vie. Madame de *Villette* la reçut tendrement ; & après lui avoir dit qu'elle ne devoit pas eſperer de recouvrer les biens de ſon pere, qui avoient été tous diſſipez & conſumez par la Juſtice, elle lui dit qu'elle pouvoit reſter dans ſa maiſon, où elle ne manqueroit jamais de

pain

pain. Mademoiſelle *Daubigné* accepta l'offre de ſa tante, & tâcha par toutes ſortes de ſervices, de ſe rendre néceſſaire à une perſonne de laquelle elle ne pouvoit ſe paſſer. Elle s'attacha ſurtout à ſe faire aimer de cette couſine dont elle avoit ſuccé le même lait; & pour leur plaire elle témoigna beaucoup d'envie de connoître la Religion de ſes peres: elle demanda à voir des Miniſtres, & à aller au Prêche, & en peu de tems elle parut s'accommoder beaucoup de la Doctrine des Proteſtans, & l'on ne doute point qu'elle n'eût embraſſé cette Religion, ſi des parens de ſon pere qui étoient Catholiques, & qui l'avoient abandonnée dans ſes diſgraces, & ne lui avoient pas offert à elle le moindre ſecours dans ſes beſoins, ne ſe fuſſent aviſez, pour faire leur cour, d'avertir les Puiſſances du danger auquel le ſalut de Mademoiſelle *Daubigné* étoit expoſé, & de demander un ordre pour la faire mettre chez des Catholiques. Cet avis fut fort bien reçu de la Cour, qui ordonna que Mademoiſelle *Daubigné* ſortiroit de chez Madame de *Villette* pour être miſe après de ſes parens officieux & zelez. L'ordre fut exécuté, & Mademoiſelle *Daubigné* fut arrachée avec violence des bras de Madame de *Villette* ſa tante, qui étoit la ſeule qui avoit pris ſoin d'elle. Elle pleura beaucoup en s'en ſéparant, & lui proteſta,

proteſta, & à ſa couſine qui avoit déjà épouſé Monſieur de *Sainte-Hermine*, qu'elle conſervoit toûjours, avec le ſouvenir de leurs bienfaits, les impreſſions avantageuſes qu'elle avoit priſe de leur Religion, pour faire paroître l'un & l'autre en tems & lieu. Sa tante & ſa couſine, qui n'avoient jamais ſongé à faire aucune violence là-deſſus à ſes inclinations, quoiqu'on voulût les en accuſer, l'embraſſerent tendrement, ſans oſer inſiſter ſur cet article. Elle fut conduite chez une parente qui avoit un procès à Paris, & qui étant obligée d'y aller, mena Mademoiſelle *Daubigné* avec elle, comptant que par ſon eſprit, & par les agrémens de ſa perſonne, elle pourroit lui devenir utile dans ſes ſollicitations. Cette Dame prit à Paris une chambre garnie dans la même maiſon où le fameux *Scaron* étoit logé. Elle fit connoiſſance avec lui, & le pria, un jour qu'elle devoit ſortir ſeule, de permettre que Mademoiſelle *Daubigné* deſcendît dans ſon appartement, le regardant comme un chaperon auprès duquel ſa couſine pouvoit plûtôt gagner que perdre. Chacun ſçait que *Scaron* n'avoit rien de ſain que l'eſprit; qu'il étoit *cul de jatte*, *torticoli*, & que toutes ces infirmitez lui avoient fait prendre le titre de *Malade de la Reine*, titre qui lui valoit cinq cens écus de penſion. Ainſi la vertu d'une Demoiſelle

ſelle ne couroit pas grand riſque avec lui. *Scaron* fut charmé de l'eſprit de Mademoiſelle *Daubigné*. Sa parente la menoit avec elle quand elle ſortoit en Fiacre pour ſolliciter ſes Juges: mais quand elle alloit chez ſon Procureur, ou chez des Avocats, elle laiſſoit Mademoiſelle *Daubigné* auprès de *Scaron*, & ſortoit ſeule dans une Chaiſe à porteurs. *Scaron* qui avoit occaſion de voir ſouvent Mademoiſelle *Daubigné*, & qui découvroit tous les jours en elle de nouveaux agrémens, fut ſi touché des malheurs qui avoient commencé à la perſecuter, même avant qu'elle fût au monde, & qu'elle avoit eu l'adreſſe de lui conter d'une maniere à donner de la compaſſion aux plus inſenſibles, qu'il réſolut de travailler à lui donner du repos en lui donnant dequoi ſe faire Religieuſe. Mais après y avoir mieux penſé, il s'aviſa de lui propoſer une alternative à laquelle elle ne ſe ſeroit pas attenduë. Mademoiſelle, lui dit il un jour que ſa parente l'avoit, ſelon ſa coûtume, laiſſée auprès de lui, je ſuis très-ſenſible à tous les chagrins que vous avez eus, & à la ſituation où vous êtes, & il y a déja quelques jours que je rêve aux moyens d'y remédier. Je croi enfin en avoir trouvé deux, vous choiſirez celui qui vous accommodera le mieux, ou les rejetterez tous deux, s'il n'y en a point qui vous accommode; je

je voudrois être en état de vous procurer une fortune telle que vous la méritez; mais la mienne eſt trop bornée pour cela, & tout ce que je puis vous offrir, c'eſt de la partager avec moi, ou de choiſir un Couvent où je payerai votre Dot. Je voudrois pouvoir faire mieux : voyez, Mademoiſelle, conſultez-vous, je ſçai que je ſuis un vilain Monſieur; mais je ne puis pas me refondre, & je me donne tel que je ſuis; je vous aſſure même que tel que je ſuis, je ne me donnerois pas à une autre, & qu'il faut que je vous eſtime beaucoup pour que vous ayïez pû m'inſpirer l'envie de me marier, qui eſt aſſurément la choſe du monde à laquelle j'avois le moins penſé. Voyez donc, déterminez-vous, ou à reſter comme vous êtes ſans vous en plaindre, puiſque ce ſera par votre choix, ou à vous faire Religieuſe, ou à devenir ma femme. Mademoiſelle *Daubigné* remercia Monſieur *Scaron* comme elle le devoit. Elle ſentoit trop bien le déſagrément d'être ſur le compte d'autrui, pour ne pas ſouhaiter un établiſſement, qui, s'il ne pouvoit pas être fort avantageux, lui aſſurât du moins du pain : ainſi ne ſe ſentant pas ſans doute de vocation pour être Religieuſe, elle dit ſans héſiter à Monſieur *Scaron*, qu'elle lui avoit trop d'obligation pour ne pas choiſir le parti qui la mettoit en état de pouvoir, par ſes ſoins,

ſoins, lui témoigner ſa reconnoiſſance. *Scaron* qui ſe faiſoit une idée agréable de paſſer ſa vie avec une perſonne qui lui plaiſoit beaucoup, fut fort content de ſa réponſe. Ils convinrent qu'il demanderoit, dès le ſoir même, l'agrément de ſa parente, qui le donna de tout ſon cœur; & ce mariage, qui fut bien-tôt fait, a été le commencement de la fortune de Madame de *Maintenon*. Elle vêcut avec cet illuſtre mari d'une maniere fort douce. Il avoit dequoi vivre, & ainſi elle ne manqua jamais de rien: mais comme ſes revenus étoient attachez à ſa vie, elle perdit tout en le perdant, & ſe retrouva dans le même état où elle étoit avant de l'avoir épouſé. Elle entra aux Hoſpitalieres de la Place Royale, où les amis de ſon défunt mari prenoient ſoin d'elle. Ce fut là que commença l'amitié qu'elle a toûjours conſervée pour une Religieuſe nommée Madame de *Saint Baſile*, qu'elle va encore très-ſouvent voir au Couvent de la Raquette où elle eſt préſentement; car il faut dire à la loüange de Madame de *Maintenon*, qu'elle a l'ame reconnoiſſante, & que dans ſa grande fortune elle s'eſt toûjours ſouvenuë de ſes anciens amis, & des perſonnes auſquelles elle a eu autrefois quelque obligation. Voyez tout ce qu'elle a fait pour Monſieur de *Villette*, & pour Madame de *Sainte-Hermine*

mine, quand le changement de Religion a levé l'obſtacle qui s'oppoſoit à l'envie qu'elle avoit de lui faire du bien. Elle a marié ſa fille au Comte de *Mailli*, & lui a donné des millions : elle a comblé de biens *Sainte-Hermine* ; Monſieur de *Villette* eſt dans les plus grands Emplois, & s'il n'avoit pas ſur ſes vieux jours gâté ſa fortune par un mauvais mariage, il auroit pû la pouſſer plus loin. Le petit *Marcé* ſon fils vient d'épouſer, par les ſoins de Madame de *Maintenon*, la fille de Monſieur le *Moine* Lieutenant Général de *Chaumont*, qui eſt une très-riche Heritiere. Une des conditions étoit, que Madame de *Maintenon* rendroit une viſite à l'Accordée, ce qui a été executé de bonne foi, & Madame de *Maintenon* a été ſur le Quai d'*Alençon* chez le bonhomme Monſieur le *Moine*, qui avoit aſſemblé tous ſes parens pour les rendre témoins de l'honneur qu'il avoit de la recevoir ſous ſon toît. Mais cette digreſſion m'a fait faire un peu trop de chemin, & il faut aller retrouver Madame *Scaron* dans le Couvent de la Place Royale, où nous l'avons laiſſée. Les amis de ſon mari faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour engager la Cour à lui continuer la penſion dont feu Monſieur *Scaron* avoit joüi pendant ſa vie, & pour cela on préſentoit des Placets au Roi, qui commençoient tous par ;

La

La Veuve Scaron ſupplie très-humblement Votre Majeſté. Tous ces Placets ne produiſoient rien, & le Roi en étoit ſi ennuyé qu'il diſoit quelquefois : Entendrai-je toûjours parler de la Veuve *Scaron* ? Un ſi mauvais ſuccès ne rebuta point les amis de Madame *Scaron*. Elle ſortit de ſon Couvent, & fut loger à l'Hôtel d'Albert, où l'on avoit toûjours eu beaucoup de conſidération pour ſon mari. C'eſt-là que lui arriva une choſe fort remarquable, qui a été ſçuë de peu de perſonnes, & que je puis vous garantir très véritable. Il y avoit des Maçons qui travailloient à l'Hôtel d'Albert, aſſez près de l'appartement de Madame *Scaron*. L'un d'eux entra dans ſa chambre, & y trouvant deux ou trois Dames qui étoient venuës voir Madame *Scaron*, il la pria de lui donner une Audience particuliere. Elle le mena dans un cabinet où il lui dit tout ce qui lui devoit arriver. Je ne ſçai d'où lui venoit cette connoiſſance que l'événement a ſi bien juſtifiée : mais Madame *Scaron* trouva ſi peu d'apparence à l'accompliſſement de cette Prophetie, qu'elle n'y ajoûta pas beaucoup de foi. Elle parut pourtant un peu émuë quand elle vint rejoindre ſes Amies qui lui dirent d'abord : Il faut que cet homme vous ait appris quelque choſe de bien agréable, car vous paroiſſez plus gaye que tantôt ? J'aurois bien lieu de l'être

tre, dit Madame *Scaron*, ſi je pouvois compter ſur ce que cet homme m'a promis. Et que vous a-t-il donc promis, s'écrierent ces Dames, ne peut-on pas le ſçavoir? Non, dit Madame *Scaron* en riant: mais en cas que cela doive arriver vous ferez bien de me faire d'avance votre cour. Les Dames curieuſes n'en purent jamais apprendre davantage: mais Madame *Scaron* fit confidence de tout ce que le Maçon lui avoit prédit, à une amie pour laquelle elle n'avoit rien de caché, & c'eſt de cette amie qu'on l'a ſçu, quand il n'a plus été neceſſaire d'en faire un ſecret, & que l'évenement a rendu la choſe publique. Quelque tems après on conſeilla à Madame *Scaron* de chercher à s'inſinuer auprès de Madame de *Monteſpan*, qui étoit maîtreſſe du Roi, & pouvoit tout ſur ſon eſprit. Madame *Scaron* lui fut préſentée, & lui parla avec tant de grace, que Madame de *Monteſpan* touchée de l'état où elle la voyoit, réſolut de l'en tirer, & voulut ſe charger de donner un Placet pour elle au Roi. Voilà les Placets de la veuve *Scaron* qui reparurent tout de plus belle. Quoi! dit le Roi en riant, encore la veuve *Scaron*; je ne verrai donc jamais autre choſe! En verité, Sire, dit Madame de *Monteſpan*, il y a long-tems que vous ne devriez plus en entendre parler, & il eſt étonnant que votre Majeſté

falloit ſoutenir l'honneur de ſon ſtile, & elle ne pouvoit rien tirer ce ſoir-là de ſa tête. Enfin elle s'aviſa de prier Madame *Scaron* de lui faire cette réponſe, & lui donna pour cela le Billet du Roi. Madame *Scaron* s'en défendit modeſtement ; mais Madame de *Monteſpan* le voulut abſolument, & Madame *Scaron* n'oſant lui déſobéïr, répondit au Billet du Roi, de la maniere du monde la plus tendre & la plus ſpirituelle. Madame de *Monteſpan* en fut charmée. Elle copia ce Billet ; & après l'avoir fermé, le donna à celui qui l'attendoit, & ſe coucha fort contente : mais le Roi fut bien content à ſon tour. Il trouvoit que Madame de *Monteſpan* s'étoit ſurpaſſée, & il attribuoit ce redoublement d'eſprit à un redoublement de tendreſſe. Il paſſa une bonne partie de la nuit à lire & relire ce Billet, trouvant à chaque mot un nouveau ſujet d'admiration, chaque expreſſion étoit d'un prix infini, & ce Prince s'eſtimoit le plus heureux du monde d'inſpirer de ſi jolies choſes à ſa maîtreſſe. Je croi que vous auriez grande envie de voir ce Billet ; mais il ne m'eſt pas poſſible de vous ſatisfaire, puiſque je ne l'ai moi-même jamais vû. Je ne m'aviſerai pas non-plus d'en compoſer un, parceque je ne pourrois pas remplir l'idée que je vous en ai donnée. Il s'en faut beaucoup que je n'aye aſſez d'eſprit pour

cela. Je n'ai jamais ſçu exprimer les penſées d'autrui, & il faut que je ſente les choſes pour que je les puiſſe dire. Dès que le Roi fut levé, il courut chez Madame de *Monteſpan*. Sur quelle herbe aviez vous marché hier au ſoir, Madame, lui dit-il en entrant? Vous m'écrivites les plus jolies choſes du monde : on n'a jamais eu tant d'eſprit & ſi vous ſçavez auſſi-bien ſentir la tendreſſe que la définir, je ſuis aſſurément le plus heureux de tous les hommes. Madame de *Monteſpan* eut quelque confuſion de recevoir des loüanges qui étoient dûës à une autre, & rougit de ſe voir parée de plumes du Paon. Le Roi s'apperçut de ſon embarras, & comme il eſt extrémement ſoupçonneux, il voulut en ſçavoir la cauſe. Elle s'en défendit; mais le Roi voulut abſolument pénétrer ce myſtere, & Madame de *Monteſpan* fut contrainte de lui dire ce qui en étoit, de-peur qu'il n'imaginât quelque choſe de pis. Le Roi fut très-ſurpris; mais comme il eſt fort honnête, il ne dit point tout ce qu'il penſoit là-deſſus. Il avoit déja remarqué la difference du ſtile, ce dernier lui paroiſſoit plus aiſé & plus galant, & il voulut ſçavoir ſi Madame *Scaron* avoit autant d'eſprit en converſation qu'elle en marquoit dans ſes Lettres. Madame *Scaron* qui voyoit avancer à grands pas l'accompliſſement des Propheties du Maçon, con-

çut

çut de grandes eſperances de l'envie que le Roi avoit de la voir ; & quoiqu'elle eût paſſé ſa grande jeuneſſe, & qu'elle ne dût pas ſe flatter d'être belle, elle eſpera pourtant de faire l'illuſtre Conquête que ſa deſtinée lui promettoit. Elle a la taille belle, l'air noble, de beaux yeux, les levres fort vermeilles, & ſes yeux & ſon eſprit ſont ſi bien d'accord, que tout ce qu'elle dit va droit au cœur. Celui du Roi déja prévenu en ſa faveur ne ſe défendit point, & trois ou quatre converſations en chaſſerent la pauvre Madame de *Monteſpan*, qui ignora quelque tems ſon malheur, & qui enſuite vouloit ſe déſeſpérer quand elle ſongeoit qu'elle avoit fourni elle-même les armes qui avoient cauſé ſa défaite. Le Roi acheta à Madame *Scaron* la Terre de *Maintenon* : elle ceſſa alors d'être Madame *Scaron*, & on ne doute point ici que le Roi ne l'ait épouſée. Jamais faveur n'a été ſi grande que la ſienne. On ne peut avoir de fortune que par elle, & jamais *Livie* ne fut ſi abſoluë ſur l'eſprit d'*Auguſte*, qu'elle l'eſt ſur celui de *Loüis*. On dit que c'eſt elle qui a cauſé tous les maux des Proteſtans, par conſéquent ceux auſquels tout le Royaume a été expoſé par cette révolution ; mais pour moi je ne le croi pas : Premierement, parceque c'eſt l'ouvrage des Jeſuites, & qu'elle ne les aime pas aſſez pour être de leur complot ;

d'ailleurs il n'y a pas d'apparence qu'ayant eu autrefois du penchant pour cette Religion, & la connoiſſant un peu, elle puiſſe avoir pris une ſi grande averſion pour des gens qui ne lui ont jamais fait aucun mal; & qui, entre nous, ne ſont pas ſi noirs qu'on nous les veut faire, puiſque nos Sçavans conviennent qu'ils croyent tout ce que nous croyons, & qu'ils ne rejettent que des choſes dont nous pourrions fort bien nous paſſer, & qui ne ſont point d'inſtitution Divine: mais je ne ſonge pas que vous êtes dans un Pays d'Inquiſition, & que cette Lettre pourroit bien vous faire faire des affaires; j'eſpere que vous ménagerez votre intérêt & le mien là-dedans. Au reſte, Madame de *Maintenon* commence à attaquer les Jeſuites, & ſe ſert pour cela des Abbez *Tiberge*, & *Briſacier*, qui ſont Superieurs des Miſſions Etrangeres, & qui accuſent les Jeſuites d'autoriſer l'Idolâtrie à la Chine, & d'adherer à un culte que ces peuples rendent à un nommé *Confucius* qui étoit Payen, & qui eſt en vénération dans ce Pays-là. Les Jeſuites ſe défendent avec leur adreſſe ordinaire; & leurs différends qui doivent être décidez par la Sorbonne, & par le Saint Siege, font déja autant de bruit que ceux de l'Archevêque de *Cambrai* avec l'Evêque de *Meaux*, & partent du même endroit & de la même cauſe. Madame de

Main-

Maintenon n'oublie ni les injures, ni les bienfaits, & le ſouvenir de ceux qu'elle a reçus autrefois du Duc de *Brancas*, fait qu'elle protege la Princeſſe d'*Harcourt* ſa fille, & qu'elle ſouffre ſes impertinences. Elle en eſſuya une au voyage de *Namur* qui devoit la rebuter entierement, & quand on lui en parla, elle répondit : Je lui pardonne, parcequ'elle eſt folle, je lui rends ſervice, parceque j'en ai reçu autrefois de ſon pere. La maiſon de *Noailles* eſt celle qui ſe prévaudra le plus de la fortune de Madame de *Maintenon*, & le mariage de la petite *Daubigné* ſa niéce avec le Comte *Daguin*, fils du Maréchal de *Noailles*, va les unir entierement d'intérêts. Ce Maréchal l'eſt devenu à ſi peu de frais, que Madame de *Maintenon* croyoit pouvoir procurer le même honneur à ſon frere, & le Roi auroit bien voulu lui donner cette ſatisfaction : mais le Comte *Daubigné* n'a pas voulu courre le moindre riſque pour en tâter ; & quoiqu'il ne fût queſtion que de faire une Campagne, il a toûjours dit ;

Je ne ſçaurois,
J'en mourrois.

Voilà qui eſt Madame de *Maintenon*. Je tiens tout ce que je vous en dis de fort bon endroit, & vous pouvez y ajoûter foi.

Et ſuis, &c.

LETTRE XI.

REPONSE.

ME voici préſentement à *Montpellier*, Madame. Je croyois qu'on ne pouvoit rien trouver de ſi joli qu'*Avignon*; mais à certains égards *Montpellier* l'emporte. Cette Ville eſt bâtie ſur une montagne, ce qui fait que le terrain n'en eſt pas uni, & qu'on ne peut pas y faire deux pas de niveau. Les dehors n'en ſont pas ſi beaux que ceux d'*Avignon* : ſes ruës ſont plus étroites, & il n'y a point de Fleuve qui lave ſes murailles : avec cela on y trouve des agrémens qu'on chercheroit inutilement ailleurs, & il me ſouvient que lorſque je fus prendre congé de *Monſieur* pour ce voyage, ce Prince me dit que j'allois dans le plus beau Pays du monde, & qu'il me félicitoit ſi je devois faire quelque ſejour à *Montpellier*, puiſqu'il n'en avoit jamais trouvé de plus agréable, & qu'après trente ans il s'en ſouvenoit encore avec plaiſir. On n'a jamais rien vû de ſi aimable que les femmes de *Montpellier* ; les plus laides ont des agrémens à ſe faire ſuivre. Jugez ce que ce doit être des belles, dont il y en a bon nombre : elles

elles n'ont pas l'air ſi grand que les Dames d'*Avignon*, mais elle l'ont plus aiſé & plus fin, & l'eſprit brille dans leurs yeux & dans toutes leurs manieres. Elles ont l'humeur ſociable & enjoüée; & quoiqu'elles parlent preſque toûjours leur jargon, c'eſt avec tant de grace, & une éloquence ſi naturelle, que je croi que celle de *Ciceron* leur auroit cedé. Une honnête liberté anime toutes leurs actions & y donne un nouveau charme. On les voit tous les jours dans une petite Place qu'ils appellent la *Canourgue*, avec des mouchoirs ſur leurs têres, ſe promener chacun avec ſa chacune. Ces manieres libres donnent d'abord des eſperances aux Etrangers, qu'ils ſont obligez de perdre dès qu'ils veulent trop s'émanciper. Il n'eſt point de lieu au monde où les Etrangers ſoyent ſi bien reçus qu'à *Montpellier*. On n'a que faire d'être connu pour être viſité & recherché avec empreſſement; & pour être d'abord de toutes les parties. On joüe ici tout comme à *Avignon*, mais on y mange plus ſouvent enſemble: & pour moi je vous avouë que je ſuis plus ſenſible à ce plaiſir-là qu'aux autres, parceque c'eſt le ſeul qu'on peut faire durer autant qu'on veut. Il y a quantité de gens de condition à *Montpellier*, des Chambres de Juſtice, des Cours Souveraines, des Intendans de Provinces, & ceux qui y commandent les

Troupes y font auſſi leur ſéjour. L'air de *Montpellier* qui paſſe pour un des plus purs du monde, & l'habileté des Medecins dont la Faculté eſt ſi renommée, y attirent un grand nombre d'Etrangers de differens Royaumes, ſurtout des Anglois, qui y guériſſent preſque tous d'un mal auquel ils ſont fort ſujets, qu'ils appellent la *Conſomption* : c'eſt ce qui fait que pendant la paix on y en voit toûjours venir. La Marquiſe *Donis* qui ne faiſoit que de revenir de ſon exil, quand je ſuis partie d'*Avignon*, me donna une Lettre pour le Cardinal de *Bonzi* ſon oncle, qui eſt le plus gracieux de tous les hommes : il me fit connoître la Comteſſe de *Ganges*, dont j'avois entrevu le petit mari au Jardin du Commandeur *Maldachini*. Les amours de cette Dame avec le Cardinal ont fait grand bruit dans le monde : il a toûjours beaucoup d'honnêteté pour elle ; & je croi qu'il ſe retranche préſentement ſur l'eſtime & la conſidération. Voilà par où preſque tous les longs commerces finiſſent : celui-là a bien fait du tort au Cardinal, & l'a bien gâté dans l'eſprit du Roi. La Maiſon de *Bonzi* a été autrefois une des meilleures de Florence ; mais elle n'eſt plus ſur le même pied, & le pere du Cardinal avoit ſi fort dérangé ſes affaires, que l'Evêque de *Beziers* ſon frere qui avoit été fort bien auprès de la Reine Marie

Marie de Médicis, & qui étoit riche, fut obligé de le décharger d'une partie de ſa famille, en ſe chargeant de deux de ſes enfans, un fils & une fille. Il maria la fille au Marquis de *Caſtres*, Gouverneur de *Montpellier*, & de ce mariage eſt ſorti le Marquis de *Caſtres* que vous connoiſſez, qui a épouſé Mademoiſelle de *Vivone*, niéce de Madame de *Monteſpan*; notre Marquiſe *Donis* qui eſt d'*Avignon*, & pluſieurs autres enfans. L'Evêque de *Beziers* deſtina ſon neveu, qui étoit cadet de Madame de *Caſtres*, à l'Egliſe, & le fit élever dans cet eſprit : mais par un caprice de jeune homme, l'Abbé de *Bonzi* quitta le petit-colet, arbora un plumet à ſon chapeau, & s'en alla à *Florence* pour retirer du Grand Duc des biens qu'il prétendoit avoir appartenu à la Maiſon de *Bonzi*. Il n'eut pas un fort bon ſuccès dans cette affaire ; & pendant qu'il la pourſuivoit, un habile Mathématicien l'ayant un jour regardé avec application, lui dit qu'il falloit ſe défaire de ce plumet & de cette épée inutile, que ſa deſtinée l'appelloit à autre choſe, & que pour la rendre heureuſe il falloit rentrer dans l'état Eccléſiaſtique. Le Baron de *Caſtelnau*, (car il avoit pris ce nom en quittant celui d'Abbé) fut fort ſurpris de ce que cet homme lui diſoit ; & voulant en ſçavoir davantage, le Mathématicien après avoir

mieux examiné ſon viſage, regardé dans ſa main, & fait toutes les grimaces néceſſaires en pareil cas, l'aſſura que s'il reprenoit le petit colet il auroit d'abord de bons Benefices, qu'il ſeroit enſuite Evêque, & puis Archevêque; qu'il ſeroit chargé de grandes Négociations auprès des Couronnes Etrangeres, & que lorſqu'il auroit les yeux rouges il ſeroit fait Cardinal. Il lui dit encore qu'il friſeroit la Thiare; mais qu'il ne ſçavoit pas s'il l'emporteroit. Il l'avertit de prendre garde à lui dans ſon année climatérique, qui riſquoit fort d'être la derniere de ſa vie. Le Baron ſe fit donner cette horoſcope; & quoiqu'il n'y ajoûtât pas beaucoup de foi, il la garda pourtant ſoigneuſement. Quelques-tems après ſes amis lui conſeillerent de ne pas s'obſtiner à plaider contre ſon Souverain, mais de chercher à gagner ſon amitié: & par compoſition le Grand Duc lui donna, avec quelques Bénéfices, la qualité de Réſident pour lui à la Cour de France. Voilà le Baron de *Caſtelnau* redevenu Abbé de *Bonzi*. L'Evêque de *Beziers* ſon oncle, charmé de cette métamorphoſe, le vit revenir en France avec plaiſir; & quelque tems après ayant été fait Archevêque de *Narbonne*, il fit donner l'Evêché de *Beziers* à l'Abbé de *Bonzi* ſon neveu, qui devint enſuite lui-même Archevêque de *Narbonne* par la mort de cet oncle, &

& par conſéquent Primat des Gaules, & Préſident de la Province du *Languedoc*. Dans les mouvemens qui arriverent en *Pologne* la Cour l'y envoya, & on prétend que par ſes Négociations il contribua beaucoup à faire monter *Sobieski* ſur le Trône. Ce fut au retour de ce voyage, qu'ayant gagné par la fatigue & le mauvais tems une fluxion ſur les yeux, il écrivoit à Madame de *Caſtres* ſa ſœur, & en badinant lui diſoit: Je ne ſçai ſi je ſerai bien-tôt Cardinal, mais je ſçai que j'ai les yeux furieuſement rouges: le reſte ne tarda pas non-plus. A ſon arrivée en France il trouva le Courier qui lui apportoit la *Barette*, & il fut fait Cardinal à la nomination du Roi de *Pologne* qu'il avoit ſi bien ſervi. Mais ſi ſon beau génie lui valut tous ces beaux avantages, ſa bonne mine lui en procura auſſi de bien grands, & la Reine de *Pologne* plus ſenſible au mérite de ce Prélat qu'aux obligations que le Roi ſon Epoux lui avoit, ſentit pour lui plus que de la reconnoiſſance. Vous ſçavez que cette Reine eſt Françoiſe, fille du Marquis d'*Arquien*, & ſœur de Madame de *Bethune*. On dit qu'elle a de la beauté, & le nouveau Cardinal également bien ſervi par l'amour & par la fortune, joüoit le plus joli rôle du monde. Ce fut dans ce tems-là que la Reine de *Pologne* ne pouvant plus ſoutenir ſon abſence, réſolut de venir

aux Eaux de *Bourbon* pour avoir occaſion de le voir; & après s'être fait ordonner ce remede par ſes Medecins, ſur des maux qu'elle ſuppoſa, on commença à ſonger à ſon équipage. Les Gazettes ne parloient que des préparatifs qu'on faiſoit pour cela: mais par le contre-tems le plus fâcheux du monde, le Pape s'aviſa de mourir fort mal-à-propos pour les amans; car le Cardinal fut obligé d'aller à *Rome* pour aſſiſter au Conclave, & la Reine qui ne venoit en *France* que pour le voir, rengaina ſon voyage. La Gazette prit ſoin de dire, que les vents lui avoient été contraires, & qu'elle avoit été obligée de débarquer, & peu de gens on ſçu la verité de la choſe. Cependant, le Cardinal à ſon retour de *Rome*, vint en *Languedoc*; & comme il aimoit tendrement Madame de *Caſtres* ſa ſœur, & qu'il ſe plaiſoit auſſi beaucoup à *Montpellier*, il y paſſoit ordinairement tout le tems qu'il reſtoit en Provence; & ce fut là qu'il vit la belle Mademoiſelle *Gevaudan*. Cette Demoiſelle étoit de *Nimes*: elle avoit une ſœur mariée à *Montpellier* avec un Préſident, & c'étoit chez cette ſœur que ſes parens l'avoient envoyée pour la guérir d'une inclination qu'elle avoit priſe dans ſa Ville, & qui n'étoit pas de leur goût. Le Cardinal l'aima dès qu'il la vit; & comme elle étoit prévenuë pour un autre, & que d'ailleur

d'ailleurs elle vit bien que la paſſion du Cardinal ne pouvoit avoir aucun but légitime, il auroit couru riſque de perdre bien des ſoupirs, ſi l'avarice de la Préſidente ne lui eût ouvert le chemin du cœur de ſa ſœur. Cette femme qu'on appelle Madame de *Mariotte* a un génie extraordinaire, & ſeroit capable de gouverner un Etat : elle ſçait toutes les Langues, entend toutes les Sciences, & plus que tout cela, ce qui regarde ſes intérêts. Après avoir parlé politique avec le Cardinal, elle lui arracha ſon ſecret, lui promit de ſervir ſon amour, & après avoir négocié cette affaire, comme on traiteroit de la Paix entre deux Couronnes, elle fut concluë. Le Cardinal devint poſſeſſeur de la Belle, & la Préſidente de *Mariotte*, de quantité de groſſes ſommes dont le Cardinal lui fit préſent. Outre l'argent qu'il lui donnoit, il lui facilitoit encore les moyens d'en gagner conſidérablement : il ne ſe faiſoit aucune affaire dans la Province que par ſon canal, & il ne s'en faiſoit aucune gratis ; ainſi la Préſidente ramaſſa bien-tôt des ſommes immenſes. Mademoiſelle de *Gevaudan* qui étoit en tutelle auprès de cette ſœur, & qui la craignoit plus que le Tonnerre, n'avoit garde d'entrer dans aucune diſcuſſion d'intérêts avec elle, & ſe contentoit des nippes & des bijoux dont le Cardinal lui faiſoit préſent, juſqu'à

juſqu'à ce qu'un peu d'expérience lui fit ouvrir les yeux : & comme elle vint à ſçavoir que ſa ſœur avoit marié une fille fort avantageuſement par les bienfaits du Cardinal, elle commença de ſonger à elle : elle ſe fit donner des meubles à part, de la vaiſſelle qu'elle fit marquer à ſon coin, & enfin elle ſongea à ſe bâtir une maiſon que la liberalité du Cardinal rendit magnifique. C'eſt ſur les meſures du Temple des Proteſtans qu'elle a été élevée, & il n'eſt point d'Hôtel à *Paris*, ni de Palais à *Gennes*, qui ſoient plus beaux. Tous les Arts y ont épuiſé leurs ſciences, & la ſomptuoſité des meubles répond à la magnificence des appartemens. Madame de *Mariotte*, qui regardoit cette maiſon, comme devant un jour être à elle ou aux ſiens, voyoit ſans chagrin toute la dépenſe qu'on y faiſoit ; & étant trop habile pour s'éloigner d'une ſœur qui étoit pour elle une véritable vache à lait, elle l'engagea par l'aſcendant qu'elle avoit pris ſur ſon eſprit, à la loger avec elle, & le Cardinal le ſouhaita, ſe ſouvenant qu'il lui devoit tout le plaiſir de ſa vie. Cependant, ces amours faiſoient un terrible bruit. Un frere de la *Gaudan* qui croyoit ſon honneur intéreſſé là-dedans, en vint avertir ſon pere & ſa mere, & ces bonnes gens l'envoyerent à *Montpellier* pour s'éclaircir de la vérité. Mais l'habile Préſidente

lui

lui fit donner une Compagnie de Dragons, & la Majorité de Narbonne, & trouva par-là le ſecret de lui fermer la bouche. Elle eut la même politique à l'égard de ſes autres parens auſquels elle eut ſoin de faire du bien ſans qu'il lui coûtât, & les engagea par-là dans ſes intérêts. Tout cela n'empêcha pas le Public de beaucoup raiſonner & les Poëtes de faire quantité de Satires. Un nommé *Vitral* qui étoit Ecuyer à *Monpellier*, perdit mille écus que la Ville lui donnoit pour montrer à monter à cheval, parcequ'il avoit fait des Vers un peu trop juſtes ſur cette affaire. Dans ce tems-là le Comte de *Ganges* qui venoit de rendre à ſon Neveu la confiſcation des biens de ſon pere, arriva à *Montpellier*, & malgré tout ce qu'on lui dit de la *Gevaudan*, & tout ce qu'il en voyoit lui-même, non ſeulement il en devint fort amoureux, mais il lui offrit de l'épouſer. La Préſidente qui craignoit que ce mariage ne fît quelque diverſion à ſon déſavantage, fit ſes efforts pour le détourner, & n'eut pas beaucoup de peine, parceque la perſonne du Cavalier ne plaiſoit pas à la Demoiſelle : mais il ſurvint quelque tems après un cas qui fit que ces Dames furent trop heureuſes de le trouver. Madame de *Mariotte* qui avoit agi pour ſes intérêts avec tant de politique, en manqua dans une occaſion eſſentielle. Monſieur de

Baville

Bav'lle Intendant de cette Province, qui comme vous ſçavez eſt fils de feu Monſieur de *Lamoignon*, Premier Préſident à *Paris*, étant arrivé à *Montpellier*, trouva une jeune & belle Dame qu'on appelle Madame *Daudeſſan*, fort à ſon gré; & comme il eſt dévot, ne voulant pas deſcendre de ſa gravité pour faire auprès d'elle les démarches d'amant, il trouva plus à propos de la faire devenir amie de ſa femme. Le voiſinage aida beaucoup à cela. Madame de *Baville* eſt une bonne femme qui veut tout ce que veut ſon mari : ainſi Madame *Daudeſſan* devint ſon amie inſéparable, & ils ne firent plus qu'une même famille. Le mari qui eſt un homme fort épais ne voyant que ce qu'on vouloit qu'il vît, n'avoit garde de ſe plaindre, & le Public ébloüi par des apparences de dévotion, & par l'amitié de Madame de *Baville* pour ſa rivale, ne pénétroit point dans la verité du myſtere, lorſque Madame de *Mariotte*, par l'envie d'avoir des Compagnes, ſouhaita que ſes amours devinſſent publics, & qu'on en cauſât comme on cauſoit de ceux de ſa ſœur, dans leſquels elle ſçavoit bien qu'on lui faiſoit joüer le plus vilain rôle. Pour réüſſir dans ce deſſein, elle envoya des Mémoires en *Hollande*, & quelque tems après, la Gazette fit mention des amours de Monſieur de *Baville* avec Madame *Daudeſſan*. Le ruſé

Intendant

Intendant diſſimula ſon chagrin, & donna tous ſes ſoins à découvrit qui lui avoit joüé ce tour. Enfin il ſe donna tant de mouvemens, & fut ſi bien aidé, qu'on lui envoya de *Hollande* le Manuſcrit qui étoit écrit de la main de Madame de *Mariotte*. Dès qu'il ſçût d'où partoit le coup, il ne ſongea plus qu'à la vengeance; & elle fut ſi prompte, que ſans avoir entendu gronder le Tonnerre, la foudre tomba ſur la pauvre *Gevaudan*, & l'on vit arriver une Lettre de Cachet pour la faire enfermer. Le Cardinal, au déſeſpoir, partit en poſte pour détourner cet orage, & ſe jetta aux pieds du Roi pour le prier d'épargner la Demoiſelle, & de l'accabler plûtôt de toute diſgrace. Le Roi étoit trop prévenu, il ne voulut rien écouter, & le Cardinal ne put rien faire de mieux que de conſeiller à ſa Maîtreſſe d'épouſer au plus vîte le Comte de *Ganges*. Madame de *Mariotte* qui en connut la néceſſité n'oſa plus s'y oppoſer, & le Comte étoit trop amoureux pour ne pas accepter la premiere propoſition qu'on lui en fit. Ainſi Mademoiſelle de *Gevaudan* devenuë Comteſſe de *Ganges*, ſe vit à l'abri des inſultes de ſes Ennemis, ſous le manteau de l'himen, qu'on peut appeller manteau de charité; puiſqu'il couvre fort ſouvent une multitude de pechez. Ce mariage a fait grand tort au Comte. On auroit cru

que

que les grands biens de ſa femme l'auroient tenté, ſi en reſtituant à ſon Neveu la confiſcation de ſes Biens, il n'avoit donné une grande marque de déſintereſſement. On trouva auſſi Mademoiſelle de *Gevaudan* bien hardie d'entrer dans une famille, où pour de ſimples ſoupçons on aſſaſſinoit les gens, elle qui avoit à craindre pour des choſes un peu plus averées; on leur fit cent avanies, & entr'autres, le premier ſoir de leurs Nôces on attacha ſur la porte un Portrait où on voyoit un Bélier ayant une Calotte rouge ſur ſes cornes avec ces mots, *au bon Mouton des Ganges*, faiſant alluſion au Moutons de ce Pays-là qui paſſent pour les meilleurs du monde. Monſieur de *Ganges* ſe voyant mépriſé dans les Troupes, quitta le Service, & acheta pour mieux remplir la vanité de ſa femme, une Lieutenance de Roi dans la Province, & le Gouvernement de la Cité de *Carcaſſone*, où il fit deſſein de mener ſon épouſe pour la tirer d'auprès de la *Mariotte*, de laquelle il n'avoit pas lieu d'être content: mais Madame de *Ganges* ne fut pas de cet avis, & ce fut là-deſſus qu'ils ſe broüillerent. Il ſortit de chez ſa femme qui ne ſe mit point en peine de le retenir, ne l'ayant jamais aimé, & alla d'abord loger à un Cabaret à l'enſeigne du Chapeau rouge; ce qui fit encore dire mille plaiſanteries. Enfin, rebuté par

tant

tant de ſortes de mortifications, il quitta *Montpellier* & ſuivit ſon frere aîné dans ſon ſecond exil. Sa femme eſt fort aiſe d'en être débarraſſée; mais le Cardinal a été fâché de ce divorce : la tendreſſe qu'il a euë pour cette Dame-là eſt uſée par un commerce de longues années, & ſes indiſpoſitions lui donnent des penſées plus ſerieuſes, ſon horoſcope, je ne ſçai par quel hazard, s'étant trouvée juſte en tous ſes chefs. Ce Cardinal a été attaqué dès ſa ſoixante-troiſiéme année d'une Apoplexie de laquelle il ne ſe ſeroit point tiré, ſi ſe ſouvenant de ce que cet homme lui avoit prédit, il n'avoit eu la précaution, dès qu'il en fut tems, de ſe faire veiller toutes les nuits, & c'eſt à cette précaution qu'il doit tous les ſecours qu'il reçut dans ſon mal, ſans leſquels il y auroit ſans doute ſuccombé. Ces Dames y ont pris beaucoup de part : mais ayant eu ſoin de remplir leurs coffres, elles ſe conſoleront aiſément de tout ce qui en pourra arriver. Voilà, Madame, ce que je vous avois promis de vous apprendre; une autrefois nous en dirons davantage. J'attens votre réponſe.

Et ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE XII.

REPONSE.

LE Païs où vous êtes eſt un vrai Païs à Avantures: vous m'en avez conté des plus jolies, on ne voit pas arriver ici de pareils évenemens. Il n'y a que l'Avanture de Madame la Ducheſſe de... qui fait préſentement grand bruit à la Cour. Cette Dame n'y voit que Mademoiſelle d'*Armagnac* qui ſoit plus belle qu'elle. Vous jugez bien qu'avec ces avantages elle n'a pas manqué de faire bien des Conquêtes dans une Cour auſſi galante que celle ci. Monſieur de *Barbeſieux* fut un des premiers qui lui rendit ſes hommages, & ce Miniſtre de la Guerre a eu quantité d'imitateurs : mais ce qui a extrémement ſurpris tout le monde, c'eſt l'étrange confeſſion que cette Dame a faite à ſon mari, qui eſt pire que celle qu'on fait faire à la Princeſſe de *Cleves*, puiſque preſſée, à ce qu'elle diſoit, par ſes remords, elle lui avoüa qu'elle avoit pouſſé l'infidelité un peu plus loin, & accuſa Madame ſa mere d'avoir donné lieu au dérangement de ſa conduite. Ce pauvre mari ſurpris d'une confidence de laquelle il ſe

ſeroit bien paſſée, ne put retenir ſes premiers mouvemens, & fit paroître tant de reſſentiment contre Madame ſa bellemere, que la colere qu'il a témoignée dans cette occaſion, en a fait découvrir la cauſe. Tout le monde blâme la conduite de Madame de... & plus encore ſon indiſcretion. On dit que c'eſt par un déſeſpoir amoureux qu'elle a fait ce terrible aveu. Elle avoit fait une partie quarrée avec Madame de *Châtillon*, & leurs amans devoient ſe rendre le ſoir au Palais Royal, où ces deux Dames les attendoient. L'Amant de Madame de *Châtillon* y vint ſeul, & Madame de... fut obligée de garder les manteaux ce ſoir-là. Elle, en eut tant de chagrin, que pour ſe venger de ſon amant qu'elle croyoit infidele, elle réſolut de le livrer au reſſentiment de ſon mari. Voilà ce qui l'obligea à lui dire ce qu'il auroit peut-être mieux aimé ignorer, & ce qui fait préſentement raiſonner la Cour & la Ville. Il n'y a que l'Avanture du Marquis de *Barbeſieux*, & celle-là, qui occupent le Public. Monſieur de *Barbeſieux* avoit épouſé en premieres Nôces la fille du Duc d'Uzez, de laquelle il a une fille; en ſeconde Nôces il s'eſt marié à la fille du Marquis d'*Alegre*. Cette Dame eſt jeune & jolie, & toute propre pour ſervir à la vengeance de quantité de Seigneurs que les Galanteries de Monſieur de *Barbeſieux*

ſieux avoient irritez contre lui. Le Duc d'*Elbeuf* qui étoit ſans doute le plus fâché, fut celui qui parut le premier: c'eſt l'homme du monde le plus dangereux, non ſeulement parcequ'il eſt un des plus capables de plaire, mais auſſi parcequ'il veut toûjours perſuader au Public qu'il a plû. Il ſe ſouvenoit que Monſieur de *Barbeſieux* lui avoit ôté une Maîtreſſe, & avoit même fait des plaiſanteries ſur ſon compte: c'eſt-pourquoi il réſolut de s'en venger & de lui faire tous les chagrins qu'il pourroit. Il vit Madame de *Barbeſieux*, & ſoit qu'elle fût douce, ou cruelle, ce que je ne ſçai point, il publia qu'il n'étoit point mal dans ſon eſprit: il n'en fallut pas davantage pour irriter celui de Monſieur de *Barbeſieux*, qui ſe porta aux dernieres extrémitez avec ſa femme. Le Duc d'*Elbeuf* qui n'avoit pas prétendu pouſſer ſi loin ſa vengeance, eut du regret d'avoir cauſé un ſi grand trouble dans ce ménage; & pour y remedier, il alla trouver le Roi & lui proteſta qu'il ne s'étoit rien paſſé entre Madame de *Barbeſieux* & lui, qui pût allarmer la plus ſevere vertu; il lui avoüa même que pour chagriner un peu ce Marquis, il avoit fait quelque petite malice, & débité des choſes, qui quand elles auroient été vrayes, n'étoient pas de grande conſequence. Le Roi le blâma beaucoup, & cependant il crut, par cette déclaration,

déclaration, pouvoir remettre l'eſprit de Monſieur de *Barbeſieux*. Il l'envoya chercher, & lui conta tout ce qu'il venoit d'apprendre du Duc d'*Elbeuf* lui-même: mais tout cela ne ſervit de rien, les premiers diſcours avoient trop fait d'impreſſion pour que les ſeconds puſſent trouver quelque créance; & croyant que c'étoit peut-être le Confeſſeur du Duc qui l'avoit obligé à cette maniere de ſatisfaction, il s'imagina que la choſe étoit allée juſqu'au peché mortel, puiſque le Confeſſeur s'en mêloit. Il ne trouva que trop de gens de ſon opinion, puiſqu'il eſt ſûr qu'on croit plus aiſément le mal que le bien. Ainſi, Monſieur de *Barbeſieux* n'écoutant plus que la fureur, & croyant ſon honneur & ſa vanité intéreſſez dans cette affaire, il réſolut d'envoyer ſa femme à l'autre monde. Elle étoit déjà en chemin pour cela, & les chagrins qu'elle venoit d'eſſuyer l'avoient renduë dangereuſement malade. On prétend qu'un matin, pendant qu'une de ſes femmes lui accommodoit un boüillon, Monſieur de *Barbeſieux* y mit un peu d'une certaine poudre, & ordonna à cette femme de chambre de la porter à ſa Maîtreſſe. Cette femme avoit grande répugnance à le lui donner, ſe doutant bien que cette poudre ne devoit pas être fort bonne à la ſanté: mais il n'y avoit point de fiat avec Mr. de *Barbeſieux*, & cette

te femme le connoiſſoit trop bien pour ne pas prévoir qu'elle expoſeroit ſa vie ſi elle vouloit ménager celle de ſa maîtreſſe; ainſi il fallut porter le boüillon. Le Marquis la ſuivit juſques dans la chambre de ſa femme, & tout ce que put faire l'officieuſe ſuivante, fut de dire, auſſi bas qu'elle pût à ſa Maîtreſſe, de ne pas avaler tout. Madame de *Barbeſieux* n'entendit pas d'abord ce que cette femme lui diſoit: mais enfin, l'ayant compris, elle laiſſa la moitié du boüillon au fond de l'écuelle, & c'eſt ce qui fut cauſe qu'il ne fit pas un effet ſi prompt. Madame de *Barbeſieux* tomba en langueur: les Médecins en ſoupçonnerent la cauſe, & le Marquis d'*Alegre* au déſeſpoir de la voir dans cet état-là, la reprit chez lui, & ſe plaignit au Roi, qui lui répondit, que puiſque Mr. de *Barbeſieux* étoit à ſon ſervice, on ne pouvoit pas le croire capable d'un crime comme celui dont il venoit l'accuſer. Le Marquis mécontent de cette réponſe, eut encore le malheur d'avoir déplu au Roi par ſa plainte, & ſe vit diſgracié peu de jours après. Ainſi il lui en coûtera peut-être ſa fille, qui eſt toûjours très-mal, & ſa fortune. Il court dans le monde une Lettre de l'Archevêque de *Cambrai* à Madame la Marquiſe d'*Alegre* ſur ce ſujet, qui eſt la plus belle du monde. Vous ſçavez que ce Prélat n'en écrit pas d'autres.

d'autres. On a remarqué que les filles de la Maiſon d'*Alegre* n'ont jamais été heureuſes avec des Miniſtres. La premiere femme de feu Mr. de *Seigneley* portoit ce nom, & paſſa très-mal ſon tems avec lui. Comme c'étoit une grande héritiere, Mr. *Colbert* l'avoit couchée en jouë pour ſon fils: mais Madame d'*Alegre* ne trouvant pas que cette Alliance lui convînt, s'y oppoſa, & il fallut ſonger à gagner les ſentimens de ſa fille: on eut de la peine à y réüſſir, parcequ'elle étoit extrêmement prévenûë contre l'humeur de Mr. de *Seigneley*: & lorſque le Roi lui-même lui en parla, cette Demoiſelle lui répondit qu'elle ne pourroit jamais s'accoûtumer à eſſuyer les bruſqueries d'un homme qui lui étoit fort inférieur. Le Roi l'aſſura qu'il n'en auroit jamais avec elle, & qu'au moindre ſujet de plainte qu'il lui donneroit, elle n'avoit qu'à lui faire les ſiennes. Mademoiſelle d'*Alegre* perſuadée par le Roi, épouſa Monſieur de *Seigneley* malgré la répugnance que Madame ſa mere avoit témoignée pour ce mariage, & Mr. de *Seigneley* fier, comme chacun l'a connu, ne fut pas long-tems ſans faire paroître ſa mauvaiſe humeur. Un matin il fut à la toilette de ſa femme, & comme il avoit grand chaud il ôta ſa perruque & la jetta ſur la toilette; Madame de *Seigneley*, ſoit que cette perruque eût

dérangé quelque boëte à mouches, ou par quelqu'autre motif, la jetta par terre, & Mr. de *Seigneley* choqué par ces manieres un peu trop hautaines, prit la liberté de donner un soufflet à sa femme. Ce soufflet eut des suites fâcheuses. Madame de *Seigneley* s'en plaignit au Roi: le Roi envoya chercher Mr. *Colbert*, & lui témoigna tant de mécontentement de la conduite de son fils, que Mr. *Colbert*, au desespoir alla trouver Mr. de *Seigneley* & le régala de quelques coups de bâton qu'il souffrit fort impatiemment. Madame de *Seigneley* qui étoit grosse, fit une fausse couche & mourut, & par cet accident Mr. *Colbert* eut le chagrin de restituer les grands biens que ce mariage avoit fait entrer dans sa maison; ainsi par ces deux exemples on voit que les Demoiselles d'*Alegre* ne sont pas fort heureuses avec des Ministres: & ce qui fait croire que le nom influë quelque chose là-dedans, c'est que Mr. de *Barbesieux* avoit fort bien vécu avec sa premiere femme, & que Mr. de *Seigneley* a fait fort bon ménage avec sa seconde, qui est fille du Marquis de *Martignon*: elle vient de se remarier avec le Comte de *Marsan*, frere de Mr. d'*Armagnac*. Lorsqu'il fut demander au Roi son consentement pour ce mariage, Sa Majesté lui dit, que Madame de *Seigneley* trouveroit une grande difference sortant des mains

mains de l'homme du monde le plus bruſque, de tomber en celles du plus doux & du plus poli de tous les hommes; ce mariage eſt fort heureux. On avoit fait courir ici des bruits qui ſe ſont ſans doute répandus en Province, ſur le compte de Madame de *Seigneley*; on diſoit que le Roi l'avoit aimée, & que pendant ſon Veuvage, elle étoit accouchée d'un fils qu'on appelloit le Comte de *Namur*; mais à tout cela il n'y a pas un mot de vrai, & Madame de *Seigneley* pleuroit ſon mari dans le tems qu'on ſuppoſoit qu'elle étoit en intrigue. Ce ſont de ces gens dont vous parliez il y a quelque tems, qui n'ont jamais vû la Cour que par le trou d'une lucarne, qui s'amuſent à forger ces ſortes de fables : car ceux qui la connoiſſent de plus près, ſçavent un peu mieux ce qui s'y paſſe. Le livre de l'Archevêque de *Cambrai* a été condamné à *Rome*, & ce Prélat a reçu cette nouvelle avec une réſignation admirable; il a fait lui-même un Mandement pour en défendre la lecture dans ſon Dioceſe. Les Jéſuites ne marquent pas tant de modération, & ſe déchaînent contre Meſſieurs des Miſſions Etrangeres qui travaillent à leur faire ſubir le ſort de Mr. de *Cambrai*. Voilà à-peu-près tout ce qui ſe paſſe ici : mais au reſte, il faut que nous ſoyons bien ſures de l'amitié que nous avons l'une pour l'autre; car il me ſemble

que nous ne nous mettrons guéres en peine de nous en renouveller les aſſurances, & que nos lettres ne ſont plus remplies que des affaires d'autrui : pour moi je me trouve fort hiſtorienne, & je n'en aurois jamais tant attendu de moi. C'eſt vous qui avez fait ce miracle ; continuons, je vous en prie, ce petit commerce, il n'eſt rien de plus amuſant : à quoi bon dire toûjours la même choſe ; les répétitions ſont ennuyeuſes, & je vous aſſure, une ſois pour tout, que je vous aime juſqu'au dédit. Mais vous voulez bien que je vous diſe que vous faites de terribles enjambées, & que vous allez d'Avignon à Montpellier tout d'une haleine, ſans vous arrêter à *Nimes*, que je ſçai être à moitié chemin. Je m'attendois que vous me parleriez un peu de cette Ville ſi célebre par ſon ancienneté, & par les monumens que la magnificence des Romains y a laiſſez, & que pluſieurs ſiecles n'ont pû détruire ; & de la maniere dont vous aviez débuté arrivant à *Avignon*, j'avois lieu d'eſperer un détail un peu circonſtancié de toutes les curioſitez de cette Ville-là, & je ne vous en tiens pas quitte. Je vous prie auſſi de me donner des nouvelles de l'Abbé *Fléchier* qui en eſt Evêque ; vous ſçavez qu'il eſt depuis long-tems de mes amis, & je ne doute point que vous ne l'ayiez vû en paſſant à *Nimes* ; vous êtes de trop bon goût

goût pour négliger les occaſions de connoître un homme auſſi extraordinaire que celui-là, & d'un génie ſi élevé. Je vis l'autre ſoir Mademoiſelle de *Scuderi*; elle venoit d'écrire à ce Prélat, & elle s'étendit ſi fort ſur ſes louanges, que je ne croyois pas qu'elle finiroit; les éloges de *Sapho* ne donnent pas un petit relief. Elle eſt toûjours la même pour l'Eſprit, & il y a autant de feu dans les vers qu'elle fait encore dans toutes les occaſions, que dans ceux qu'on voit dans *Clelie*: mais pour le corps cette dixiéme Muſe eſt terriblement baiſſée; & la premiere fois que je la vis, je crus voir la *Sibile Cumée*, puiſque comme elle, il ne lui reſte plus que la parole. Je n'ai jamais été ſi ſurpriſe! Je trouvai dans ſa chambre deux ou trois Demoiſelles, dont l'une après m'avoir fait aſſeoir, prit une plume & de l'encre, & s'appuyant ſur une table, commença à tracer quelque choſe ſur un papier, & de tems en tems s'arrêtoit, me regardoit fixement, & à chaque mot que je diſois, elle recommençoit ſon griffonnage. Je ne ſçavois ce que tout cela vouloit dire, & je croyois que cette Demoiſelle deſſinoit ma figure. J'avois quaſi envie de me fâcher quand je m'apperçus que dès que je ceſſois de parler elle donnoit le papier à Mademoiſelle de *Scuderi*, qui après l'avoir regardé répondoit fort juſte à tout

ce que j'avois dit; ainſi je connus que Mademoiſelle de *Scuderi* étoit ſourde, & que cette Demoiſelle écrivoit tout ce que je diſois, afin que Mademoiſelle de *Scuderi* pût le ſçavoir & y répondre: voilà quelles ſont les converſations qu'on peut avoir préſentement avec elle. Je ne laiſſai pourtant pas d'être fort aiſe de l'avoir vûë, & de pouvoir m'en faire honneur à la poſterité. Je pourrai même me vanter de quelque choſe de plus; car je ne ſçai comment cela s'eſt fait, mais j'ai eu le bonheur de lui plaire, & elle m'a écrit pluſieurs Lettres; elle me prie même de l'aller voir, & ſe plaint toûjours de ſes fluxions & autres infirmitez qu'elle regarde comme des accidens, au lieu d'en accuſer quatre-vingt-douze ans qu'elle a ſur la tête. Voilà une foibleſſe que je n'aurois pas crû devoir trouver dans un eſprit fort: mais il faut convenir que chacun a les ſiennes, & je n'en trouve pas de plus grande que la fureur avec laquelle on ſuit les modes. On pouſſe ſi loin les choſes, que parcequ'on eſt à préſent dans le goût des Porcelaines, il y a des gens qui y mettent tout leur bien, & s'expoſent à être ruinez par quelque faux pas de leur chat. Il n'eſt point de chambre, qu'un étranger qui y entrera, ne prenne pour un Magaſin de Fayence: & l'on peut dire que les Fayenciers ont trouvé le ſecret

de

de faire que tout le monde ſoit devenu de leur métier, par l'étalage qu'on a ſoin de faire de cette marchandiſe dans tous les appartemens. Je voudrois bien ſçavoir ſi l'on eſt auſſi fou que cela en Province.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

JE ſuis charmée, Madame, de vous trouver d'humeur à ſécoüer le joug des complimens; ils ne conviennent point à des perſonnes comme vous. Vous devez être ſûre de mon amitié; & ſi je juge de vôtre cœur par le mien, je ne ſçaurois douter de la vôtre: aimons-nous donc juſqu'au dédit. J'accepte ce parti, & pour m'exprimer à mon tour, en joüeuſe, je me contenterai de vous dire de tems en tems, comme ceux qui parient au Lanſquenet, *va toûjours*. Revenons donc à nos petites relations; il faut, pour vous faire celle de *Nîmes*, que je retourne ſur mes pas: j'y conſens, puiſque vous le ſouhaité; je conviens que j'ai eu tort de paſſer ſous ſilence une ville auſſi célebre & auſſi ancienne que celle-là. L'opinion la plus générale eſt, que *Nemau-*

ſus, petit-fils de *Noé*, en fut le fondateur, & l'on tire de là l'étimologie de ſon nom. D'autres prétendent qu'elle a été bâtie par un fils du grand *Hercule*, & les uns & les autres ne ſçauroient diſconvenir qu'elle n'ait été une des plus fameuſes villes des *Gaules*. Les Romains y ont fait un long ſejour, & ont pris plaiſir à l'embellir. L'Empereur *Antonin* y eſt né. *Adrien* y fit bâtir une *Baſilique* pour ſervir de tombeau à l'Impératrice *Plotine* ſa bienfactrice, veuve de *Trajan*. Les Connoiſſeurs diſent, que c'eſt un ouvrage achevé On y voit des colonnes avec des chapitaux de l'ordre Corinthien, qui ſont d'une beauté enchantée. Enfin, on pourroit, pour me ſervir des termes de *Scaron*, dire que cette *Baſilique* eſt le chef-d'œuvre des Romains, & le dernier effort de leur Architecture. Le Roi en a fait préſent aux Peres Auguſtins, & c'eſt à l'heure qu'il eſt l'Egliſe des trois Rois. Outre ce monument, il y a encore à *Nimes* un Amphithéatre des plus entiers qui ſoit au monde; on l'appelle dans le pays, les *Arenes*: c'étoit-là où ſe faiſoit les combats des bêtes & des gladiateurs. Sur l'Egliſe Cathédrale on voit des Aigles Romaines auſquelles on a tranché la tête. On prétend que ce fut par l'ordre d'*Alaric* qui vouloit donner par-là des preuves de ſes victoires à la poſterité. J'ai vû auſſi ce qu'on appelle le

Temple

Temple de *Diane :* il eſt hors de la Ville auprès d'une fontaine qui fournit ſeule de l'eau à tous les habitans, & fait même moudre leur blé. Ce Temple, ou plûtôt cette maſure, fait l'admiration des curieux. Les uns diſent que c'étoit un Temple de *Veſta* ; d'autres aſſurent qu'il eſt plus ancien que *Rome*, & prétendent qu'il a été bâti en l'honneur de *Diane*. La proximité de la fontaine ſemble même autoriſer cette opinion : car il nous paroît que *Diane* aimoit le bain, témoin l'avanture d'*Acteon* ; quoiqu'il en ſoit, ce n'eſt pas la peine de diſputer, & je croi que le premier vent achevera de ruïner cette précieuſe Relique, dont, à vous parler franchement, je ne fais pas grand cas, non-plus que de leur *Tour Magne* que l'on dit avoir été extrémement haute, & qui l'eſt encore aſſez pour être apperçuë de loin. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire des Antiquitez de *Nimes* ; ſi vous en voulez ſçavoir davantage, vous vous donnerez, s'il vous plaît, la peine de lire ce que Meſſieurs *Guirand* & *Deiront* ont écrit là-deſſus dans les Livres intitulez, *les Antiquitez de Nimes*, compoſez par ces deux Meſſieurs. J'aime beaucoup mieux vous parler de l'Evêque : il me ſemble même que je puis juger plus finement d'un beau Sermon, que de tous ces vieux bâtimens ; & à n'en pas mentir, un mérite vi-

vant me touche plus que toute l'antiquité enſemble. Pour en revenir donc à Monſieur *Fléchier*, je vous dirai qu'il eſt toûjours le même ; c'eſt-à-dire, le plus éloquent de tous les hommes. Je fus au Sermon qu'il fit pour l'ouverture des Etats de la Province, & j'en fus enchantée. Enfin, jugez de ſon mérite, puiſque contre ce que dit le proverbe, on y rend juſtice dans ſon propre pays ; car l'Abbé *Fléchier* eſt d'une petite ville qu'on appelle *Perne* tout auprès d'*Avignon*, & par conſéquent pas loin de *Nimes*. Je ne ſçaurois vous dire ſi ſa famille eſt noble ; mais je ſçai bien qu'il l'a fort illuſtrée : dans ſa jeuneſſe il fut Pere de la Doctrine Chrétienne, & quelque mécontentement l'ayant rebuté de ce genre de vie, il demanda à être ſécularisé. Il fut enſuite à Paris auprès de Monſieur le Duc de *Montauſier* où il eut occaſion de faire connoître ſon mérite, puiſque ce Duc, dont il devint l'Aumônier, étoit Gouverneur de Monſeigneur, Monſieur *Fléchier* fit ſon chemin dans cette Cour ; l'Oraiſon funebre de Monſieur de *Turenne* y contribua. Les Connoiſſeurs diſent que c'eſt une piéce d'éloquence achevée : vous l'avez lûë ; ainſi je ne vous en dirai pas davantage. Après avoir brillé long-tems à la Cour, Monſieur *Fléchier* fut fait Evêque de *Lavaur*, & enſuite de *Nimes*. Les nouveaux Convertis qui ſont en grand

grand nombre dans cette Ville, ſe loüoient beaucoup de lui dans le commencement; mais la politique l'a enſuite emporté ſur la douceur de ſon inclination; & pour faire ſa cour & ſuivre l'exemple de ſes Confreres, il a quelquefois agi contre ſon penchant. Je l'ai vû en paſſant à *Nimes*, & je le vois ici tous les jours; car il eſt obligé d'y être pendant la tenuë des Etats. On prétend qu'il s'en faut beaucoup qu'il n'ait autant d'eſprit en converſation qu'en Chaire; & l'on fait même des contes là-deſſus qui tourneroient tout autre que lui en ridicule. Cependant, il eſt ſûr qu'avec ſes vrais amis, & lorſqu'il eſt ſans façon, c'eſt un charme de l'entendre parler, & jamais homme ne fût plus agréable. Il me conta hier une ſaillie de Monſieur *Torci* Evêque de cette Ville, qui me paroît un peu bien vive. Le Cardinal de *Bonſi* dont je vous ai parlé dans mes précedentes, fut attaqué il y a quelque tems d'une Apopléxie : Monſieur de *Montpellier* le fut voir, & enſuite lui porta le Saint Sacrement. Comme c'étoit pendant la tenuë des Etats, dont Monſieur le Cardinal eſt Préſident, tous les Seigneurs qui compoſent cette aſſemblée ſe rendirent dans ſa chambre, où l'on avoit orné une table en maniere d'Autel pour ſervir de repoſoir au Saint Sacrement. Dès que l'Evêque l'eût expoſé à l'adoration des aſ-

 ſiſtans,

ſiſtans, il s'approcha du malade & lui dit, qu'ayant ſcandaliſé la Province par le commerce qu'il avoit eu avec Madame la Comteſſe de *Ganges*, il devoit en faire une réparation publique, & promettre ſolemnellement à Dieu, au cas qu'il voulût lui redonner la ſanté, de rompre entierement avec cette Dame. Là-deſſus abuſant de quelque ſigne équivoque, que le Cardinal fit par hazard, il dit tout haut, que Son Eminence demandoit pardon à Dieu, & à la Province, des ſcandales qu'il avoit donnez, & promettoit de rompre tout commerce avec Madame de *Ganges*, à laquelle il envoya ſur le champ le Curé de la part du Cardinal, pour lui défendre à l'avenir ſa maiſon. La Comteſſe reçut ce compliment ſans s'émouvoir, & ſe contenta de dire au Curé, qu'elle ſçavoit d'où partoit ce coup, & qu'elle agiroit là-deſſus comme elle le jugeroit à propos. Cependant, le Cardinal revint de ſon Apoplexie, & fut fort ſurpris d'apprendre tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon mal, & les démarches qu'on avoit faites en ſon nom; mais comme il eſt extrémement politique, il ne manqua pas d'aller remercier l'Evêque du ſoin qu'il avoit pris de lui adminiſtrer les Sacremens; & pour lui faire voir qu'il lui déſavoüoit tout ce qu'on avoit prétendu lui faire dire, il cria tout haut à ſes Porteurs d'aller

d'aller chez Madame de *Ganges*. Cette Comte le reçut assez froidement, quoiqu'elle ne dût pas l'accuser d'une chose à laquelle il n'avoit nulle part : & après le premier compliment, elle lui dit, que l'air de la campagne aideroit au rétablissement de sa santé. Son Eminence prit cela pour un exil, & voulant s'y soûmettre, elle partit dans le moment pour *Valmagne*, qui est une de ses Abbayes. Voilà ce qui s'appelle être poli & honnête : voilà ce que Monsieur *Fléchier* me conta hier bien plus agréablement que je ne vous le rapporte ; mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à *Crinth*. Nous parlâmes beaucoup de vous avec cet illustre Prélat ; je lui fis voir l'endroit de votre Lettre qui le regardoit : il me pria de vous assurer qu'il est toûjours bien de vos amis : je me flatte aussi qu'il me fait l'honneur d'être un peu des miens. Il m'a procuré milles bonnes connoissances dans ce pays. Je fus l'autre jour au *Vignogue*, c'est une maison de Bernardines dont la sœur du Marquis de *Calvisson* est Abbesse, & dont toutes les Religieuses sont filles de condition : elles sont parfaitement bien logées ; mais leur chagrin est de ce que la maison ne leur appartient pas en propre, & qu'elles ne peuvent que l'affermer. Je leur demandai à qui il tenoit qu'elles ne l'achetassent, & là-dessus elles me conterent

la choſe du monde la plus étonnante. Il y a environ vingt-ans, me dit la charmante Madame de *Bernis*, bonne amie de l'Evêque de *Nimes*, que le maître de cette maiſon, qu'on appelloit Mr. de *Regnac*, après une longue étude des Livres de Magie, ſe détermina à faire un ſacrifice au Diable : il avoit lû que pour être parfaitement heureux, il falloit lui immoler la perſonne qu'on aimoit le plus tendrement ; par bonheur pour ſa femme elle ne ſe trouva pas dans le cas requis, d'ailleurs il falloit une victime plus jeune, & ce malheureux ſort tomba ſur un petit garçon le plus joli du monde, qui n'avoit pas encore ſept ans. Monſieur de *Regnac* l'enferma dans ſon cabinet, & le ſacrifia à la maniere des Payens ; c'eſt-à-dire, qu'après l'avoir égorgé il lui arracha le cœur & les entrailles, les mit dans un braſier, & laiſſa le corps tout ouvert ſur une table qui lui avoit ſervi d'Autel, & ſur laquelle étoient les Livres où il avoit puiſé ces horribles myſteres. Dès qu'il eût achevé cette affreuſe cérémonie, il monta à cheval & emporta avec lui la clef de ſon cabinet. Cependant on cherchoit le petit garçon partout, & l'on commençoit à croire qu'il étoit tombé dans quelques puits, qui ſont ici extrémement profonds, lorſqu'on s'apperçut qu'il y avoit quelque choſe de corrompu dans

la maiſon. Comme la mauvaiſe odeur venoit du cabinet, & qu'on n'en avoit pas la clef, on n'héſita pas à faire enfoncer la porte, & on vit avec horreur le triſte ſpectacle dont je viens de parler. On trouva dans les Livres, l'explication de tout; mais on n'a jamais trouvé l'Auteur d'un ſi déteſtable crime; ſon procès lui a été fait par défaut; on l'a condamné au dernier ſupplice: ſes biens ſont confiſquez, & c'eſt ce qui fait qu'on ne peut pas acheter cette maiſon avec ſureté. On l'appelle encore la maiſon du ſacrifice: mais j'eſpere, ajoûta Madame de *Bernis*, que ceux qu'on y célébre tous les jours l'ont ſuffiſamment purifiée. Je le crois comme cela, lui dis-je, mais je vous avouë que j'aurois bien eu de la peine à y venir loger. Cela nous en a fait un peu dans les commencemens, me dit-elle; mais à préſent nous n'y penſons plus, & nous ſerions très-fâchées d'être obligées de déloger. Après cela elle me conta, qu'à-peu-près dans le même tems une femme de condition nommée Madame *Fucard* avoit fait étrangler ſon mari. Qu'un mari, ſur un ſoupçon jaloux, avoit coupé la gorge à ſa femme, & que tant d'avantures tragiques avoient ſi fort épouvanté Madame la Ducheſſe de *Verneüil* qui étoit pour lors en Province, qu'elle regardoit *Montpelier* comme ces Pays qui produiſent des

des monſtres. Il y a pourtant de très-jolies perſonnes, dis-je alors, Madame : & comme j'avois envie que la converſation roulât ſur quelque choſe de moins lugubre, je priai ces Dames de me conter quelque nouvelle un peu plus réjoüiſſante. Volontiers, continua Madame de *Bernis* : le Marquis de *Guiſſac* vient de donner une ſcéne au Public, qui ſans doute ſera votre affaire. Ce Gentilhomme épouſa l'année paſſée une jeune & belle perſonne, & qui étoit héritiere, pardeſſus le marché ; rien ne manquoit à ſon bonheur : il avoit été amant avant que d'être mari, & s'il eût pû être mari ſans devenir jaloux, ſa félicité auroit ſans doute été parfaite : mais en eſt-il dans la vie ? Le Marquis de *Guiſſac*, que tout le monde regardoit ici avec envie, tomba dans une mélancolie effroyable. Je vous ai déjà dit que ſa femme étoit belle : pour de l'eſprit, cela n'eſt pas rare ici chez les Dames ; ainſi vous pouvez croire qu'une perſonne élevée avec ſoin n'en manquoit pas, & qu'elle ne manquoit pas non-plus d'adorateurs. La plûpart des femmes ici ne font conſiſter le mal que dans le mal même, & ne s'embarraſſent pas beaucoup des apparences, qui dans d'autres pays pourroient être mal interprétées. La Marquiſe de *Guiſſac* ne ſe fit pas ſur ce pied-là un ſcrupule d'écouter les raiſons du Baron *Dau-*

melas

melas qui étoit un jeune homme très-joli : c'étoit tous les jours des petites parties de plaiſir, des promenades, des cadeaux, juſqu'à ce que le mari laſſé de ce manége, & n'ayant pas de ſujet aſſez légitime pour former des plaintes contre ſa femme, ſe mit en tête de l'obſerver de plus près pour tâcher de la trouver en faute, & fit ſi bien, qu'il découvrit enfin un commerce de lettres entr'elle & le Baron *Daamelas*. Quoiqu'il s'en doutât, il voulut en être entierement convaincu : & comme il crut que la femme de chambre de ſa femme étoit confidente de cette intrigue, il fit tout ce qu'il put pour la gagner, & n'ayant pû y réüſſir, il ſe réſolut à la ſuivre toutes les fois que ſa maîtreſſe l'envoyeroit en ville; ainſi il ne fut pas long-tems ſans trouver ce qu'il cherchoit, & ce qu'il n'auroit peut-être pas voulu rencontrer; c'eſt-à-dire, qu'il vit la femme de chambre qui cauſoit dans la ruë avec le Baron, & qui cachoit dans ſon ſein un papier que ce jeune homme venoit de lui donner. Il y en avoit là plus qu'il n'en falloit pour achever de mettre le Marquis au déſeſpoir, auſſi n'en attendit-il pas davantage. Il courut chez lui attendre le retour de la femme de chambre ; & dès qu'elle entra, il la mena dans une ſalle-baſſe, où après lui avoir demandé d'un ton abſolu le billet qu'on venoit de

lui

lui donner, il lui préſenta d'une main quatre Louis, & de l'autre un piſtolet, dont il lui jura qu'il alloit lui faire ſauter la cervelle. Cette pauvre fille effrayée ſe jetta aux pieds de ſon maître, & lui donna, toute tremblante, ce fatal billet, promettant de ne plus ſe mêler de pareilles affaires. Ce n'eſt pas tout, dit le Marquis, en lui donnant les quatre Louis, puiſque vous avez gardé le ſecret à votre maîtreſſe, je veux que vous me le gardiez à moi; & que vous ne parliez point de ce qui vient de ſe paſſer entre vous & moi: prenez-y garde, ajoûta-il, en lui montrant toûjours le piſtolet; après cela il la quitta pour aller méditer ſa vengeance. Le billet ne lui avoit pas appris grand choſe, mais il lui en faiſoit terriblement ſoupçonner. C'étoit une paſſion exprimée avec les termes du monde les plus tendres. La Marquiſe ne croyoit pas manquer par-là à ce qu'elle devoit à ſon mari; & comme elle lui réſervoit ſes droits à part auſquels elle ne permettoit pas qu'on touchât, elle croyoit pouvoir diſpoſer du reſte ſans crime. Prévenuë de cette erreur, elle ne ſe faiſoit pas le moindre petit reproche ſur l'irrégularité de ſa conduite, lorſqu'elle vit entrer ſon mari furieux dans ſa chambre, tenant d'une main le piſtolet & de l'autre un grand verre plein de limonade: Allons, Madame,

me, lui dit-il, après avoir fermé la porte, il fait grand chaud, & je vous apporte ici un petit rafraîchiſſement qu'il faut, s'il vous plaît, avaler tout à l'heure; & comme il vit qu'elle vouloit s'en défendre il lui préſenta le piſtolet, & lui dit qu'il falloit abſolument choiſir des deux. La pauvre femme ſe ſouvint alors de la fin tragique de Madame de *Ganges*; & après avoir eu recours inutilement aux prieres, elle ſe détermina dans cette cruelle alternative à avaler le calice; mais dès qu'elle l'eût vuidé à moitié, le Marquis le lui arracha des mains: c'eſt aſſez, dit-il en buvant le reſte, je ne veux pas que vous mouriez ſeule, je vous veux ſuivre à l'autre monde, pour vous y reprocher éternellement votre infidelité. La Marquiſe lui jura fort ingénûment qu'elle ne lui avoit jamais fait aucun tort, & lui demanda pour toute grace de lui faire venir un Confeſſeur, & d'envoyer chercher ſon pere & ſa mere, afin qu'elle pût avoir la conſolation de les voir avant de mourir. Cela lui fut accordé. Le pere & la mere trouverent toute la maiſon en allarme, & leur fille preſque aux abois: les horreurs de la mort étoient déja peintes ſur ſon viſage. Son mari qui étoit étendu ſur un lit auprès d'elle, paroiſſoit dans un grand accablement, & c'étoit un ſpectacle bien triſte pour le pere & la mere.

Pendant

Pendant que ces bonnes gens ſe déſeſperoient auprès de leur fille, le Confeſſeur ſongeoit à la mettre en bon état. Elle dit que n'ayant plus que quelques momens à vivre, elle vouloit faire une Confeſſion publique pour la conſolation de ſes parens, & pour l'honneur de ſa mémoire, & commença à s'accuſer tout haut des péchez qu'elle avoit commis. Le mari qui étoit fort attentif, n'entendant pas parler de ceux qu'il avoit craint, parut fort content, & dès que la Belle mourante eût reçu l'abſolution, il ſe tourna du côté de ſon beaupere & de ſa bellemere : Eſſuyez vos larmes, leur dit-il, votre fille m'a donné aſſez de chagrin pour qu'elle doive me pardonner la peur que je lui ai faite; je ſuis ravi d'avoir connu ſon innocence dans ces momens où la diſſimulation n'a plus de lieu. J'ai préſentement l'eſprit en repos : Courage, dit-il Madame, il n'y a jamais eu de poiſon dans ce que nous venons de boire, raſſurez-vous. La Marquiſe ne ſçavoit ce qu'elle en devoit penſer; elle avoit ſi bien cru être empoiſonnée, que la force de ſon imagination lui avoit déja fait ſentir toutes les douleurs qu'on ſent en pareil cas. Dès qu'on lui eût aſſuré qu'il n'en étoit rien, elle ſe porta le mieux du monde, & cette Scene finit beaucoup plus agréablement qu'on n'auroit oſé l'eſperer; je ſuis même

même ſure, ajoûta Madame de *Bernis*, que vous ne vous attendiez pas à un pareil dénouëment. Il eſt vrai, dis-je alors, Madame, que je murmurois déja un peu de ce que vous me faiſiez paſſer de Tragédie en Tragédie, après m'avoir préparée à quelque choſe de réjoüiſſant, & je vous avouë que la fin de cette Hiſtoire m'a ſurpriſe d'une maniere bien agréable; car j'avois un grand regret de voir mourir cette pauvre petite Femme à ſi bon marché. Elle eſt préſentement de ſi bonne intelligence avec ſon mari, continua Madame de *Bernis*, que pour ne lui plus faire de peine elle a réformé tout ce qu'il pouvoit y avoir de trop libre dans ſes manieres. Le Baron *Daumelas* a été congedié dans les formes, & les billets doux n'ont plus de cours chez cette Belle. Je remerciai Madame de *Bernis* de la bonté qu'elle avoit euë de me faire toutes ces Hiſtoires; & après avoir pris congé de la Communauté, je fus paſſer la ſoirée avec l'Evêque de *Nimes*, auquel je rendis compte de ma journée. Je ſuis fort aiſe, me dit-il, que vous ſoyez contente de Madame de *Bernis*; vous ne le ſeriez pas moins du reſte de ſa famille, ajoûta-t-il, ſi vous la connoiſſiez; leur maiſon n'eſt qu'à une heure & demie de *Nimes*, j'y vais très-ſouvent, & je n'ai jamais trouvé de Societé plus agréable. Madame de *Bernis*, mere

de

de l'aimable Religieuſe dont nous parlons, avoit quatre filles, & un garçon tout-à-fait joli : on mit deux filles au Couvent, on en garda deux pour le monde ; & comme le fils mourut, l'aînée de ces deux ſe trouva l'heritiere d'une maiſon où il y avoit vingt-deux mille livres de rente ; ce qui, joint à ſon mérite perſonnel, la fit rechercher des meilleurs Partis de la Province. Monſieur de *Monpeſat* fit tout ce qu'il put au monde pour l'obtenir, de même que Monſieur de *Tourville* à préſent Maréchal de France, & quantité d'autres qu'il eſt inutile de nommer, & dont auſſi les recherches furent inutiles. Le cœur de la Demoiſelle prévenu dès l'enfance en faveur du Marquis de *Toiras* ſon couſin germain, étoit trop généreux pour changer avec ſa fortune ; & quoique par la mort de ſon frere elle ſe vît en état de faire un mariage plus avantageux du côté de l'intérêt, elle ne voulut pourtant jamais y donner les mains ; quelque choſe que ſes parens puſſent faire pour l'y obliger, elle a perſiſté vingt-deux ans dans ces ſentimens, éludant toûjours tous les mariages qu'on lui propoſoit, ſans pourtant ſortir du reſpect qu'elle devoit à ſes proches. Une conſtance ſi rare dans le ſiecle où nous ſommes, auroit ſans doute pû fournir un nouveau modéle d'Heroïne à Mademoiſelle *Scuderi*, auſſi a-

a-t-elle été enfin couronnée : car après la mort de Monſieur de *Bernis* pere de la Demoiſelle, je perſuadai enfin Madame ſa mere, à ne plus s'oppoſer à cette affaire, qui ſe termina au grand contentement des Parties : je leur donnai la Benediction nuptiale. Tout le Pays prit part à la ſatisfaction de ces Amans ; mais helas ! que les plaiſirs de la vie ſont courts ! Un même Printems vit naître & mourir ceux de nos Epoux. Le Marquis de *Touras* étoit trop brave pour reſter auprès de ſa femme lorſque ſon devoir l'appelloit ailleurs ; auſſi la quitta-t-il trois jours après l'avoir épouſée, pour aller joindre Monſieur de *Luxembourg* en *Flandres*, où les éloges que le Roi lui avoit donnez quelque tems auparavant lui couterent la vie : car pour faire voir qu'il les méritoit, il fit des choſes extraordinaires à l'affaire de *Leuſe* où il reçut le coup mortel. On le porta bleſſé dans ſa tente : il avoit un tronçon d'épée dans la poitrine : & comme on lui dit qu'il pourroit bien mourir lorſqu'on le lui tireroit, il voulut, avant de ſouffrir cette opération, ſe confeſſer, après quoi il demanda du papier & de l'encre, & m'écrivit deux mots d'une main tremblante pour me recommander ſa chere Epouſe, me prier de la conſoler & de ne la pas abandonner dans ſon affliction : il ordonna enſuite que dès qu'il ſeroit mort,

mort, on prît ſon cœur, & qu'on le portât à ſa femme. Il auroit bien voulu pouvoir lui écrire pour lui dire le dernier adieu ; mais les forces lui manquerent, & il fut obligé de ſe livrer entre les mains des Chirurgiens. Ce qu'on avoit prévu arriva : le tronçon d'épée entraîna une ſi grande abondance de ſang après lui, que le pauvre Marquis de *Toiras* en fut étouffé. Jamais homme ne fut plus embarraſſé que moi lorſque j'appris cette triſte nouvelle ! Je ne ſçavois par où m'y prendre pour l'annoncer à cette pauvre Veuve. Je prévoyois l'état où elle la mettroit ; & comme on la croyoit groſſe, j'en craignois des ſuites fâcheuſes. Enfin il fallut pourtant ſe déterminer : Je partis au plus vîte de *Nimes* pour me rendre à *Bernis* : je dis à Madame de *Toiras* que ſon mari étoit bleſſé, & je tâchois à la préparer à quelque choſe de pis : mais elle, ſans s'amuſer aux cris & aux larmes, triſte reſſource des perſonnes de ſon ſexe, ſe fit préparer promptement une chaiſe de poſte, & ſe détermina ſur le champ à aller joindre ſon mari en *Flandres* pour lui donner tous ſes ſoins. Je fus épouvanté de ſon deſſein : mais comme il n'y avoit pas moyen de l'en détourner, je fus obligé de lui dire naturellement ce qui en étoit : elle ſoutint ce choc avec une fermeté héroïque, ſans qu'il lui échapât la moindre parole qui

ſentît

ſentit le murmure. Sa douleur quoique vive a été muette : elle a même pris tous les ſoins qu'on a exigé qu'elle prît pour ſa conſervation, & pour conſerver en même tems le gage qu'elle portoit de la tendreſſe de ſon Epoux. Elle accoucha enſuite d'une petite fille, qui, ſi elle vit, ſera une grande héritiere : car Madame de *Toiras* ne veut point entendre à de ſecondes Nôces. Elle eſt toûjours à *Bernis* dans une grande retraite auprès de Madame ſa mere, & de Mademoiſelle de *Bernis* ſa ſœur qui eſt auſſi une perſonne très-raiſonnable. Je vais ſouvent les voir ; c'eſt-à-dire, autant que mes occupations me le peuvent permettre. Tout leur plaiſir eſt de ſe promener quelquefois hors du Village ſur le chemin qui va de *Nîmes* à *Montpellier*. C'eſt une route fort fréquentée, & Madame de *Toiras* me conta il y a quelque tems une avanture aſſez plaiſante qui lui étoit arrivée avec le Marquis de *Caſtellorios* Ambaſſadeur d'Eſpagne. Ce Miniſtre alloit de *Madrid* à *Paris* à grandes journées avec la fierté & la gravité ordinaires à ceux de ſa nation, lorſque de *Montpellier* à *Nîmes* il rencontra ſur ſon chemin des Dames miſes de bon air, ſuivies de quantité de laquais, qui ſe promenoient doucement à pied, pendant que leur carroſſe les attendoit d'un autre côté. Il ne douta point que ce ne fuſſent des fem-

mes de condition, & la vanité Eſpagnole lui perſuada que ces Dames venoient au-devant de lui, & ſe trouvoient ſur ſon paſſage pour lui rendre l'honneur qu'il croyoit lui être dû. Dans cette penſée, il deſcendit lui-même de carroſſe pour les remercier de leur honnêteté, & Madame de *Toiras* fut celle à qui il adreſſa la parole. Il dérangea tout le Firmament pour lui faire un compliment à la mode de ſon Pays, & pour lui témoigner combien il étoit ſenſible à la bonté qu'elle avoit euë de ſe trouver ſur ſa route. La Marquiſe eut l'honnêteté de ne le point tirer d'une erreur qui le flattoit auſſi agréablement; ſi bien que prévenu de la penſée de ce qu'il croyoit qu'on faiſoit pour lui, il ne ſçavoit comment exprimer ſa reconnoiſſance. D'ailleurs, il fut charmé de l'eſprit & de la perſonne de la Marquiſe; & la voyant en deüil il prit la liberté de lui en demander le ſujet. Comme ils ſe promenerent long-tems enſemble, elle eut le loiſir de lui conter toute ſon Hiſtoire. L'Ambaſſadeur en fut d'autant plus touché, qu'il ſe trouvoit dans le même cas : il venoit de perdre une femme qu'il avoit aimée pendant quinze ans, & qu'il n'avoit obtenuë qu'après mille traverſes, & après s'être battu avec quantité de rivaux : enfin, il en avoit triomphé, & lorſqu'il étoit au comble de ſa joye par la naiſſance d'un beau gar-

çon

çon, cette chere femme mourut en couche. N'eſt-il pas vrai, me dit Monſieur de *Nimes*, qu'il y avoit quelque choſe de bien particulier dans cette conformité d'avanrures. L'Eſpagnol en fut ſi touché, de même que du mérite de la Dame, qu'il lui propoſa de mêler leurs douleurs afin de ſe donner une conſolation réciproque, & ajoûtant qu'elle ayant une fille & lui un garçon, ils pouvoient par un double mariage, faire durer leur union juſques par-delà le tombeau. Quoique Madame de *Toiras* ne fût pas de cet avis, elle le remercia pourtant fort obligeamment de ſes offres; & ſans les accepter ni les refuſer expreſſément, elle ſçut, en ſe retranchant toûjours ſur ſon affliction, le renvoyer le plus content & le plus amoureux de tous les hommes. Il lui demanda permiſſion de lui écrire de *Paris*, & ce fut en me montrant une de ſes Lettres, que Madame de *Toiras* me conta ce que je viens de vous dire. Dès que Monſieur de *Nimes* eût fini ſon récit, je jugeai qu'il étoit tems de finir ma viſite, & je croi qu'il eſt tems auſſi que je finiſſe ma Lettre : je ſouhaite qu'elle vous faſſe plaiſir. Je voudrois avoir quelque nouvelle à vous apprendre : mais ce ſeroit faire remonter le cours de la riviere, puiſque vous êtes à la ſource. Mandez-moi donc ce qui ſe paſſe à *Paris*, & à quoi ſe termi-

neront enfin les Conférences de *Riſwvick*; on craint beaucoup ici qu'il n'en ſoit comme du conſeil tenu par les rats dont parle la *Fontaine*. Tout le monde ſouhaite la Paix: marquez-moi s'il y a lieu de l'eſperer, & croyez que je ſuis toûjours, Madame, vôtre très-humble & très-obéïſſante ſervante.

LETTRE XIV.

JE n'aurois pas tant tardé à vous répondre, Madame, ſi une indiſpoſition qui n'a pourtant pas eu de ſuites fâcheuſes, ne m'en avoit entierement ôté le moyen. Je ne fais que d'arriver de ma maiſon de campagne, où j'avois été pour achever de me rétablir, & j'ai appris en arrivant que nous ſommes à la veille de perdre Monſieur le Prince de *Conti*. Il vient d'être élu Roi de Pologne. Vous n'ignorez pas, ſans doute, que ce Royaume eſt électif: ainſi comme le Trône eſt vacant par la mort de *Sobieſki*, toutes les Troupes & quantité de Seigneurs de ce Pays-là ont proclamé hautement le Prince de *Conti*. Il doit partir au premier jour pour ſe mettre en poſſeſſion de cette Couronne: & quoique l'Electeur de *Saxe* ait auſſi ſon Parti, & qu'il ſe ſoit même fait Catholique

Catholique pour lever tous les obſtables qui pourroient s'oppoſer à ſon Election, on eſpere pourtant que le Prince de *Conti* l'emportera. Le Roi paroît s'intéreſſer fortement pour lui. Je ne ſçai ſi cela eſt ſincere? L'évenement juſtifiera tout, & j'aurai ſoin de vous en inſtruire. Nos Plenipotentiaires s'aſſemblent toûjours à grand force à *Riſwvick*, & ceux qui croyent qu'il n'y ſera pas plus conclu qu'au conſeil tenu par les rats, ne ſçavent guéres bien la Carte. Le Roi ſouhaite la Paix, & la fera aſſurément à quelque prix que ce ſoit. L'intérêt de ſes Peuples accablez par une longue guerre ſemble le porter à cela: mais les clairs-voyans aſſurent qu'il agit pour les ſiens propres, & que la Monarchie d'Eſpagne qu'il couche en jouë depuis long-tems pour un de ſes petits-fils, eſt le vrai motif qui le porte à la Paix. Le bon *Charles d'Autriche* eſt, à ce qu'on dit, moribond, & le Roi a beſoin d'amis & de force pour ſe mettre en état de recuëillir cette belle ſucceſſion. Ainſi ſi le ſecours du Prince d'*Orange* lui eſt préſentement néceſſaire, il ne faut pas douter qu'il ne le reconnoiſſe pour Roi de la *Grande Bretagne*, après l'avoir traité d'Uſurpateur, & malgré l'intérêt du Roi *Jacques*; ce qui fait bien voir que nous ſommes toûjours les duppes des querelles des Princes. Le Duc de *Savoye* vient de termi-

ner la ſienne à ſon avantage, puiſque par la Paix qu'il a faite en ſon particulier, on lui a reſtitué tous ſes Etats, & que ſa fille va devenir Ducheſſe de *Bourgogne*. Madame la Ducheſſe du *Lude* que le Roi a nommée premiere Dame d'honneur de cette Princeſſe, eſt allée la chercher en *Savoye* avec un beau Cortége. Mais c'eſt aſſez raiſonné politique, & parlé d'affaires d'Etat, revenons aux nouvelles particulieres. Un Gentilhomme de *Bourdeaux* nommé *Corbian*, après avoir fait ici une belle figure, & y avoir paru avec ce qu'on appelle un équipage de *Jean de Paris*, ſe trouvant enfin, par les révolutions du Lanſquenet, extrêmement broüillé avec les eſpeces, réſolut pour ſe racrocher avec la fortune, d'épouſer quelque riche Veuve : c'étoit l'unique reſſource qui lui reſtoit, & ſa bonne mine pouvoit lui être d'un grand ſecours dans ſes deſſeins. Après avoir cherché quelque tems ce qui lui convenoit, il trouva juſtement ſon fait, & Madame *Mouiltier* fut celle à qui il adreſſa ſes vœux. Elle n'étoit ni jeune, ni belle; mais elle avoit de grands biens, qui étoit tout ce que *Corbian* cherchoit. Le voilà donc à filer le parfait amour auprès d'elle : les ſoupirs vrais ou faux ne coûtent rien à un Gaſcon, non-plus que les complaiſances, ainſi *Corbian* joüoit ſon rôle à merveilles. Il étoit bien fait, la Dame n'étoit

toit pas insensible, & n'avoit pas beaucoup de tems à perdre, c'estpourquoi elle se dépêcha promptement de le rendre heureux: il le fut effectivement dans le commencement de son mariage. La Dame, parmi les libertez qu'elle lui permettoit de prendre, lui donnoit celle de foüiller de tems en tems dans le coffre fort; mais comme on s'oublie dans la bonne fortune, *Corbian* ne se mit pas en peine de ménager sa femme; dès qu'il se vit en argent il reprit son premier train de vie. On ne le voyoit quasi plus au logis, & il n'y rentroit ordinairement qu'au jour, ce qui n'accommodoit nullement la Dame. Elle ne l'avoit pas pris, disoit-elle, pour passer les nuits au jeu, & elle croyoit être en droit pour son argent, de se faire servir à sa mode. La voilà donc qui s'érige en plaignante. *Corbian* qui croyoit avoir toûjours dequoi l'appaiser dans le besoin, ne fit pas toute l'attention qu'il auroit dû faire à ses plaintes; & comme la passion du jeu le possedoit entierement, il continua toûjours de même; mais il fut bien surpris, lorsque se retirant à quatre heures au matin, après avoir frappé long-tems à sa porte, un laquais qui parut enfin aux fenêtres refusa de lui ouvrir, & le régala d'un grand *Nescio vos*. *Corbian* ne sçavoit que penser de cette avanture, qui

auroit eu quelque rapport avec celle d'*Amphitrion*, ſi on en avoit pû trouver entre ſa femme & *Alcmene* : mais ce n'étoit nullement le cas. Cependant, comme l'impatient *Corbian* continuoit joûjours à frapper, Madame parut elle-même, & après lui avoir demandé pourquoi il s'aviſoit de frapper à ſa porte à une heure induë, & de ſcandaliſer le voiſinage, elle le menaça de faire venir le Commiſſaire du Quartier pour lui apprendre à inſulter une veuve. A ce mot de veuve, *Corbian*, ſe récria très-fort, & lui demanda ſi elle ne le connoiſſoit plus? Mais tout cela fut inutile, la Dame ferma ſa fenêtre & le laiſſa ſe morfondre dans la ruë juſqu'au jour. *Corbian* lui fit parler le lendemain par des Prêtres ; il y envoya enſuite des gens de Juſtice, & tout cela inutilement. Elle avoit eu la précaution, avant que de lever le maſque, de ſe ſaiſir du Regiſtre du Curé de la Paroiſſe, & elle en avoit arraché la feüille où ſon mariage étoit écrit. De vous dire comment elle fit cela je ne ſçaurois : on ne doit pas croire qu'un Curé fût capable de livrer les Regiſtres de ſon Egliſe pour de l'argent : cependant il eſt ſûr que Madame *Corbian* arracha cette feüille, & qu'après l'avoir jettée au feu, elle dit hardiment qu'elle n'étoit point mariée, & redevint Madame *Moullict*.

liet. Le pauvre *Corbian* n'ayant pas de preuves, demanda à être reçu à ce qu'on appelle voye d'enquête, pour faire voir qu'ils avoient habité enſemble comme mari & femme. La Dame n'en diſconvint pas, & s'accuſa publiquement d'avoir eu un commerce criminel avec lui ; mais elle dit en même-tems, que les remords de ſa conſcience l'avoient obligé à le rompre, & qu'elle ne croyoit pas qu'on dût s'oppoſer au deſſein qu'elle avoit de ſe repentir. Une déclaration auſſi hardie que celle-là ferma la bouche aux Juges, & il n'eſt reſté à *Corbian*, de toute ſa bonne fortune, que le regret de l'avoir laiſſé échapper par ſa faute. Il y a encore une autre affaire qui fait grand bruit ici, c'eſt le Procès d'un nommé *Boiſſergent*, qui a un Emploi conſidérable dans les Troupes ; il vient d'être fait priſonnier à la Requête d'une de ſes femmes : je dis d'une, parcequ'il a été convaincu d'en avoir trois. Je le vis l'autre jour à la Conciergerie, & comme j'avois toûjours cru que la poligamie étoit un cas pendable, je le croyois un homme pendu : mais il eſt bien des choſes dans la vie qu'on croit bonnement, parcequ'on les a oüi dire : celle-là en eſt du nombre ; puiſque la poligamie n'eſt un cas pendable que chez *Moliere*, ainſi il n'y va point de la vie de *Boiſſergent*. Ce qui embarraſſe les Juges, c'eſt ſeule-

ment de ſçavoir à quoi ils doivent le condamner ; car encore faut-il bien le condamner à quelque choſe, & c'eſt ce qui fera durer le Procès. Pour moi ſi j'étois à leur place, je n'y ferois pas tant de façons, & j'obligerons *Boiſſergent* à vivre en même maiſon avec ſes trois femmes. Je croi qu'elles feroient un beau carillon, & que le pauvre Diable ne ſouffriroit guéres moins que celui qui étoit autrefois livré aux Harpies. Franchement c'eſt-là le ſupplice qui lui conviendroit, & je doute qu'on en puiſſe imaginer de plus rude: mais voici un cas bien different. Dans le tems que *Boiſſergent* ſe contentoit à peine de trois femmes, une femme trouvant qu'elle avoit trop d'un mari, réſolut de s'en défaire. Elle prit pour cela le tems que tout ſon domeſtique étoit abſent, & comme il falloit néceſſairement qu'elle ſe confiât à quelqu'un, elle perſuada à une eſpece d'homme d'affaires, d'être de moitié de ce crime, & lui promit pour récompenſe de l'épouſer d'abord après. Ce malheureux accepta le parti. Le bonhomme fut aſſaſſiné dans le tems que, ſur divers prétextes on avoit, comme je l'ai déja dit, éloigné tout le monde de la maiſon; enſuite le corps fut mis dans un ſac, que le complice de cette méchante femme chargea ſur ſon cou, après quoi ils furent enſemble ſur le Pont-Neuf dans le deſſein

de

de jetter ce fardeau dans la Seine ; mais lorſque l'homme prit ſes meſures pour s'en débarraſſer, la bonne Dame avoit couſu le ſac avec ſon juſtaucorps, & l'un entraîna l'autre dans la riviere ; ainſi elle ne craignit plus que ſon crime fût découvert. Elle revint chez elle, où elle a reſté tranquillement ſix mois, demandant à toute la terre des nouvelles de ſon mari : elle diſoit qu'il étoit ſorti le ſoir de chez lui, & qu'elle ne pouvoit pas comprendre ce qui l'avoit empêché d'y revenir. Chacun raiſonnoit là-deſſus à ſa maniere, & perſonne ne raiſonnoit juſte ; car on n'avoit garde de la ſoupçonner. Enfin, ſix mois après, & dans le tems du dernier Jubilé, cette femme s'aviſa d'aller à Confeſſe, & s'accuſa de tout ce que je viens de dire. Le Confeſſeur trouva le crime ſi énorme qu'il ſe crut obligé d'en avertir la Juſtice. On mit la femme en priſon ; & comme elle étoit ſure qu'on ne trouveroit point de preuves contr'elle, elle nia le fait. Le Confeſſeur lui fut confronté ; mais il fut bien ſurpris lorſqu'il ſe vit lui-même tiré en cauſe. La criminelle demanda qu'il fût puni ſelon les Loix, comme ayant revelé la Confeſſion, ou comme calomniateur s'il diſoit l'avoir ſçu par quelqu'autre endroit, à moins qu'il ne pût le prouver clairement. Voilà le pauvre Prêtre en priſon ; il ſoûtint ce qu'il avoit déja

avancé, & fut condamné à être brûlé tout vif. Les Loix ſont formelles là-deſſus, & un Confeſſeur eſt obligé au ſecret à moins qu'il ne s'agiſſe de la Perſonne du Roi. La femme a été rélâchée & déclarée innocente juſqu'à ce qu'il ſe trouve d'autres accuſateurs. Le Confeſſeur en a appellé au Parlement, & l'on ne ſçait pas ce qui en arrivera. Voilà qui nous prouve ce que dit le Proverbe, que le gibet n'eſt que pour les malheureux, & voilà qui prouve auſſi que *Montpellier* n'eſt pas le ſeul lieu qui produit des monſtres de cette eſpece. Au reſte, depuis ma derniere Lettre j'ai été pour ma part d'une banqueroute qu'un nommé *Boulanger* Receveur Général des Finances de Bretagne vient de faire. Heureuſement je n'y ſuis pas pour grand choſe; mais la banqueroute eſt de huit cens mille francs que ce miſerable fait perdre, & qu'il a employez à entretenir le luxe & la vanité de ſa femme, qui étoit la plus franche Coquette de *Paris*. Elle avoit une maiſon, ou plûtôt un Hôtel dans la ruë Saint Marc Fauxbourg Richelieu, un train de Ducheſſe; carroſſe pour Monſieur, carroſſe pour Madame; une table des plus délicates où l'on pouvoit aller manger comme chez un Gouverneur de Province, ſans être prié; auſſi y voyoit-on tous les jours des Ducs & des Princes; car la Financiere avoit donné dans le grand monde,

monde, & dans les petits-Maîtres. Elle regardoit ſon mari comme ſon Commis, ou ſon homme d'affaires, & ſous prétexte de quelque indiſpoſition dont elle l'accuſoit de lui avoir fait part, & qu'elle avoit peut-être gagnée ailleurs, elle ſe donnoit des airs de fierté avec lui, & lui vendoit cherement ce qu'elle étoit obligée de payer aux autres. Outre ſon mari, elle avoit encore quantité d'Amans ſubalternes, qui fourniſſoient à l'appointement, qu'elle a auſſi ruinez. Parmi ces derniers, il y en avoit un dont la femme n'entendoit nullement raillerie ſur l'article : c'étoit une Gaſconne fort vive qui ne pouvoit ſouffrir qu'une petite créature de rien, qui n'avoit que le mérite de ſçavoir mettre à propos quelques couches de blanc & de vermillon ſur ſon viſage, & dont tout l'eſprit conſiſtoit à ſçavoir à fonds tout le manége des Coquettes ; elle ne pouvoit, dis-je, ſouffrir, qu'une femme qui lui étoit ſi fort inferieure à tous égards, lui enlevât le cœur de ſon Epoux, & qu'il fût aſſez ſot de gâter ſes affaires & ruiner ſa famille pour avoir ſeulement l'honneur de partager les faveurs de Madame *Boulanger* avec Monſieur le Duc celui-ci, & Monſieur le Prince celui-là. Voilà pourtant quelle a été la folie de quantité de Bourgeois qui ont tous été la duppe de l'Avanture, & qui ont tout loiſir à préſent

ſent de s'en repentir. Le mari de la Dame dont je viens de vous parler, voudroit bien à l'heure qu'il eſt avoir ſuivi les avis de ſa femme, il en eſt pour cinquante-deux mille francs, & comme il avoit encore ſouſcrit des Billets, il eſt obligé de ſe cacher, de peur qu'on ne s'en prenne à lui, & que ne trouvant plus *Boulanger*, on ne le force à payer ce dont il a répondu. Franchemene cela eſt bien triſte, & je plains de tout mon cœur la Dame en queſtion qui eſt une femme de mérite, & qui a toûjours été de mes bonnes amies. Elle me diſoit l'autre jour, que j'étois bien heureuſe de ce qu'il ne m'en coûtoit que de l'argent; qu'elle n'en avoit pas été quitte à ſi bon compte, puiſque ſon mari avoit fait des diſſipations de plus d'une eſpece chez cette Coquette, & là-deſſus il lui prit un mouvement de dépit, & une faillie *Gaſconne* qui lui fit faire ſur le champ une eſpece d'Epigramme qu'elle envoya promptement à Madame *Boulanger*, & que je vous envoye auſſi, parceque je l'ai trouvé plaiſante: les rimes n'en ſont pas riches, mais la penſée eſt aſſez naturelle: la voici telle qu'elle eſt.

Trop orgueilleuſe Boulangere:
Vous donnez donc du nez en terre!
Pour le coup vous nous étonnez:
On eſt ſurpris de vôtre chute:

Car

Car vous faiſiez la cullebute.
Jadis ailleurs que ſur le nez.

Ces Vers quoique mauvais coururent bientôt tout *Paris*, & furent un ſurcroît de chagrin pour la *Banqueroutiere*, que ſes amans de Cour ont abandonnée, & qui ſe verra réduite à l'avenir aux Sous-Fermiers. Ainſi ſe paſſe la gloire du monde. Je fus hier chez la Comteſſe de *Fuſtemberg* où je trouvai le Marquis de *Gravel*, qui, comme vous ſçavez, fut envoyé à *Cologne* lorſque le Roi ſouhaitoit que le Cardinal de *Fuſtemberg* en fût Electeur. Vous ſçavez auſſi qu'il ne tint pas aux ſoins de ce Marquis que la choſe ne réüſſit, & que l'on fut fort content à la Cour de ſa Négociation. A ſon retour le Roi lui fit un fort bon accuëil: Sa Majeſté dit même un jour à Madame la *Dauphine*, que Monſieur de *Gravel* parloit auſſi bon Allemand que François, & il lui procura par-là l'honneur d'avoir une converſation avec cette Princeſſe, qui, quoiqu'elle ne fût pas fort contente de lui dans le fond du cœur, ne laiſſa pas de dire qu'elle lui avoit trouvé beaucoup d'eſprit; auſſi en a-t-il infiniment, & de la politeſſe autant qu'on en puiſſe avoir. De *Cologne* il fut envoyé dans bien d'autres Cours d'*Allemagne*; & lorſque le Roi le nomma pour aller en *Pologne*, tous ſes amis le croyoient

croyoient en train de faire une grande fortune : cependant ce fut l'écüeil où il échoüa. Comme je me ſuis toûjours intéreſſée en ce qui le regarde, je priai Madame la Comteſſe de *Fiſtemberg*, lorſqu'il ſe fut retiré, de me conter ſon avanture, dont je n'avois juſqu'alors oüi parler que confuſément. La Comteſſe voulut bien ſe donner cette peine, & comme Monſieur de *Gravel* eſt entierement dévoüé à ſa maiſon, elle eſt inſtruite de ce qui le regarde. Voici donc dequoi il s'agit. Monſieur de *Gravel* eut ordre en partant pour la *Pologne* d'examiner la conduite du Marquis de *Bétune*, auquel le Roi donnoit de groſſes penſions pour ménager ſes intérêts dans cette Cour-là, & qui cependant étoit ſoupçonné de n'agir que pour les ſiens propres. Ce Marquis étoit beaufrere de la Reine, femme de *Sobieski*, ou du moins paſſoit pour tel, puiſque ſelon la commune opinion, cette Princeſſe étoit fille du Marquis d'*Arquien*, pere de Madame de *Bétune*. Ceux qui prétendent être mieux inſtruits du ſecret de ſa naiſſance, aſſurent que la feuë Reine de *Pologne* étoit ſa mere, & que Monſieur & Madame d'*Arquien* auſquels elle s'étoit confiée dans les ſuites embarraſſantes d'une avanture de Galanterie, avoient pris ſoin d'en dérober la connoiſſance au Public, en faiſant paſſer la petite fille pour un de leur

enfans

enfans. La tendreſſe que la Reine eut pour elle ſembleroit favoriſer cette opinion ; car elle la fit monter par degrez juſqu'auprès du Trône qu'elle occupoit, & la mit en état de pouvoir s'y placer après elle. Ses projets ont été remplis, comme chacun ſçait; & ſoit que la Reine de *Pologne* dont le mari vient de mourir, doive le jour à la Reine qui l'a précedée, ou au Marquis d'*Arquien*, il eſt très-ſûr qu'elle a toûjours regardé ce dernier comme ſon pere, & que ſur ce pied-là elle a eu ſoin d'avancer toute ſa famille. Outre la Marquiſe de *Bétune* il y a encore une autre fille du Marquis d'*Arquien* à la Cour de *Pologne*, que la Reine a marié au Grand Tréſorier du Royaume, & c'eſt-là celle qui a cauſé la diſgrace du pauvre Marquis de *Gravel*. La Reine de *Pologne*, quoique Françoiſe, n'entroit pas autant qu'elle l'auroit dû dans les intérêts de la *France*, & ſans ſe ſouvenir qu'elle n'auroit jamais été Reine, ſi la *France* n'eût appuyé fortement le parti de *Sobieski* ſon Époux, elle écoutoit moins les ſentimens de reconnoiſſance, que ceux que la vanité lui inſpiroit, & jalouſe de la grandeur de nôtre Monarque avec lequel elle prétendoit devoir aller de pair, elle faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour contrebalancer ſon autorité. Le Marquis de *Bétune* qui lui étoit entierement dévoüé, n'agiſſoit que par

par ſes mouvemens, & les interêts de la *France* étoient, comme vous voyez, en bonnes mains. Le Marquis de *Gravel* qui avoit eu ordre d'examiner les choſes, pénétra bien-tôt ce myſtere, & malgré tout ce que la Reine lui dit d'obligeant, il comprit qu'elle n'avoit rien moins que le cœur François. Le Marquis de *Bétune* qui n'auroit pas voulu perdre les Penſions de la *France*, étoit fort fâché qu'elle eût envoyé un Miniſtre ſi clairvoyant ; & n'eſperant pas de pouvoir, avec toutes ſes diſſimulations, lui en donner à garder, il réſolut de le perdre, & voici de quels moyens il ſe ſervit. Monſieur de *Gravel* étoit amoureux de la Grande Tréſoriere, ſœur, ou ſoit diſant, de la Reine de *Pologne*, & cette Dame répondoit à ſa tendreſſe. L'intrigue étoit formée, le commerce des Lettres établi, & les Amours de Monſieur de *Gravel* étoient dans le meilleur train du monde, lorſque la Dame s'aviſa de lui donner un Rival, c'étoit un nommé *Sardis* Italien, & par conſéquent homme à tout faire. La faction ennemie de Monſieur de *Gravel* ſe ſervit, pour le perdre, de cet Italien. On le chargea de retirer des mains de la Grande Tréſoriere, toutes les Lettres que Monſieur de *Gravel* lui avoit écrites : *Sardis* ſe ſert pour cela de toute ſon adreſſe, fait le jaloux, l'Amant délicat, & obtient enfin

enfin le ſacrifice. L'inconſtante Tréſoriere lui livre toutes les Lettres de ſon premier Amant, & celui-ci charmé du ſuccès de ſes ruſes, courut en rendre compte aux perſonnes qui le faiſoient agir. On examina toutes ces Lettres, & la difficulté étoit de trouver de quoi faire un crime à celui qui les avoit écrites : on les tourna pour cela de tous les côtez ſans pouvoir en venir à bout. Il n'y étoit point parlé d'affaires d'Etat, tout rouloit ſur les beaux ſentimens, & l'on déſeſperoit quaſi d'en pouvoir faire uſage, lorſque l'Italien imagina un moyen de s'en ſervir utilement. Il n'y avoit point de deſſus à ces fatales Lettres; la Grande Tréſoriere n'y étoit point nommée, & le Marquis de *Gravel* ne la traitoit que de ma Princeſſe. L'expédient fut donc de dire au Roy, que le Miniſtre de *France* étoit amoureux de ſa fille qui eſt à préſent Ducheſſe de *Baviere*, & de jetter les Lettres en queſtion dans la caſſette de cette Princeſſe. On ſe ſervit encore d'une femme de chambre, qui déclara que Monſieur de *Gravel* lui avoit ſouvent donné des paquets qu'elle avoit remis à la Princeſſe. Ces papiers étoient des airs notez que Monſieur de *Gravel* faiſoit venir de *France*, & qu'on eut ſoin d'ôter de la caſſette, en y mettant les Lettres dont je viens de parler; ainſi tout contribuoit à faire croire à

Sobieski,

Sobieski, que Monſieur de *Gravel* avoit eu la temerité d'en conter à ſa fille : & ce Polonois furieux méditoit une vengeance terrible, lorſque la Tréſoriere qui n'avoit pas penſé que ſes Lettres duſſent faire un ſi mauvais effet, déclara hautement que c'étoit à elle que le Marquis de *Gravel* les avoit écrites. La faction oppoſée dit que ſon témoignage ne devoit pas être reçu ; qu'un retour de tendreſſe pour un Amant qu'elle avoit autrefois aimé la faiſoit parler ; que le lieu où l'on avoit trouvé les Lettres marquoit aſſez ce qu'on en devoit croire. La Grande Tréſoriere ſoûtint toûjours qu'elle les avoit données à *Sardis*, & je croi que le mauvais uſage qu'il avoit fait de ce ſacrifice, cauſoit de grands repentirs à cette Dame, & lui faiſoit connoître la différence qui étoit entre ces deux Amans. Auſſi fit-elle tout ce qu'elle put pour ſauver le Marquis de *Gravel* du péril qui le menaçoit. Il proteſta de ſon côté qu'il n'avoit jamais fait donner à la Princeſſe que des chanſons qu'elle lui avoit demandées, & qu'il avoit fait venir de *Paris* par ſon ordre. La choſe fut éclaircie autant qu'elle pouvoit l'être. *Sobieski* fut convaincu de l'innocence de Monſieur de *Gravel* : mais ceux qui avoient juré ſa perte n'en demeurerent pas là. On donna de nouveaux ſoupçons à ce Roi, & on l'obligea à donner ordre à ce Miniſtre

de

de ſortir dans vingt-quatre heures de ſa Cour, & dans huit jours de tous ſes Etats; cet Arrêt étoit ſans appel. Le pauvre Marquis fut obligé de trouſſer bagage; il n'y avoit point là de raillerie, & on l'avertit même de déloger ſans trompette. Il profita de cet avis, & partit dans la nuit en poſte par un chemin détourné, pendant que ſon équipage marchoit d'un autre côté. L'événement fit voir qu'on ne lui avoit pas donné de faux avis, puiſqu'à une journée de *Warſovie* ſon carroſſe fut attaqué par quatre cens hommes qu'on avoit poſez en embuſcade ſur ſa route, & qui n'étoient pas là dans le deſſein de lui faire un bon parti: ainſi il peut compter qu'il l'a échappé belle. Ses ennemis furent fort fâchez d'avoir manqué leur coup; mais comme ils étoient défaits de lui, ils ſe conſolerent. Cependant, les mauvaiſes manieres de la Reine de *Pologne*, & le peu d'égards qu'elle a eu pour le Roi, dont elle eſt née Sujette, ſont cauſe que dans cette conjoncture il n'a point fait pour le fils ce qu'il fit autrefois pour le pere; & par-là le Prince de *Conti* va ſe prévaloir de toute la protection du Roi Très-Chrétien. Je ne ſçai, Madame, dis-je alors à la Comteſſe, ſi c'eſt tout de bon qu'il doit y compter; ce Prince a le péché originel, & la qualité de Prince du Sang n'eſt pas d'un grand relief ſous ce

Regne

Regne-ci ; ainſi je doute que le Roi le vît monter avec plaiſir ſur un Trône d'où il pourroit peut-être ſe reſſentir des mauvais traitemens qu'on lui a faits. Il eſt vrai, dit la Comteſſe, que les Princes du Sang ne ſont pas fort à la mode : mais le Roi connoît la généroſité de celui-ci, & par conſéquent n'a pas lieu d'en rien craindre ; d'ailleurs, en lui aidant à monter ſur un Trône, il repare aſſez bien tous les ſujets de plaintes qu'il peut lui avoir donnez ; & tout ce qui me fâche dans cette affaire-ci, c'eſt que le pauvre *Gravel* qui a été la partie ſouffrante ne ſoit point récompenſé : car quoiqu'il ſemble que l'amour eſt cauſe de ſon malheur, il n'a pourtant ſervi que de prétexte, & c'eſt le zele qu'il a eu pour les intérêts de ſon Maître, qui le lui a attiré : Cependant, il eſt ſûr que cela l'a ruiné : tous ſes meubles & la plûpart de ſes effets ont été perdus : il a été obligé de faire de grandes dépenſes pour échapper aux piéges qu'on lui avoit tendus ; & je doute qu'il puiſſe de long-tems réparer le dérangement que cela a cauſé dans ſes affaires ; & franchement la Cour devroit bien l'en dédommager : mais c'eſt un païs ingrat, nous le pouvons dire entre nous. Après cela elle me dit que toute cette intrigue avoit été ſecrette, & que le Roi n'avoit pas voulu faire paroître de reſſentiment là-deſſus :

ainſi

ainſi elle me pria de n'en pas parler, & je vous demande la même grace. Comme perſonne n'a ſçu la verité de cette Hiſtoire, perſonne n'a raiſonné juſte là-deſſus; les uns diſoient que Monſieur de *Gravel* avoit eu la témérité d'en conter à la Reine de *Pologne*, & en avoit été puni : j'avouë même que je l'avois crû bonnement, je m'étonnois pourtant que cette Princeſſe qui avoit ſi bien reçu les vœux du Cardinal de *Bonſi*, fût devenuë plus fiere ſur ſes vieux jours, puiſque d'Ambaſſadeur à Ambaſſadeur il n'y a que la main, & que d'ailleurs le Marquis de *Gravel* eſt un fort joli homme; ainſi chacun conjecturoit à ſa mode, comme on fait ſur toutes les choſes qu'on ne ſçait qu'à demi. Mais il me ſemble que j'avois voulu m'éloigner de la Cour : m'y voici pourtant revenuë ſans y penſer. Et puiſque l'affaire de Mr. de *Gravel* nous ramene en *Pologne*, je croi que je dois finir ma Lettre par où je l'ai commencée. Je vous donnerai des nouvelles du Prince de *Conti* dès que je pourrai en apprendre : cependant je vous prie de faire des vœux pour lui, vous aurez cela de commun avec tous ceux qui le connoiſſent. Jamais Prince n'a été plus aimé, & jamais Prince auſſi n'a eu les inclinations plus Royales. Il y a quelque tems qu'un de ſes domeſtiques lui vola deux mille écus. La choſe étoit averée,

& le voleur convaincu auroit ſans doute été puni s'il avoit eu affaire à un maître moins généreux : mais le Prince de *Conti* le prenant en particulier, lui dit : Mon ami, comme vous m'avez ſervi fidelement par le paſſé, je croi qu'il n'y a que la néceſſité qui ait pû vous faire oublier vous-même ; il eſt triſte pour moi de ne pouvoir pas, par des bienfaits, mettre mes domeſtiques à l'abri de pareilles tentations : cependant je vous donne les deux mille écus que vous m'avez pris, parceque je ſuppoſe que vous en avez beſoin, puiſque vous avez pû vous porter à cette extrémité : partez avec cette argent ; car après l'éclat que cela a fait vous ne pourriez pas reſter avec agrément chez moi. Avoüez, Madame, qu'il y a quelque choſe de bien grand dans le procedé de ce Prince, & qu'il mérite bien qu'on s'intéreſſe pour lui. Faites, s'il vous plaît, mes complimens à l'Evêque de *Nimes*. J'ai vû des Vers qu'il a faits ſur le Quietiſme, & je ſçai bon gré au Secretaire qui les lui a volez pour les donner au Public. Monſieur de *Nimes* a fort mauvaiſe grace de vouloir nous cacher de ſi belles choſes.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE XV.

DE TOULOUSE.

JE n'étois plus à *Montpellier* lorſque vôtre Lettre y eſt arrivée, Madame, & je ne l'ai reçuë qu'ici où l'on me l'a renvoyée, & où mon ambulante deſtinée m'a encore conduite. Comme vous voulez que je vous parle de tous les lieux où je paſſe, je vous dirai que de *Montpellier* je fus coucher à *Pezenas*, après avoir côtoyé la Méditerranée, ou du moins un Etang à gauche qui la joint, & je laiſſai à gauche l'Iſle de la fameuſe *Maguelonne*, maîtreſſe de Pierre de *Provence*. Vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de vous conter leur Hiſtoire; pour peu que vous ſoyïez curieuſe de la ſçavoir, vous la trouverez infailliblement dans la Bibliotheque de quelqu'un de vos laquais. *Pezenas* eſt à mon gré la plus jolie petite ville du monde : les dehors en ſont charmans : ce ne ſont que prairies coupées par de petits ruiſſeaux, jardins enchantez, & ce ſéjour me paroît fort agréable. Le Prince de *Conti* en eſt Seigneur, & on l'y traite déja de Majeſté Polonoiſe. J'aurois voulu de tout mon cœur reſter plus long-tems

dans ce petit lieu, que je ne connoiſſois que par la Comédie du Baron de la *Craſſe*, & que je trouvai fort agréable : mais comme mon mari avoit des ordres de la Cour qui l'obligeoient à preſſer ſon voyage pour ſe rendre inceſſamment à *Toulouſe*, nous continuâmes notre route par *Beziers*. Cette ville ne remplit point l'idée que je m'en étois faite. J'avois oüi parler d'un certain Proverbe qui dit, que ſi Dieu habitoit en terre il habiteroit à *Beziers*. Je ne ſçai ſur quoi on ſe fonde, & je le trouverois beaucoup mieux logé à *Pezenas*. Tout l'agrément qu'on peut avoir à *Beziers*, c'eſt que généralement tout le monde y a la voix belle ; ce qui eſt l'effet des bonnes eaux, car on y boit la meilleure eau du monde. Je quittai mon carroſſe à *Beziers*, & je m'embarquai ſur le Canal qui fait la jonction des deux mers, & qui fait partie des merveilles de ce Régne, quoique le Roi ait ſans doute moins de part à ce deſſein que Monſieur *Colbert*, & que toute la gloire de l'execution en ſoit dûë à Monſieur de *Riquet*, pere du Préſident *Riquet* qui vient d'épouſer la fille du Comte de *Broglio*, niéce de Mr. de *Baville*, Intendant de cette Province. Ce canal eſt aſſurément quelque choſe de très-beau, & Monſieur de *Vauban* a dit qu'il voudroit n'avoir jamais fait que cela. Ce que j'y ai remarqué de

plus

plus curieux, c'eſt une montagne qu'on a percée, ſous laquelle coule le canal, & ſous laquelle par conſéquent les barques ſont obligées de paſſer. Ce chemin dure près d'une heure, & j'aurois voulu qu'il eût duré toute la journée ; on y reſpire un air frais, & comme j'avois avec moi des perſonnes de *Beziers* qui chantent toutes naturellement à merveilles, c'étoit un plaiſir d'entendre raiſonner leurs voix ſous cette grotte. Une choſe qui me ſurprit encore, c'eſt que dans un autre endroit où une riviere paſſe, on a bâti un pont ſur lequel on a fait monter le canal, ſi bien que je fus toute étonnée lorſqu'on me fit remarquer un pont & une riviere ſous nos pieds. Il y a encore bien d'autres endroits que les Connoiſſeurs, comme Monſieur de *Vauban*, peuvent trouver admirables, & ſur leſquels je n'ai pas fait d'attention. Comme le terrein n'eſt pas uni, on a été obligé de faire des écluſes, & c'eſt-là la ſeule incommodité que je trouve à cette route, qui d'ailleurs eſt fort agréable. On y trouve tous les ſoirs de bons gîtes. Le premier eſt un cabaret qu'on a bâti exprès ; mais le ſecond jour nous fûmes coucher à Carcaſſonne, où il n'y a de rare qu'un Saint Suaire qu'on m'aſſura être le véritable, & que je n'eus pas la curioſité d'aller voir, parce que j'en avois déja vû d'autres en d'autres

endroits dont on m'avoit dit la même chose. En traverſant cette Ville qui me parut très-jolie, on me fit remarquer que de la place qui en eſt comme le centre, on voit les quatre portes, & on me dit là-deſſus que c'étoit un jaloux qui avoit bâti *Carcaſſonne*, & qui l'avoit bâtie de cette maniere, afin que ſa femme n'en pût pas ſortir ſans qu'il le vît; car c'eſt à la place que les Meſſieurs de *Carcaſſonne* tiennent leurs Aſſiſes. Mon mari y en rencontra qu'il avoit connus autrefois dans le Service, & qui en vertu de cette ancienne connoiſſance vinrent ſans façon me voir au cabaret où j'étois logée; mon mari me pria de leur faire honnêteté, c'étoient tous Gens de qualité. J'en priai quelques-uns à ſouper, & je fus toute étonnée, ſur la fin du repas de voir entrer des violons dans ma chambre, & commencer un bal dans les formes, que ces Meſſieurs donnerent, & où tout ce qu'il y avoit de plus jolis gens ſe trouverent. Comme on chante à *Beziers*, on danſe auſſi très-bien à *Carcaſſonne*, & on y eſt de fort belle humeur. Le bal dura une partie de la nuit, & le lendemain matin nous continuâmes notre route juſqu'à *Caſtelnaudari*. On me montra l'endroit où Monſieur de *Montmorency* perdit la bataille qu'il avoit donnée contre les troupes du Roi, ou plûtôt contre le Cardinal de *Richelieu*, & je ne pûs m'empêcher

m'empêcher de ſçavoir mauvais gré à ceux qui avoient fermé les portes de la Ville à ce Prince infortuné, lorſqu'il fut obligé de fuir devant ſes ennemis, entre les mains deſquels il eut le malheur de tomber, & qui, comme vous ſçavez, ne lui firent point de quartier. J'ai vû à *Toulouſe* l'endroit où il fut executé, & où on voit encore les marques de ſon ſang contre la muraille. Le Parlement le condamna la larme à l'œil. J'ai vû des gens qui étoient de ce tems-là qui m'en ont conté bien des particularitez dont je n'avois jamais oüi parler. Madame la Marquiſe de *S. Joiri* me diſoit il y a quelque tems, que Monſieur de *Montmorency* fut mené chez elle avant que d'être conduit à *Toulouſe*, & qu'il étoit ſoigneuſement gardé dans ſon château, où Madame la Princeſſe de Condé avoit auſſi un appartement. Cette Princeſſe après avoir fait tout ce qu'elle avoir pû pour obtenir la grace de ſon frere, voyant bien que le Cardinal avoit juré ſa perte, réſolut, pour le ſauver, de ſe défaire de ce Miniſtre. Elle fit part de ſon deſſein à la Marquiſe de *Saint Joiri*, & la pria de lui aider à l'executer. La Marquiſe étoit encore toute jeune, & n'étoit mariée que depuis fort peu de tems : cependant elle garda le ſecret, & promit ſon ſecours à Madame la Princeſſe. Le projet étoit que la Princeſſe auroit un poignard ſous ſa

juppe, & que lorſque le Cardinal, qui étoit amoureux d'elle viendroit lui rendre viſite, elle le méneroit dans le jardin; que Madame de *Saint Joiri*, avec quelques autres femmes de confiance, ſe tiendroient à la porte, ayant auſſi chacune un poignard, pour au premier ſignal de la Princeſſe entrer tout d'un coup & venir fondre ſur cette Eminence, qui auroit ſans doute ſubi le ſort d'Orfée, ſi ſon bon génie ne lui eût fait parer le coup. Je ne ſçai s'il eut un preſſentiment de ce qu'on lui préparoit; mais lorſque la Princeſſe l'eût conduit dans un cabinet de verdure, ce maître fourbe ſçut ſi bien ſe déguiſer, & lui promit la vie de ſon frere avec tant de ſermens, que cette Princeſſe abuſée ſe laiſſa perſuader & perdit le deſſein de lui ôter la vie; par conſéquent il n'y eut point de ſignal donné. Les Dames renguaînerent leurs poignards, & cette occaſion de ſauver Monſieur de *Montmorency* étant manquée, elle ne put plus ſe retrouver, puiſque le Cardinal le fit transferer dès le lendemain à *Toulouſe* où on l'enferma dans les priſons de l'Hôtel de Ville. Madame de *S. Joiri* me contoit encore, que dans le tems qu'il étoit dans ſon château, elle fut priée par Madame la Princeſſe de lui aller donner un avis important. La choſe étoit difficile; mais la petite Madame de *Saint Joiri* en vint pourtant à bout,

bout. Elle fut dans la nuit pieds nuds & en chemiſe dans ſa chambre, ſe coucha doucement ſur ſon lit de-peur qu'en ſe reveillant en ſurſaut, il ne fît connoître à ſes Gardes ce qui ſe paſſoit. Lorſqu'elle s'apperçut qu'il ne dormoit pas, elle lui dit doucement à l'oreille ce qu'on l'avoit chargée de lui dire, & s'en retourna ſans qu'on y prît garde, quoiqu'elle fût obligée de paſſer & repaſſer dans la ſalle où ceux qui le gardoient dormoient par terre ſur des paillaſſes. Madame de Saint *Joiri* qui eſt à préſent fort vieille, ma conté mille circonſtances de cette nature, & j'ai beaucoup plus de plaiſir à parler de ces ſortes de choſes avec des gens de cet âge, qu'à lire ce que les Auteurs en ont écrit, car les premiers parlent pour avoir vû. Un Prêtre qui accompagnoit le Confeſſeur de Monſieur de *Montmorency*, lorſqu'on menoit ce Prince au ſupplice, me contoit l'autre jour qu'en ſortant de ſa chambre il s'étoit fait tâter le poulx pour qu'on vît qu'il n'étoit point ému, & qu'il avoit conſervé cette tranquillité juſqu'à l'échaffaut : mais, ajouta-t-il, Madame, à cet aſpect il ne fut plus le même, & quoiqu'il ne donnât aucune marque de foibleſſe, ſon Confeſſeur lui dit qu'il ne trouvoit plus en lui Monſieur de *Montmorency*. Comme l'échaffaut étoit, dit-on, fort bas, le ſang rejaillit contre la muraille,

& la marque y eſt toûjours reſtée. Pendant qu'on l'executoit *incognitò* dans la cour de l'Hôtel de Ville, on avoit, par les ordres du Cardinal, dreſſé un échaffaut tendu de velours noir dans la place de *S. George*, afin d'amuſer toute la journée la Populace; car on craignoit avec raiſon qu'on ne fît des efforts pour l'enlever. Madame de *Gramond*, mere de l'Evêque de *S. Papoul*, & femme d'un des Juges de Monſieur de *Montmorency*, qui ſçavoit où ſe paſſoit cette ſanglante Scéne, fut à la porte de l'Hôtel de Ville dans un carroſſe de deüil pour prendre le corps de ce malheureux Prince, qui l'avoit prié par ſon Teſtament de vouloir bien s'en charger. Elle attendit longtems dans la ruë: mais lorſque l'execution fut faite, on ouvrit toutes les portes, le carroſſe entra & cette Dame fondant en pleurs y fit mettre le corps, & le porta dans l'Egliſe des Cordeliers, où il a reſté en dépôt juſqu'à ce que ſa veuve l'a reclamé pour le mettre dans le ſuperbe Mauſolée qu'elle lui fit dreſſer dans l'Egliſe des Religieuſes de *Moulins*, chez leſquelles cette Dame a fini ſes jours. L'Evêque de *S. Papoul* me diſoit ſur ce ſujet, que quelque tems avant que Monſieur de *Montmorency* ſe déclarât ouvertement, il avoit dit à Monſieur de *Gramond*, pere de cet Evêque: Monſieur ſi j'étois accuſé de crime devant vôtre Tribunal,

bunal, pourriez-vous bien vous réſoudre à me condamner ? Oüi, Monſieur, lui dit Monſieur de *Gramond* ; car ſi vous étiez coupable, je ſuis ſûr que V. A. ſe condamneroit elle-même. Vous avez raiſon, dit-il; il ne faut jamais faire d'injuſtices : mais j'eſpere, ajoûta-t-il, que le cas n'arrivera pas; auſſi, bien-loin de ſçavoir mauvais gré à Monſieur de *Gramond* qui avoit été forcé par les Loix à prononcer contre lui, il confia, comme je viens de le dire, ſon corps à la femme de ce Magiſtrat, & lui fit préſent du beau diamant qui eſt encore dans cette Famille, & que j'ai vû à Madame de *Lanta*. Voilà bien des circonſtances particulieres que vous n'avez aſſurément pas trouvées dans l'Hiſtoire, & que je tiens d'Original Mais il me ſemble que ces circonſtances m'ont un peu déroutée, & que je vous parle de ce que j'ai vû & oüi à *Toulouſe* avant de vous dire que j'y ſuis arrivée. Cela peut bien s'entendre : mais cependant il faut, pour la forme, que je ſuive ma route pas à pas. Je fus donc de *Caſtelnaudari* à *Toulouſe* toûjours ſur le Canal. En arrivant dans cette grande Ville à laquelle on a donné le nom de *Sainte*, je trouvai le petit *Samſon*, fils du Receveur des Conſignations, que vous connoiſſez; il vint d'abord à moi, & après les premiers complimens, j'appris de lui qu'il venoit d'épouſer une niece de Madame

de *Pontchartrain*, à laquelle l'Intendance de *Montauban* avoit ſervi de Dot. Je fus la voir ; elle me fit mille honnêtetez, & me pria d'une Fête que les Capitouls lui donnerent dans l'Hôtel de Ville. Les Capitouls de *Toulouſe*, c'eſt ce qu'on appelle ailleurs Echevins. Le nom de Capitoul vient, à ce qu'on dit, du Capitole de *Rome* : ces Charges anobliſſent, & Monſieur le Duc de *Noailles*, lorſqu'il a été obligé de faire ſes preuves pour devenir Cordonbleu, s'eſt contenté de produire le Capitoulat d'un de ſes Ancêtres. Quoiqu'il en ſoit, la Fête que ces Meſſieurs donnerent à Madame *Samſon* fut des plus magnifiques. Aprés la collation il y eut bal dans la Salle du Conſiſtoire, qui eſt le lieu où l'on rend la Juſtice. On nous fit voir enſuite tous les beaux endroits de cette Maiſon, qui étoit autrefois le Palais des Comtes de *Toulouſe*, & où il y a encore de très-belles peintures de ce tems-là. Madame *Samſon* partit bien-tôt après pour *Montauban* ; nous nous ſéparâmes fort bonnes amies, & elle me fit promettre de l'aller voir dans ſon Intendance, à quoi je n'ai eu garde de manquer : mais avant cela j'ai été à l'Egliſe des Cordeliers : J'y ai vû le Charnier dont j'avois tant oüi parler, où les corps ſe conſervent en leur entier pendant des ſiecles. Celui de la belle *Paule* garde encore des marques de beauté.

Je

Je demandai à ces bons Peres par quel moyen ils pouvoient garentir ces corps de la corruption? Ils me dirent qu'ils les enterroient d'abord dans une certaine terre qui en consumoit la chair; qu'après cela ils les exposoient à l'air, & que lorsqu'ils étoient suffisamment dessechez, on les rangeoit dans le Charnier. Dans le tems que ce Moine me parloit, j'en vis venir d'autres qui descendoient du Clocher avec des corps morts sur leurs épaules, ausquels le grand air avoit entierement ôté tout ce qu'ils auroient pû avoir de mauvaise odeur, & je jugeai par-là que le bon Cordelier m'avoit accusé juste. Des Cordeliers je fus à l'Eglise de S. *Sernin*; c'est dans ce lieu-là que reposent les Corps Saints, & c'est de-là que *Toulouse* tire le nom de *Sainte*. On me fit voir une quantité prodigieuse de Saints, tant Apôtres, que premiers Martyrs. Je ne sçai comment *Rome* se peut accommoder de cela: car il me semble qu'elle se vante d'avoir les mêmes, peut-être se sont-ils multipliez, je n'en sçai rien: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils sont dans des Châsses magnifiques. Après les avoir vû à S. *Sernin*, je les vis encore passer en revûë à une Procession qu'on fit quelque tems après, pour célébrer le jour de la délivrance de la Ville, c'est-à-dire, celui auquel les Albigeois en furent chassez, & que l'on extermina

tous les Proteſtans. J'avois cru juſqu'ici que ces derniers nous en impoſoient, quand ils nous accuſoient d'adorer les Images & les Reliques : mais j'ai été convaincuë ici de la verité de cette accuſation ; puiſque dès que la Sainte *Epine* paſſe, tout le monde ſe met à genoux devant elle, parcequ'on dit que cette Sainte *Epine* a été tirée de la Couronne de Nôtre-Seigneur. J'ai encore vû tout le monde ſe proſterner devant une Image de la Vierge qu'on appelle *Nôtre-Dame la Noire*. L'on me dit, pour autoriſer cette adoration, que cette Image étoit miraculeuſe, & l'on me conta qu'un jour le feu avoit pris dans un des Fauxbourgs de *Toulouſe*, & que toute l'Eau-benite du païs n'ayant pû l'éteindre, on y porta le S. Sacrement ; mais que tout cela étant inutile, il fallut avoir recours à *Nôtre-Dame la Noire*, dont la préſence fit tout d'un coup ceſſer l'incendie. On m'aſſura qu'on lui avoit vû verſer des larmes, & l'on me fit cent contes de cette nature. Les Peres Bénédictins, poſſeſſeurs de ce Tréſor, ne les mettent pas à tous les jours, & tirent de groſſes rétributions des perſonnes qui ont recours à cette Image. Les jours qu'on fait ces belles Proceſſions à *Toulouſe*, on voit une quantité prodigieuſe d'Etrangers qui viennent en foule des lieux voiſins, les uns par dévotion, & les autres par curioſité. Un de ces Pelerins

en

en arrivant ici tomba malade, & mourut dans le cabaret où il avoit mis pied à terre. L'hôte en donna avis au Curé de ſa Paroiſſe qui étoit la *Dalbade*, & le mort fut mis en dépôt dans cette Egliſe juſqu'au tems marqué pour l'enterrer. Le lendemain une bonne Dévôte qui faiſoit ſes prieres dans la même Chapelle, crut entendre remuer dans le cercüeil, & courut toute épouvantée appeller les Prêtres. On la traita d'abord de viſionnaire; mais comme elle s'obſtina à dire qu'elle avoit oüi quelque choſe, on ouvrit la biére, & l'on trouva le prétendu mort encore vivant. Il fit ſigne, & l'on comprit qu'il demandoit à être ſaigné, il le fut; mais tous les ſecours qu'on lui donna furent inutiles, & il expira peu de tems après. Voilà ce que j'ai vû il n'y a pas encore quinze jours, & ce qui me fait frémir quand j'y penſe : car je m'imagine qu'on enterre ſouvent des perſonnes vivantes, & je vous avouë que je ne voudrois pas avoir un pareil ſort; mais laiſſons ces triſtes réfléxions. Je fus témoin dans le même tems d'une avanture qui n'eut rien de ſi funeſte, mais qui auroit pourtant pû avoir des ſuites fâcheuſes pour la perſonne à qui elle arriva. Une de ces Dames campagnardes que la dévotion attiroit à *Toulouſe*, fut loger dans un cabaret où il y avoit beaucoup d'Etrangers, entr'autres deux Marchands

de

de *Bourdeaux* qui couchoient dans une chambre attenant celle qu'on lui avoit donnée. Cette Dame s'étant levée dans la nuit pour quelque petit beſoin, au lieu de rentrer dans ſa chambre, donna par mégard dans celle des deux Marchands, & ſe coucha dans leur lit, croyant que ce fût le ſien. Ce qui contribua encore à ſon erreur, c'eſt qu'elle couchoit avec une de ſes parentes; ainſi entendant des perſonnes qui dormoient, & ne diſtinguant pas s'il y en avoit une ou deux, elle ne douta point que ce ne fût ſa compagne, & s'endormoit avec beaucoup de confiance; mais ſa ſurpriſe fut grande lorſque s'éveillant au matin, elle ſe trouva entre deux draps avec deux jeunes éveillez qui avoient tout l'air de ne lui pas faire de quartier. Sainte Vierge! dit-elle alors, tirez-moi du peril où mon imprudence vient de me jetter. En diſant cela elle ſongea à ſe retirer du lit le plus doucement qu'il lui fut poſſible: mais elle ne put pas éviter de marcher ſur le pied de l'un de ces Meſſieurs, qui ouvrit un œil & le referma en même tems pour continuer à dormir. La Dame cependant ſortit au plus vîte du lit & de la chambre, & courut toute tremblante conter à ſa couſine ce qui venoit de lui arriver; elle eut même toutes les peines du monde à revenir de cette frayeur. Mais ce qu'il y eut de plaiſant, c'eſt qu'en

dînant

dînant un de ces Marchands dit à table qu'il avoit eu une viſion le matin, & qu'il avoit cru voir une femme en chemiſe qui ſortoit de ſon lit. On le railla ſur la nature de la viſion : mais enfin la Dame en queſtion qui étoit préſente développa ce myſtere en contant la choſe comme elle s'étoit paſſée. Les deux Marchands ſe déſeſperoient d'avoir manqué une bonne fortune qui les étoit venu chercher dans leur lit. La Dame de ſon côté ſe croyoit échappée au danger par l'effet de ſon Oraiſon éjaculatoire. Chacun raiſonna là-deſſus à ſa mode, & la choſe tourna enfin en plaiſanterie. La Dame n'en fit nul myſtere ; ainſi cette avanture fut bien tôt publique, & Monſieur de *Monteſpan* me la conta l'autre jour chez Madame de *Lanta*, où il y avoit grande compagnie. Madame de *Lanta* eſt fille de Mr. de *Riquet*, Auteur du canal, & ſœur de celui qui eſt Préſident ici. Elle eut deux cens mille francs en mariage, elle épouſa Mr. de la *Valette Cornuſſon*, Sénéchal de *Toulouſe*, & d'une des meilleures Maiſons du Pays ; elle vécut avec lui trois ans : mais ne s'en accommodant plus, elle l'accuſa d'impuiſſance, & eſſuya toutes les formalitez néceſſaires pour prouver la juſtice de ſon accuſation. Enfin, après une longue procédure, le mariage fut caſſé, & il lui fut permis d'épouſer qui bon lui ſembleroit. Elle

choiſit

choiſit Monſieur de *Lanta*, qui, à ce qu'on prétend, avoir commencé de lui en conter avant qu'elle intentât le procès à Monſieur de *Cornuſſon*. Ce pauvre Monſieur de *Cornuſſon* eut tant de regret de ſe voir abandonné par ſa femme, qu'il ſe fit d'Egliſe, & mourut quelque tems après. Monſieur de *Lanta* eſt neveu de l'Evêque de *Saint Papoul*, & l'on dit, que lorſque ce Prélat communiqua le mariage de ſon neveu à l'Archevêque de *Toulouſe*, celui-ci lui dit: Monſieur de *Lanta* eſt bien hardi de prendre la femme d'autrui, & l'argent de la Province. Il prétendoit, en diſant l'argent de la Province, que la Dot de Madame de *Lanta* venoit de ce que ſon pere avoit volé en faiſant le Canal. Quoiqu'il en ſoit, ce mariage a été fort heureux, Madame de *Lanta* a de beaux enfans, & quoiqu'elle ait fait une démarche un peu ſcabreuſe, elle n'en eſt pas moins eſtimée. Sa maiſon eſt ici comme celle de Madame de *Beauvac* à *Avignon*, l'on y jouë gros jeu, & il y a tous les jours fort bonne compagnie. Mademoiſelle de *Riquet* ſa ſœur eſt auprès d'elle, & Monſieur de *Monteſpan* eſt ſi amoureux de cette Demoiſelle, qu'il a écrit au Pape pour lui demander la permiſſion de l'épouſer. Il allegue là-deſſus les meilleures raiſons du monde, & je ne doute point que le Pape ne lui eût accordé ſa

demande

demande s'il avoit reçu cette Lettre, qui eſt aſſurément la plus belle que j'aye jamais vûë : mais Monſieur de *Louvois* à qui Monſieur de *Monteſpan* en fit voir la minute, l'aſſûra que s'il l'envoyoit au Pape, & qu'il pouſsât la patience du Roi à bout, il étoit un homme perdu, & qu'il perdroit par-là la fortune du Marquis d'*Antin* ſon fils. Le pauvre Monſieur de *Monteſpan* intimidé par ces menaces, craignit pour la premiere fois, & rengaîna ſa Lettre, qu'il a pourtant toûjours gardée, & qu'il m'a fait l'honneur de me montrer. Monſieur de *Monteſpan* eſt le meilleur Seigneur qu'on puiſſe voir; dernierement il joüoit, & comme il s'agiſſoit d'un coup fort conſidérable, Madame de *Frauts* qui étoit préſente, lui dit, qu'elle ſouhaitoit qu'il gagnât. Il gagna effectivement, & fit préſent en même tems d'une montre de cinquante Loüis à cette Dame, pour la remercier de ſon ſouhait. Je croi que j'aurois eu de la peine à l'accepter; mais Madame de *Frauts* ne fit pas tant de façons. Monſieur voit bien, dit-elle tout haut, que je ſuis une femme fort dérangée, il veut me mettre en regle, & je n'ai garde d'en refuſer les moyens. Quoique Monſieur de *Monteſpan* ne ſe faſſe pas une peine de parler de la conduite de ſa femme, il n'aime pourtant pas à être raillé là-deſſus, & tout honnête & poli

poli qu'il eſt, il n'a point ménagé les Dames qui ont voulu faire les agréables ſur ce chapitre. Il y a quelque tems qu'il joüoit au *Lanſquenet*, ſa carte qui étoit un Roi de cœur, fut la premiere priſe, & comme il peſtoit un peu, une Préſidente voulant faire le bel eſprit, lui dit: Ah! Monſieur, ce n'eſt pas le Roi de cœur qui vous a fait le plus de mal. Monſieur de *Monteſpan* aigri par ſa perte, & par le mauvais bon mot de cette Préſidente, lui répondit: Si ma femme eſt à un *Loüis*, vous êtes à *trente ſols*. Après cela il fit une partie de maſque avec quelques-uns de ſes amis, & fut avec eux à un Bal dont cette Préſidente étoit la Reine, où il lui donna le foüet en préſence de tout le monde, après quoi il ſortit du Bal ſans être reconnu. On a bien compris que c'étoit lui qui avoit fait le coup; mais comme on n'a pû le prouver, & que d'ailleurs la Dame s'étoit attiré cet affront, il n'en a pas été parlé. Cet exemple a rendu les autres femmes plus circonſpectes. Nous avons ici le fils du Roi de *Dannemark*, c'eſt-à-dire, le cadet de ce Prince Royal que nous avons vû à *Paris*: il a auprès de lui des perſonnes de mérite qui parlent fort bon François, & qui ſont de fort bon commerce. Il y en a un qu'on appelle Monſieur *Pleich*, dont le pere eſt Plénipotentiaire à *Riſwvick*, qui me dit hier au ſoir que le parti de l'E-

lecteur

lecteur de *Saxe* ſe fortifioit tous les jours, & que ſelon toutes les apparences Monſieur le Prince de *Conti* n'auroit pas un fort bon ſuccès dans ſon voyage. Il me dit en même tems que ce Prince avoit déja doublé le *Sond*, & que le Roi de *Dannemark* l'avoit régalé à ſon paſſage: voilà tout ce que je ſçai là-deſſus. On dit encore que le coffre de la chaiſe de poſte du Prince de *Conti* s'étant rompu, on avoit trouvé ſur le chemin quantité de Tabatieres que ce Prince portoit en *Pologne:* ce qui fit dire à un jeune homme de la compagnie: Ah! *Cadedis*, il veut les prendre par le nez. Le ton & la maniere dont il dit cela me penſa faire mourir de rire. On a bien raiſon de parler de la vivacité des *Gaſcons*; je n'ai jamais vû de gens avoir la repartie ſi prompte, & je n'aurois jamais fini ſi je voulois vous conter ce que je leur entends dire tous les jours. On les accuſe d'avoir avec un eſprit fin, un cœur très-faux; c'eſt ce que je n'ai pas encore éprouvé, ainſi je ne puis parler que de leur eſprit. Les Dames ſont ici comme partout ailleurs, c'eſt-à-dire, un peu coquettes; elles n'ont pas les manieres ſi libres qu'à *Montpellier*: mais on prétend qu'elles ne ſoûtiennent pas leurs airs réſervez, lorſqu'elles ſont dans le tête-à-tête: ainſi tout cela revient au même. Il y a ici de fort belles promenades.

des, un Cours où on voit quantité de carroſſes, & un beau jardin qu'on appelle *Froſcati*, où l'on ſe promene à pied comme à *Paris* dans les *Tuilleries*. Dès que j'eus un peu reconnu ici le terrein, je fus à *Montauban*, comme je l'avois promis a Madame *Samſon :* elle me régala à merveilles, & pria même, à ma conſidération, quantité de Dames & de Meſſieurs. Monſieur de *Grillon* qui commande les Troupes dans ce Pays-là fut de nôtre ſouper, nous paſsâmes enſuite toute la nuit au jeu ; & comme je n'étois pas tout-à-fait la maîtreſſe de mon tems, je fus obligée de prendre congé de la compagnie le lendemain, & de m'en revenir ici. Avant de partir on me fit voir le Cours de *Montauban* qui eſt très-joli, & l'on me mena au jardin de l'Evêque, qui eſt la belle promenade. Je vis ce Prélat avec lequel j'avois fait déja connoiſſance à *Monpellier* ; il s'appelle *Nemond*, & eſt proche parent du gendre de Madame de *Miramion*. Il me dit que preſque tout ſon Troupeau étoit compoſé de nouveaux Convertis qui lui donnoient beaucoup de peine à conduire, ſurtout à préſent qu'ils ſe ſont mis en tête que le rétabliſſement de leur Religion fera un Article dans la future Paix, & que le Prince d'*Orange* ne la ſignera qu'à ces conditions. Je croi que ces pauvres gens s'abuſent bien, & que le Prince

ce d'*Orange* ſongera plûtôt à ſes propres affaires, & à aſſurer ſur ſa tête les trois Couronnes qu'il a ſçu y camper. Voilà, Madame, tout ce que j'ai vû à *Montauban*; on ne peut pas vous rendre un compte plus exact que celui que je vous rends de ma conduite; quand je ſçaurai un peu mieux la carte de *Toulouſe*, je vous la donnerai. Il y a à l'heure qu'il eſt ici Opera & Comedie; quantité de Maiſons de Condition où l'on va joüer, & beaucoup de priſes d'habit de Religieuſes; des Meſſes en Muſique, des Saluts & autres Actes de Religion, qui font ici nombre parmi les parties de plaiſir; ainſi chacun peut en prendre ſelon ſon goût. Adieu, Madame, je croi que je vous écrirois juſqu'à demain, ſi mon papier ne m'obligeoit à finir.

Et ſuis, &c.

LETTRE XIV.

DE PARIS.

NE vous plaignez pas, s'il vous plaît, Madame, d'être obligée à voyager. La vie ambulante eſt, ſelon moi, la plus jolie choſe du monde, ſurtout quand on voyage avec

avec autant d'agrément qu'il me paroît que vous en avez eu juſqu'ici dans votre route. Vous voyez les plus charmans Pays du monde : vos plaiſirs ſont tous les jours diverſifiez, pendant qu'ici on nous donne ſix mois durant le même Opera, & que nous ſommes réduits aux fleurettes des Abbez, auſquels le champ de bataille de la galanterie eſt demeuré depuis que la guerre nous enleve les Officiers. Enfin, ſi la Paix n'y met ordre, il n'y aura plus moyen d'y tenir, & il faudra déſerter *Paris*. Votre Danois, à ce que je vois, a de très-bons Almanachs. Le Prince de *Conti* revient de *Pologne*. & des prétentions qu'il pouvoit y avoir, l'Electeur de *Saxe* l'emporte ſur lui, & le Roi vient de diſgracier l'Abbé de *Polignac* qu'on accuſe de n'avoir pas fait tout ce qu'il auroit dû faire dans cette occaſion; peut-être a-t-il trop bien fait ſon devoir. On ne ſçait pas les ordres particuliers qu'il peut avoir eu de la Cour, & il ſe pourroit bien que ſa diſgrace ne ſeroit qu'une feinte. On fait d'avance de grands préparatifs pour le mariage de Monſieur le Duc de *Bourgogne*. La petite Princeſſe de Savoye n'eſt pas belle; mais il y a de la reſſource en une jeune perſonne, & elle pourra embellir. Elle a beaucoup d'eſprit, le Roi l'aime à la folie, & tout le monde l'a vû arriver avec plaiſir, parcequ'elle vient cimenter la Paix. On

eſpere

eſpere que ſon Himen ramenera les plaiſirs à la Cour, & que la Paix générale les rendra durables. Cependant, la Dévote qui tient toûjours le haut bout, & Monſieur de *Millé Champlatrus*, firent l'autre jour exiler la Marquiſe de *Lancé*, ſous prétexte que ſa conduite n'étoit pas réguliere; mais la grande raiſon eſt qu'on joüoit chez cette Dame, comme on joüe chez Monſieur de *Champlatrus*, dont elle étoit voiſine, & que bien des gens aimoient mieux aller chez elle, que chez le dévot Magiſtrat. Cela a fait un peu crier les amis de Madame de *Lancé*; mais leurs murmures n'ont pas empêché l'effet d'une Lettre de Cachet qui lui ordonnoit de partir dans vingt-quatre heures. Comme je n'avois pas connu cette Dame, je demandai au Duc de la *Ferté*, qui étoit un de ſes tenans, ce que c'étoit, & voici ce qu'il m'en a dit. Madame de *Lancé* étant fille avec de la beauté, beaucoup d'eſprit & très-peu de bien, voulut ſe donner un nom, ſans pourtant ſe donner un maître; pour cela elle fit habiller ſa mere en Cavalier. Cette mere complaiſante, conta ſous cet habit & ſous le nom du Marquis de *Lancé*, ſes raiſons à ſa fille, & l'épouſa en fort peu de tems? Les Nôces ſe firent au ſçu de tout le monde; après quoi le faux Marquis de *Lancé* fut obligé de partir, & la mere ayant repris ſa premiere

re forme, revint auprès de la nouvelle Marquiſe de *Lancé*, qui par le prétendu mariage ſe vit diſpenſée des ménagemens qu'une fille eſt obligée d'avoir. Elle prit d'abord une belle maiſon, un train de Marquiſe, & donna à joüer pour pouvoir en faire les frais. Après cela elle eut ſoin de ſe faire annoncer la mort de ce fantôme d'Epoux; elle prit un grand deüil, & comme Veuve de Marquis, & avec le ſecours du jeu, elle a toûjours fait ici une fort belle figure. Elle avoit auprès d'elle deux ou trois Demoiſelles auſquelles elle donnoit la vie & le logement, ſur la conduite deſquelles elle déclaroit ne vouloir point avoir d'inſpection, & qui contribuoient à l'agrément de cette Societé, dans laquelle tout ce qu'il y avoit de gens d'eſprit à la Cour & à la Ville, ſe faiſoient un plaiſir d'être aggrégez. On alloit chez elle à cinq heures du ſoir, & chacun donnoit d'entrée de jeu ſa piſtole. On joüoit juſqu'à minuit; à minuit on avoit un ſouper magnifique. Comme c'étoit une Aſſemblée de Beaux Eſprits, plûtôt que de joüeurs, il ſe diſoit à table les plus jolies choſes du monde, & le tout ſans ſcandale & ſans bruit. La Marquiſe avoit trouvé le ſecret de ſe faire reſpecter, & l'on avoit autant d'égards pour elle, que ſi l'on eût été chez la Reine. D'ailleurs elle ne recevoit que des perſonnes de diſtinction;

tion qui se faisoient un plaisir de pouvoir, pour leur pistole, faire très-bonne chere, & avoir l'agrément de la conversation : Car outre que Madame de *Lancé* avoit de l'esprit infiniment, ceux qu'elle rassembloit chez elle en ayant aussi beaucoup, les uns faisoient le plaisir des autres. La compagnie se séparoit ordinairement à quatre heures du matin ; la Marquise se couchoit à cinq, à midi elle prenoit un boüillion, & avec cela elle attendoit le souper. Le même train de vie revenoit tous les jours, & cela dureroit encore, si Monsieur de *Champlatrus*, jaloux de ce qu'elle lui enlevoit tous les jours quelque joüeur, n'eût persuadé au Roi que c'étoit une maison de désordre. Le Roi l'a cru, & cette pauvre femme, qui, par ses manœuvres, avoit sçu se faire un revenu considérable, est présentement ruïnée. Tous ceux qui alloient chez elle se trouvent aussi fort désœuvrez, & c'est quelque chose de fort plaisant que la maniere dont ils pestent contre le Peuple dévot. J'ai trouvé quelque chose de si extraordinaire dans l'histoire de cette prétenduë Marquise, que j'ai cru que vous ne seriez pas fâchée de la sçavoir ; je vous la donne pour très-véritable, c'est surquoi vous pouvez compter, en attendant tous les jours la nouvelle de la conclusion du Traité de Paix. On croit que les conditions ne se-

rent pas avantageuſes à la France : mais qu'eſt-ce que cela nous fait ? Il nous importe fort peu que le Roi étende ou reſſerre les limites de ſon Royaume, pourvû que nous puiſſions manger nôtre pain en repos dans nos maiſons ſans être accablez tous les jours par de nouvelles taxes, dont le peuple commence d'être fort ennuyé. On me fit voir l'autre jour des Vers aſſez plaiſans au ſujet d'un impôt qu'on a mis ſur les Armoiries : vous y trouverez quelques obſcénitez ; mais c'eſt la faute du Poëte, & non la mienne ; ainſi je m'en lave les mains ; les voici.

Vous qui mordez ſur tout par mille Voleries,
Marchands d'Edits, de Seaux, & d'Armoiries ;
Infâmes Maltotiers, vous paye qui voudra,
Malgré vous & vos dents, & toute votre race,
Je veux porter de Gueule à trois étrons de face,
Voyons qui de vous y mordra.

Je gagerois quaſi que c'eſt un Gaſcon qui a fait ces Vers : peut-être en trouverez-vous l'Auteur à *Toulouſe* ; car c'eſt-là une ſaillie qui ſent le voiſinage de la *Garonne*. Ce n'eſt pas que la riviere de Seine n'ait auſſi la vertu de faire verſifier. Et puiſque nous ſommes

ſommes ſur la fripperie des Maltotiers, voici des Vers qui ont été faits pour la femme d'un Fermier Général accuſée de coquetterie, & d'avoir un teint poſtiche. Cette Dame parloit un jour devant des perſonnes moins opulentes qu'elle, de ſa maiſon de Ville & de ſa maiſon de Campagne; & comme elle regardoit toute la compagnie en pitié, en faiſant la deſcription de tous ſes beaux appartemens, & d'un eſcalier dont la peinture avoit coûté dix mille écus; une de vos bonnes amies qui étoit préſente, fit ces Vers & les gliſſa dans la poche de orgüeilleuſe Maltotiere.

Il ne vous eſt pas difficile
De bien bâtir aux Champs de même qu'à la
Ville;
Tout cede au gré de vos deſirs,
Vous vivez de nos déplaiſirs,
La fortune vous idolâtre,
Helas! qui peut bâtir plus aiſément que vous,
Le bois croît ſur le chef de Monſieur votre
époux,
Et vous ne manquez pas de plâtre.

La Fermiere Générale n'eut garde de ſe vanter de ces Vers; mais celle qui les avoit faits eut ſoin d'en donner des copies à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance, & c'eſt par-là que je les ai ſçus: Je ne ſçaurois

pour le coup vous en dire davantage. C'eſt ici la dixiéme Lettre que j'écris aujourd'hui, il eſt plus de minuit, & je n'en puis plus d'envie de dormir. Adieu donc, écrivez-moi le plus ſouvent que vous pourrez, ſurtout aimez-moi, & croyez que de mon côté cela va toûjours.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

DE TOULOUSE.

L'Hiſtoire de votre prétenduë Marquiſe de *Lancé* eſt ſi extraordinaire, que ſi je la tenois d'un autre que de vous, Madame, je la traiterois aſſurément de fable. On dit qu'il n'y a plus rien de nouveau ſous le Soleil; mais j'oſerois bien aſſurer que ce cas ici eſt nouveau, & qu'on n'avoit jamais oüi dire qu'une fille eût épouſé ſa mere. Le Pays où je ſuis ne produit pas de pareilles avantures, ni celui d'où je viens non-plus, car vous ne devez pas croire que j'aye toûjours reſté à *Toulouſe*. J'ai fait, depuis que je vous ai écrit, la plus jolie tournée du monde, quoique ce ſoit dans un Pays ſi rude, qu'on n'y avoit jamais vû de carroſſe avant

avant le mien, encore m'en a-t-il penſé coûter la vie pour avoir voulu l'y mener; car comme les chemins ſont fort étroits, le Cocher prit la peine de nous verſer dans une riviere. On nous en tira par miracle, & nous arrivâmes fort en deſordre à Quillian, petite ville dans les *Pirenées*. On m'avoit fait tant de peur ce ce Pays-là qu'on diſoit n'être habité que par les Ours, que j'y fus en robbe de chambre & en cornette de nuit, ne croyant pas que ce fût la peine de me coëffer & de m'habiller pour ne voir que des bêtes féroces; mais je fus bien ſurpriſe quand je vis la quantité de Nobleſſe dont les montagnes ſont comme la pépiniere. Les Marquis de *Leren*, de *Chalabre* & de *Sainte Colombe*, vinrent à *Quillian* nous voir, & nous donnerent quantité de ſangliers, chevreüils, & autres bêtes fauves. J'en ai apporté ici dont j'ai fait préſent au Prince de *Dannemark*, & je lui ai donné entr'autres choſes, un petit marcaſſin vivant qui lui a fait un grand plaiſir. Au reſte, il n'eſt rien de plus faux que ce que les Naturaliſtes nous content des Ours, ils viennent au monde tout comme les autres animaux, & non pas comme une maſſe informe: c'eſt ce que j'ai vû, ainſi vous pouvez m'en croire. Outre les Meſſieurs que j'ai vûs à *Quillian*, j'y ai encore fait connoiſſance avec une très-jolie perſonne qu'on

appelle Madame *Deſcouloubre*. Elle eſt fille du Marquis de *Chalabre*, & mariée à un homme ſi jaloux, qu'il ne lui permet pas de parler à qui que ce ſoit. Il s'eſt pourtant humaniſé en ma faveur, il a ſouffert qu'elle ſoit venuë chez moi, & qu'elle y ait mangé, & la pauvre petite femme regardoit ce tems là comme le plus beau de ſa vie, & auroit bien ſouhaité qu'il eût duré. Je vous avouë auſſi que je l'ai quitté avec regret, & quelle me fait grand pitié. Vous jugerez de la jalouſie de ſon mari par ce que je m'en vais vous dire. Un jour qu'ils alloient enſemble voir un de leurs voiſins, & qu'elle étoit montée en croupe derriere lui, il la jetta par terre parcequ'il entendoit chanter un coucou, & courut le piſtolet à la main après cet oiſeau pour ſe venger ſur lui du malheur qu'il lui annonçoit. Outre le danger que je courus en verſant dans la riviere, mon carroſſe fut encore expoſé à un autre. Je vous ai déja dit qu'on n'en avoit jamais vû à *Quillian*. J'y arrivai juſtement dans un tems où l'on avoit beſoin de pluye, & où l'on faiſoit tous les jours des Proceſſions pour tâcher de l'obtenir; ſi bien que ces Proceſſions étant inutiles, les Habitans de ce lieu, gens ſuperſtitieux & habiles, comme vous allez voir, s'imaginerent que c'étoit mon carroſſe qui empêchoit que leurs vœux ne fuſſent exaucez

cez. Là-dessus on assembla le Conseil de Ville, & après avoir examiné la chose avec meure déliberation, la machine roulante fut condamnée à être jettée dans la riviere. Vous croyez bien, Madame, que cette Sentence ne me fut pas signifiée, on trouvoit même quelque difficulté à l'executer ; mais enfin il fut résolu qu'on useroit d'adresse, & qu'on prendroit le tems que tout le monde seroit endormi ; desorte qu'un beau soir lorsque j'étois dans mon premier sommeil, je fus éveillée par le bruit qu'on fit en tirant ce pauvre carrosse de l'endroit qui servoit de remise, & je fus toute étonnée de l'entendre rouler dans une heure aussi induë. J'appellai d'abord mes domestiques, qui trouverent une trentaine de ces idiots qui le traînoient, & qui prirent la fuite dès qu'ils virent qu'on alloit à eux. Un moment plus tard c'étoit fait de mon carrosse, & depuis ce tems-là j'ai toûjours fait faire sentinelle auprès. Vous croyez bien que la Noblesse du Pays n'avoit pas été appellée à ce ridicule Conseil. Tous les Gentilshommes en ont ri avec moi, & c'est d'eux que j'ai sçu cette plaisante déliberation. Ils me firent encore cent contes qui font voir le génie de ce Peuple-là. De *Quillian* j'ai été à *Perpignan*, où mon mari avoit ordre de conferer avec Monsieur le Duc de *Vendôme*. Cette Ville est la Capitale du

Rouſſillon. Tout le monde y parle François, & j'y ai trouvé de fort jolis gens. Je fis d'abord connoiſſance avec un *Catalan* qui étoit Capitaine de Dragons, & qui venoit d'être fait priſonnier de guerre. C'étoit un homme très-bien fait, il avoit la taille belle, la jambe de même, un viſage ovale, le nez aquilin, & de grands yeux noirs les plus beaux du monde; ſon teint étoit fort brun, ſa bouche un peu grande, mais ornée de deux rateliers de dents plus blanches que l'ivoir : avec cela un eſprit fort doux, beauconp de politeſſe & de ſçavoir vivre; enfin tout le mérite qu'il faut pour faire un Cavalier accompli. On l'appelloit Don Franciſco de *Benavides*. Il me vint voir dès que je fus arrivée; & quand nous eûmes fait connoiſſance, il me pria d'intercéder pour lui auprès de Monſieur de *Vendôme* pour lui obtenir un Congé. Je priai mon mari de lui rendre ces bons offices, & je m'employai de bon cœur pour lui dès qu'il m'eût fait confidence des raiſons qu'il avoit de ſouhaiter ſa liberté; car il m'avoüa qu'il aimoit depuis cinq ans une *Catalane* dont il ne voulut jamais me dire le nom; il eut même d'abord beaucoup de peine à me conter cette avanture, & les ménagemens qu'il gardoit là-deſſus marquoient qu'il avoit une vraye conſidération pour la Dame : cependant, le plaiſir qu'il

qu'il avoit à parler d'elle, & le beſoin qu'il avoit de moi l'engagerent inſenſiblement à me conter ce que j'avoir envie de ſçavoir. Il me dit donc, que le devoir de ſa Charge l'ayant obligé d'aller en une Ville de *Catalogne* où le mari de cette Dame commandoit, il lui rendit le devoir que la civilité & la bienſéance exigent, & qu'enſuite ayant remarqué que la Commandante avoit tout pouvoir ſur l'eſprit de ſon Epoux, il l'avoit prié de le lui rendre favorable. La Dame étoit généreuſe, ainſi il n'eut pas de peine à la mettre dans ſes intérêts; &, en lui contant toutes les traverſes qu'il avoit euës, il trouva le ſecret de la toucher, & d'entrer dans ſon cœur par la porte de la compaſſion, ce qui n'eſt pas, ſelon moi, la plus mauvaiſe route. Cette Dame qu'il ne m'a jamais nommé que la *Signora Marguareta*, s'intéreſſa vivement pour lui, ſans examiner quels étoient les motifs qui la faiſoient agir. *Don Franciſco* de ſon côté croyoit n'avoir d'abord que de la politique, enſuite de la reconnoiſſance : mais il trouva que ſon cœur étoit allé plus loin, & que les manieres douces & engageantes de la *Signora* l'avoient fortement engagé. C'étoit une femme d'environ vingt-ſix ans, mais qui paroiſſoit plus jeune; ſa taille étoit au-deſſous de la médiocre, & un peu chargée d'embonpoint, quoique ce ne ſoit

pas le défaut des *Catalanes* : mais enfin, ce défaut étoit réparé par un air de ſanté qui la rendoit fort appetiſſante. Elle avoit la gorge, le bras & la main très-bien taillez; mais la peau brune, comme la plûpart des femme de ſon Païs. Le tour de ſon viſage étoit beau, tous ſes traits réguliers : les yeux & la bouche étoit ſurtout d'une grande beauté; elle avoit les dents blanches, & avec un autre teint, & une taille plus fine, elle auroit pû paſſer pour belle femme. Un tour d'eſprit & de délicateſſe donnoit de l'agrément à tout ce qu'elle faiſoit. Elle avoit du penchant à la mélancolie; mais c'étoit une mélancolie douce & rectifiée par la raiſon, qui bien-loin de la rendre de mauvaiſe humeur, répandoit un air de tendreſſe dans toutes ſes manieres. C'étoit une femme toute occupée du ſoin de ſa famille, toûjours renfermée dans ſon Domeſtique, qu'on auroit crû n'être propre qu'à cela, & qu'on trouvoit pourtant propre à toute autre choſe. Lorſqu'elle avoit paru à la Cour, elle s'y étoit fait diſtinguer d'une maniere fort avantageuſe, & avoit par-là contribué à l'avancement de ſon mari qu'elle avoit épouſé par un effet de l'étoile, ſans que l'intérêt ni l'amour y euſſent de part. Le mariage fut fort heureux La *Signora* qui n'étoit point coquette, & qui avoit l'ame tendre, ſe donna toute entiere

entiere à ſon mari, & le mari de ſon coté ſe piquoit d'une fidelité ſi exacte ſur le chapitre de ſa femme, qu'elle ſe croyoit par-là dédommagée de tout ce qui pouvoit manquer d'ailleurs à ſa fortune. Ils eurent de beaux enfans qui furent l'objet de leur tendreſſe & de leur ſoin, & les ſept premieres années de leur mariage furent comme les ſept premieres du Regne de *Neron*. Il ſembloit que l'innocence des premiers ſiecles fût reſſuſcitée dans ce ménage où l'on voyoit regner la bonne foi & l'amitié: mais comme il n'eſt point de bonheur durable, celui de ces Epoux arriva à ſon terme, le mari s'ennuya d'une vie douce & tranquille, l'ambition s'empara de ſon ame, & l'obligea à ſe donner mille mouvemens: il formoit tous les jours de nouveaux projets, faiſoit des voyages à la Cour pendant que ſa femme qui n'imaginoit aucun plaiſir éloigné de lui, paſſoit les jours dans une mélancolie à faire pitié. Comme elle étoit avec diſtinction dans ſon Païs, bien des gens s'offrirent à la conſoler des fréquentes abſences de ſon mari. La *Signora* n'avoit garde d'accepter leurs offres. Le mari de ſon côté lui faiſoit entendre que la tendreſſe qu'il avoit pour elle l'obligeoit à travailler à ſa fortune: il la prioit d'y conſentir, & de ne pas s'abandonner, comme elle faiſoit, à la triſteſſe. La *Signora* déſeſ-

perant de pouvoir l'obliger à ſe fixer, prit enfin patience ; & comme il n'y n'y avoit pas moyen de vivre toûjours en recluſe, elle s'accoûtuma peu-à-peu à voir le monde pour diſſiper ſes chagrins. Son mari approuvoit ſa conduite, & lui recommandoit toûjours en partant de ſe bien divertir. Les femmes ont beaucoup plus de liberté en *Catalogne* que dans les autres Provinces d'*Eſpagne*, & la *Signora Marguareta* avoit des manieres aiſées qui plaiſoient infiniment à ceux qui s'attachoient à elle. Un jeune Abbé de ſon voiſinage parut le plus empreſſé : il étoit d'une des meilleures Familles du Païs, bien fait, & comme il étoit voiſin il avoit occaſion de voir ſouvent la *Signora*. Tout ſon ſoin fut donc de chercher à la deſennuyer, & ſe rendre agréable. Comme il ſçavoit qu'elle n'avoit d'attachement que pour ſes enfans, il les careſſoit, joüoit avec eux, & fit tant enfin par ſes complaiſances & ſes aſſiduitez, qu'il engagea la *Signora* à quelqu'eſpece de reconnoiſſance. On crut s'appercevoir qu'il étoit mieux que les autres dans ſon eſprit : cette préference lui fit des envieux, & quand le mari fut de retour, il ſe trouva des gens charitables qui l'avertirent de l'attachement que Monſieur l'Abbé avoit pour ſa femme. Il prit l'allarme là-deſſus, il examina les choſes ; & ne trouvant rien de

blâmable

blâmable dans la conduite de ſa femme, il étoit jaloux ſans oſer ſe plaindre ; il ſe repentoit de toutes ſes courſes, qui d'ailleurs n'avoient pas eu un ſuccès heureux : & comme il étoit obligé de faire encore un Voyage en Cour, il réſolut de mener avec lui la *Signora*, qui fut charmée de le trouver dans ſes ſentimens. Ils partirent enſemble pour *Madrid*, où elle ſe fit beaucoup d'amis. Son mari fut obligé de s'en retourner en Province quelque tems après, & la laiſſa à la Cour pour travailler à ſa fortune. La *Signora* y travailla ſi utilement, qu'en ſix mois de tems elle lui procura un établiſſement conſidérable, n'épargnant pour cela ni ſon bien, ni ſes ſoins. Charmée du ſuccès, elle revint triomphante trouver ſon mari. En approchant de ſon Païs elle croyoit le rencontrer partout, ne doutant pas qu'il ne vînt audevant d'elle ; mais elle ne le trouva nulle part, non pas même dans ſa maiſon lorſqu'elle arriva, quoiqu'elle eût eu ſoin de lui marquer le jour. Ce ſang-froid allarma la délicateſſe de la *Signora* : elle ne ſçavoit que penſer d'un pareil procedé. Tout le monde vint la féliciter ſur ſon retour, & ſur l'heureux ſuccès de ſon voyage. Le pauvre Abbé y courut des premiers, & le mari n'entra qu'après tous les autres. On le railla là-deſſus, & la *Signora* ne diſoit pas tout ce qu'elle en penſoit. L'Abbé cependant recommença de

plus

plus belle ſes aſſiduitez, & le mari ſentit renouveller ſa jalouſie ; il en donna même des marques à l'Abbé, qui chagrin de cela, & du peu de progrès de la *Signora*, l'avertit un jour des infidélitez que ſon mari lui avoit faites pendant ſon abſence, avec une créature qui lui étoit inferieure en tout. L'Abbé croyoit que la *Signora* pourroit être ſuſceptible de quelque ſentiment de vengeance ; & comme il auroit fort ſouhaité d'en être l'inſtrument, il lui fournit des témoins & toutes les preuves néceſſaires : ainſi le fait ne fut que trop averé. Le mari le nia pourtant, & fit là-deſſus des ſermens horribles ; mais il fut enſuite obligé de l'avoüer, ayant été ſurpris en flagrant délit. Cette avanture à laquelle il ſemble que toutes les femmes devroient s'attendre, cauſa un ſenſible chagrin à la *Signora*, qui ne faiſoit conſiſter ſon bonheur que dans la fidélité d'un époux qui prétendoit par-là ſe diſtinguer du reſte des hommes, & qui parloit là-deſſus comme un Saint. Le tems qu'il avoit choiſi pour lui faire infidélité aggravoit encore ſon crime, puiſque c'étoit pendant qu'elle ſacrifioit le bien que ſes parens lui avoient laiſſé, & qu'elle donnoit tous ſes ſoins pour ſon avancement. Elle vouloit ſur le champ quitter un homme auſſi ingrat ; mais il lui témoigna un ſi grand repentir, & fit tant de choſes pour l'appaiſer, qu'elle conſentit encore

d'aller

d'aller avec lui pour prendre poſſeſſion du nouvel Emploi qu'elle lui avoit procuré ; mais elle n'y conſentoit qu'à condition qu'elle ne ſeroit plus la duppe de ſa bonne foi, & qu'elle ne refuſeroit plus de ſe faire un amuſement comme toutes les autres femmes du Pays, afin de tâcher par-là d'être moins ſenſible aux chagrins qu'il lui avoit donnez. Le mari qui ſe voyoit dans ſon tort, conſentit à tout. Le pauvre Abbé ne fut pourtant pas payé de ſon droit d'avis ; la *Signora* partit avec ſon époux, & *Don Francisco* qui la trouva dans l'heureuſe diſpoſition dont je viens de parler, profita de la conjoncture. Ils n'avoient pas encore démêlé les ſentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre, lorſque le mari s'en apperçut, & la *Signora* n'y auroit pas pris garde ſi une de leurs amies ne le lui eût fait remarquer. *Don Franciſco* n'oſe vous regarder, lui dit-elle, un jour qu'ils dînoient enſemble. D'où vient, dit la *Signora*, avec précipitation. C'eſt, répondit l'autre, qu'il craint que votre mari n'en ſoit jaloux. Cela ſurprit la *Signora*, elle examina mieux les choſes, & elle s'apperçut en effet que ſon mari étoit de mauvaiſe humeur Tout le monde comprit bien-tôt qu'il avoit martel en tête. *Don Franciſco* en parla à la *Signora*, & prit de là occaſion de lui faire une eſpece de déclaration de la

maniere

maniere du monde la plus fine & la plus délicate. La *Signora* ne fut pas fâchée d'avoir un moyen de ſe venger de ſon mari en lui donnant un peu d'inquiétude, & enfin, elle commença à goûter plus de douceur qu'elle n'en avoit imaginé dans la vengeance. Le mari qui craignoit qu'elle ne pouſsât le reſſentiment trop loin, donna à *Don Franciſco* permiſſion de retourner chez lui, afin de l'éloigner de ſa femme. La clairvoyante amie qui avoit pénetré là premiere les ſentimens de ces trois perſonnes, avertit la *Signora* de ce qui ſe paſſoit: elles furent enſemble à la Meſſe, où *Don Franciſco* les vint joindre, car en Eſpagne toutes les affaires de galanterie ſe traitent dans les Egliſes. *Don Franciſco* leur apprit qu'il venoit de recevoir ſon audience de congé. Cette nouvelle frappa la *Signora Margueta*. Vous partez donc, Monſieur, dit-elle à *Don Franciſco!* Il le faut bien, Madame, répondit-il, puiſque Monſieur votre époux me le permet: ce ſeroit faire peu de cas de ſes graces que de n'en pas profiter, & vous ſçavez les meſures que j'ai à garder avec lui: mais, ajoûta la *Signora*, ſi quelqu'un vous prioit de reſter, que feriez vous? C'eſt ſelon les gens qui m'en prieroient, Madame, répondit-il. J'ens connois, dit-elle, qui ne voudroient pas s'expoſer au refus: & j'en connois, dit

Don

Don Franciſco, que je ne ſçaurois refuſer, quand il faudroit riſquer ma vie pour leur donner cette marque de mon obéïſſance. Reſtez donc, dit la *Signora*, il ne vous en coutera pas tant; imaginez pour cela quelque prétexte, & je me charge de faire gouter vos raiſons à mon mari. En diſant cela elle monta dans ſa litiere. *Don Franciſco* qui avoit la fiévre quarte exagera un peu ſon mal, & dit, qu'il n'étoit pas en état de ſe mettre en chemin. La *Signora* appuya cela, & le mari qui avoit de grands égards pour elle n'oſa être d'un autre avis, ni trouver mauvais qu'elle prît ſoin de ce malade. Elle lui faiſoit faire des boüillons, & comme le Commandant tenoit table, *Don Franciſco* mangeoit chez lui les jours qu'il n'avoit pas la fiévre; & quand on faiſoit quelque revûë, il ſuppoſoit toûjours quelque indiſpoſition pour reſter auprès de la *Signora*, & profiter de l'abſence du mari. *Don Franciſco* ne pouvoit vivre un moment ſans la *Signora*, qui de ſon côté s'ennuyoit partout où il n'étoit pas. On n'a jamais vû des perſonnes avoir des ſentimens ſi pareils. Lorſque *Don Franciſco* expliquoit le ſien à la *Signora*, elle croyoit qu'il avoit pénetré ſes penſées, & il lui ſembloit que c'étoit elle qui parloit : Jamais ſimpathie ne fut ſi forte, & ne fit d'effet ſi prompt. Comme la *Signora* n'aimoit point le déguiſement,

ment, elle ne laiſſa pas ignorer à *Don Franciſco* le progrès qu'il avoit fait dans ſon cœur ; mais en même tems elle lui fit connoître qu'il devoit borner là tous ſes deſirs. Il eut beau tenter de pouſſer ſon bonheur plus loin, il n'y eut pas moyen, & il comprit qu'il perdroit tout s'il s'obſtinoit à vouloir tout gagner. Il fallut donc qu'il ſe contentât de ce qu'on vouloit lui donner, puiſque la vertu de la *Signora* mettoit des bornes à la vengeance. Elle lui promit toute ſa tendreſſe, & exigea de lui qu'il ne demanderoit pas autre choſe. Les conditions de ce Traité furent ſi bien obſervées, que *Don Franciſco* m'a juré, que s'étant trouvé dans les ſuites tête-à-tête avec cette Dame, il n'avoit jamais oſé faire la moindre tentative. Après avoir reſté quelque tems dans le lieu où elle étoit, il fut obligé d'en partir, leurs adieux furent tendres ; la *Signora* lui promit de l'aimer toûjours, & avec cette eſperance il partit un peu moins affligé. Quelque tems après il eut ordre d'aller ſervir en *Allemagne*. Ce fut un ſurcroît de chagrin pour lui ; & ne pouvant pas ſe réſoudre à s'éloigner ſi fort de ſa *Signora* ſans la revoir encore une fois, il fut encore dans le lieu où elle étoit, ſous prétexte de conferer avec le Commandant ſur des choſes qui regardoient le ſervice. *Don Franciſco* trouva la *Signora* toûjours auſſi

tendre

tendre & auſſi ſincere; mais toûjours auſſi vertueuſe. Elle étoit même ſi délicate là-deſſus, qu'elle auroit trouvé très-mauvais qu'il eût ſouhaité de la trouver moins rigide. Elle prétendoit que lorſqu'on aime veritablement on doit ſacrifier tous ſes deſirs à la perſonne aimée, & les étouffer même, de-peur de lui déplaire. *Don Francisco* tâchoit de lui perſuader qu'il avoit moins en vûë de chercher ſon plaiſir, que de s'aſſurer de ſon cœur par quelque marque réelle de ſa tendreſſe. Cette diſpute dura long-tems; la *Signora* n'étoit pas d'humeur à donner de certaines marques de confiance; elle ne vouloit pas non-plus le laiſſer partir mécontent, il falloit trouver un milieu à cela, qui fut d'établir un commerce de lettres. La *Signora* permit à *Don Francisco* de lui écrire tout ce qu'il auroit ſur le cœur, & lui promit de lui répondre ſur le même ton: il fallut qu'il ſe contentât de cela, & pendant trois ans d'abſence ils s'écrivirent les plus jolies lettres du monde. J'en ai vû quelques-unes: tout rouloit ſur les beaux ſentimens exprimez avec beaucoup de délicateſſe, & l'on y remarquoit un fond de vertu au-travers d'une grande tendreſſe. Après trois ans d'abſence ils eurent le plaiſir de ſe revoir, mais toûjours ſur le même pied, quoique l'abſence du Commandant qui étoit allé en

Cour

Cour, leur laiſsât une entiere liberté; & ce fut dans ce tems-là que ſe trouvant ſeuls à la campagne, *Don Franciſco* m'a juré qu'il avoit paſſé des nuits entieres, pendant les ardeurs de l'été, à prendre le frais avec la *Signora*, ſans avoir jamais oſé riſquer la moindre propoſition ſcabreuſe, parcequ'il en connoiſſoit l'inutilité, & qu'il ne vouloit pas lâcher, ni rompre, les conditions de leur marché, & elle l'avoit ſi bien accoûtumé à ſes manieres, qu'il étoit plus content lorſqu'elle lui permettoit de baiſer ſa main, que s'il avoit obtenu les plus grandes faveurs de quelqu'autre. Il étoit ſûr d'être aimé, & il ſentoit une ſi grande joye de l'être d'une perſonne de cette vertu, que cela augmentoit ſon eſtime pour elle & ſon attachement. Il me contoit qu'un jour qu'ils entendoient la Meſſe enſemble dans l'Egliſe des Jacobins, il lui prit un ſi grand entouſiaſme de tendreſſe, que lorſqu'on leva le Saint Sacrement, il lui dit: Madame, je vous jure devant le Dieu que je croi là préſent, que je n'aimerai jamais que vous, & que je vous aimerai toute ma vie. Vous trouverez ſans doute extraordinaire qu'on ait de pareilles converſations dans une Egliſe: mais, comme je vous l'ai déja dit, en *Eſpagne*, les Scénes les plus tendres ſe paſſent dans les lieux les plus Saints. *Don Franciſco* fut encore obli-

gé de s'éloigner de la *Signora*. Le commerce des lettres recommença, & ce manége dura cinq ans, ſans que le mari en eût le moindre ſoupçon. Il ſçavoit bien que ſa femme eſtimoit *Don Franciſco*; mais il ne ſçavoit pas qu'elle eût des correſpondances avec lui, tant les meſures qu'elle avoit priſes étoient juſtes. Il arriva pourtant un accident qui penſa tout gâter. La *Signora* ſe trouva ſi mal un ſoir, qu'elle crut n'avoir plus qu'un moment à vivre. Dans cet état, ſa plus grande inquietude étoit de penſer qu'après ſa mort on trouveroit les lettres de *Don Franciſco*; c'eſtpourquoi faiſant un effort ſur ſa foibleſſe, après avoir prié ſon mari de la laiſſer un moment ſeule, elle ſe leva & les brûla toutes, après quoi elle ſe remit au lit pour y attendre la mort qui lui fit quartier ce coup-là. Sa ſanté ſe rétablit; elle écrivit & reçut encore d'autres lettres, & enfin, malgré toutes ſes précautions, un jour qu'elle avoit oublié ſes clefs en allant à la Meſſe, une de ſes ſuivantes voulant faire ſa cour au mari, l'avertit que le cabinet de Madame étoit ouvert. Le mari curieux foüilla dedans, & trouva une lettre dont le ſtile réveilla ſa premiere jalouſie. Il en fit reſſentir les effets à ſa femme, qui lui avoüa ingénument qu'elle n'avoit d'abord regardé *Don Franciſco* que comme l'inſtrument de ſa vengeance; que dans les ſuites

ſuites elle n'avoit pû ſe défendre de l'aimer ; mais que ſa vertu ne lui permettant pas d'aller plus loin, elle n'étoit pas femme à pouſſer la vengeance à bout en uſant de repréſailles avec lui. Le mari ſentit la force de ce reproche, & diſſimulant ſon chagrin, réſolut d'obſerver ſa femme, & de ſurprendre les lettres qu'elle écrivoit à *Don Francisco*, pour voir s'il ne trouveroit pas quelques preuves de ſa prétenduë infidelité. Deſorte qu'un jour qu'il ſçut qu'elle avoit écrit, il fut lui-même de ſon autorité enlever la lettre à la poſte, quelque danger qu'il y eût à faire un coup auſſi hardi, puiſque les Bureaux des Poſtes ſont des lieux ſacrez. Cependant il ne trouva pas dans cette lettre ce qu'il craignoit : au contraire, la *Signora*, après avoir averti *Don Franciſco* de ce qui ſe paſſoit, lui diſoit, que comme elle ne ſe reprochoit rien, elle ne craignoit rien non-plus ; que le témoignage de ſa conſcience la rendoit tranquille, & lui faiſoit attendre ſans inquietude le ſort qu'on lui préparoit : elle le prioit de ne ſe point allarmer ſur ſon ſujet, & de n'être pas ſurpris s'il ne recevoit plus de ſes lettres, puiſqu'elle ne pouvoit lui écrire ſans riſquer. Après cela elle lui donna mille tendres aſſurances d'une conſtance éternelle. Le mari fut ſurpris de trouver dans cette lettre tant de ſujets de plaintes & d'admiration.

Il

Il ne pouvoit penſer ſans fureur à l'attachement de ſa femme : mais ſa vertu le charmoit, & lui faiſoit connoître le mérite d'un cœur qu'il ſe reprochoit de n'avoir pas aſſez bien ménagé. Enfin, après avoir bien penſé à ce qu'il devoit faire dans une occaſion ſi délicate, il rejetta toutes les réſolutions violentes, & prit celle de mener encore une fois ſa femme à la Cour. Pour cela il fit promptement atteler un carroſſe ; & comme le Cocher ſe trouva mal dès la premiere journée, plûtôt que d'attendre qu'il en fût venu un autre, il ſe fit mener par un de ſes valets qui les verſa d'un pont en bas dans un foſſé, & tout cela pour ne pas donner le tems à *Don Francisco* d'être averti de leur marche. Ce pauvre amant de ſon côté ne recevant point de réponſe, étoit dans une grande peine ; & ne ſçachant que penſer de ce ſilence, il riſqua le tout pour le tout, prit la poſte & ſe rendit chez le Commandant. On lui dit qu'il étoit parti : il demanda d'abord Madame, & il fut fort ſurpris d'apprendre qu'elle étoit partie auſſi. Il parut même ſi ſaiſi, qu'un domeſtique à qui il fit pitié, tâcha de le conſoler en lui diſant qu'ils étoient allez à *Madrid*. *Don Francisco* courut après ſans pouvoir les joindre, parceque le Commandant prenoit des routes détournées ; ſi bien que le pauvre amant, que ſon devoir appelloit

auprès

auprès de *Barcelone*, fut obligé d'y aller, pendant que le Commandant ne ſongeoit qu'à dépayſer ſa femme. Dès qu'ils eurent fait quelques journées, il tâcha de ſe raccommoder avec elle ; il lui conta qu'il avoit ſurpris la lettre qu'elle avoit écrite à *Don Franciſco*, & qu'il y avoit trouvé dequoi calmer toutes ſes craintes & détruire ſes ſoupçons; qu'une vertu comme la ſienne méritoit des trophées, puiſqu'il n'eſt rien de ſi difficille que de réſiſter à ce que l'on aime; qu'il admiroit ſa ſageſſe, mais qu'il avoit cru qu'il étoit de la prudence de la tirer des occaſions, & en ne ſe ſéparant jamais plus d'elle, lui faire oublier par ſes tendreſſes, les ſujets de chagrin qu'il lui avoit autrefois donnez, qu'il devoit avoir expié par tout ce que ſa jalouſie lui avoit fait ſouffrir. La *Signora* qui avoit un bon cœur, fut fort aiſe de le trouver d'humeur à compoſition, & ils arriverent fort bons amis à la Cour. *Don Franciſco* n'oſoit plus écrire, & ne ſçavoit que devenir, quand il s'aviſa d'écrire en droiture au Commandant ſur quelques affaires qui regardoient le ſervice, & de lui donner ſon adreſſe, eſperant que la *Signora* pourroit peut-être voir cette lettre & en faire ſon profit. La choſe arriva comme il l'avoit penſé : la *Signora* fut par-là inſtruite du lieu où il étoit, & elle lui écrivit une lettre qui lui a été renvoyée

renvoyé ici, dans laquelle elle lui rendoit compte de ſon voyage, & des raiſons qui l'avoient cauſé; & c'eſt-là le motif qui lui fait ſouhaiter ſa liberté avec tant d'empreſſement: c'eſt auſſi celui qui fait que je m'intéreſſe pour lui. J'eſpere qu'il ſera bientôt échangé, & je me fais un plaiſir de pouvoir y contribuer. C'eſt quelque choſe de ſi beau qu'une femme qui aime véritablement, & qui aime ſans foibleſſe, que je ne puis aſſez admirer la *Signora Marguareta*. Après cela, que nos petits-maîtres, & ceux qui, à leur exemple, ſe donnent de faux airs, viennent nous dire qu'on ne peut pas aimer ſans crime; que cela n'a jamais été que dans l'imagination de *Calprenede* & de *Scuderi*; que les hommes n'ont jamais été aſſez fols pour ſe repaître de la fumée: voici un exemple qui dément tous ces diſcours, & malgré la dépravation du ſiecle, il eſt encore des femmes qui ſçavent ſe tenir dans les bornes que la vertu preſcrit, & des hommes aſſez raiſonnables pour connoître le mérite d'un bon cœur, & pour ſe contenter de le poſſeder; mais par malheur ces exemples ne ſe trouvent guéres à *Paris*, où l'on ne voit plus de belle paſſion. Après avoir obtenu de Mr. de *Vendôme*, que *Don Franciſco* ſeroit échangé à la premiere occaſion, & après que mon mari eût fini les affaires qui l'avoient obligé d'aller à *Per-*

pignan, nous en partîmes pour revenir ici. Nous paſsâmes au *Mont-Loüis* où Monſieur d'*Urban*, oncle de Madame d'*Urban*, d'*Avignon*, qui eſt Gouverneur de cette Place, nous régala parfaitement bien. Monſieur de *Melliant* Evêque d'*Alet*, ſucceſſeur de cet illuſtre Monſieur *Pavillon*, dont la pieté & la fermeté ont fait tant de bruit, nous traita auſſi magnifiquement dans ſon Palais Epiſcopal. Enfin après avoir paſſé par des chemins impratiquables & impratiquez, grimpé des montagnes où les ſeules chévres ont droit d'aller, nous ſommes arrivez tombant-là, levant ici, avec quantité de bêtes féroces que nous avons amenées avec nous, & une grande abondance de gibier. Je voudrois être à portée de vous envoyer non-ſeulement des perdrix rouges, mais auſſi des perdrix blanches; je n'en avois encore vû que dans les Pirenées: j'ai vû auſſi des faiſans. Enfin le pays d'où je viens eſt un pays très-propre à faire bonne chere, mais non pas à faire rouler le carroſſe. J'ai été obligée de faire aller le mien par un autre chemin, & de prendre des litieres. Comme cette Lettre eſt déja aſſez pleine, je ne vous ferai pas un plus long détail de tout ce que j'ai vû dans ce pays ſi raboteux, ni de la ville de Perpignan; car outre que je n'y ai pas fait un long ſéjour, l'hiſtoire de la *Signora Marguareta* & de

Don

Don Francisco, m'a menée un peu trop loin, & je ne dois pas abuser de votre patience, ni de mes forces ; car après un voyage comme celui que je viens de faire, je dois naturellement avoir besoin de repos : il n'y a pourtant pas moyen d'en prendre. Je suis accablée de visites ; le Prince de *Dannemark* m'a fait l'honneur de me venir voir avec les Seigneurs de sa Cour ; ils mont assurée que la paix seroit bien-tôt concluë, & jusqu'ici j'ai remarqué que toutes les nouvelles qui me sont venuës par eux ont été véritables. Il y a ici une Academie de Beaux Esprits, où l'on donne tous les ans des bouts-rimez, qu'il faut remplir à la loüange du Roi, & qui doivent être suivis d'une priere en quatre Vers pour Sa Majesté, & d'une Sentence Latine qui convienne au sujet. On envoye ces bouts-rimez par tout le Royaume, afin d'exercer les personnes d'esprit, & celui qui réussit le mieux emporte le prix. Voici les Vers qui viennent d'être trouvez les meilleurs : on dit que c'est une femme de condition qui les a faits, & la maniere dont elle s'y prend pour loüer le Roi dans ce qui est véritablement à lui, a quelque chose de nouveau & de délicat, qui lui a attiré le suffrage de tous les connoisseurs : vous m'en direz vôtre sentiment. C'est un Sonnet au moins.

Que ne ſuis-je, Loüis, plus belle que l'Aurore!
Que ne puis-je compter des Rois pour mes Ayeux!
Je te préférerois au plus brillant des Dieux;
Je le dis hautement, perſonne ne l'ignore.

Dans ces vaſtes Jardins les délices de Flore,
Où la nature cede à l'Art ingénieux,
Je ferois mon plaiſir d'un regard de tes yeux,
Sans ſonger à l'éclat que ta grandeur arbore.

Grand Roi, lorſque mes yeux te trouvent ſans pareil.
C'eſt moins par ta Couronne & ton riche appareil,
Que par tant de vertus dont tu ſers de modéle.

Ah! que n'es-tu touché de mes tendres accens,
Mon cœur toûjours rempli d'une flâme fidele,
Brûleroit pour t'offrir un précieux encens.

VOICI LA PRIERE.

Seigneur fais que Loüis, *dans une paix profonde,*
Soit toûjours craint, aimé de tout cet Univers:
Conſerves-le, grand Dieu, pour le bonheur du monde,
Et permets pour le mien, qu'il approuve ces Vers,
Et la Sentence.

Me plus virtus quàm Sceptra movet.

Je ne puis mieux finir cette lettre que par des vœux pour Sa Majeſté, & en vous aſſurant que je ſuis toûjours, Madame, votre très-humble.

LETTRE

LETTRE XVIII.

DE PARIS.

ENfin, Madame, nous avons la Paix : le Roi reçut hier cette nouvelle par Monſieur de *Celly*, fils du Plénipotentiaire de *Harlay* : &. ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'il la ſçavoit déja avant l'arrivée de cet Envoyé, qui ne voulant pas fatiguer ſa petite perſonne, ſe repoſoit de tems en tems ſur ſa route, & répandoit, en chemin faiſant, la nouvelle qu'il étoit chargé d'apporter. Le Roi ſurpris de ne le voir pas arriver, dit un ſoir à table, qu'il ne comprenoit pas ce qui pouvoit arrêter Monſieur de *Celly* en chemin. Ah! Sire, s'écria *Monſieur*, Votre Majeſté ne connoît donc pas *Celly*, *c'eſt le plus mauvais Courier du monde. La Ducheſſe de* Choiſeüil *en pourroit dire des nouvelles; car il n'y a pas long-tems qu'il lui fit l'affront de la laiſſer en chemin, après s'être engagé de courir avec elle.* On rit un peu du Panégyrique que *Monſieur* fit du pauvre *Celly*, qui arriva après coup. Comme on prétend que cette Paix n'eſt pas avantageuſe à la France, on n'en a pas marqué beaucoup de joye. Elle a fourni matiere à

quantité de Satires contre les Plénipotentiaires, & même contre la Cour. Cela a fait de la peine au Roi qui s'étoit attendu à voir de grandes réjoüissances; & comme il a témoigné son étonnement là-dessus, on a fait les Vers que voici:

Le Roi, dit-on, *est fort surpris*,
En donnant la paix à la France,
De voir le Peuple de Paris
Témoigner tant d'indifférence.
Pour calmer un peu nos esprits,
La paix n'est pas la seule voye,
Qu'il traite ses Sujets comme ses Ennemis:
Qu'il rende ce qu'il leur a pris,
Il verra de beaux feux de joye.

Le Roi d'*Angleterre* que l'on appelle le Roi *Guillaume*, pour le distinguer de celui de *Saint Germain*, a envoyé ici son favori Mylord *Portland*, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, & Monsieur d'*Odyck* y est venu de la part des Etats Généraux. On a fait des entrées magnifiques à ces Ministres, & c'est à présent quelque chose de beau à voir que Paris: il y a une quantité prodigieuse d'Etrangers qui ont tous des équipages magnifiques, & qui font beaucoup de dépense. Le Roi *Jacques* que l'on avoit flatté de la douce esperance de remonter sur le Thrône, & qui semble à présent devoir y renoncer,

renoncer, trouve le ſecret de ſe réjoüir d'une paix faite à ſes dépens, parcequ'on pourra, dit-il, avoir préſentement ſans peine des chevaux Anglois. Que dites-vous de cela? Eſt-ce fermeté? Eſt-ce indolence? Je n'en ſçai rien, & je vous laiſſe la liberté de loüer, ou de blâmer, ſuivant que vous le trouverez à propos. Je loüe avec vous les ſentimens de la *Catalane* dont vous avez bien voulu me conter l'Hiſtoire: c'eſt un caractere de femme qui me plaît beaucoup; mais ce ſont des exemples qu'il vaut mieux admirer qu'imiter. Il y a ici trois ou quatre procez qui font grand bruit: on n'entend autre choſe dans les ruës que crier des *Factums*, & des *Arrêts* pour les Monnoyes dont le prix hauſſe & baiſſe tous les jours ſelon le bon plaiſir de Sa Majeſté. A l'égard des procez, outre celui de *Boiſſergent* qui n'eſt pas encore vuidé, il y en a d'autres qui ne ſont pas moins extraordinaires. Madame de la *Pivardiere*, atteinte & convaincuë d'avoir fait aſſaſſiner ſon mari, après avoir été condamnée dans ſon pays, à la peine dûë à ſon crime, a été menée ici pour y voir confirmer ſa Sentence, & le Prieur de *Miſeré* que les témoins ont dit avoir été l'aſſaſſin, a été auſſi conduit à la Conciergerie tout chargé de fers. Le crime étant averé on ſe préparoit à voir ces deux perſonnes en Gréve, lorſqu'il a paru tout

d'un coup un homme ſe diſant Monſieur de la *Pivardiere*, mari de ladite Dame. Cet homme s'eſt venu mettre en priſon de ſon pur mouvement ; & comme on prétend que Monſieur de la *Pivardiere* a été maſſacré depuis pluſieurs années, on a demandé à celui-ci où il s'étoit tenu pendant ce tems-là ? Il a répondu que s'étant marié à une autre femme, il n'avoit plus oſé ſe montrer dans ſon pays ; que la même raiſon l'avoit obligé à changer de nom ; mais que dès qu'il avoit ſçu que l'on accuſoit ſa femme de l'avoir fait mourir, il s'étoit cru obligé en conſcience de venir lui ſauver la vie en déclarant la verité. Cependant les témoins dépoſent avoir vû Monſieur de la *Pivardiere* percé de coups, celui-ci aſſure n'avoir jamais eu aucun mal, & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'il répond à toutes les queſtions qu'on lui fait. Madame le *Camus* qui avoit été à l'école avec Monſieur de la *Pivardiere*, eut la curioſité d'aller voir celui-ci en priſon, & fut ſurpriſe de ce qu'il lui conta tous leurs petits jeux d'enfans. Enfin les Juges n'y comprennent rien. On eſt aſſuré que Madame de la *Pivardiere* a fait aſſaſſiner ſon mari, cependant on ne peut pas éviter de l'abſoudre. C'eſt ſur cette affaire que *Dancourt* a pris le modele de ſon *Mari retrouvé*. L'autre procès eſt celui des Juges de *Mantes* qui ſont auſſi en priſon, pour

pour avoir fait une injuſtice bien criante. Un bon Gentilhomme de ce païs-là avoit une Terre qu'un de ces Juges convoitoit, parcequ'elle étoit comme on dit ; à ſa bienſéance. Ce Juge lui fit propoſer de la lui vendre : & comme le bonhomme ne voulut point tôper à ſa propoſition, le Juge lui fit dire qu'il s'en repentiroit; & en effet, il lui tint parole. Il fit une exacte recherche de la vie & des mœurs de ce Gentilhomme, & enfin après avoir bien cherché, il a trouvé des gens qui ont déclaré que vingt ans auparavant il avoit volé un cochon à ſon Curé. Sur cette dépoſition on le fit arrêter, & on lui fit enſuite offrir la liberté à condition qu'il feroit bon marché de ſa Terre. Le pauvre homme avoit un jour de Mardi-gras, fait enlever le cochon du Curé ; mais ç'avoit été par plaiſanterie, & pour avoir occaſion de ſe divertir de l'avarice du Prêtre, qui fut prié d'en manger ſa part, & qui n'avoit jamais fait la moindre plainte là-deſſus ; ainſi il n'y avoit pas la moindre apparence d'en faire un cas pendable. Les Juges de *Mantes* l'ont pourtant fait. Monſieur de *Serrieres* qui eſt le Gentilhomme dont je parle, fut condamné là-deſſus par ces Juges iniques, & quoiqu'il en appellât ici, on le pendit toûjours par proviſion à l'âge de quatre-vingts ans. Cette affaire eſt ſi criante, que la Nobleſſe

de ſon païs eſt venuë en pourſuivre la vengeance, & Monſieur de *Cléodoret* Capitaine dans *Champagne*, eſt à leur tête. Les Juges de *Mantes* ſont en priſon, & ont déja fait offrir quarante mille francs à la fille du défunt : on dit qu'ils ont mis Madame de *Pontchartrain* dans leurs intérêts : il n'en falloit pas moins pour ſauver leur vie; mais cette protection ne ſçauroit garantir leurs Charges, ni les garantir eux-mêmes de l'éxil à quoi tout au moins ils ſeront condamnez. La mémoire du mort a été réhabilitée, & les malheureux Juges ſeront obligez de faire Amande-honorable ſur ſon tombeau, la torche au poing. Cela ne le fera pas revenir, & je croi que la peine du Talion ſeroit bien dûë à ceux qui l'ont ſi injuſtement condamné. On ne voit dans la vie que des injuſtices Madame de *Nemours* ſe plaint de celle qu'elle prétend que le Parlement lui a faite en faveur du Prince de *Conti* au ſujet de l'affaire de *Neufchatel*, & elle s'en plaint ſi haut, qu'elle n'a pas fait de façon de dire au Roi, que ſi Sa Majeſté avoit un procès contre le Prince de *Conti*, elle le perdroit infailliblement. Il court là-deſſus une Chanſon, que les uns croyent venir de cette Ducheſſe irritée, & que d'autres diſent ſortir de l'Hôtel de *Vendôme*.

Conti

Conti *avoit par ſes malheurs,*
Des ſa tendre jeuneſſe,
Des Courtiſans gagné les cœurs,
Des Peuples la tendreſſe:
Aujourd'hui ſes fauſſes grandeurs
Font voir ſa petiteſſe.
Ce grand Prince, à ce que je voi,
Enfin ſe rend juſtice,
Et lui qui pouvoit être Roi,
Eſt Courtiſan du Suiſſe.
Plaider la Veuve eſt moins l'emploi,
*D'*Achille *que d'*Uliſſe.

Le Prince de *Conti* eut diſpute avec Monſieur le Grand-*Prieur* au ſujet du jeu. Le Roi informé de cette affaire, fit mettre le Grand-*Prieur* en priſon, & l'obligea à demander pardon à ce Prince, qui comme Prince du Sang, pouvoit devenir ſon Roi, & pour lequel par conſéquent il doit avoir du reſpect. Le Grand-*Prieur* n'eut pas de peine à faire cette démarche, ou du moins ne témoigna pas qu'elle lui en fît. Cependant, comme les Meſſieurs de *Vendôme* ont à leurs gages des Poëtes fameux, on croit que la Chanſon que je viens de vous dire pourroit bien être une ſuite de cette affaire, & l'ouvrage de *Campiſtron* ou de *Palaprat*. La brune *Loiſon* vient d'épouſer un Gentilhomme nommé Monſieur *Cornu*. Ce nom paroît fait exprès, & convient parfai-

rement bien au ſujet. La Demoiſelle eſt belle ; & comme elle a ſçu mettre à profit ſes attraits, elle a ramaſſé de grands biens, dont elle a ébloüi le bonhomme *Cornu*. Ce mariage a donné lieu à bien des plaiſanteries. Vous ſçavez qui ſont les *Loiſons*, ainſi je ne vous en dirai pas davantage. Le mariage de Mademoiſelle avec le Duc de *Lorraine*, qui a été le Sceau de la Paix, a cauſé ici de la joye, & de la triſteſſe : cette Princeſſe eſt ſi aimable & ſi aimée, qu'on n'a pû ſans douleur la voir éloigner, quoiqu'on doive ſe réjoüir de ſon établiſſement. Monſieur le Duc d'*Elbeuf* l'a épouſée pour le Duc de *Lorraine*, qui comme vous ſçavez eſt ſon proche parent. Madame a beaucoup pleuré en ſe ſéparant de cette chere fille : Le Roi lui avoit fait eſperer autrefois qu'elle reſteroit en France, & qu'on la marieroit avec *Monſeigneur* ; mais la politique veut que ce Prince paſſe ſa vie en viduité, & Mademoiſelle a été obligée de prendre parti ailleurs. Je ne ſçai comment la conſcience s'accommode de tout cela : c'eſt au Pere la *Chaiſe* qui dirige celle du Roi à décider de pareils cas, à nous de nous taire, & à *Madame* à prendre patience quand on lui manque de parole. On prétend même que le Roi n'avoit jamais eu deſſein de lui tenir celle-là, & qu'il ne la lui avoit donnée que pour adoucir le chagrin que cette Princeſſe

ceſſe avoit du mariage de ſon fils. J'aurois encore mille choſes à vous dire, mais la poſte va partir. Ce ſera pour une autre fois, cependant

Je ſuis, &c.

LETTRE XIX.

DE TOULOUSE.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, de la bonté que vous avez de me mander ce qui ſe paſſe à *Paris*; vous ne ſçauriez croire le relief que cela me donne ici, où l'on ne juge des gens que par la quantité de correſpondances qu'ils entretiennent. Cela eſt ſi vrai qu'il n'y a point de femme de Condition qui ſe laiſſe voir chez elles les jours de poſte, un laquais a toûjours ordre de dire dans ce tems-là, que Madame fait ſon ordinaire, & ces animaux s'expriment quelquefois là-deſſus en des termes qui font faire les plus plaiſantes équivoques du monde. La ſœur de Monſieur d'*Hermenonville*, qui eſt ici mariée au Préſident de *Monbrun*, voulut ſe laiſſer voir dans un de ces jours où les Dames veulent qu'on les croye occupées à écrire : celle-ci étoit nouvelle-venuë à *Toulouſe*, & ne ſçavoit pas encore les Us

& Coûtumes du païs : mais ſon mari la redreſſa bien vîte. Fy donc, Madame, lui dit-il, une femme de votre rang ne doit pas recevoir des viſites aujourd'hui, & là-deſſus il donna ordre qu'on dît à la porte, que Madame faiſoit ſes dépêches. Jugez après cela ſi je ne dois pas me faire honneur à tous égards des Lettres que je reçois de vous, chacun me fait la Cour pour les voir, & j'ai à l'heure qu'il eſt, un double intérêt à ſouhaiter d'en recevoir plus ſouvent. Cependant elles deviennent tous les jours plus rares, & je n'oſe quaſi m'en plaindre, parceque je m'imagine que vous avez quelque occupation plus agréable. Celle des Dames de *Toulouſe* eſt de ſe divertir aux dépens les unes des autres : c'eſt à qui ſe déchirera le mieux; & comme elles ont beaucoup d'eſprit, elles donnent là-deſſus des Scénes qui réjoüiſſent les Spectateurs. Il y a quelque-tems qu'une Dame de Campagne nommée Madame de la *Riviere*, vint ici pourſuivre un procès : elle fut voir les femmes de ſes Juges, & Madame de *Frauſt* & quelques autres, qui comme elles ne ménagent pas le prochain, jugerent à propos d'en faire leur joüet. Madame de la *Riviere* avoit de l'eſprit, mais plus de lecture que d'uſage du monde; ainſi il ne fut pas difficile de la faire donner dans le paneau. Ces Dames lui donnerent

rent rendez-vous à *Freſcati*, & ne manquerent pas de l'y aller joindre. La Campagnarde qui ne connoiſſoit pas le Prince de *Dannemarc*, pria ſes bonnes amies de le lui montrer, elles lui firent voir le Chevalier de *Benac*, & lui dirent que c'étoit le Prince. Le Chevalier de ſon côté ſoûtint fort bien le perſonnage qu'on vouloit lui faire joüer: Il aborda ces Dames comme un homme qui ſe dérobe à la foule importune de ſa Cour, & leur dit qu'il avoit été bien-aiſe de venir un peu reſpirer en repos. Ces Dames voulurent ſe retirer par reſpect; mais le faux Prince les retint, & demanda avec empreſſement le nom de celle qu'il voyoit pour la premiere fois. Les Dames lui dirent que c'étoit Madame de la *Riviere*: il parut tout d'un coup charmé de ſes agrémens; & comme Madame de *Frauſt* étoit groſſe, il la pria de le faire parrain de ſon enfant, & de lui donner cette belle Etrangere pour commere. Là-deſſus voulant ſoûtenir le caractere de la Nation dont il empruntoit le nom, il envoya chercher du vin, & but à la ſanté des Dames; qui burent auſſi à leur tour. Madame de la *Riviere* ne put s'en défendre, puiſque c'étoit elle qui étoit l'Heroïne de la piece. Le Prince lui donna rendez-vous pour le lendemain chez Madame de *Montaigu*, femme du Procureur Général. On eut ſoin cependant qu'elle ne vît perſonne

perſonne qui pût la détromper, & on mit des gens auprès d'elle qui la garderent à vûë juſqu'à ce qu'elle ſe mît au lit. Le lendemain deux de ces Dames charitables furent la prendre en carroſſe pour la mener dans le lieu marqué: Elle y trouva le prétendu Prince dans un fauteüil qu'on avoit placé ſous un Dais. Quantité de Dames toutes fort parées, qui formoient un cercle autour de lui, des Meſſieurs fort dorez qu'on diſoit être les Seigneurs *Danois*, ſembloient compoſer la Cour de ce Prince, & étoient tous débout autour de lui. Dès que Madame de la *Riviere* entra, le Prince témoigna une grande joye; il la fit aſſeoir auprès de lui, & lui adreſſa toûjours la parole. Un moment après qu'elle fût entrée, on vint annoncer un Courier qui demandoit à parler au Prince de la part du Roi. Ce Courier ſe jetta à genoux, préſenta ſes dépêches, & dit au Prince, que Sa Majeſté ayant eu avis que les Polonois le demandoient pour leur Roi, elle avoit été bienaiſe de lui donner cette bonne nouvelle, & de l'aſſurer en même-tems, qu'Elle étoit dans les ſentimens d'entretenir toûjours la bonne intelligence entre les deux Couronnes. Le Prince fit relever le Courier, & tira un diamant de ſon doigt dont il voulut lui faire préſent pour le récompenſer de ſa bonne nouvelle; mais le Courier le refuſa, &

& dit que le Roi ſon Maître ne lui laiſſoit manquer de rien. Après cela le Prince ſe tourna du côté de Madame de la *Riviere* & lui dit, qu'il mettoit ſon Sceptre & ſa Couronne à ſes pieds, & qu'il ne les acceptoit que pour partager avec elle la Dignité Royale. On dit alors au Prince que cette Dame avoit un mari, le Prince en fut fâché; mais enfin il ſe retrancha à en faire ſa maîtreſſe, & la pria de ſe diſpoſer à faire le voyage de *Pologne*. Cette pauvre Dame qui connoiſſoit mieux la Cour de *Cirus* & celle d'*Alexandre*, qu'elle ne connoiſſoit le monde, ſe crut d'abord *Mandane*, ou *Statira*; & ne doutant point de ce qu'on lui diſoit, elle allegua, pour ſe défendre d'accepter ces offres, des raiſons de vertu, & tout ce qu'on fait dire à ces bonnes Princeſſes. Cependant le Prince vouloit ſçavoir à quoi s'en tenir; & toutes les Dames qui applaudiſſoient à ſon choix, firent comprendre à Madame de la *Riviere*, que ſes ſcrupules n'étoient pas de ſaiſon, & pour la déterminer lui citerent l'exemple de Madame de *Monteſpan*, & lui dirent que les Rois étoient des Perſonnes privilegiées, & qu'on devoit traiter avec eux autrement qu'avec les autres hommes. Madame de la *Riviere* parut ſe rendre à leurs raiſons, & alors chacun lui demanda ſa protection auprès du nouveau Roi; l'une

la prioit de faire donner une Charge à ſon Mari, l'autre à ſon frere. Le Prince accordoit tout à ſa maîtreſſe, & dans un moment on diſpoſa des plus grands Emplois de la Cour de *Pologne*. Cependant le Courier qui avoit paru à Verſailles, étoit allé changer d'habit pour joüer encore un autre rôle, & l'on vit entrer tout d'un coup quantité de gens de Robbe, qu'on dit être Meſſieurs du Parlement. Celui qui un moment auparavant avoit fait le Courier, déguiſé par une Robbe, une grande perruque brune & un emplâtre, que pour plus de précaution il s'étoit mis ſur un œil, porta la parole pour tout le Corps, & harangua le Prince, le traitant de Majeſté *Polonoiſe*. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il fit la plus belle harangue du monde: le Prince le pria d'adreſſer ſon diſcours à Madame de la *Riviere*, pour laquelle il étoit prêt de ſacrifier toutes choſes. Le Harangueur loüa ſon choix au nom de l'Aſſemblée, & fit un fort joli diſcours à la Favorite. Je revenois de me promener au Cours dans le tems que cela ſe paſſoit, & je fus toute ſurpriſe de la quantité de carroſſes que je vis à la porte du Procureur Général. Je fis arrêter le mien pour ſçavoir ce que c'étoit: on me dit qu'on joüoit en haut une Comédie. Comme je ſuis en liaiſon avec toutes ces Dames, j'y montai & je fus témoin oculaire de tout.

tout. On m'avertit à l'oreille du ſujet de la Piéce, & on me pria de ne rien dire qui pût déconcerter le myſtere. Quoique ce jeu ne fût pas de mon goût, je ne voulus pas leur rompre en viſiere, & je pris le parti du ſilence. Dès que le Parlement fût retiré, on pria la Cour de paſſer dans un Cabinet, où on trouva une collation & un canapé, ſur lequel le nouveau Roi s'aſſit avec ſa maîtreſſe. On ſervit quantité de liqueurs; & dès qu'on avoit bû on ſortoit du Cabinet ſous prétexte qu'il étoit trop petit, & qu'il ne falloit pas ſuffoquer le Prince. Enfin, on le laiſſa ſeul avec ſa maîtreſſe; mais quelques Dames reſterent dans l'antichambre par bienſéance. Le Prince ſe voyant ſeul pouſſa les beaux ſentimens: la Dame ſe défendit, & celles qui étoient de garde entrerent lorſqu'elles jugerent que leur ſecours étoit néceſſaire. Le dérangement de la coëffure de Madame de la *Riviere*, marquoit que la diſpute s'étoit échauffée: on dit même que ſa vertu avoit été fort ébranlée, & que ſi l'on ne fût pas entré à propos, le Prince auroit pû triompher de ſa foibleſſe. Il vint nous joindre dans un autre appartement où l'on avoit commencé une partie de la Baſſette, & où on rit tout ſon ſaoul de l'avanture. Madame de la *Riviere* après s'être un peu remiſe, ſortit du Cabinet où le Prince l'avoit laiſſé, & demanda

où

où étoit la Cour : un valet qu'on avoit laiſſé exprès dans l'anti-chambre, lui dit que tout le monde étoit ſorti, & qu'elle pouvoit ſe retirer quand elle voudroit. Alors elle connut qu'on l'avoit joüée : elle dit mille choſes qui marquoient ſon déſeſpoir, & ſortit dans le deſſein de tirer raiſon de cet outrage. Ce qu'il y avoit encore de plus plaiſant là-dedans, c'eſt que le Chevalier de *Benac* a plus de ſoixante ans, & que le petit Prince de *Dannemark* n'en a que dix-ſept. Enfin, de tout cela il en eſt arrivé que le mari de Madame de la *Riviere* eſt venu en poſte pour ſe couper la gorge avec les principaux Auteurs de la piéce ; que le Comte d'*Asfeld* Gouverneur du Prince, s'eſt plaint hautement qu'on ſe ſoit diverti aux dépens de ſon Maître, ou du moins qu'on ſe ſoit ſervi de ſon nom pour ſe divertir ; il a même dit qu'il en écriroit en Cour à l'Envoyé de *Dannemark*, & cette affaire pourra avoir des ſuites fâcheuſes, ſi le Procureur Général ne trouve le ſecret de l'aſſoupir. Il y a le plus grand intérêt, puiſque la Scéne s'eſt paſſée chez lui. Ce qu'il y a d'heureux pour moi, c'eſt que je n'y ſuis pour rien ; ainſi j'attens tranquillement le dénoüement de la Piéce. Au reſte, celui qui a fait le rôle du Courier, & qui a enſuite harangué à la tête du Parlement, eſt le Baron de *Cabanac* que nous avons vû à *Paris*,

Paris, & qui étoit fort bien auprès de *Monſeigneur*. Il me ſouvient même qu'un jour à l'Opera ce Prince dit qu'il mouroit de faim. *Cabanac* prit la balle au bond, courut chez un Patiſſier, & revint avec une ſerviette pleines de tartelettes, de petits choux, & autres piéces de four. *Monſeigneur* témoigna qu'il lui avoit fait plaiſir, mangea comme quatre, & ordonna enſuite qu'on rendît une piſtole à *Canabac*, qui fut au déſeſpoir de ce qu'on lui déroboit la gloire d'avoir regalé *Monſeigneur*. Il voulut jetter la piſtole dans le parterre, mais on lui conſeilla de rengaîner ſon reſſentiment. Cette avanture n'eſt pas heureuſe pour *Cabanac*, & entre nous elle ne fait pas honneur au Prince. On ne parle ici que du mariage de Monſieur le Duc de *Bourgogne :* chacun prétend ſçavoir les choſes d'original. J'eſpere que vous aurez la bonté de me marquer ce qui s'eſt paſſé à cette Fête. J'attens une Relation de votre façon là-deſſus ; je vous prie auſſi de vouloir bien me faire l'hiſtoire de la Maréchale de l'*Hôpital*. Je la connois : je ſçai qu'elle eſt Veuve d'un Maréchal de *France* ; je l'ai même vûë très-ſouvent chez *Madame* au Palais-Royal, mais je n'en ſçai pas davantage : cependant on m'en a conté des choſes qui ſentent le *Roman*, & je ſuis toute honteuſe d'apprendre les nouvelles de la Cour en *Gaſcogne*. Mandez-moi donc

ce

ce que c'eſt, & croyez, s'il vous plaît, Madame, que je ſuis toûjours avec les mêmes attachemens, Votre

LETTRE XX.

REPONSE.

J'Ai été ſi long-tems ſans écrire que j'en ſuis toute honteuſe : ce n'eſt pas pourtant ma faute, & quand vous ſçaurez les raiſons qui ont cauſé mon ſilence, je m'aſſure, Madame, que vous ne le trouverez pas criminel. Diſpenſez-moi d'entrer à l'heure qu'il eſt en juſtification : il faudroit pour cela entrer dans un trop long détail d'affaires ; qui ne pourroit que vous ennuyer. Je croi que vous devez me diſpenſer auſſi de vous donner une Relation du mariage de Mr. le Duc de *Bourgogne*, puiſque je ne pourrois vous rien apprendre de nouveau là-deſſus, & que vous aurez pû voir dans le Mercure Galant tout ce qui s'eſt paſſé à cette cérémonie. Tout y fut magnifique, & lorſqu'il fut queſtion de conſommer la Fête, on mit ces jeunes Epoux dans un lit qu'on avoit dreſſé exprès dans le milieu d'une ſalle, on en tira les rideaux, & on les laiſſa une heure enſemble, après quoi

quoi Monſieur de *Beauvilliers* vint prendre le Marié, & Madame la Ducheſſe du *Lude* la Mariée. On les mena chacun dans ſon appartement. Le Pavillon ſous lequel ils avoient eu la liberté de ſe voir de plus près, fut abattu un moment après, & diſparut auſſi vîte que le Palais d'*Armide*. Depuis ce tems-là il n'eſt plus permis à ces nouveaux mariez d'uſer de leurs droits : on les garde à vûë, & l'on dit que c'eſt la mauvaiſe ſanté de Monſieur le Duc de *Bourgogne* qui cauſe ce régime. Il tâche pourtant de tromper la vigilance de Madame du *Lude*, & la petite Princeſſe eſt portée de fort bonne volonté pour cela. Il y a quelque tems qu'avec l'aide d'une femme de chambre, Monſieur de *Bourgogne* trouva le ſecret de ſe cacher dans la chambre de ſa femme, & de ſe mettre dans ſon lit, lorſqu'il crut que Madame de *Lude* étoit endormie : mais cette Dadame qui couche dans la même chambre, s'éveilla fort mal-à-propos, & obligea le Prince à ſe retirer chez lui. Le lendemain elle fut dès le matin faire ſes plaintes au Roi là-deſſus, & le Roi dit fort ſéchement à Monſieur le Duc de *Bourgogne* : J'ai appris, Monſieur, qu'il s'eſt paſſé des choſes qui pourroient nuire à votre ſanté, je vous prie que cela n'arrive plus. Le Prince répondit avec précipitation : Sire, je me porte fort bien, & l'on ne parla plus de cela.

cela. Je croi qu'on ſera obligé de leur donner bien-tôt une entiere liberté, & ce ſera peut-être un moyen de faire qu'ils en uſent moins. Je vous ai marqué ces petites circonſtances, parceque je croi que les nouvelles publiques n'en parlent pas. Monſieur le Duc de *Berri* devient tous les jours plus charmant; il a des ſaillies les plus plaiſantes du monde. Il y a quelque tems que dînant avec les Princes ſes freres, on leur ſervit trois lapereaux. Monſieur le Duc de *Bourgogne* les ſentit tous trois, & prit celui dont il trouva le fumet le plus agréable. Monſieur le Duc d'*Anjou* fit de même à l'égard des deux qui reſtoient, & Monſieur le Duc de *Berri* qui n'avoit point à choiſir, s'accommoda du troiſiéme, & dit en le mettant ſur ſon aſſiéte : Pauvre lapereau, tu es bien malheureux de ce qu'il y a trois Princes en France, car ſans cela tu n'aurois pas été mangé. Comme il eſt extrêmement vif, il fait ſouvent de petites fredaines, & le Roi lui fait ordonner les arrêts dans ſa chambre. Un jour que le cas étoit apparemment plus grave que de coûtume, ſon Sous-Gouverneur ordonna qu'on fermât les fenêtres, diſant que les priſonniers ne doivent pas voir le jour. Vous me faites bien plaiſir, lui dit le jeune Prince, puiſque vous me garantiſſez par-là d'une viſion auſſi déſagréable que la vôtre :

après

après cela il ſe mit à badiner & à battre du tambour avec ſes doigts ſur une table. Le Sous-Gouverneur trouva encore cela mauvais, & pria le Prince de ne point toucher à cette table, puiſqu'elle ne lui appartenoit pas, & que tous les meubles étoient au Roi. Ah! dit-il, pour le coup, vous ne me diſputerez pas que ceci ne ſoit à moi, en même tems il ſe mit à battre ſur ſes feſſes. Le Sous-Gouverneur eut toutes les peines du monde à garder ſon ſérieux, & le Roi rit beaucoup du rapport qu'on lui fit de cette ſcene. Monſieur le Duc de *Bourgogne* eſt plus ſombre, & il y a des gens qui augurent mal de ſon Regne : Cependant il a paru de fort bonne humeur ce Carnaval-ci, & s'eſt même fort humaniſé. Madame ſon Epouſe aime extrémement la danſe, & comme on n'eſt pas fâché qu'elle donne plûtôt dans ce plaiſir que dans d'autres dont les ſuites ſeroient plus à craindre, on la laiſſe danſer tout ſon ſaoul. Le Roi lui donne ſouvent le Bal, & tous les Princes ſe ſont fait une Loi d'imiter l'exemple de Sa Majeſté; ſi bien que tant que le Carnaval a duré il y a eu preſque tous les jours Bal à *Verſailles*. Madame la *Chanceliere* en a donné un qui lui coûte cinquante mille francs. Au reſte, une grande nouvelle que vous ne ſçavez peut-être pas, c'eſt que l'Empereur de *Maroc* a fait demander en mariage Ma-

dame la Princeſſe de *Conti*, qui, comme vous voyez, porte ſes Conquêtes plus loin que celles d'*Hercule*, puiſque le Royaume de *Maroc* eſt au-delà des Colonnes de ce *Heros*. On dit que cet Empereur *Baſané*, ſur le rapport qu'on lui fit de notre belle Princeſſe, fit deſſein de venir lui-même *incognitò* en France, & qu'il étoit un de ces *Margageas* que nous avons à la ſuite de l'Ambaſſadeur de *Maroc*. Quoiqu'il en ſoit, il paroît fort amoureux, & offre des conditions fort avantageuſes, que le Roi n'a pourtant pas envie d'accepter. Madame la Princeſſe de *Conti* a encore moins d'envie d'aller en *Afrique*. Elle aime beaucoup mieux faire les délices de notre Cour, que de régner ſur les monſtres de ce Pays-là, & je trouve qu'elle n'a pas tort. Cette avanture a bien fait rire la Cour & la Ville: Cependant, comme le Roi veut ménager le Prince *Maroquin*, il l'a refuſé fort honnêtement, & s'eſt retranché ſur la différence des Religions. A l'égard de l'Hiſtoire que vous me demandez, je vous dirai, pour ſatisfaire votre curioſité, que la Maréchale de l'*Hôpital* eſt fille d'une Lingere de *Grenoble*; que le Sécretaire d'un vieux Conſeiller de ce Parlement-là en devint amoureux, & qu'après une longue recherche, ce Sécretaire ſe détermina à l'épouſer: mais il arriva un accident qui fit rompre

l'affaire

l'affaire, & c'eſt la plus plaiſante choſe du monde que le ſujet de cette rupture. Les Amans étoient accordez : on n'étoit occupé que des réjoüiſſances de la Nôce qui devoit ſe faire le lendemain, lorſqu'en danſant la Fiancée eut le malheur de lâcher un de ces ſoupirs qui choquent le nez & l'oreille. Son futur Epoux en rougit pour elle, & en eut tant de confuſion, qu'il ne voulut point achever ſon mariage. Il falloit que ſon ardeur ne fût pas bien forte, puiſqu'un ſi foible vent pût l'éteindre. Quoiqu'il en ſoit, comme la choſe étoit riſible, on en rit beaucoup dans la Ville, & le vieux Conſeiller eut la curioſité de voir cette Amante délaiſſée. Il la vit & la trouva fort à ſon gré. Il blâma la folie de ſon Sécretaire, & en fit une bien plus grande, car il épouſa lui-même cette petite *Griſette*, qui dès qu'elle ſe vit Madame la *Conſeillere*, prit des manieres convenables à ſon rang, & travailla à acquerir, à force de ſoins, ce que ſa naiſſance & l'éducation de ſes parens n'avoient pû lui donner. Elle eut toutes ſortes de Maîtres ; elle apprit toutes les ſciences, & elle employa à ſe former l'eſprit tout le tems qu'elle fut auprès de ce vieux mari. Comme elle avoit ſçu le bien ménager, il lui donna en mourant tout ſon bien qui étoit fort conſidérable. Dès qu'elle ſe vit haute & puiſſante Dame, elle ne

voulut plus reſter dans un Pays où ſon origine étoit connuë : Elle vint à Paris avec pluſieurs centaines de mille livres, & le nom de Veuve d'un Conſeiller au Parlement. Comme elle étoit fort bien faite de corps & d'eſprit, & qu'elle avoit dequoi faire une belle dépenſe, elle trouva bientôt le ſecret de ſe faire remarquer. On ne parloit ici que de cette charmante Veuve, & le Maréchal de l'Hôpital, dont les affaires étoient fort découſuës, crut qu'il pourroit les raccommoder en l'épouſant. Il ſe mit ſur les rangs, & le rang qu'il tenoit lui-même obligea la Dame à le préférer à tous les autres Prétendans. Le Maréchal de l'Hôpital, au lieu de raccommoder ſes affaires, gâta celles de ſa femme, & mourut après lui avoir mangé tout ſon bien. Il eſt vrai que l'honneur d'être Veuve d'un Maréchal de France la dédommageoit un peu de la perte de ſon bien. Elle avoit encore le ſecours de ſes attraits pour en acquerir, & ils lui valurent la conquête de *Caſimir* Roi de *Pologne*, qui après avoir abdiqué la Couronne, vint, comme vous ſçavez ſans doute, ſe retirer ici, où le Roi lui donna l'Abbaye de Saint Germain des Prez. Ce Roi dépouillé, charmé des agrémens de la Maréchale, ſe donna à elle ; & quoiqu'il ſe fût fait d'Egliſe, comme il n'eſt point de Loi dont les Souverains ne prétendent

tendent pouvoir ſe diſpenſer, il l'épouſa ſécretement, mais non pas aſſez ſécretement pour que la Dame n'ait pû le faire ſçavoir: Il lui a même fait tout le bien qu'il a pû en mourant. Elle n'eſt pourtant pas ſi riche qu'elle l'étoit après la mort de ſon vieux Conſeiller; mais auſſi elle eſt Veuve d'un Roi, & c'eſt monter bien haut pour ſortir d'un endroit ſi bas. Je ne ſçai ſi ce que je vous dis là ſe trouvera conforme à ce qu'on vous en a conté à Toulouſe. C'eſt pourtant ici la véritable Hiſtoire de la Maréchale de l'Hôpital. J'étois chez Mademoiſelle d'*Aleirac* avec elle, & je remarquai qu'en parlant du Roi *Caſimir*, elle dit toûjours, le Roi mon Seigneur, pour faire voir par-là qu'il etoit ſon époux. Elle eſt bien-aiſe que perſonne ne l'ignore: mais il ne lui eſt pas permis de prendre la qualité de Reine, qu'elle ne pourroit pas non-plus ſoutenir. L'humeur de nos *Touloufaines* eſt tout-à-fait réjouïſſante, & pourvû qu'elles ne s'aviſaſſent pas de vouloir ſe réjouïr à mes dépens, j'aimerois aſſez leur commerce. Faites-moi part quelquefois de leurs plaiſirs, & ſi vous voulez m'en cauſer un véritable, parlez-moi de votre retour pour lequel j'ai une extrême impatience: Vous ne me paroiſſez pas en avoir autant de revenir ici, & ma délicateſſe s'en offenſe. Songez un peu à m'appaiſer, & à répondre à

ma tendreſſe par des marques de la vôtre. Adieu.

Je ſuis, &c.

Comme j'allois fermer ma Lettre, je me ſuis ſouvenuë que vous me priez dans votre derniere, de vous envoyer quelques Chanſons de la façon de Madame la Ducheſſe: Voici celles dont je me ſouviens préſentement. Premierement, pour Monſieur le Duc ſon Epoux, vous ſçavez qu'il eſt le fils de Monſieur le Prince, & qu'elle eſt fille du Roi & de Madame de *Monteſpan*. Vous connoiſſez auſſi la perſonne de Monſieur le Duc; en voilà aſſez pour comprendre le ſens de la Chanſon.

Gendre d'une Samaritaine,
*Cocu d'un mince * Capitaine,*
Prince, grace à Faculté;
Petit-fils d'une Gourgandine,
D'où diable prens-tu ta fierté?
Seroit-ce de ta bonne mine?

Pour le même, ſur l'Air *des Folies d'Eſpagne*.

Doux ſoupirs qui partez de mes F....
Volez, volez au nez de mon mari,
Exprimez-lui l'excès de ma tendreſſe,
Et dites-moi ce qu'il aura ſenti.

Pour

* Le Prince de C....

Pour Monſieur le Prince ſon beaupere, ſur ce que l'on diſoit qu'il n'avoit pas été tourmenté de ſes vapeurs depuis un mois.

Quelle fortune, n'être ni loup, ni lapin,
Pendant le cours d'une Lune,
Quelle fortune!

Pour Madame la Ducheſſe de Chartres ſa Sœur, ſur le même *Air.*

Belle Princeſſe, *
Belle Princeſſe,
Eh! qui diable a donc placé
Votre nez entre deux feſſes?

Pour Madame la Doüairiere de C.... ſa Sœur conſanguine, ſur ce que cette Princeſſe l'accuſoit d'aimer un peu trop à boire, ſur l'Air, *Tout cede à vos doux appas Déeſſe.*

Pourquoi vous en prendre à moi,
Princeſſe,
Pourquoi vous en prendre à moi?
Vous ai-je ôté la tendreſſe
De quelque Garde du Roi.

* Elle a les jouës groſſes.

Pourquoi vous en prendre à moi Princeſſe,
Pourquoi vous en prendre à moi?
Ce gout rempli de baſſeſſe
Vaut-il le Vin que je bois?
Pourquoi vous en prendre à moi, Princeſſe,
Pourquoi vous en prendre à moi?

Pour la même à qui elle prétendoit reprocher d'aimer le Marquis de *Saſſenage*, faiſant alluſion au nom, ſous prétexte du Fromage de ce Païs-là.

VOus y viendrez, Belle, à la fin,
Un jour vous aimerez le Vin;
Déja vous êtes au Fromage
De Saſſenage.

Pour Madame de *Florenſac* qu'elle croyoit en intrigue avec Monſieur le Duc ſon Epoux.

LA Florenſac ſe croit jolie,
Il n'en eſt rien,
Cependant ſa plus forte envie,
Soir & matin,
C'eſt de loger mon Grimaudin.
Dans ſon Château de Gaillardin.

Sur

Sur le même *Air*, pour certaine Dévote fameuſe.

SI les prudes vouloient nous dire
La verité,
Et que chez elles l'on pût lire
En liberté,
On verroit peint le Grimaudin
Sur la porte du Gaillardin.

Sur le Carillon, *Orleans, Boigenſis*, lorſque Madame de *Florenſac* accoucha, & qu'une perſonne demanda tout bas à Madame la Ducheſſe, qui elle croyoit qui fût le pere de cet enfant, elle chanta en faiſant dandiner un Tambouret avec ſon pied.

MOnſeigneur, le Conti,
Le petit Duc mon Mari,
Tant d'autres-là, tant d'autres ici,
Tant d'autres, tant d'autres.

Pour le Marquis de *Laſſé* qu'elle accuſe d'être le Mercure de ſon mari, ſur l'Air de *Tranquilles cœurs préparez-vous.* Je croi vous avoir déja fait l'Hiſtoire de ce Marquis; ainſi vous n'aurez pas de peine à voir que cette Chanſon eſt un portrait d'après nature.

DEvot, Impie, Guerrier, Amant,
Courtiſan, Heros de Province,
Tu n'es encore à quarante ans
Que M. d'un jeune Prince:
Le mérite à la Cour eſt mal récompenſé,
N'eſt-il pas vrai, Laſſé?

Pour le Roi Jacques ſur l'Air de *Lampon.*

A Jacques, diſoit Loüis,
A Jacques, diſoit Loüis,
De Galles eſt-il vôtre fils,
De Galles eſt-il vôtre fils?
Oüi, dit-il, ne vous déplaiſe,
Comme vous de Loüis Treize,
Lampons, lampons.

Pour le Roi, ſur le même *Air.*

LOüis ne choiſit pas mal,
Loüis ne choiſit pas mal,
Témoin Monſieur l'Amiral,
Témoin Monſieur l'Amiral,
Témoin le boiteux du Maine,
Témoin Maintenon la Reine,
Lampons, lampons.

Elle en a fait quantité d'autres dont il ne me ſouvient pas préſentement, & dont je pourrai vous faire part une autre fois.

J'oublioís

J'oubliois la plus jolie Chanſon que Madame la Ducheſſe ait faite : je n'en ſçai pas l'Air, mais elle la fit en frappant à la porte de la chambre de Madame de *Maintenon* où le Roi étoit, & où Madame la Ducheſſe, Madame de *Chartres*, Madame de *Conti*, & trois autres Dames que l'on croit Filles de l'Amour, comme ces Princeſſes ſouhaitoient d'entrer : voici la Chanſon.

NOus ſommes demi-douzaine
Qui avons paſſé quinze ans,
Nous valons bien la peine
Qu'on nous mette dedans :
Ouvrez-nous donc, c'eſt l'Amour qui nous mene,
Nous ſommes ſes Enfans :
Ouvrez-nous donc, nous valons bien la peine
Qu'on nous mette dedans.

C'eſt encore à la Princeſſe de Conti à qui elle en veut dans cette Chanſon : on feroit un Volume ſi l'on vouloit écrire toutes ſes petites malices ; une autre fois vous en ſçaurez davantage. Adieu encore un coup.

Au reſte, il y auroit quelque choſe à corriger aux rimes : mais il faudroit être bien hardie pour oſer corriger les Ouvrages d'une Princeſſe, outre qu'en fait de

Chanſons, on peut ſe diſpenſer de ſuivre rigidement les regles, & que c'eſt la penſée qui y donne le prix. De la maniere dont vous me parlez de vos Dames *Toulouſaines*, je ſuis ſûre qu'elles ſeront fort aiſes d'apprendre par-là toutes les petites intrigues de Cour dont elles parleront en tems & lieu, comme de choſes qu'elles ont ſçuës par les correſpondances qu'elles ont dans ce Païs où elles veulent qu'on croye qu'elles écrivent deux fois la ſemaine. En verité c'eſt-là une plaiſante maniere, & j'ai bien ri de leurs ordinaires, & des *qui pro quo* que des laquais mal inſtruits dans les Us & Coûtumes du Païs, peuvent faire là-deſſus. On riroit bien ici de ces Provinciales, & j'eſpere que vous m'en ferez de bons contes à votre retour. Si je n'avois peur de faire une trop groſſe apoſtille, je vous conterois une Avanture qui vient d'arriver à une Marquiſe de ces quartiers-là; c'eſt la plus plaiſante choſe du monde, mais il faut la renvoyer à une autre fois. Adieu. Je vous avois envoyé la Chanſon de la fille à *Dangeau*, en voilà aſſez pour le coup. Je ſuis de tout mon cœur toute à vous.

MADRIGAL

MADRIGAL.

Pour l'heureux Hymenée de Monſeigneur le Prince Royal de Pruſſe.

GRand Prince à qui l'hymen offre un ſort agréable,
Quand les autres Maris s'en plaignent preſque tous,
Soyez Amant, étant Epoux,
Et que ce bonheur ſoit durable.
Ne connoiſſez jamais les ennuyeux dégoûts,
Il me reſte un ſouhait à faire,
Ayez un fils auſſi beau que ſa mere.
Et que l'on diſe de lui, comme l'on dit de Vous:
Voilà le digne Fils de ſon Auguſte Pere.

Ce Madrigal a été envoyé à Berlin dans le tems du mariage du Prince. Il étoit ſuivi d'un couplet de Chanſon, ſur l'Air de l'*Inconu*: L'un & l'autre eſt de l'Auteur de ces Lettres.

CHantons, Germains, cet Illuſtre aſſemblage,
Qu'à cet hymen l'on boive à rouge bord,
Il nous préſage un heureux ſort;
Formons des vœux, & par un doux accord,
Prions les Dieux de benir leur Ouvrage.

LETTRE

LETTRE XXI.

DE TOULOUSE.

S'Il m'étoit auſſi aiſé de vous aller joindre, qu'il vous eſt aiſé de me dire que vous le ſouhaitez, il y a long-tems, Madame, que je me ſerois procuré ce plaiſir: mais vous ſçavez que je ne ſuis pas maîtreſſe de ma deſtinée, il faut que je ſuive celle de mon Epoux, & que je le ſuive lui-même partout où les Ordres du Roi l'obligent d'aller. Après cela vous ne me devez rien imputer là-deſſus. Si je ne vous parle pas ſans ceſſe du deſir que j'ai de vous revoir, c'eſt parceque je croi que vous me faites la juſtice d'en être bien perſuadée. Je ne ſçai pas ſi ce ſera ici que ſe borneront nos courſes, ou s'il faudra les pouſſer plus loin: mais je ſçai bien que partout où je ſerai vous pouvez être ſure d'y avoir une véritable amie. Quelques agrémens que j'aye pû trouver dans mes voyages, je vous aſſure qu'il ne s'eſt point paſſé de jour, où je ne me ſois ſouhaitée auprès de vous, ſans que les plaiſirs de *Paris*, non-plus que ceux de *Verſailles*, ayent eu de part à ce ſouhait. Un Conſeiller de ce Parlement-ci, qui eſt arrivé

arrivé depuis peu de *Paris*, & qui, ſi on l'en croit, a été témoin oculaire de tout ce qui s'eſt paſſé à la Cour, m'a conté une circonſtance de laquelle vous ne m'avez pas parlé. Il m'a dit que le jour que Madame la Chanceliere donna le Bal à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, cette Princeſſe avoit envoyé dès le matin un carroſſe à ſix chevaux à la Maiſon Profeſſe, pour chercher le Pere le *Conte*; que ce Jéſuite ſurpris lui avoit demandé en arrivant, par quelle raiſon elle vouloit ſe confeſſer dans un tems deſtiné à toute autre choſe, & que la Princeſſe lui avoit dit: Non, mon Pere, ce n'eſt pas pour me confeſſer que je vous ai mandé aujourd'hui; mais afin que vous me deſſiniez promptement un habillement de *Chinoiſe*: Je ſçai que vous avez été à la *Chine*, & je voudrois me maſquer ce ſoir à la maniere de ce Pays-là. Le Confeſſeur avoüa ingénûment qu'il avoit eu plus de commerce avec les *Chinois* qu'avec les *Chinoiſes*; il fallut pourtant qu'il traçât la figure, après quoi on le renvoya, l'on ſongea à travailler à la *Mascarade*. Ce Conſeiller en fit auſſi une, à ce qu'il m'a dit, & s'habilla ce jour-là en *Diable*, avec trois de ſes amis: ils prirent un carroſſe à eux quatre, & après avoir fait une apparition à *Verſailles*, & couru quelques Bals dans *Paris*, ils jugerent à propos de ſe retirer, & chacun

ſongea

ſongea à ſe faire mener chez ſoi. Comme le carroſſe paſſa dans le Quartier où notre Conſeiller logeoit, il fut le premier qui deſcendit : on le laiſſa tout le plus près qu'on pût de ſa porte, où il courut promptement frapper, parcequ'il faiſoit grand froid ; il fut obligé de redoubler les coups avant de pouvoir réveiller une groſſe ſervante de ſon Auberge qui vint enfin à moitié endormie lui ouvrir ; mais qui, dès qu'elle le vit, referma au plus vîte la porte, & s'enfuit en criant, *Jeſus Maria*, de toute ſa force. Le Conſeiller ne penſoit pas à ſon habillement diabolique, & ne ſçachant point ce que pouvoit avoir la ſervante, il continua à frapper & toûjours inutilement. Enfin, mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs, & marchant le long de la ruë il apperçut de la lumiere dans une maiſon, & pour comble de bonheur la porte n'étoit pas tout-à-fait fermée; il vit en entrant un cercüeil avec des Cierges autour, & un bon Religieux qui s'étoit endormi en liſant ſon Breviaire auprès d'un fort bon braſier. Tout étoit tendu de noir, & l'on ne ſentoit point de froid dans ce lieu-là. Notre Conſeiller ſçavoit qu'on met à Paris les morts ſous la porte de leur maiſon, ainſi la viſion ne le ſurprit pas; il s'approcha tout le plus près qu'il put du braſier, & s'endormit fort tranquillement ſur un

ſiege

ſiége : cependant, le Moine s'éveilla, & voyant la figure du *Conſeiller* endormi, il ne douta point que ce ne fut le *Diable* qui venoit pour prendre le mort, & là-deſſus il fit des cris ſi épouvantables, que le *Conſeiller* s'éveillant en ſurſaut, fut tout épouvanté croyant avoir le mort à ſes trouſſes. Quand il fut revenu de ſa frayeur il fit réflexion ſur ſon habillement, & comprit que c'étoit-là ce qui avoit cauſé ſon embarras. Comme il n'étoit pas loin de la Friperie, & qu'il commençoit déjà à être jour, il fut changer d'habit & rerourna à ſon auberge où il n'eut pas de peine à ſe faire ouvrir; il apprit en entrant que la *Servante* étoit bien malade, & que c'étoit une viſite que le *Diable* lui avoit renduë qui cauſoit ſon mal. Le *Conſeiller* n'eut garde de dire qu'il étoit le *Diable*, il ſut enſuite qu'on diſoit dans le quartier que le *Diable* étoit venu pour prendre *Monſieur* un tel; le *Confeſſeur* atteſtoit la choſe, & ce qui y donnoit plus de créance, c'eſt que le pauvre *Défunt* avoit été *Maltotier*, Profeſſion un peu ſuſpecte pour l'autre vie. Enfin, voilà comme les *Fables* ſe débitent dans le monde, & comment le plus ſouvent on nous en donne à garder. Ce *Conſeiller* m'a conté encore mille plaiſantes choſes qui lui ſont arrivées à *Paris*. Je voudrois bien qu'il eût eu l'honneur de vous y voir, & je ſuis ſûre que cela vous auroit

auroit fait plaiſir à tous deux, car il eſt fort joli homme, à quelques *Gaſconnades* près. Le Carême à mis des bornes aux plaiſirs des Dames de *Toulouſe*, & quoiqu'ils ayent recommencé après Pâques, ce n'eſt pourtant pas avec la même vivacité que dans le *Carnaval*, où au pied de la lettre, il ne fait pas ſûr d'aller dans les ruës; on baiſſe les glaces des carroſſes de-peur qu'elles ne ſoyent caſſées par la quantité de confitures & de dragées qu'on ſe jette à la tête, il ne reſte perſonne aux maiſons dans ces jours-là, les Artiſans abandonnent leur boutiques, les domeſtiques ſont diſpenſez d'obéïr à leurs maîtres, & les autres courent les ruës depuis le matin juſqu'au ſoir : les Dames ſont en carroſſe, les Meſſieurs à cheval, & le petit peuple à pied; d'autres font des *Maſcarades* en charette, où l'on repréſente le Tems, les Saiſons, les Goûts, les Paſſions, & autres choſes de cette nature : on fait imprimer des Vers qui expliquent l'emblême, & l'on jette ces Vers dans les carroſſes des Dames; outre cela, ceux qui ont des maîtreſſes leur donnent ce jour-là le maſſepain : ce maſſepain eſt une boëte grande comme un coffre toute pleine de confitures, couverte d'une étoffe d'Or dont on peut faire une juppe, & noüée avec des rubans d'Or : on a ſoin d'en mettre ce qu'il faut pour une garniture ; on promene

promene tous les jours ce maſſepain, ou ſur un cheval, ou dans une chaiſe de poſte, & après qu'on l'a bien fait admirer, & qu'on a jetté à droit & à gauche quantité de vers à la loüange de celle à qui on le deſtine, on le lui fait donner par des gens maſquez qui choiſiſſent, pour le lui préſenter, l'endroit où il y a le plus de monde. Après qu'on a couru les ruës pendant le jour, on court toute la nuit le *Bal*, & du train dont on y va, il n'y auroit perſonne qui pût réſiſter à cette fatigue, ſi le *Caréme* n'arrivoit à propos pour calmer ces fureurs. Chaque ſaiſon a pourtant ici ſes plaiſirs, mais un peu plus moderez; & chaque Dimanche de *Caréme* a un des *Fauxbourgs* de la ville où l'on va célébrer le *Feneſtra*. Dans le *Fauxbourg* du Baſacle on mange des huitres; dans les autres on mange quelqu'autre choſe, & enfin, le beau *Feneſtra*, eſt celui du *Fauxbourg* de *St. Severin* qui eſt celui où eſt le Cours. Toutes les Dames s'y rendent le Lundi de Pâques parées de leur mieux; les Meſſieurs y font de belles Cavalcades autour des carroſſes; & enfin, on voit arriver quantité d'hommes à pied, les uns déguiſez en garçons Patiſſiers, d'autres en Bergers, qui portent chacun un *Feneſtra* ſur ſa tête. Le *Feneſtra* eſt un grand Gâteau, d'une pâte fort excellente, tout piqué d'écorces de citron & d'autres confitures; ils

ſont

ſont chacun ſur une planche couverts de petits rubans & de colifichets, & c'eſt tout ce qu'un homme peut porter; on les jette en danſant dans les carroſſes des Dames, & l'on fait que les deux bouts du Gâteau ſortent par les portieres. Ce préſent ne tire pas à conſéquence comme le maſſepain du *Carnaval*; ainſi on en donne aux femmes tout comme aux filles. Je demandai d'où venoit l'origine de cette Cérémonie, & j'appris qu'elle étoit d'inſtitution dévote. J'avois bien remarqué qu'on la commençoit toûjours par entendre la Bénédiction dans une Egliſe du *Fauxbourg* où l'on devoit ſe réjoüir, & où l'on expoſe le St. Sacrement exprès ce jour-là; mais je ne ſçavois pas que ces parties de plaiſir euſſent ſuccedé à des repas de charité que les premiers Chrétiens faiſoient auprès des Tombeaux des Martyrs : c'eſt ce qu'on m'en a dit, & ce que le mot de *Feneſtra* ſignifie en je ne ſçai quelle langue. Je voulus ſçavoir auſſi ce que c'étoit que ce *Baſſaſele* où l'on va manger des huitres, & je ſçus que ce *Fauxbourg* tire ſon nom d'un *Moulin* qui eſt d'une grandeur prodigieuſe, & habité par quantité de Meſſieurs à longues oreilles. Ce *moulin* eſt une des curioſitez de *Toulouſe*, & il me ſouvient d'en avoir lû une eſpece de Relation dans les *Amitiez, Amours & Amourettes* de Monſieur le Pays. Voilà,

Madame

Madame, tout ce que je puis vous mander en échange des jolies Hiſtoires que vous avez eu la bonté de me faire. Celle de la Maréchale de l'*Hôpital* eſt des plus étonnantes, & l'on auroit de la peine à croire qu'un pet, puiſqu'il faut appeller un chat un chat, on auroit, dis-je, de la peine à croire qu'un pet eût pû pouſſer une Griſette ſur le Trône, ou du moins en faire la femme d'un Roi. C'eſt pourtant à ce mauvais vent qu'elle doit toute ſon élevation, & je ne ſçaurois aſſez admirer les caprices de la fortune, ni les moyens par leſquels on peut ſe la rendre favorable. En verité, c'eſt une folie de ſe tourmenter à la chercher, & celui qui l'attend dans ſon lit eſt, ſelon moi, le plus ſage; auſſi arrive-t-il quelquefois que les biens viennent en dormant. Le Courier qui arrive dans ce moment du *Rouſſillon*, vient d'apporter la nouvelle de la mort du Roi d'*Eſpagne*: je ne doute point que cette mort ne cauſe de grands changemens, & peut-être une nouvelle guerre. Nous avons encore des Troupes ſur les frontieres, qu'on y avoit apparemment laiſſées pour appuyer les droits que nos *Princes* ont à cette ſucceſſion. Je vous prie de vouloir bien m'apprendre ce qui ſe paſſera à la Cour au ſujet de cette affaire. On dit ici que les choſes ſont réglées depuis long-tems, & qu'il y a un Traité de *Partage*,

tage, par lequel on ſépare la Monarchie *Eſpagnole*; je doute que les *Eſpagnols* y conſentent. On fait ici des raiſonnemens, & même des paris là-deſſus, & moi j'attens patiemment ce qui en arrivera. Au reſte, vous ne m'avez pas parlé du camp de *Compiegne* ſur lequel on a déja fait une Comédie que j'ai vûë ici, ni de Madame *Tiquet*, dont le ſupplice a fait tant de bruit à *Paris*. Comme je ne veux rien perdre, je vous prie, s'il vous plaît, de me conter un peu ce que c'eſt; vous ſçavez que vous vous êtes engagée de m'écrire tout ce qui ſe paſſeroit en mon abſence; ainſi je vous ſomme de votre parole, je vous tiens de mon côté aſſez bien la mienne par le compte exact que je vous rends de tout ce qui ſe fait ici.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

DE PARIS.

POur le coup, Madame, j'ai de belles nouvelles à vous mander, & c'eſt à l'heure qu'il eſt que nos Poëtes ont lieu d'exercer leur veine. La mort du Roi d'*Eſpagne*,

pagne vient d'ouvrir une Scéne remplie de beaux événemens, & il n'y a pas d'apparence qu'elle doive être enſanglantée. Ce *Monarque* a, comme vous ſçavez ſans doute, nommé Monſieur le Duc d'*Anjou* pour ſon Succeſſeur, & la Nation *Eſpagnole* l'a demandé enſuite avec empreſſement. On vous avoit accuſé juſte lorſqu'on avoit dit qu'il y avoit un Traité de *Partage*; mais le Teſtament du Roi *Charles* rend ce *Traité* nul, & notre *Monarque* entend trop bien ſes intérêts pour ſe contenter d'une partie lorſqu'il peut avoir le tout. La choſe a pourtant été miſe en délibération, & le Conſeil, en a décidé ſuivant l'intention du Roi; il n'y a eu que Monſieur de *Torcy* qui ait été d'avis contraire, & qui ſeul ait tenu pour le *Partage*. Comme une hirondelle ne fait pas le printems, le ſentiment de Monſieur de *Torcy* n'a été d'aucun poids. Le Roi a déclaré Monſieur le Duc d'*Anjou* Roi d'*Eſpagne*, & il l'a été. C'eſt à préſent qu'on voit l'accompliſſement de cette eſpece de Prophétie qui diſoit, que Mr. le *Dauphin* ſeroit fils de Roi, & pere de Roi, ſans être Roi. La choſe eſt arrivée, & comme le Roi le fit remarquer l'autre jour à *Monſeigneur*, ce Prince lui répondit qu'il ſouhaitoit de pouvoir dire toute ſa vie: Vive le Roi mon pere, & le Roi mon fils. Mademoiſelle de *Scuderi* a fait des Vers là-deſſus

qui

qui ont encore assez de feu pour être fait par une *Muse* de quatre-vingt-treize ans.

J'ai prédit mille fois que mon divin Héros,
dit-elle,
Régneroit par son Sang, sur la Terre & sur l'Onde,
Et qu'il seroit toûjours le plus grand Roi du Monde :
Mais ce qui me ravit dans cet heureux moment,
Nous voyons arriver ce grand événement.

Mademoiselle de *Scuderi* envoya ces Vers à Mademoiselle d'*Aleirac*, qui répondit ceci.

Sapho, vous êtes immortelle,
Tout l'obscur avenir à vos yeux est présent,
Et ce charmant événement
N'est pas pour vous une nouvelle.

Il faudroit vous écrire un Volume au lieu d'une Lettre, si je voulois entreprendre de vous dire tous les Vers qui ont été faits là-dessus : il s'en est trouvé parmi, de bons & de mauvais ; mais on en fait une si grande quantité, que si je ne craignois de donner dans la mauvaise pointe, je dirois que *Philippe V.* a été tout chargé de Vers comme

comme *Philipe II.* de poux. Il n'y a pas eu juſqu'à *Paſquin* qui n'ait voulu dire ſon avis là-deſſus ; car il a conſeillé à *Marphorio* de ne point aller à la Cour de France pour joüer au *Berland*, parce, dit-il, que nous avons ici trois *Rois*, & un de retour. Ce *Roi* de retour, c'eſt le Prince de *Conti* qui eſt revenu de *Pologne*, celui de *Saint Germain*, & nos deux de *Verſailles*, faiſoient juſtement le nombre complet. Le Roi d'*Eſpagne* eſt venu ſe faire voir ici, & recevoit les acclamations du peuple ; il a été à Notre-Dame & au Palais Royal, on lui a rendu partout les honneurs dûs à S. M. Le Roi lui a même donné ſa droite lorſqu'il a mangé en public avec lui, & l'a traité de Majeſté, lui diſant, Sire, cela eſt bon, Votre-Majeſté veut-elle gouter de ce plat-là ? Un jour que ce nouveau Roi dînoit ſeul, *Monſeigneur* dit, en traverſant le lieu où il mangeoit, S. M. *Catholique* eſt long-tems à table. Toutes ces honnêtetez font grand plaiſir aux *Eſpagnols* qui ſont ici ; j'ai mangé quelquefois avec un *Grand* de ce païs-là qu'on appelle *Medina de las Torres*, qui s'applaudiſſoit fort des honneurs qu'on rendoit à ſon Roi. Je dînai un jour chez ce *Seigneur* avec la femme du Secretaire de l'Ambaſſadeur d'*Eſpagne*, on l'appelloit *Dona Catharina*, c'étoit une très-jolie petite perſonne, elle me conta qu'elle avoit été à *Verſailles* le

jour que le Duc d'*Anjou* fut proclamé Roi, & que voulant être la premiere *Eſpagnole* qui eût l'honneur de le ſaluer, elle s'étoit jettée à genoux pour lui baiſer la main à la maniere de ſon païs Le Prince poli & galant voulut la relever, & retira ſa main; mais l'*Eſpagnole* ne voulut jamais lâcher priſe : il eut beau reculer, elle le ſuivit toûjours en ſe traînant ſur ſes genoux & tenant la main du Prince, qui fut obligé de la lui livrer pour ſe tirer des ſiennes. On lui dit enſuite que c'étoit la mode en *Eſpagne*, & je ne croi pas qu'il faſſe un autre fois le cruel. Le feu Roi d'*Eſpagne* lui a donné une femme dans ſon Teſtament ; mais on ne croit pas qu'il l'accepte, & la fille du Duc de *Savoye* l'emportera ſur celle de l'*Empereur*. Outre les raiſons de Politique qui peuvent le porter à cela, il pourra encore s'en trouver d'autres, & la Ducheſſe de *Bourgogne* dit au Roi d'*Eſpagne*, lorſqu'ils ſe ſéparerent à *Seaux*, qu'elle le prioit de ſe ſouvenir qu'elle avoit une Sœur qui étoit une très-belle Princeſſe: on dit que l'Archiducheſſe n'a pas la même réputation de beauté. Je ne vous parle pas de cette *Fête* magnifique que le Duc du *Maine* a donnée à *Seaux* le jour du départ du Roi d'*Eſpagne*, le Mercure Galand pourra vous en inſtruire, & je n'aime pas à parler de ce que les autres ont dit; je vous dirai ſeulement, que

toute

toute la Cour & la Ville fut à *Seaux*, que j'y fus comme les autres ; que le Roi eut une converſation particuliere en ce lieu-là avec le Roi d'*Eſpagne*, & qu'après lui avoir donné ſes inſtructions, il l'embraſſa tendrement & le laiſſa dans les bras de Mr. le *Dauphin*. Mr. le *Dauphin* pleura en ſe ſéparant de ce cher Fils, & après lui avoir dit adieu, il le ſuivoit de loin tenant un mouchoir ſur ſes yeux : mais le Roi le tira par le bras, & lui dit : Où vas-tu, mon Fils ? & le ramena dans les appartemens. J'étois deſcenduë pour voir monter le jeune Roi en carroſſe, & je remarquai, lorſqu'il me fit l'honneur de me ſaluer, qu'il avoit les yeux bien rouges : Je ne m'en étonne pas, il ſçait ce qu'il quitte, & ne connoît pas ce qu'il va chercher. Comme on s'étoit beaucoup réjoüi ici de ſon avénement à la Couronne d'*Eſpagne*, on s'eſt auſſi fort affligé de ſon départ : Tout le monde pleuroit ce jour-là, excepté les Princes ſes Freres qui étoient charmez d'avoir occaſion de voyager, en l'accompagnant juſqu'aux frontieres d'*Eſpagne*. Monſieur le Duc de *Berry*, avec ſa vivacité ordinaire, dit au Duc de *Bourgogne* : Sçavez-vous, mon Frere, pourquoi le Roi nous fait accompagner le Roi d'*Eſpagne* ? C'eſt, répondit ce Prince, pour nous procurer le plaiſir d'être enſemble auſſi long-tems que nous le pourrons, & pour nous faire voir en même-tems la France.

Non, ajoûta le Duc de *Berri*, vous n'y êtes pas, c'eſt pour faire voir aux *Eſpagnols*, qu'on leur a donné celui de nous trois qui valoit le mieux. Le Duc de *Bourgogne* ne parut pas content de ce que le Duc de *Berry* venoit de dire ; mais il ne témoigna pourtant pas ſon chagrin qui n'a éclaté qu'au retour ; c'eſt-à-dire, lorſqu'ils s'en revenoient tous deux. Le Roi d'*Eſpagne* fatigué de tant de Harangues qu'on lui avoit faites à *Paris*, arriva à *Chartres* le premier jour de ſon voyage : il falloit en eſſuyer encore une dans ce lieu ; mais le Curé qui devoit porter la parole s'aviſa d'une plaiſante maniere de haranguer. Il parodia un vieux Noël ; & après avoir dit au Roi d'*Eſpagne*, SIRE, comme les longues Harangues ſont incommodes, & les Harangueurs ennuyeux, je me contenterai de dire à Votre Majeſté ; que, *il chanta.*

Tous les Bourgeois de Chartres, & ceux de Montlhery,
Menent fort grande joye cette journé ici :
Petit-Fils de Loüis, que Dieu vous accompagne,
Et qu'un Prince ſi bon, don don,
Cent ans & par-delà, la la,
Régne dedans l'Eſpagne.

Cette Harangue fut fort du goût de nos jeunes Princes, & comme il partoit tous les jours

jours un Courier pour *Verſailles*, on ne manqua pas, en rendant compte au Roi de cette journée, de lui faire part de la *Chanſon* du vieux *Curé*. On en a beaucoup ri à la Cour, & pendant quelque tems on n'y chantoit autre choſe. Le Courier qui partit d'*Orleans* n'apporta pas des nouvelles ſi réjoüiſſantes : Monſieur de *Beauvilliers* l'avoit dépêché au Roi, dans l'amertume de ſon cœur, pour ſe plaindre de ce que, malgré toute ſa vigilance, ce qu'on appelle l'innocence *Baptiſmale*, que le Roi d'*Eſpagne* avoit été obligé de garder juſqu'alors, venoit de faire naufrage. Il avoit ſurpris ce jeune *Monarque* avec la Niéce de ſa nourrice, dans une ſituation qui ne demandoit point de témoins, & le Prince en le voyant entrer avoit dit tout haut : Eſt-ce que je n'ai pas là des Gardes ? Le dévot Gouverneur, au déſeſpoir de cette avanture, & du ton ſur lequel ſon Eleve l'avoit pris, en faiſoit ſes plaintes au Roi : mais le tartuffe *Noailles*, en fin Courtiſan, écrivit de ſon côté, & tourna la choſe en plaiſanterie. Le Roi prit le parti d'en rire auſſi, & c'étoit le meilleur parti qu'on pût prendre, puiſque le Roi d'*Eſpagne* étoit ſon Maître. Monſieur de *Beauvilliers* voulut renvoyer la Demoiſelle à *Paris*, mais le jeune Roi n'en fut pas d'avis ; & quand on lui dit qu'elle étoit incommodée, il répondit que le

voyage lui feroit du bien, & ordonna qu'elle ſuivît. Il fallut en paſſer par-là malgré les ſcrupules de Monſieur de *Beauvilliers*, qui ſous prétexte de quelque indiſpoſition, revint bien-tôt a *Paris*, laiſſant le champ libre au Maréchal de *Noailles*, dont la dévotion ſçait toûjours s'accommoder au tems. Il a été autrefois Maître d'Hôtel de la *Fontange*, ou ſon Intendant; ainſi il ne faut pas s'étonner qu'il ait été commode dans cette occaſion; voilà comme on fait fortune. Les Princes paſſerent dans une Ville dont je tairai le nom, & voulurent donner le Bal; ils firent pour cela demander à l'Intendant de prêter ſa Salle. L'Intendant s'en excuſa, je ne ſçai par quelle raiſon, & le Maire du même lieu vint d'abord offrir ſa maiſon aux Princes, & pour la rendre plus commode il fit abatre toutes les cloiſons qui ſéparoient les appartemens; de ſorte que le lieu fut aſſez vaſte pour que toute la Ville pût venir à ce *Bal*. L'Intendant fut aſſez imprudent pour y aller auſſi en Maſque avec ſa femme: ils furent bien-tôt reconnus, & on leur fit cent avanies; on leur tiroit leur ſiéges lorſqu'ils étoient prêts à s'aſſeoir, & comme ils ne ſont beaux, ni l'un ni l'autre, on s'aviſa de faire le portrait de cette famille, dans une Chanſon par demandes & par réponſes, ſur l'air *des envieux*.

Connoiſſez

Connoiſſez-vous cet Intendant,
Connoiſſez-vous ſa belle Femme? Non
Connoiſſez-vous l'aimable Enfant,
Digne fruit de leur tendre flâme? Non
Avez-vous jamais vû un Cu? Oui.
Et bien vous les avez tous vû.

Cette Chanſon n'a pas eu moins de vogue à la Cour, & ici, que celle du Curé de *Chartres*. Et à propos du Cu, je me ſouviens de celle que Madame la *Ducheſſe* fit au ſujet de la Ducheſſe de *Montfort*, fille du Marquis de *Dangeau*.

La Fille à Dangeau
Reſſemble à Dangeau:
Dangeau reſſemble à mon Cu,
De-là je conclus,
Que la Fille à Mr. Dangeau,
Reſſemble à mon Cu,
Comme deux gouttes d'eau.

Mais pour venir au voyage de nos Princes, dont on avoit ſoin de rendre un compte exact au Roi, nous apprîmes qu'après qu'on eût remis le Roi d'*Eſpagne* entre les mains des Grands du Païs, qui étoient venus audevant de lui, Meſſieurs les Ducs de *Bourgogne* & de *Berri* eurent, en s'en revenant, un terrible démêlé. Le Roi avoit

ſouhaité qu'ils tiraſſent les Plans des Villes où ils feroient quelque ſéjour, & qu'on lui envoyât ces Plans afin qu'il en décidât. Sa Majeſté avoit trouvé que Monſieur le Duc de *Berri* avoit mieux réüſſi que le Prince ſon frere, & le Duc de *Bourgogne* en avoit été ſi jaloux, que trouvant Monſieur le Duc de *Berri* encore occupé à tirer un nouveau Plan, il avoit malicieuſement fait tomber de l'encre deſſus. Le Duc de *Berri*, pour ne pas demeurer en reſte, fut dans l'appartement de ſon frere, & jetta toute une bouteille d'encre ſur ſes deſſeins. Monſieur le Duc de *Bourgogne* abuſant de ſon droit d'aîneſſe, ripoſta par un ſoufflet, & Monſieur le Duc de *Berri*, par mettre l'épée à la main. On eut ſoin de les ſéparer, & on fit tout ce qu'on put pour accommoder cette affaire, dont Monſieur de *Berri* juroit qu'il tireroit raiſon. Monſieur de *Noailles* voulut obliger le Duc de *Bourgogne* à faire des excuſes à ſon cadet; mais il n'y eut pas moyen, & tout ce qu'on put obtenir de lui fut de lui faire écrire un billet au Duc de *Berri*, dont il voulut être le Porteur lui-même: mais le Duc de *Berri* le jetta dans le feu ſans vouloir l'ouvrir, diſant, qu'il ſçavoit d'où venoit ce billet & qu'il n'avoit que faire de le lire. Tout cela faiſoit craindre des ſuites fâcheuſes; ſi-bien que le Roi fut obligé, pour prévenir les malheurs qui

auroient pû arriver, d'ordonner à Monſieur le Duc de *Bourgogne* de s'en revenir en poſte. Monſieur de *Berri* vint enſuite à petites journées avec les Seigneurs qui les avoient ſuivis. Le Roi les a obligez à ſe racommoder; mais je doute, quelque abſolu qu'il ſoit, qu'il puiſſe jamais les engager à s'aimer. Il y a une antipathie trop forte entre ces deux Princes. J'ai oüi dire à Monſieur de *Beauvilliers*, que cela lui avoit donné beaucoup de peine, & que lorſqu'ils étoient enfans, il falloit que le Duc d'*Anjou* fût toûjours occupé à raccommoder les querelles de ſes freres. Le Duc de *Berri* a les inclinations très-belles. Un pauvre Officier réformé lui ayant expoſé ſes beſoins dans un lieu où ils reſterent deux jours, le Duc de *Berri* lui dit qu'il n'avoit pas un ſol dont il pût l'aſſiſter, qu'il en étoit au déſeſpoir; mais qu'il devoit toucher le lendemain ſon mois, & que s'il vouloit le venir joindre à la chaſſe, il lui donneroit quelque choſe. Le pauvre Officier ne manqua pas au rendez-vous, & dès que le Prince le vit il lui mit une bourſe dans la main où il y avoit trente Loüis, qui étoit tout ce que le Prince avoit reçu pour ce qu'on appelle menus-plaiſirs, & qui devoit fournir à ceux de tout un mois. L'Officier reçut ce ſecours avec joye; mais un ſcrupule l'inquieta, il craignit qu'on ne l'accusât d'avoir ſéduit le Prince; c'eſt pourquoi

il fut trouver Mr. de *Noailles* & lui conta le fait : Mr. de *Noailles* lui dit qu'il pouvoit garder ce qu'on lui avoit donné. Le ſoir les Princes firent une partie de Lanſquenet, & Mr. de *Berri* refuſa d'en être ; il allégua mille raiſons pour ſe diſpenſer de joüer, & enfin, ſe voyant preſſé, il dit qu'il n'avoit point d'argent, & lorſqu'on lui demanda ce qu'il avoit fait de celui qu'on lui avoit compté le matin, il répondit qu'il l'avoit donné à un Officier ruiné par la paix, & qu'il avoit mieux aimé retrancher ſes plaiſirs que de laiſſer mourir de faim les gens qui avoient bien ſervi le Roi. On loüa beaucoup ſon action, & le Roi l'apprit avec plaiſir. Je ne finirois jamais ſi je voulois vous rapporter tout ce que le Duc de *Berri* dit & fait de joli tous les jours. Il y a quelque tems que faiſant le caractere des Princes ſes freres, & le ſien, il diſoit : Le Duc de *Bourgogne* eſt né le ſoir, auſſi voit-on qu'il eſt d'une humeur ſombre ; le Roi d'*Eſpagne* eſt né le matin, il eſt vigilant ; il aime la chaſſe, & à monter à cheval : moi je ſuis né à midi, & j'aime la table & la bonne chere. Le Roi lui demandoit s'il auroit bien pû ſe réſoudre, au cas qu'il eût été fait Roi d'*Eſpagne*, à lui déclarer la guerre, lorſqu'il auroit crû avoir ſujet de ſe plaindre ? N'en doutez pas, dit-il, ſi mon Conſeil l'avoit trouvé à propos, j'aurois

rois fort bien fait la guerre contre Votre Majeſté. Je ne croi pas que le Roi d'*Eſpagne* ſoit de cette humeur, il emporte un cœur François dans ce Pays-là, mais des manieres & un exterieur tout-à-fait Eſpagnols; ainſi il trouvera le ſecret de contenter tout le monde. Ses nouveaux Sujets ſont fort contens de lui, & il faut eſperer que tout ira bien, quoiqu'on diſe que l'Empereur a fait déclarer ſon fils l'Archiduc, Roi d'*Eſpagne*. On aſſure qu'il a un Parti dans *Madrid* qui prétend faire tête à celui du Cardinal *Portocarrero*, qui a couronné le Duc d'*Anjou*. Si cela eſt, nous ne verrons autre choſe que des Rois par double. Si je ne vous ai pas parlé, dans mes précédentes, du Camp de *Compiegne*, c'eſt premierement, parceque je ne puis pas tout dire, & auſſi parceque la choſe n'en valoit pas la peine. C'étoit une image de la guerre qu'on vouloit donner à nos Princes pour les exercer ſans riſque, & c'étoit proprement une guerre de Théâtre, comme celles qu'on voit dans Alceſte, & dans quelques autres Operas. Dancourt a tiré ſa Comédie de quelques avantures bourgeoiſes qu'on dit être arrivées à ce Camp, & la Piéce ni le ſujet ne valent pas grand choſe. L'hiſtoire de Madame *Tiquet* eſt fort touchante; mais elle eſt trop longue pour que je puiſſe la faire entrer dans cette Lettre, qui me paroît

roît déja aſſez remplie. Ce ſera donc, s'il vous plaît, pour une autre fois. Cependant continuez-moi toûjours l'honneur de votre amitié, & ſoyez perſuadée que celle que j'ai pour vous ne finira qu'avec ma vie.

Et ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

DE TOULOUSE.

J'Ai vû, avec plaiſir, Madame, tout ce que vous m'avez marqué au ſujet du Roi d'*Eſpagne* & des Princes ſes Freres. Comme il y a dans votre Lettre des circonſtances dont les Relations publiques ne parlent pas, j'ai été obligée de la prêter ici à toutes nos Dames, qui, pour ſe mettre à la mode, n'ont pas manqué de chanter la Chanſon du *Curé de Chartres*, & celle de l'*Intendant*. Celle *de la fille à Dangeau* leur plaît auſſi beaucoup, parcequ'elle eſt de la façon d'une Princeſſe, & vous me ferez plaiſir de m'envoyer toutes celles que Madame la Ducheſſe a faites, afin que je puiſſe les citer à propos. De mon côté je vous dirai, que comme nous ſommes ici à portée de ſçavoir des nouvelles d'*Eſpagne*, nous en avons très-ſouvent

ſouvent, & que toutes diſent que le *Duc* d'*Anjou* y eſt fort aimé. Cela va fort bien pourvû que cela dure. Le *Conſeiller* dont je vous ai parlé dans ma précédente, m'a conté, à propos de vos chanſons, une aſſez plaiſante avanture qui lui eſt arrivée à Paris. Il dit qu'un de ſes amis l'ayant mené à la campagne chez la femme d'un Fermier Général, ils y trouverent une Dame qu'ils ne connoiſſoient pas, & qui étoit là en viſite. Quelque tems après on vit entrer un Gentilhomme qui ſalua cette Dame d'un air de connoiſſance, & lui fit quelques excuſes auſquelles la Dame répondit : En verité, Monſieur le Marquis, vous avez beau faire, je ne vous le pardonnerai point, & je n'aurois jamais cru que vous euſſiez été homme à paſſer ſi près de *Moncu* ſans y venir boire. Le Marquis ſe tuoit de demander pardon. La femme du Fermier Général ſe mêla à cette converſation, & queſtionna ſon amie ſur ſes plaiſirs. Je vous avouë, dit l'autre, qu'on ne ſe réjoüit pas fort bien à *Moncu*; mais en révanche on ſe divertit très-bien au voiſinage. Notre *Conſeiller* ne ſçavoit que penſer de ce qu'il entendoit; mais la Fermiere Générale lui expliqua le fait, en lui diſant à l'oreille, lorſqu'elle connut ſon embarras, que la Dame qu'il voyoit là étoit Madame la Marquiſe de *Moncu*, & que *Moncu* étoit une très-belle Terre. Cette

avanture

avanture me fit beaucoup rire. J'eſpere que vous en rirez auſſi, & que vous me pardonnerez les obſcénitez qui ſont le mérite de l'hiſtoire. J'attens avec impatience celle que vous me promettez de Madame *Tiquet* : ſi elle n'a pas la grace de la nouveauté, elle aura du moins celle de la verité, & je n'aime point à débiter des fauſſes nouvelles, moins encore en Provinces qu'ailleurs; ainſi je fais grand cas des vôtres, parceque je ſçai qu'elles ſont toûjours ſures. On m'a confirmé ici ce que vous m'avez mandé de Madame de *Barbeſieux* : Madame d'*Alegre* ſa mere eſt d'ici; le Préſident de *Donneville*, ce Juge ſi ſevere, étoit ſon pere, & par conſéquent grandpere de Madame de *Barbeſieux*. Je vis hier la veuve de ce Préſident, qui eſt une eſpece de femme fort extraordinaire : elle ſe traite toûjours en malade. Elle a un Medecin à ſes gages qui ne la quitte jamais, & une Garde; ainſi, en faiſant de ſa vie une perpetuelle maladie, elle a trouvé le ſecret de la perpetuer; car je croi qu'elle a plus de cent ans. Comme elle eſt extrémement riche, il lui eſt aiſé de vivre de la maniere qu'il lui plaît, & deux maris qu'elle a eus n'ont jamais pû lui faire comprendre qu'elle ſe portât bien. Son premier mari étoit de *Montpellier*, on l'appelloit Monſieur de *Grille*; & comme leur humeur ne ſimpatiſoit pas, ils ſe ſéparerent

ſans

ſans ſe broüiller, & Monſieur de *Grille* donna dans la galanterie: il devint amoureux d'une belle Demoiſelle & l'aima ſi fort qu'il ne pût jamais ſe conſoler de ſa perte. Elle mourut de la petite Verole, & Monſieur de *Grille* au deſeſpoir, fut ſe cacher dans l'Egliſe des Jacobins où elle fut enterrée. Le ſoir un Frere qui avoit ſoin de mettre de l'huile dans les lampes, fut extrémement ſurpris de voir devant lui Monſieur de *Grille* qui lui préſenta d'une main une bourſe avec quatre cens Loüis, à condition qu'il lui ouvriroit le tombeau de Mademoiſelle *Daumelas* (c'étoit le nom de ſa Maîtreſſe) & de l'autre un poignard dont il menaça de le tuer, s'il refuſoit d'ouvrir le tombeau. Le pauvre Mòine ſe trouva fort embarraſſé. Il étoit ſeul, les portes de l'Egliſe étoient fermées, & on devoit tout craindre d'un homme au déſeſpoir: C'eſtpourquoi ne voulant ni le refuſer, ni lui accorder ſa demande, il lui dit que la pierre qui couvroit le tombeau étoit trop peſante pour pouvoir entreprendre de la lever à moins qu'on ne leur aidât, & qu'il alloit chercher pour cela quelques Religieux de ſes amis. Monſieur de *Grille*, donna dans ce panneau; mais il fut fort ſurpris de voir arriver toute la Communauté en Proceſſion. On ſaiſit cet amant déſolé, & on le ramena chez lui, malgré qu'il en eût:

mais

mais il n'y reſta pas long-tems, & quoiqu'on le gardât à vûë, il trouva pourtant le ſecret de ſe jetter du haut de ſa maiſon dans la ruë, & de s'en aller à l'autre monde par la fenêtre, afin d'avoir plûtôt fait, tant il avoit d'envie de joindre ſa maîtreſſe. Après cela qu'on me vienne dire que perſonne ne meurt d'Amour! Voilà pourtant qui prouve que l'Amour a ſes Martyrs. Les exemples en ſont rares a la verité; mais il ſuffit qu'on en trouve, & la quantité ne change pas l'eſpece. Madame de *Grille* ne fut pas aſſez ſotte pour ſuivre ſon mari à l'autre monde. Elle aima mieux en prendre un autre dans celui-ci, & elle fit bien. Le Préſident de *Donneville* l'épouſa; & comme il la laiſſoit vivre à ſa mode, ils ont toûjours fort bien vêcu enſemble. Le Préſident étoit fort rigide, & faiſoit pendre ſans quartier tous les Voleurs, parcequ'il connoiſſoit qu'on étoit fort porté à ce crime dans ce Pays-ci. Il a même avoüé quelquefois que s'il avoit ſuivi ſon penchant, il auroit été lui-même Voleur; ainſi il prétendoit corriger la Nature par la rigueur des Loix. Il n'eſt pourtant pas venu à bout de ce deſſein, & il n'y a pas long-tems que les jeunes gens faiſoient ici un joli manege: C'étoit preſque tous fils de Conſeillers, qui, quand il étoit nuit, alloient en troupes dans les ruës, & faiſoient rendre la bourſe

à

à tous ceux qu'ils rencontroient; après cela on les obligeoit à baiſer le derriere d'un de ces Meſſieurs, comme à la Meſſe on baiſe la Patene lorſqu'on va à l'Offrande, & cette illuſtre Troupe ſe faiſoit nommer, *La Confrairie des Baiſes-Cus*; Confrairie très-redoutable pour les pauvres paſſans. Le Parlement a été obligé d'y mettre ordre; mais perſonne n'a été puni, parceque chacun avoit ſon fils, ou ſon parent à ſauver, ainſi la grace à été générale. Je ne ſuis pas ſurpriſe que le Roy d'*Eſpagne* fût ennuyé de toutes les Harangues qu'on lui a faites, j'en ſuis fort fatiguée auſſi; car j'ai été obligé d'en eſſuyer quelques-unes, moi indigne. Il y a quelque tems que m'étant allé promener dans un lieu aſſez près d'ici, on obligea mon Cocher d'arrêter à la porte pour attendre que le Maire & les Conſuls vinſſent en cérémonie me complimenter : Ils vinrent effectivement avec leurs habits des Dimanches. Le Maire débuta par me dire qu'il voudroit avoir l'éloquence de Ciceron, & autres choſes à-peu-près ſemblables, dont j'étois fort laſſe: Hé! de grace, Monſieur lui dis-je, laiſſons-là Ciceron, & ſans atttendre que je vous réponde par Demoſthene, faites-moi ouvrir vos portes afin que je puiſſe me repoſer. Le Maire prit de là occaſion de me dire qu'il voudroit avoir des Palais à m'offrir,

frir, & qu'il me prioit de vouloir bien accepter leurs petites Maiſons. J'avois dans mon carroſſe un Abbé qui a beaucoup d'eſprit, & qui voulant déconcerter le Maire, lui dit, qu'il étoit bien hardi de me propoſer d'entrer aux petites Maiſons. Le pauvre Maire craignit de m'avoir offenſée; mais ſa crainte augmenta bien davantage quelque tems après, car mon mari fut obligé de lui faire rendre compte ſur des choſes qui regardoient les intérêts du Roi; ainſi il ne douta point que ſa Harangue n'eût cauſé ſa diſgrace. Je fis tout ce que je pus pour lui faire comprendre que je n'avois eu garde de m'offenſer de ce qu'il avoit dit, mais il n'y eut pas moyen de le déſabuſer. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire préſentement; quand je ſçaurai quelqu'autre choſe, je vous en ferai part. Je ne vous envoye pas la Harangue que l'Evêque de *Nimes* à faite à nos Princes; je ne doute point que vous ne l'ayiez vûë à *Paris*, celle-là n'eſt pas du nombre des ennuyeuſes, tout le monde l'a trouvée belliſſime, & franchement il n'y a qu'un abbé *Fléchier* au monde. On dit qu'il la prononça avec tant de grace, qu'on étoit ſurpris de voir un homme ſans geſtes ſans mine & ſans voix, qui ſont trois choſes fort néceſſaires à un Orateur, effacer tout ce qu'on avoit entendu de beaux-parleurs.

Ce

Ce qui lui donne cet avantage, c'eſt qu'il dit des choſes, & que la plûpart de nos Beaux Eſprits ne diſent que des mots. Adieu, Madame, aimez-moi autant que je vous aime, & croyez que je ſuis, ſans compliment, toute à vous.

LETTRE XXIV.

Réponſe de Paris.

COmme je vois, Madame, que vous n'êtes pas d'humeur à me faire aucun quartier ſur l'Hiſtoire de Madame *Tiquet*, je vais commencer par vous la conter. Cette Dame étoit fille d'un Libraire nommé *Carlier*, qui lui avoit laiſſé cinq cens mille francs, & autant à un frere qu'elle avoit qui eſt Capitaine aux Gardes. Elle fut orpheline à quinze ans. Comme elle étoit belle & riche, elle ne manqua pas d'adorateurs. Monſieur *Tiquet* qui étoit du nombre fut préferé à ſes Rivaux, parcequ'il ſçut mettre une tante de la Demoiſelle dans ſes intérêts, en lui faiſant préſent de quarante mille francs. Cette tante avoit ſoin de faire valoir toutes les galanteries qu'il faiſoit; & un jour qu'il avoit envoyé un bouquet à Mademoiſelle *Carlier*, dans lequel il

il y a voit des fleurs de Diamant, cette belle fut ſi touchée de ſes bonnes manieres, qu'elle ſe détermina à ſuivre l'avis de ſa tante en épouſant Monſieur *Tiquet*, quelle croyoit fort riche, puiſqu'il étoit en état de donner des bouquets de quinze mille écus; car celui-là coûtoit autant. Monſieur *Tiquet* étoit Conſeiller au Parlement. Ce mariage fut d'abord fort heureux, ils eurent un fils & une fille : Madame *Tiquet* faiſoit de la dépenſe à proportion du bien qu'elle croyoit avoir, & ſon mari qui lui avoit perſuadé qu'il en avoit autant qu'elle, n'oſoit pas la déſabuſer. Il le fallut pourtant enfin, & Madame *Tiquet* apprit qu'il s'en falloit beaucoup que ſon mari n'eût quelque choſe, puiſque ç'avoit été de ſon bien à elle qu'il avoit payé toutes les dépenſes qu'il avoit été obligé de faire pour l'obtenir. Ce déconte cauſa de la diviſion dans le ménage, & le bien de Madame *Tiquet* ſe trouvant diminué, elle demanda une ſéparation. Monſieur *Tiquet* fit des plaintes de ſon côté ſur le commerce qu'il diſoit être entre ſa femme & Monſieur de *Mongeorge*, Capitaine aux Gardes, & obtint une Lettre de Cachet du Roi pour la faire enfermer; mais il eut la foibleſſe de donner cette Lettre de Cachet à ſa femme qui la jetta dans le feu, deſorte que lorſqu'il voulut en demander une autre on ſe moqua

moqua de lui. Madame *Tiquet* obtint cependant une ſéparation de biens, & continua de voir Monſieur de *Mongeorge*. Elle étoit en même maiſon avec ſon mari, mais ils avoient chacun leur appartement. Trois ans ſe paſſerent de cette maniere, c'eſt-à-dire, avec beaucoup de froideur, ſans pourtant donner des ſcénes au Public. Un jour que j'étois chez la Comteſſe *Daunoi*, Madame *Tiquet* y entra, elle paroiſſoit émuë; & lorſqu'on lui demanda ce qu'elle avoit, elle répondit qu'elle venoit de paſſer une partie de la journée avec le Diable. Vous avez eu là une vilaine compagnie, répondit Madame *Daunoi* : Ho ! dit Madame *Tiquet*, quand je dis que j'ai vû le Diable, c'eſt-à-dire, une de ces femmes qui ſe mêlent de prédire l'avenir. Et que vous a-t-elle promis, demanda Madame *Daunoi*? Ho ! toutes ſortes de bonnes choſes, dit Madame *Tiquet* : elle m'a aſſurée que dans deux mois d'ici je ſerois au-deſſus de tous mes ennemis, hors d'état de craindre leur malice, & parfaitement heureuſe. Vous voyez bien, Madame, ajoûta-t-elle, que je ne dois pas compter là-deſſus, puiſque je ne ſerai jamais en repos tant que Monſieur *Tiquet* vivra, & qu'il ſe porte trop bien pour qu'on doive compter ſur un ſi prompt dénouëment. Elle s'en retourna enſuite chez elle, & paſſa la ſoirée avec Madame la Comteſſe de *Senonville*.

ville. Monſieur *Tiquet* lui avoit fait le chagrin de chaſſer un Portier dont elle étoit contente, & ne ſe fiant plus à perſonne, il étoit devenu lui-même ſon Portier, & prenoit le ſoin, quand il entroit, de fermer la porte & de mettre la clef ſous ſon chevet. Ce ſoir-là il étoit ſelon ſa coûtume, chez Madame de *Villemur*, & Madame de *Senneville* s'obſtinoit à reſter, & vouloir, malicieuſement, attendre qu'il ſe fût venu coucher pour lui donner la peine de ſe relever & de lui venir ouvrir. Cependant, l'heure où il avoit accoûtumé de ſe retirer étoit paſſée, & l'on ne ſçavoit que penſer de ce retardement, lorſqu'on entendit tout d'un coup crier au meurtre & tirer un coup de piſtolet. Les Valets de Madame *Tiquet* accoururent au bruit, & trouverent que c'étoit leur Maître qu'on avoit aſſaſſiné. Ils vinrent en avertir leur Maîtreſſe, & lui dirent en même-tems qu'on avoit reporté Monſieur *Tiquet* chez Madame de *Villemur*. Madame *Tiquet* y alla; mais on ne voulut pas lui laiſſer voir ſon mari qui n'étoit point mort, & qui ayant été interrogé par le Commiſſaire du Quartier, qui lui avoit demandé s'il avoit des ennemis, il avoit répondu qu'il n'avoit point d'autre ennemis que ſa femme. Cependant ſes bleſſûres n'étoient pas mortelles. Quoiqu'il en eût cinq, il y en avoit une tout auprès du

cœur

cœur, qui ne le perça pas, parceque le cœur de Monſieur *Tiquet* fut en quelque maniere reſſerré par la peur, & ne remplit pas toute la place qu'il devoit naturellement occuper; ainſi il peut dire que ſa frayeur lui ſauva la vie. Madame *Tiquet* fut le lendemain chez Madame *Daunoi*, apparemment pour ſçavoir ce qu'on diſoit d'elle dans le monde; car Madame *Daunoi* avoit fort bonne compagnie. Madame *Daunoi* lui demanda ſi Monſieur *Tiquet* ne connoiſſoit point ceux qui l'avoient attaqué : Ha ! Madame, dit Madame *Tiquet*, quand il les connoîtroit il ne le diroit pas, & c'eſt moi qu'on aſſaſſine aujourd'hui. Madame *Daunoi* lui dit qu'elle devoit s'aſſurer du Portier qu'on avoit chaſſé, & que c'étoit ſur lui que tomboient les ſoupçons. Lorſque Madame *Tiquet* fut de retour chez elle, on vint l'avertir de ſe ſauver, & on l'aſſura qu'elle ſeroit arrêtée. Les avis redoublerent tous les jours, ſans qu'elle voulût en profiter; & enfin, le huitiéme jour un Théatin monta dans ſa chambre, & lui dit qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, qu'elle ſeroit arrêtée, à moins qu'elle ne mît promptement une Robbe de Théatin qu'il lui apporta, & qu'elle n'entrât dans une chaiſe à Porteur qu'il venoit de laiſſer dans ſa cour; que les Porteurs avoient ordre de la conduire en un endroit où elle trouveroit

trouveroit une chaiſe de Poſte, avec des gens qui la conduiroient ſûrement à *Calais*, d'où on la feroit paſſer en *Angleterre*. Madame *Tiquet* regarda tout cela comme des piéges que ſon mari lui tendoit pour ſe défaire d'elle, & l'obliger à lui abandonner ſon bien; ainſi elle refuſa les offres du Théatin, & réſolut de ſoûtenir le choc. Le lendemain Madame de *Senonville* fut la voir; & comme elle voulut ſe retirer quelque tems après, Madame *Tiquet* la pria de reſter, & lui dit qu'on devoit la venir prendre dans le moment, & qu'elle étoit bienaiſe de ne pas ſe trouver ſeule avec toute cette canaille. A peine eût-elle dit cela, qu'on vit entrer le *Lieutenant Criminel* ſuivi de quantité de ſatellites. Madame *Tiquet* lui dit qu'il auroit pû ſe paſſer d'amener une ſi nombreuſe Cohorte, & que puiſqu'elle l'avoit attendu de pied ferme, il ne falloit pas craindre qu'elle fît difficulté de le ſuivre. Elle le pria enſuite de faire mettre le ſcelé dans ſon appartement, pour la ſureté de ſes meubles; & après avoir embraſſé ſon fils qu'elle aimoit fort, elle lui donna de l'argent pour ſe réjoüir, & lui dit de ne pas craindre pour elle. Elle dit auſſi adieu à Madame de *Senonville*, & monta en carroſſe avec le *Lieutenant Criminel*. En paſſant ſur le petit Marché elle ſalua fort gracieuſement une Dame de ſes amies

Il y a ici une transposition jusqu'à la fin du volume. après la page 288 il faut suivre à la page 289 du Tome II, et à la page 288 du Tome II, il faut revenir au Tome I, page 289.

II

Tablettes des Allemands voyageurs de ma connoiſſance, entre autres Annotations, *étant à Macon, manger du Cotignac.* Ainſi, je profitai de l'avis, & j'en mangeai tout mon ſou. J'eus le ſort dont on flattoit la future Epouſe de Tartuffe. Je fus en ſocieté avec Madame la Baillive, & Meſdames les Eluës. Car *Macon*, afin que vous le ſçachiez, a Bailliage & Election, un College de Jeſuites, & un bon Evêché, qui releve de celui de *Lyon.* Un autre diroit Suffragant; mais je n'aime pas à me ſervir de grands mots. Toutes ces Dames me parurent polies & honnêtes, & je n'ai que lieu de m'en loüer. Je manquai pourtant de me faire une terrible affaire dans ce Pays-là; car étant allée au Sermon d'un Cordelier dont on m'avoit parlé comme d'un fort grand Prédicateur, & que je ne trouvai pas tel, j'eus l'imprudence de dire mon ſentiment. Le Moine à chapeau gris ne s'accommoda pas de ma ſincerité, & il ne tint pas à ſa Réverence Cordeliere que je ne fuſſe traité d'heretique. Voici le cas. Il nous conta entre autres choſes, dont nous nous ſerions fort bien paſſez, qu'un jour dans un Cercle compoſé de gens d'eſprit, après avoir agité pluſieurs queſtions, on demanda quelle étoit la choſe la plus forte qu'il y eût au monde; que là deſſus chacun dit ſon opinion: Les uns ſoûtinrent que c'étoit le

vin, & je crois entre nous que le bon Pere auroit bien décidé pour celle-là, car ceux de ſon Ordre s'expoſent ſouvent à ſentir le pouvoir de cette liqueur. Mais comme il n'expliquoit que les ſentimens d'autrui, il ne nous fit pas l'honneur de nous apprendre le ſien, dont il étoit aiſé de ſe douter. Il dit donc que l'on prétendoit, ou que l'on avoit prétendu, qu'il n'y avoit rien de plus fort que le vin, parcequ'il dérangeoit la raiſon, & cauſoit ſouvent des déſordres terribles. D'autres dirent que rien n'étoit ſi fort que les armes, puiſque par elles *Alexandre* avoit fait la conquête de l'Univers. On prétendoit enſuite, avec plus de raiſon, que la force du vin & des Armes devoit céder à celle du Pape, qui étant audeſſus des Rois, peut les dépoſſeder & donner leurs Royaumes à d'autres, comme le cas eſt déja arrivé. Pendant que le bon Pere nous faiſoit tous ces contes, je baillois d'une grande force; mais par malheur j'avois pris du caffé avant que de ſortir du logis, & il me fut du tout impoſſible de dormir; ſi-bien que cet ennuyeux Sermon m'ayant miſe de mauvaiſe humeur, je dis à une Dame qui étoit auprès de moi, que notre Prédicateur ne ſçavoit ni la Carte ni la Chronologie; qu'il avoit dépayſé la ſcéne, & changé terriblement les tems, puiſque lorſque la queſtion dont il parloit avoit été propoſée,

poſée, les Papes étoient encore bien loin, & ne vinrent que long-tems après. La Dame à qui j'avois parlé fit part de ma remarque à un autre, cette autre à ſa voiſine, & en un inſtant la moitié de l'Egliſe ſçut que le Prédicateur ne ſçavoit ce qu'il diſoit. Je ne fus pas plûtôt chez moi, qu'un Abbé qui ſe piquoit d'eſprit, vint me demander raiſon de ma critique. Je la trouvai dans le 3. *Livre d'Eſdras*, où je lui fis voir que c'étoit ſous le regne de *Darius*, & pendant que ce Prince dormoit, que trois de ſes Favoris avoient fait cette Diſſertation, & que *Zorobabel* ayant décidé pour les Femmes, la vérité avoit emporté le prix de la diſpute. Ainſi, dis-je, comme *Darius* étoit Roi de *Perſe*, & que cet Empire a précédé celui des *Grecs*, comme les *Grecs* ont précédé les *Romains*, vous voyez bien, Monſieur, que les Papes n'avoient garde d'être en nature pendant ce tems-là; puiſque la Ville qu'ils ont toûjours habitée n'étoit pas encore bâtie, & que Saint *Pierre*, dont ils ſe diſent les Succeſſeurs, ne naquit que bien des ſiecles après. Mon raiſonnement parut juſte, & l'ignorance du Moine inconteſtable. On lui en fit honte, & pour ſe venger de mon ſçavoir, il voulut m'en faire un crime, diſant que je ne pouvois pas ſçavoir ſi bien la Bible à moins d'avoir été Huguenote : Il ſoûtint même qu'il falloit

que je la fusse encore, puisque je m'étois en quelque maniere opposée à ce qu'il avoit dit en faveur de la grandeur Papale, & que j'avois empêché, par des critiques plus vaines qu'utiles, le respect qu'il vouloit inspirer aux Peuples pour sa Sainteté. Bien me valut alors que mon mari étoit connu, & que mon nom n'étoit point suspect. Sans cela, je vous assure que le vindicatif Prédicateur m'auroit joüé quelque mauvais tour; car comme il y a eu beaucoup de Protestans dans ce pays-là, les Moines y parlent fort haut, & font trembler ceux qui sont assez malheureux pour avoir le peché originel. Ils ne sont pas tout-à-fait si absolus dans un Pays où j'ai été autrefois, qu'on appelle le *Querigut*: Il est habité par des *Miquelets*, qui ne connoissent d'autre justice que celle qu'ils se font eux-mêmes, & qui lorsqu'un Prédicateur s'ingere de les censurer un peu trop vivement, les jettent à coups de pierres de la Chaire en bas. Cela est arrivé dans le tems que j'étois à *Quillian*, qui n'est pas loin du *Querigut*: il ne faut pour cela que deux ou trois séditieux, qui, lorsque le Sermon ne leur convient pas; disent: Voilà un Drôle qui parle bien librement! Faisons-le sauter de la Chaire en bas. La Populace, amie du désordre, applaudit d'abord, & le pauvre Orateur voit fondre sur lui une grêle de cailloux, à moins qu'il n'évite

n'évite la lapidation, par des complaiſances criminelles, & en flattant les vices de ſes Auditeurs, dont les maximes ne ſont pas des plus Chrétiennes du monde. On auroit beau leur envoyer des Dragons, comme on a fait aux Huguenots, ils en tireroient bien-tôt parti, & les rochers inacceſſibles à tous autres qu'à eux & aux chevres, leur fourniſſent des aziles aſſurez. Monſieur de *Louvois* ſe mit ſous leur protection dans le voyage qu'il fit de ce côté-là; & dès que le Baillif lui eût proteſté qu'il ne couroit aucun riſque, il ſe le tint pour dit, comptant bien que toute l'Armée d'Eſpagne n'auroit pû l'attaquer dans de pareils retranchemens, & au milieu de gens auſſi déterminez que ceux-là. Mais pour revenir à mon Prédicateur de *Mâcon*, je vous dirai qu'il fut obligé de rengaîner ſon malin vouloir, & que ne me trouvant nullement ſuſpecte de Huguenotiſme, j'échapai à ſa vengeance. Mon mari finit les affaires qui l'avoient obligé de s'arrêter dans cette Ville-là, où il ne m'arriva point d'autre avanture, & d'où je fus à *Châlons* qu'on appelle *Châlons* ſur *Saône*, & qu'il ne faut pas confondre avec un autre *Châlons* dont je vous parlerai enſuite. Celui dont il s'agit à préſent eſt en *Bourgogne*. C'eſt une Ville d'aſſez bon air, Capitale d'un petit Pays qu'on appelle le *Châlonnois*. Elle eſt fortifiée:

il y a une Citadelle, un Evêché, & une pépiniere de Carmes, qui en fournit à une grande partie du Royaume; car j'ai remarqué qu'ils nous viennent preſque tous de ce Pays-là, & j'y en ai tant vû, que ſi je n'avois pas ſçu la carte de la *Terre Sainte*, & que le *Mont-Carmel* étoit en *Judée*, je l'aurois cru voiſin de *Chalons*, & j'aurois pris la *Saône* pour le *Jourdain*, en voyant ſur ces bords tous ces Succeſſeurs du Prophete *Elie*. Il ne m'eſt rien arrivé dans cette Ville-là qui mérite votre curioſité. J'y ai reçu des viſites; j'en ai rendu; j'ai fait bonne chere, car le pays eſt propre à cela; & après un ſéjour où mon inclination a eu moins de part que des raiſons plus eſſentielles, j'ai quittai *Châlons* pour *Dijon*, & je n'ai pas perdu au change; car *Dijon* eſt une grande & belle Ville, Capitale de la *Bourgogne*. C'eſt-là que ſiége le Parlement de cette Province, érigé par le Roi *Louis XI.* l'an 1476. il y a outre cela une Chambre des Comptes, une Cour des Monnoyes, & un Préſidial dont la Juriſdiction s'étend aſſez loin. Cette Ville eſt ſituée ſur la riviere d'*Ouche*, défenduë par un Château fortifié: elle eſt remplie de belles maiſons. On y voit de très-belles Egliſes: On y trouve quantité de Perſonnes de Condition; car il y a beaucoup de Nobleſſe dans ce Pays-là, & le Parlement en attire fort ſouvent auſſi d'ailleurs.

d'ailleurs. Je m'y divertis beaucoup mieux que je n'avois fait à *Macon* & à *Chalons*, & j'y vis une choſe que je n'avois jamais vûë ailleurs; car allant rendre viſite à une Conſeillere du Parlement, qui, comme toutes les autres, avoit été chez moi, & avec laquelle j'étois demeurée en reſte, on me dit qu'elle étoit indiſpoſée, & l'on me conduiſit dans un appartement magnifique. La Dame étoit ſur un lit d'Ange, elle avoit bonne compagnie auprès d'elle. Son deshabiller lui donnoit un petit air de Nymphe, ſa gorge étoit découverte, & l'attitude dans laquelle elle ſe tenoit, en faiſoit voir toute la beauté. Je m'approchai de cette aimable malade. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis qu'elle badinoit avec un ſerpent qui étoit attaché à ſon bras avec un ruban de couleur de feu, aſſez long pour lui laiſſer la liberté de ſe promener ſur le lit! Je fis un cris effroyable à cet aſpect, & l'horreur que l'on a naturellement pour ces ſortes d'animaux me fit frémir: mais la Dame me dit que je n'avois rien à craindre; que ſon Serpent ne me feroit point de mal, & après qu'elle lui eût donné un petit coup comme on auroit fait à un joli Epagneul, elle lui dit de dormir, & ce docile animal ſe gliſſa dans ſon ſein, où un moment après il parut effectivement endormi. Je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe! Mais enfin, après m'être un peu raſſurée: Madame, dis-

je à la malade, trouvez bon que je vous demande d'où vient que vous vous familiariſez ainſi avec une bête auſſi venimeuſe? Et comment vous pouvez faire pour vous garantir de ſon venin? Car je vous avouë que je tremble pour vous à l'heure qu'il eſt, & que je crains que votre Serpent Favori ne vous morde le ſein, comme fit celui dont Eſope nous a conté l'avanture, & qu'il nous donne pour l'emblême de l'ingratitude. Enfin j'ai toûjours entendu dire que le commerce de ces Meſſieurs-là n'étoit pas ſûr, & je n'avois encore vû perſonne qui s'en fût accommodé. Vous avez raiſon, Madame, dit alors la malade, & ſi ce que vous voyez aujourd'hui vous paroît extraordinaire, le ſujet ne l'eſt pas moins, & il eſt à propos que je vous le conte, afin que vous excuſiez la bizarrerie de mon goût. Sçachez donc, continua-t-elle, que quoique je ne ſois pas fort aimable, je n'ai pourtant pas laiſſé de plaire, & qu'un des plus jolis Cavaliers de notre Province m'a aimée à la folie. Son mérite & ſa conſtance m'engagerent de répondre à ſa paſſion, & après cinq ans de ſoins & de tendreſſe je me déterminai à l'épouſer. Les meſures furent priſes pour cela, & le temps marqué au retour de la Campagne, que mon Amant ne pouvoit pas ſe diſpenſer de faire. Il partit avec l'aſſurance que je lui donnai

donnai d'être à lui ; & quoique cette assurance lui donnât de la joye, il partit pourtant fort affligé, & me laissa aussi triste qu'il l'étoit. Comme les termes où nous en étions me dispensoient de me contraindre avec lui, je lui laissai voir toute ma douleur, & après nous être dit tout ce que deux personnes qui s'aiment ont accoûtumé de dire en pareil cas, nous convînmes qu'à certaines heures du jour nous penserions l'un à l'autre, & que nous nous retirerions en particulier dès que l'heure sonneroit, pour ne nous occuper pendant le tems marqué, que de notre tendresse ; après quoi mon Amant m'assura, que s'il étoit tué il me le feroit sçavoir dans le moment à coup sûr, & que j'en aurois des signes assurez. Il partit, & je fus toûjours assiduë à ces rendez-vous, ausquels je ne crois pas qu'il ait manqué. Mais ce qui va vous surprendre, c'est qu'un jour entendant sonner cinq heures après-midi, je quittai, selon ma coûtume, la Compagnie qui étoit chez moi, pour aller rêver dans le jardin : Je m'assis sous un pavillon couvert de jasmins, & après y avoir resté quelque tems, je vis un Serpent blanc comme de la neige, & tel que vous venez de le voir, qui me regardoit tendrement. Je fis d'abord un grand cri. On courut à moi, & l'on voulut tuer le Serpent. Je m'y opposai, & après

avoir fait attention ſur la maniere dont il s'étoit trouvé là, (car je ne l'avois point vû entrer, & il n'y étoit pas avant moi, puiſque je ne m'en étois pas apperçuë quoique j'euſſe tourné la vûë de tous les côtez de ce petit Pavillon) je ne doutai point que mon Amant ne fût mort, & que ce ne fût-là le ſigne qu'il m'avoit promis. Dans cette penſée je pris ce Serpent ſous ma protection, & le regardant comme un gage de la tendreſſe de ce que j'aimois le plus au monde, il me devint infiniment cher. Mes conjectures ne ſe trouverent que trop juſtes, & quelque temps après j'appris que mon Amant avoit été tué le même jour & à la même heure que le Serpent s'étoit apparu à moi. Après tout ce que je viens de dire, vous comprenez aiſément quelle fut mon affliction : On crut qu'il m'en coûteroit, ou l'eſprit, ou la vie : mais le temps, ce grand Maître de toutes choſes, rendit enfin le calme à mes eſprits; & comme je vis bien qu'il n'y avoit plus de retour chez les morts, je renoüai commerce avec les vivans, & j'épouſai Mr. de ...., mais ce fut à condition qu'il me permettroit de garder toûjours mon cher Serpent, qui avoit été mon unique conſolation, & que je n'aurois pas quitté pour le plus grand Roi du monde. Comme Mr. de.... étoit fort amoureux de moi, il me promit tout ce que je voulus;

voulus ; & comme il étoit très-honnête homme, il me tint tout ce qu'il m'avoit promis. Je le perdis peu de tems après ; j'en fus très-affligée, & je m'en conſolai avec l'Epoux que j'ai à préſent ; car j'avois éprouvé qu'il n'eſt rien qui conſole ſi bien d'un mort qu'un vivant. M. de.... voulut bien ſubir la loi de ſon prédéceſſeur, ſans quoi il n'y auroit eu rien eu à faire pour lui ; le Serpent conſerva toûjours ſes droits, la planche étoit déja faite, & quand j'épouſerois douze maris les uns après les autres, cela ne ſouffriroit pas la moindre difficulté. Vous méritez, dis-je alors, Madame, que l'on ait pour vous une complaiſance aveugle, & celle de Meſſieurs vos Epoux marque bien la force de leur amour : mais je ne ſçai ſi à leur place j'aurois dû la pouſſer ſi loin ; car enfin ſi *Sarrazin* a voulu mettre martel-en-tête à notre bon pere *Adam* ſur le chapitre du Serpent, vous jugez bien que le commerce du vôtre auroit dû leur donner de la jalouſie ; & pour peu qu'ils euſſent de penchant à croire la Metempſycoſe, ils devroient s'imaginer que c'eſt l'ame de leur Rival qui anime cet Animal-là, ou du moins ſçachant qu'il vous eſt venu de ſa part, ils pourroient ſe perſuader qu'il vous parle toûjours en faveur de ce défunt, & ſe défier de ſes conſeils, puiſque ceux de ſon eſpece n'en ont jamais donné que de

très-pernicieux. Après cela, ajoûtai-je, le tout ne ſe dit que pour briller, & je crois que vous avez trop de raiſon pour croire que les morts puiſſent envoyer des Ambaſſadeurs, & pour regarder votre petite Excellence rampante ſur ce pié-là. Je ne vous dis point ce que je crois, répondit cette Dame, je vous ai conté le fait, & vous conclurez ce qu'il vous plaira. Vous voyez mon Serpent, on peut vous dire qu'il y a ſix ans que je l'ai, & que contre le naturel de ceux de ſon eſpece, il ne m'a jamais fait aucun mal. Toute la Compagnie certifia la même choſe & je ſortis de chez cette Dame dans un étonnement dont je ne puis encore revenir! Elle voulut que je viſſe tout ce qu'il ſçavoit faire. Elle ſiffla à demi-bas, il s'éveilla, fit mille ſingeries, après quoi on fit ouvrir une boëte de vermeil qui étoit pleine de ſon, dont il ſe régala. Voilà qui vous paroîtra incroyable, & que vous devez pourtant croire, puiſque cela eſt auſſi ſûr, qu'il eſt ſûr que je ſuis votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE LII.

DE PARIS.

JE veux bien oublier votre oubli, Madame, & puiſque vous vous accuſez, il ne ſeroit pas généreux à moi de ne point vous excuſer; je n'appuyerai pas même beaucoup ſur cet article, de-peur que vous ne me reprochiez auſſi à votre tour, le peu d'empreſſement que j'ai eu à me plaindre de votre ſilence, & la patience avec laquelle je l'ai ſouffert; car ſuivant les regles de la belle amitié, je devois vous avoir écrit, n'euſſe été que pour vous chanter poüille. Vous voyez que je préviens tout ce que vous pourriez me dire, afin de vous épargner la peine ou le plaiſir de gronder, & quoique vous ayïez tort la premiere, je conſens que nous ſoyïons quittes. Voilà donc la paix faite: mais je ne vous pardonne qu'à condition, comme dit *Scaron*, que vous n'y retournerez pas, & que pour me dédommager de l'interruption de notre commerce, vous me rendrez compte de tout ce qui vous eſt arrivé pendant ce tems-là. J'ai vû avec plaiſir ce que vous avez commencé de m'en dire, & je ne doute point que le reſte de votre route ne ſoit auſſi agréable

agréable, & conté auſſi agréablement. Je n'ai pû m'empêcher de rire de la folie du Cordelier, qui vouloit vous punir de ſon ignorance, & je plains fort les pauvres Huguenots qui en ſouffrent à tous égards. Le goût de votre Conſeillere de *Dijon* me paroît un peu bizarre, & je ne crois pas que ſa tendreſſe pour les ſerpens lui donne bien des rivales. Ces animaux rampans ſont l'horreur du genre humain, dont ils ont cauſé la perte, & ce n'eſt même qu'avec répugnance que l'on ſe détermine à en manger, quoiqu'on prétende qu'une pareille nourriture ſoit fort propre à purifier le ſang, & il me ſouvient, à propos de cela, d'une réponſe un peu hardie qui fut faite à Mr. T.... par une femme qui lui demandoit la charité. Ce Diacre, dont vous connoiſſez l'humeur ſevere, prétendant que les beſoins de la Mendiante n'étoient pas auſſi preſſans qu'elle vouloit le perſuader, lui fit un Diſcours fort pathétique pour lui prouver que c'étoit un vol, & même un ſacrilege de chercher à s'appliquer ce qui n'étoit deſtiné que pour le ſoulagement des véritables Pauvres. Voyez, lui dit-il, ſi vous êtes dans ce cas-là. C'eſt de quoi je doute, ajoûta t-il, & votre embonpoint me fait croire que vous vous nourriſſez mieux que moi. Vous avez raiſon, Monſieur, dit la femme, qu'un pareil Diſcours

cours fatiguoit, puiſque je mange le pain que Dieu a beni, pendant que vous mangez ce que Dieu a maudit ; car vous ne pouvez pas nier qu'il n'ait maudit le Serpent, qui eſt votre nourriture ordinaire. Le Dévot rougit de cette réponſe, qui fit rire tous ceux qui étoient préſens, & qui donna lieu de croire que cette femme avoit prétendu accuſer par-là le Perſonnage d'avoir ce qu'on appelle le *Rhume Eccléſiaſtique*; maladie à laquelle on prétend que l'uſage des Serpens fait quaſi l'effet du Mercure. Je crois que vous entendez aſſez ce que je veux dire, ſans qu'il ſoit beſoin d'appeller *un chat, un chat*; & le Rhume Eccléſiaſtique eſt ſi bien connu à *Paris*, qu'il n'eſt pas beſoin de Commentaire pour expliquer le cas. C'eſt à la galanterie des Gens d'Egliſe que l'on doit cette maniere de définir un mal auquel ils ſont fort ſujets, & que le reſpect qu'on a pour leur Caractere ne permet pas de nommer autrement. Puiſque nous ſommes ſur la Chronique ſcandaleuſe, il faut que je vous faſſe part d'une avanture qui vient d'arriver au pauvre Chevalier de *Tourville*, & qui a réjoui tout *Paris*. Mais, non, je ne puis pas bonnement vous conter ce fait-là, car il eſt un peu ſcabreux, & je ne vois pas de moyen de l'envelopper, à moins d'en ôter toute la grace. N'importe, il en arrivera ce qu'i pourra,

pourra ; je cede à la tentation que j'ai de vous faire rire. Sçachez donc que le Chevalier de *Tourville* étoit amoureux de la Ducheſſe de..... qu'elle le mit même en état d'être heureux ; mais que par un malheur pareil à celui qui, ſelon *Buſſi*, arriva autrefois au Comte de *Guiche* avec Madame d'*Olone*, le Chevalier ſe trouva hors d'état de profiter de ſa bonne fortune. La Ducheſſe, outrée d'avoir trouvé tant de foibleſſe dans cet amant, a eu l'indiſcrétion de la publier. Maniere aſſez jolie de ſe venger, comme vous voyez ! La Cour & la Ville ont ri de l'un & de l'autre, & quand on veut parler d'un ſiége pliant, on dit, un *Tourville*. Si-bien que ce nom-là eſt préſentement auſſi connu que celui du Rhume Eccléſiaſtique ; car dans les meilleures Compagnies on ne fait point de façon de dire, avancez un *Tourville*, au lieu de dire, avancez un *Pliant* ; & ce pauvre garçon ne ſçait plus où ſe cacher, pendant que la Ducheſſe de.... ſoûtient la gageure ſans ſe déconcerter. On pourroit bien dire là-deſſus, comme Arlequin : O Tems ! O Siecle ! O Mœurs ! Que dira l'avenir ? Je crois que l'on doit l'invention du Siége Pliant, ou du moins le nouveau nom qu'on lui a donné, à Madame la Ducheſſe, & cette imagination me paroît aſſez de ſon caractere. Puiſque je ſuis en train de dire

des

des folies, & que comme on dit, il n'y a en toutes choſes que la premiere pinte qui coûte, il faut que je vous régale d'une Chanſon, que cette Princeſſe a faite en l'honneur du mariage de ſa belleſœur avec Monſieur le Duc de *Vendôme*. Vous ſçavez que Madame la Ducheſſe eſt femme de Mr. le Duc, fils de Mr. le Prince, & frere de Mademoiſelle de *Condé* que le Duc de *Vendôme* vient d'épouſer. Or écoutez la Chanſon. La Poëſie en eſt un peu gaillarde; mais c'eſt la faute de l'Auteur, & non pas la mienne.

Préparons deſſus nos Muſettes,
Pour Vendôme des Chanſonnettes,
Il donne dans le Sacrement.
L'Epouſe ſera bien baiſée
S'il eſt ſur elle auſſi ſouvent
Qu'il eſt ſur la chaiſe percée.

Encore un coup, Madame, *Honi ſoit qui mal y penſe*, comme dit la Deviſe d'*Angleterre*. Si quelque fauſſe prude condamne la liberté que je me donne de parler des choſes, qu'elle ſe contente peut-être de penſer, parcequ'il n'eſt peut-être pas en ſon pouvoir de faire mieux, ou pour mieux dire, pis; tant pis! Et deux fois tant pis pour elle! Le mariage du Duc de *Vendôme* a été fort appprouvé; la Cour & la Ville

Ville y ont applaudi, & il a tout lieu d'en être content, puiſqu'il n'auroit jamais pû prendre une femme de meilleure Maiſon, ni d'un mérite & d'une pieté plus ſolide. Ils tiennent leur Cour au Temple, qui, comme vous ſçavez, eſt la Maiſon du Grand-Prieur de *France*, frere du nouveau Marié. Les Vers de Madame la Ducheſſe ne ſont pas les ſeuls qui ont été faits ſur ce mariage; vous en trouverez un bon nombre d'autres dans le Mercure Galant, où nos Beaux Eſprits ont eu ſoin de mêler les mirtes avec les lauriers, & de chanter la valeur de l'Epoux & les vertus de l'Epouſe. Ils ont un beau champ pour cela, puiſque l'on peut dire, ſans flatter le Duc de *Vendôme*, qu'il pouſſe l'héroïſme auſſi loin qu'on le puiſſe pouſſer, & qu'il a été juſques ici le ſoûtien de la *France*. On eſt ſi bien perſuadé ici de cette vérité, qu'on l'envoye en *Eſpagne* pour ſoutenir *Philippe* ſur le Thrône d'où nos Ennemis veulent le faire culbuter, & je ne doute point que ce Héros ne leur faſſe trouver à qui parler, & ne change bien-tôt la face des affaires. Enfin, on peut juſtement l'appeller l'Ange Tutelaire de la Maiſon Royale, & le Défenſeur de la Gloire des Lis. Ce fut ainſi que ſous *Charles VII.* un Prince, qui, comme celui-ci, étoit plus redevable à l'amour qu'au Sacrement, empêcha le Royaume

Royaume de périr. Le cas eſt à-peu-près pareil, & l'Hiſtoire ne parlera pas moins, je m'aſſure, de *Vendôme*, qu'elle a parlé autrefois de l'Auteur de la maiſon de *Longueville*. Mais comme il ne me convient pas d'aſpirer à la gloire d'Hiſtorienne, je céde cet honneur à tant de Beaux Eſprits que la généroſité de ce Prince a mis à leur aiſe, & qui ſont doublement engagez à faire éclater le zéle qu'ils doivent avoir pour lui, & *Pallaprat*, *Capiſtron*, & tant d'autres s'aquitteront beaucoup mieux de cet Emploi, que ne le pourroit faire une femme, condamnée par *Moliere* à ne faire que coudre & filer. Pour vous, Madame, vous n'avez point ſubi cette condamnation; vous en avez appellé comme d'abus, & la maniere dont vous paroiſſez verſée, comme on dit, dans les Saintes Lettres, fait bien voir que vous ne vous êtes pas toûjours amuſé à la bagatelle, & je m'imagine que les voyages auront ajoûté bien des nouvelles connoiſſances à celles que vous aviez déja. Mais moi qui me plaît dans mon ignorance, & qui ſuis extrémement pareſſeuſe, j'ai tout l'air de ne point bouger de Paris, & quand je ſerois même née avec toute la curioſité des plus fameux Voyageurs, je croirois qu'il ſuffiroit pour la ſatisfaire d'aller à *Verſailles*: j'y mettrois pié à terre, & après avoir

avoir attaché mon cheval à la porte d'un cabaret, ou plûtôt dans une écurie, j'irois voir toutes les raretez & les merveilles de cette huitiéme merveille du monde; après quoi je remonterois ſur ma bête, & retournerois chez moi, comptant avoir tout vû, & bien plus commodément que ſi je me donnois la peine de courir les Mers, & d'arpenter tout l'Univers pour cela. Car où pourrois-je trouver un Roi comme le nôtre, & une Cour auſſi polie & auſſi magnifique que la ſienne? Les *Siamois*, & tant d'autres Nations éloignées qui ſont venus l'admirer, nous aſſurent que nous ne devons pas aller chercher ailleurs le bonheur dont nous joüiſſons. Irons-nous à *Rome* pour admirer les ouvrages de *Michel-Ange*, ou de *Raphaël*? Nous ne ne ſçaurions y trouver de plus belles *Peintures* qu'à *Verſailles*. Tout ce que les *Indes* & le vaſte Empire de la *Chine* ont de plus curieux eſt raſſemblé dans le Cabinet de Monſeigneur, où j'ai vû juſques à des pendules de Porcelaine. La Ménagerie du Roi renferme des animaux de toutes les eſpeces, & il ſemble que l'*Afrique* y ait payé un tribut de tous ceux qu'elle produit, & que toutes les parties du Monde ayent fait hommage au Roi, & de ce qu'elles ont de plus rares & de plus précieux. Ainſi, comme tout ce qu'on ſeroit obligé d'aller chercher, tantôt ſous la Zone Torride, & tantôt ſous la Glaciale, ſe

trouve

trouve raſſemblé avec ſoin dans la derniere perfection à *Verſailles*, je conclus qu'il vaudroit beaucoup mieux y paſſer les trois ans & demi, que ſelon vous & les Geographes, on employe ordinairement à faire le tour du monde ſans s'expoſer aux naufrages ſi fréquens ſur toutes ces ſortes de Mers différentes, à l'eſclavage qu'on riſque de rencontrer chez les *Turcs*, aux courſes des *Arabes*, & aux Sables de la *Libie*: Inconveniens auſquels on n'a garde d'être expoſé en reſtant à *Verſailles* & en y conſumant le tems & l'argent deſtinez à un voyage auſſi périlleux & auſſi fatiguant, & au bout duquel on n'en eſt pas plus avancé. Comme je ſuis d'un humeur à ne pas aller chercher les pardons à *Rome*, lorſque je puis les trouver plus près, je vous avouë que je bornerois toutes mes courſes à *Verſailles*, & que ſi vous n'aviez pas d'autres raiſons de voyager que celle dont je viens de parler, je condamnerois fort votre vie ambulante. Après cela, il ſe peut que ce qui me met ainſi de mauvaiſe humeur contre les voyages, c'eſt parcequ'ils me privent du plaiſir de vous voir. Voilà pourtant des douceurs qui méchapent, & auſquelles vous ne vous ſeriez pas ſans doute attenduë après un ſilence de près de trois ans : mais n'en parlons plus, je ne prétens pas révoquer l'Amniſtie. Au reſte, je vous ai parlé du mariage du Duc de *Vendôme*; & je ne vous dirois rien

de

de celui du Duc de *Berri* ! Cela ne ſeroit pas bien. Il vient d'épouſer, par ordre du Roi, une jeune & belle Princeſſe. Vous comprenez bien qu'il aura obéi ſans peine à un ordre de cette nature. C'eſt à Mademoiſelle que Sa Majeſté l'a marié, & Mademoiſelle eſt comme vous ſçavez, fille de Monſieur le Duc d'*Orléans* & d'une Princeſſe née des amours de Sa Majeſté avec Madame de *Monteſpan*, & qui ne peut par conſéquent, qu'être très-jeune. L'Epoux l'eſt auſſi, & c'eſt un très-joli aſſemblage où les Jeux & les Amours ont tout l'air de tenir leur partie. Nous avions beſoin d'une nouvelle Cour auſſi brillante que celle-là, pour ramener les plaiſirs que la dévotion & le ſérieux avoient éloignez. J'eſpere que le Duc de *Berri* les fera revivre; car il m'a toûjours paru d'un tempérament à aimer la joye. On leur a donné le Palais de *Luxembourg*, dont les jardins vont être auſſi fréquentez à préſent que les Tuilleries. Le Duc de *Berri* eſt un Prince autant aimé qu'il eſt aimable, & Madame ſon Epouſe eſt toute charmante, & a été élevée avec tout le ſoin imaginable. Ainſi, par la naiſſance & par l'éducation, elle ne peut qu'être très-accomplie, & elle n'a pource la qu'à reſſembler à Madame la Ducheſſe Doüairiere d'*Orleans* ſa Grand-mere, qui a fait l'admiration du Roi & de toutes les perſonnes qui ont eu l'honneur d'approcher de la ſienne. Mademoiſelle de

Rohan

Rohan, fille du Duc de ce nom, épouſe le Prince de *Bergue*, frere de Mademoiſelle de *Montigni*, cette belle Chanoineſſe de *Mons*, dont les attraits ont fait grand bruit; célébre par la conquête de l'Electeur de *Baviere*, & dont vous aurez ſans doute entendu parler au pays où vous êtes, qui n'eſt pas loin des Etats de ce Prince. La nouvelle Princeſſe de *Bergue* n'eſt pas moins belle que la ſœur de ſon Epoux : il y avoit fort peu de tems qu'elle paroiſſoit à la Cour: mais dès qu'elle y parut, tout le monde en fut enchanté. Madame ſa mere l'a élevée dans une fort grande retraite, & ne l'a miſe dans le monde que le plus tard qu'elle a pû. Vous ſçavez ſans doute, que Madame la Ducheſſe de *Rohan* eſt fille du Marquis de *Vardes*, dont les galanteries & les diſgraces ont été connuës ſous la vieille Cour, & célébrées par *Buſſi Rabutin*. Voilà pourtant bien des nouvelles, & de belles nouvelles que je vous mande. Mais pour deſcendre de la Cour à la Ville, il faut que je vous conte une avanture aſſez plaiſante. Un homme de ma connoiſſance pouſſoit la fleurette auprès d'une fort jolie fille appellée *Carbonel*. Ce nom-là ne vous eſt pas inconnu non-plus qu'à moi, quoiqu'il ſoit un peu Bourgeois. Le Cavalier pouſſoit vivement la belle, qui n'ayant pas le plus grand eſprit du monde, lui dit, pour réponſe à ces douceurs : Fi donc, Monſieur

Monſieur, vous me faites rougir ! Il n'y a pas de mal a cela, répondit l'autre. Au contraire, cela fait voir que vous avez de la pudeur. De la pudeur, dit-elle ! vous êtes une inſolent, perſonne ne m'en a jamais accuſée, & je pourrois bien vous faire repentir d'un pareil diſcours. Le pauvre amant ne ſçavoit d'abord ce qu'elle vouloit dire. Mais il comprit enfin que la pauvre petite perſonne prétendoit qu'il l'accuſoit d'être puante. Cette idée le fit rire, & ce rire acheva de gâter ſes affaires. Il fut chaſſé indignement ſans qu'on voulût lui donner le tems de ſe juſtifier, & ſans qu'il ait pû ſe raccrocher depuis avec cette ſpirituelle maîtreſſe. Ce qui fait bien voir qu'une ſotte donne quelquefois autant de peine qu'une perſonne raiſonnable, & comme on n'y ſçauroit trouver le même agrément, il faut être fou pour s'y attacher; car, ſelon moi, l'eſprit eſt le ſel de la galanterie, & tout bien compté, l'eſprit eſt bon à tout. C'eſt ce que je tâche de faire comprendre à ce pauvre Martyr de la pudeur, qui ne ſçauroit ſe conſoler de ſon infortune, quoiqu'il convienne du peu de génie de ſa belle. Il me contoit encore un de ces tours d'eſprits dans un petit voyage qu'il avoit été obligé de faire quelque tems auparavant. Il en reçut une lettre la plus jolie du monde, & dans laquelle elle paroiſſoit

roiſſoit s'être ſurpaſſée. Quoique ce pauvre garçon n'y reconnût pas ſon ſtile, comme on veut toûjours juger avantageuſement de ce qu'on aime, il ſe perſuada que ſa Belle étoit de ces ſortes de perſonnes qui penſent mieux qu'elles ne parlent, & dont on prétend aſſez mal-à-propos que les lettres valent mieux que les converſations. Choſe qui me paroît fort contradictoire; car ſi la belle maniere d'écrire eſt, comme tout le monde en convient, d'écrire comme on parle; *ergo*, je conclus que pour bien écrire il faut bien parler. Notre Amoureux prétendit pourtant ſéparer ces deux choſes; & comme la diſcrétion n'eſt pas la vertu des Amans, celui-ci voulant paſſer pour homme à bonne fortune, ne manqua pas de faire part de cette lettre à tous ceux qu'il crut capables d'en connoître le mérite. Mais ſa vanité fut bien payée, car on lui en montra l'Original dans *Clelie*. On auroit pû dans ce moment-là l'accuſer d'avoir de la pudeur; car il rougit juſqu'au bout des ongles de toutes les plaiſanteries qu'il fut obligé d'eſſuyer là-deſſus, & il ne ſe tira de cet embarras qu'en prenant le parti de rire comme les autres. Il ſe ſouvint enſuite qu'il avoit vû *Clelie* ſur la table de ſa maîtreſſe; ainſi il ne douta point qu'elle n'eût puiſé là-dedans, quoiqu'elle crût qu'il ne fût pas homme à pouvoir la confondre

de ce vol, parcequ'il n'étoit point amateur de Romans. Cependant dès son arrivée elle lui demanda s'il avoit été content de sa lettre. J'aurois beaucoup mieux aimé, lui dit-il, qu'elle eût été de vous, que de Mademoiselle de *Scuderi*. Et prenant *Clelie* qu'il trouva encore sous sa main, il chercha la page où on lui avoit fait voir sa lettre; mais il la chercha inutilement, car la Belle avoit eu la précaution d'arracher la feüille, comme si son Volume avoit été seul dans le monde, & avec une fermeté dans laquelle il n'entroit point du tout de pudeur: Cherchez, dit-elle, vous ne trouverez point ce que vous croyez. Vous vous imaginez que j'ai tiré ma lettre de ce livre; mais vous verrez bien que non, & je vous défie de m'en montrer une pareille là-dedans. Elle pouvoit le défier à coup sûr; mais je ne comprends pas qu'il pût encore l'aimer après cela. On ne m'accusera jamais de pareille chose, & si mes lettres ne sont pas belles, elles sont du moins de moi. Je dis bonnement ce que je pense, sans emprunter le secours de l'art, & je ne consulte que mon cœur quand il s'agit de vous assurer que je suis, &c.

LETTRE

LETTRE LIII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

QUoique je ſçuſſe déja une partie des nouvelles dont vous m'avez fait part, la maniere dont vous les contez leur donne un tour de nouveauté qui m'a fait un vrai plaiſir. Mais, Madame, j'en ai reçu un fort grand par les aſſurances que vous me donnez de votre amitié. Je tâcherai de n'être point en reſte avec vous là-deſſus, & ſi l'amitié ſe paye par l'amitié, j'oſe bien vous répondre que nous ſommes tout au moins quittes. Cependant puiſque vous demandez une Relation de mon Voyage, en voici la continuation. Il me ſemble, ſi j'ai bonne memoire, que j'en ſuis demeurée à *Dijon*, d'où je fus à *Chaumont*, Capitale du *Baſſigni*, en *Champagne*. C'eſt une petite Ville aſſez drôle, bâtie ſur une colline près de la *Marne*. Il y a de fort honnêtes gens, & je crois vous avoir dit autrefois que Monſieur le *Moine*, Lieutenant Général de cette Ville-là, eut l'honneur de s'allier à Madame de *Maintenon* par le mariage de Mademoiſelle le *Moine* ſa fille avec Monſieur de *Murcé*, fils de Monſieur de

Villette, qui, comme vous ſçavez, eſt germain de Madame de *Maintenon*. Je vis aſſez près de là la ſource de notre fameuſe *Seine*, que les fourmis pourroient paſſer à la nage ſans beaucoup de riſque. Qui diroit à voir de quel air cette orgueilleuſe riviere traverſe *Paris*, qu'elle ſoit ſi petite dans ſon origine, & ſi nous remontions juſqu'à celle de quantité de gens qui font fracas dans la même Ville, peut-être trouverions-nous lieu à de pareilles réfléxions. Je vis dans ce Païs-là les lieux que la dévotion de Saint *Bernard* a rendus recommandables, & où l'on obſerve la Regle qu'il a impoſée à ſes Diſciples. On me conta une infinité de Miracles qu'on prétend qu'il a faits, & ſes correſpondances avec les Anges. Mais malgré tout cela, je ne pouvois m'empêcher de lui ſavoir mauvais gré des chagrins qu'il a faits au pauvre *Abélard*, dont je liſois alors les malheurs & les tendres lettres de ſa chere *Eloïſes*. Je vous condamne à cette lecture, ſi vous ne l'avez pas déja faite, & je vous aſſure qu'il n'en eſt pas de plus touchante. Jamais amour n'eut un plus triſte ſuccès, & ne cauſa un plus beau retour vers Dieu. Nous ne fîmes pas un grand ſéjour à *Chaumont*, & nous nous hâtâmes d'entrer plus avant dans la *Champagne*. Vous voyez, Madame, que nous ſuivions les bons vins, & je crois qu'à mon retour vous me trouverez fort experte là-

là-dessus, & que vous vous en tiendrez à mes décisions. L'empressement que j'ai de passer promptement en *Champagne*, me faisoit oublier une plaisante chose qu'on me dit être arrivée en *Bourgogne*, ce fut à *Beaune*, Ville dont les vins sont en grande réputation. On dit que lorsque le Roi y passa, les Magistrats eurent soin de lui en envoyer, & qu'étant allez ensuite voir dîner Sa Majesté, ils eurent le plaisir de lui entendre dire qu'Elle trouvoit leur vin excellent, & que fiers d'un pareil témoignage, & préférant la gloire de leurs vignes à celle de sçavoir faire leur devoir, ils répondirent à ce Monarque: Ah! Sire, nous en avons bien encore de meilleur. Si j'avois été là, j'aurois voulu leur demander pour qui ils le gardoient. Je passai encore dans un endroit qu'on appelle le Val de *Suson*, où il y a des précipices assez passables, & une descente fort droite, d'où, si le carrosse versoit on feroit au pied de la lettre des sauts très-périlleux. Le Roi demanda pourquoi l'on n'avoit pas mis là des garde-fous, & on lui répondit bonnement: C'est, Sire, parce-qu'on n'a pas sçu que Votre Majesté y dût passer. Je crois que ces pauvres *Bourguignons* n'y entendoient pas de finesse, non-plus que les Harangueurs de *Dijon*, qui pour s'excuser à Monsieur le Prince, de ce qu'ils n'avoient pas fait tirer le Canon à son ari-

vée, lui dirent qu'ils ne l'avoient pas pû pour vingt raiſons, qu'ils alloient toutes expliquer, ſi Monſieur le Prince ne les avoit arrêtez à la premiere : car comme ils débuterent par dire, premierement, *parceque nous n'en avons point* ; je vous diſpenſe des dix-neuf, dit ce Prince, en leur impoſant ſilence & arrêtant l'Orateur au milieu de ſa Période. On me fit encore cent contes de la naïveté des *Bourguignons* : & dès que je fus en *Champagne*, on voulut me donner à-peu-près la même idée des *Champenois*, & l'on me dit qu'un *Champenois* & quatre-vingt-dix-neuf moutons font cent bêtes. C'eſt-là le dicton du Païs de *Chaumont*. Je fus à *Châlons* en *Champagne*, Ville bâtie dans une belle plaine, ſur la *Marne*, qui la partage en Ville, Iſle & Fauxbourg. Elle a Préſidial, Election, Généralité & Evêché, avec titre de Comté & Pairie. Ce fut là que notre éminent Archevêque de *Paris* fit ſon apprentiſſage Epiſcopal. *Châlons* eſt une Ville Marchande. Ses Fortifications ne ſont pas conſidérables ; mais le Païs qui en dépend, qu'on appelle le *Châlonnois*, eſt fort fameux par la défaite d'*Attila* : car on prétend que ce fut à trois lieues de *Châlons*, près d'un Bourg nommé la *Suipe-la-Longue*, que ce Roi des *Huns*, qu'on appelloit *le Fleau de Dieu*, fut entierement défait l'an 453.

par

par *Méroée* Roi des *François*, *Théodoric* Roi des *Viſigots*, & *Aetius* Général des *Romains*, qui s'étant unis contre lui, lui tuerent cent quatre-vingt mille hommes, & l'obligerent de retourner dans ſon Païs, avec les débris de ſon Armée. *Rheims*, où je fus enſuite, & qui n'eſt qu'à ſept lieues de *Châlons*, eſt une des plus anciennes Villes de *France*. Elle a environ une lieue de circuit. On voit quantité de Couvens d'hommes & de femmes, des Abbayes, de belles Egliſes; le Portail de ſa Cathédrale paſſe pour le plus beau de *France*. Ce fut *S. Remi*, Evêque de *Rheims*, qui convertit *Clovis V.* Roi de *France*, & le premier qui ait été Chrétien. Ce fut en ſa faveur que le Ciel envoya l'*Oriſlame*, & la *Sainte Ampoule*, dont l'huile ſervit à ſacrer ce Monarque, & ſert encore à tous ſes Succeſſeurs, ſans que depuis un ſi long-tems elle ait pû être épuiſée. Miracle à-peu-près pareil à celui que le Prophete *Elie* fit en faveur de la veuve de *Sarepta*, & en l'honneur duquel les Succeſſeurs de *S. Remi* ont l'honneur de ſacrer les Succeſſeurs de *Clovis*. Cette Cérémonie ſe fait toûjours à *Rheims*, dont l'Archevêque eſt premier Duc & Pair de *France*. Vous avez connu ce Prélat, je veux dire celui qui de notre tems a rempli le Siége Archiepiſcopal de *Rheims*. Vous ſçavez qu'il faiſoit

très-belles dépenſes, & qu'il avoit moyen de la faire, non-ſeulement par ſes revenus Eccléſiaſtiques, mais auſſi par les grands biens qu'il poſſedoit d'ailleurs, & qu'un frere de Mr. de *Louvois* ne pouvoit pas manquer d'avoir ramaſſez. Nous fûmes le voir : il nous fit mille honnêtetez, nous montra toutes les magnificences de ſon Palais, ſa Bibliothéque, ſes Meubles. Il étoit ſurtout fort curieux en Tableaux, & nous en vîmes de très-beaux dans ſon Cabinet. Après les avoir examinez, nous nous arrêtâmes quelque-tems à regarder ceux de ſa Famille, feu Mr. de *Louvois*, & le bonhomme Mr. le *Tellier* étoient parlans : La Marquiſe de *Créqui*, fille du Duc d'*Aumont*, étoit auſſi fort reſſemblante, & l'Archevêque nous montra la feuë Ducheſſe d'*Aumont*, qu'il dit être auſſi très-bien; mais dont je ne pouvois pas juger, parceque je ne l'avois pas connuë : Je lui trouvai quelque choſe de fort intéreſſant dans la phiſionomie, & je dis à ce Prélat, que c'étoit dommage qu'elle eût ſi peu vécu. Vous avez raiſon, Madame, me répondit-il en pouſſant un ſoupir, & ſa vie a fini par une ſi triſte cataſtrophe, que je ne ſçaurois y penſer ſans ſentir la plus vive douleur. Si je ne craignois de la réveiller, dis-je alors, je prendrois la liberté de vous demander ce que vous entendez par

cette

cette cataſtrophe : car il me ſemble que j'avois toûjours oüi dire que cette Dame étoit morte d'une fiévre, regretée de tous ſes parens & du Duc d'*Aumont* ſon Epoux, & cela ne ſçauroit me conduire aux ſoupçons que ce que vous venez de me dire pourroit naturellement donner; ainſi cette énigme auroit beſoin d'explication. Je veux bien vous la donner, Madame, dit alors l'Archevêque, quoiqu'il faille pour cela rappeller des ſouvenirs bien douloureux : mais je ſerois au déſeſpoir de vous laiſſer prendre là-deſſus de fauſſes idées; ainſi il faut vous conter une avanture auſſi tragique qu'elle eſt ſurprenante. Il me préſenta en même tems un fauteuil, & pendant qu'on nous préparoit la Collation il s'aſſit auprès de moi, & commença ſon Hiſtoire. Mr. le Duc d'*Aumont*, me dit-il, en épouſant ma ſœur, lui donna entr'autres bijoux un Chapelet de Diamans, dont il faiſoit grand cas, plus par des raiſons qui ne m'ont pas été connuës, que par la valeur de la choſe qui étoit pourtant d'un grand prix. Il pria ſon Epouſe de le garder comme un gage de ſa tendreſſe, & de lui prouver celle qu'elle avoit pour lui en ne ſe défaiſant jamais de ce bijou. La condition fut acceptée. Le Duc & la Ducheſſe d'*Aumont* vécurent le mieux du monde enſemble. Le Marquis de *Ville-*

quier & la Marquiſe de *Créqui* furent les fruits de leur union, & des commencemens auſſi heureux ſembloient promettre un bonheur plus durable. Ma ſœur étoit très-jeune, & ſe portoit le mieux du monde: Tout reſpiroit la joye & le plaiſir dans ce ménage, lorſque la perte de ce fatal Chapelet jetta la pauvre petite femme dans la derniere déſolation. La maniere dont ſon Epoux le lui avoit donné, les promeſſes qu'il lui avoit fait faire de le garder, lui faiſoient craindre le chagrin qu'il auroit de cette perte: elle s'imagina même qu'il pourroit peut-être ſoupçonner qu'elle en auroit fait préſent à quelqu'un, & par l'importance du ſacrifice, juger déſavantageuſement de ſa vertu. Toutes ces penſées la mettoient au déſeſpoir. Elle en perdit le boire & le manger, & tomba dans une ſi terrible mélancolie, que ſon Epoux en fut extrémement allarmé. Il en demanda la raiſon inutilement, & il fut obligé de partir pour *Verſailles*, avec le chagrin de la laiſſer dans un ſi triſte état. Dès qu'il fut parti, une de ſes femmes, en laquelle elle avoit le plus de confiance, lui demanda ſon ſecret, & à force de prieres le lui arracha. J'ai perdu mon Chapelet de Diamans, lui dit-elle, ma chere enfant; & s'il faut que mon mari ſçache cette perte, je n'oſerai jamais plus le regarder, & j'aimerois mille

fois

fois mieux être morte qu'être expoſée à lui apprendre cette nouvelle, que je ne ſçaurois pourtant pas lui cacher long-tems, ainſi je ne ſçai que devenir. Les larmes & les ſanglots redoublerent alors, & l'officieuſe Confidente touchée de la douleur de ſa Maîtreſſe, lui dit pour la conſoler, qu'elle connoſſoit un Prêtre auprès de *Saint Nicolas-des-Champs*, qui avoit des talens merveilleux pour faire trouver les choſes perduës. La Ducheſſe prit d'abord, comme on dit, la bale au bond, & propoſa d'aller ſur le champ trouver le Prêtre. L'abſence de ſon mari favoriſoit ce deſſein, ainſi il fut auſſitôt executé que formé. On ſe déguiſa. Ma ſœur prit un des habits de cette Suivante, & entra avec elle dans un Fiacre fermé, qu'elles furent prendre à *S. Paul*, & qui ſans laquais & le plus *incognito* du monde, les mena au lieu deſiré. Le Prêtre dit d'abord à ma ſœur, que malgré ſon déguiſement il ſçavoit qui elle étoit, & le ſujet qui l'amenoit chez lui, qu'il pouvoit lui donner contentement; mais que ce ne ſeroit qu'à des conditions biens terribles. Comme je ſçai, lui dit-il, Madame, que les perſonnes de votre ſexe ne ſçavent pas trop bien ſe taire, & que je riſque beaucoup en vous rendant le ſervice que vous me demandez, il eſt juſte que je prenne mes précautions; & que pour ma ſûreté,

je vous mette de moitié du péril auquel vous voulez que je m'expoſe pour vous; c'eſt-à-dire, que ſi vous voulez me jurer de ne rien dire de ceci à perſonne, & vous ſoumettre à mourir huit jours après en avoir parlé, je vous donnerai des nouvelles de votre Chapelet, & les moyens de le retrouver. Voyez à quoi vous vous engagez, & ſi vous ne vous ſentez pas aſſez de force pour cela, retournez-vous-en comme vous êtes venuë. Ma ſœur promit monts & merveilles, & la joye de ravoir ſon chér Chapelet ne lui permit pas de réfléchir ſur la témerité du Vœu qu'on lui faiſoit faire. Le Prêtre, après toutes les minauderies ordinaires en pareil cas, la fit approcher d'un miroir où elle vit ſa toilette, le Chapelet qui pendoit un peu, & un Abbé qui le tiroit & le mettoit dans ſa poche: après quoi la décoration changea. Le miroir repréſenta la Chambre de l'Abbé, où on voyoit un Cabinet de la *Chine*, entr'ouvert & le Chapelet dedans. Il me ſemble, dit alors le Prêtre, qu'en voilà autant qu'il en faut Je vous ai fait voir celui qui a pris votre Chapelet, la maniere dont il l'a pris, & le lieu où il l'a mis, c'eſt-à-vous à préſent à faire le reſte, & ſurtout à vous ſouvenir de ce que vous avez promis: ce ſont vos affaires; & ſi vous me manquez, je vous réponds que je ne vous manquerai pas.

pas. Ma ſœur lui renouvella encore les aſſurances qu'elle lui avoit données là-deſſus, & ſortit après l'avoir récompenſé à proportion du ſervice qu'il lui avoit rendu. Elle fut de ce pas-là chez l'Abbé, qu'elle connoiſſoit très-bien, & qui ſe ſeroit fort bien paſſé de l'honneur qu'elle lui faiſoit, & auquel il n'auroit jamais été en droit de s'attendre. Il en parut tout confus. Ma ſœur lui dit, qu'ayant des affaires dans ce quartier-là, elle avoit compté de venir ſe repoſer chez lui, & lui demander du caffé, & que pour éviter l'éclat, elle avoit voulu venir *incognitò*. L'Abbé ſe ſeroit quaſi cru en bonne fortune, ſi ſon vol ne lui avoit donné d'autres penſées. Il parut confus & embarraſſé : La Ducheſſe lui en fit la guerre, & ſe campa ſur un ſiege qui étoit auprès du cabinet qu'elle avoit vû dans le miroir du Prêtre. On eut beau vouloir la placer plus commodément, elle ne quitta jamais ſon poſte, & après avoir parlé des emplettes qu'elle venoit de faire, & exageré la fatigue que toutes ſes courſes lui avoient cauſée, elle prit un petit air d'autorité & moitié ſerieux, moitié plaiſanterie : Voyons, dit-elle, il faut que je faſſe l'inventaire de Monſieur l'Abbé. Commençons par ce cabinet, c'eſt apparemment où il tient ſes billets doux. L'Abbé frémit, & demanda quartier ; Toutes ſes hardes étoient

étoient, disoit-il, en désordre; mais il eut beau dire, ma sœur fit toûjours son chemin, & donna du premier coup sur l'endroit où étoit le chapelet. Ha! Ha! Monsieur, dit-elle lorsqu'elle le tint, ce sont-là de vos tours : Je m'étois bien doutée que vous aviez voulu me mettre en peine. Vous êtes un méchant garçon; car la peur que vous m'avez faite a pensé me donner la fiévre, & pour peu que le jeu eût duré encore, je crois que je serois tombée malade; mais heureusement je me suis mis en tête que vous pourriez bien avoir été assez badin pour faire cette plaisanterie. L'Abbé sentit quelque espece de joye dans son malheur, par la pensée qu'il eut que la Ducheſse regardoit cela comme une mauvaise galanterie : il l'assura que dans un quart-d'heure il alloit lui porter son chapelet. Ma sœur fit semblant de le croire, quoiqu'elle sçût bien à quoi s'en tenir. Elle revint chez elle, dans une joye qu'on peut mieux sentir que définir. Son mari fut charmé à son retour, du retour de sa belle humeur, & surpris de la voir ainsi passer d'une extrémité à l'autre, il lui en demanda la raison, & fut encore plus surpris de ne pas pouvoir pénetrer le mystere. Il questionna tous ses Domestiques, & tout ce qu'il put en sçavoir, c'est que Madame étoit sortie en écharpe, &. qu'après avoir tardé

tardé très-long-tems ; elle étoit rentrée d'un air fort gai, & n'avoit fait que rire & que chanter depuis ce tems-là. Le Duc d'*Aumont* ſentit redoubler ſa curioſité, par la difficulté qu'il trouvoit à la ſatisfaire. Il en fit des reproches à ſa femme ; il bouda, & quand ils furent couchez, après s'être plaint de ſon peu de confiance, il lui dit qu'elle avoit ſans doute quelque amant dont e le avoit craint l'infidélité, & qui l'avoit enſuite raſſurée par de nouvelles marques de ſa tendreſſe ; qu'il ne pouvoit attribuer qu'à cela l'intercadence de ſon humeur, & qu'il croiroit ainſi juſques à ce qu'elle lui donnât une meilleure raiſon. Ma ſœur donna dans le paneau que la fatale curioſité de ſon époux lui tendoit, & plûtôt que de lui laiſſer penſer quelque choſe à ſon deſavantage, elle prit le parti de ſacrifier ſa vie au ſoin de ſa réputation & au repos de ce trop curieux époux. Ce que vous me demandez, lui dit-elle, ne vous intéreſſe en rien, & ſi je vous l'apprens, il m'en coûtera la vie. Voyez ſi vous voulez le ſçavoir à ce prix ? J'ai juré de ne vous le point réveler, ſi je fauſſe mon ſerment je ſuis ſûre de mourir huit jours après : cependant, je veux bien vous donner cette derniére preuve de ma complaiſance. Le Duc, que tout cela intriguoit encore davantage, lui dit que le mari & la femme n'étans

n'étant qu'un, elle pouvoit ſans ſcrupule lui dire ce ſecret : il l'aſſura qu'elle ne riſquoit rien, & fit tant qu'il ſçut que le Chapelet avoit été perdu & retrouvé, & toutes les circonſtances que je viens de rapporter. Il vit alors que le ſujet de ſa curioſité n'avoit pas été auſſi eſſentiel qu'il ſe l'étoit imaginé, & il ſe repentoit quaſi d'avoir preſſé ſa femme là-deſſus, quoiqu'il n'eût garde de prévoir le malheur qui en arriva. Cependant, ma ſœur ſentit d'abord de grandes douleurs. La fiévre la prit, & elle expira le huitiéme jour. On ne jugea pas à propos de publier la cauſe de ſa mort ; ainſi vous ne pouvez pas l'avoir appriſe. J'aimois tendrement cette ſœur, ajoûta-t-il, & j'eus tant de regret à ſa perte, que cela me fit intéreſſer pour ſes enfans, & ſurtout pour la Marquiſe de Créqui, ſa fille. Le diſcours de l'Archevêque me ſurprit : il étoit homme de bon ſens, & je ſçavois bien qu'il ne me contoit pas une Fable : cependant, comme je n'ai pas beaucoup de foi pour ces ſortes de choſes, je lui demandai ce qu'il penſoit lui même de cette avanture. Je ne ſçai, me répondit-il, elle me paroît incroyable ; mais elle n'en eſt pas moins vraye, & ce ſont de ces choſes où je ne comprends rien ; car le Parlement de Paris ne croit point de Sorciers, & comme fils de Chancelier de France, je dois

un

un peu ſçavoir les Loix. Cependant, c'eſt un fait qui n'a été que trop réel. Comme je ne ſçaurois révoquer en doute ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, repliquai-je à ce Prélat, je m'imagine que la femme de Chambre étoit d'intelligence avec le Devin qu'elle indiqua, & qu'ayant peut-être vû faire le vol à Mr. l'Abbé, & ne voulant pas ſe l'attirer à dos, elle avoit trouvé le moyen d'avertir ſa maîtreſſe par une Magie ſuppoſée; la menace de mourir dans huit jours fut faite, ſans doute, pour engager la Dame à garder le ſecret: elle peut avoir eu ſon effet par la force d'une imagination frappée, & Madame votre ſœur eſt morte de peur de mourir, & la circonſtance de l'armoire de l'Abbé peut avoir été ſuppoſée par la femme de chambre qui ſçavoit la carte de ſon appartement, ou qui pouvoit en avoir été inſtruite par un valet. Enfin, Monſeigneur, ajoûtai-je, je croirai plûtôt toutes ſortes de choſes avant que de pouvoir me perſuader que le Diable ſe ſoit mêlé de celle-là. La fin de cette triſte Hiſtoire fut la fin de ma viſite, & elle me conduit auſſi à celle de ma lettre. Il faut pourtant que je vous diſe que je vous ſçai bon gré des loüanges que vous donnez au Duc de *Vendôme*, il a toûjours partagé mon admiration avec le feu Prince de *Conti*, & je ne vois perſonne à préſent qui puiſſe la partager

partager avec lui : Je voudrois bien qu'on ſe fût plûtôt aviſé de l'envoyer au ſecours de notre pauvre petit *Philippe* ; car je crains fort qu'il n'y arrive trop tard, & que ce ne ſoit, comme on dit, après la mort le Médecin. Madame la Ducheſſe eſt toûjours la même, à ce que je vois, & ſes Poëſies ſe peuvent juſtement appeller Poëſies gaillardes. La chanſon que vous m'avez envoyée en fait foi. Elle eſt un peu Cavaliere auſſi-bien que l'avanture du Chevalier de *Tourville*, & vous avez raiſon de prendre les devants là-deſſus ; car il n'en faudroit pas davantage pour déchaîner les fauſſes Prudes contre vous ; car fauſſes Prudes & faux Dévots ſont, comme vous ſçavez, de terribles gens ! Mais, vous autres Dames de Paris, vous ſçavez vous mettre au-deſſus de cela, & n'êtes pas expoſées à la cenſure de cette engeance barbare, comme nous autres pauvres Provinciales, qui ſommes obligées à bien plus de ménagement. Je ne condamnerai pourtant jamais votre ſtile enjoué & le ſiége plîant. La chaiſe percée & le Rhume Eccléſiaſtique m'ont penſé faire mourir de rire. Je trouve le mariage du Duc de *Berri* le mieux aſſorti du monde, & je défie la Muſe égrillarde de Madame la Ducheſſe, de pouvoir en faire la critique, ni de donner de certaines idées de l'époux, qui eſt d'un âge & d'une tournure

tournure à n'avoir pas beſoin de cautions ſur les devoirs matrimoniaux qu'il a tout l'air de bien remplir. Je vous félicite du plaiſir que vous avez d'être ſpectatrice de toutes ces belles Fêtes : Je voudrois bien les partager avec vous, & je vous aſſure que celui de vous revoir a encore plus de part à ce deſir. Soyez-en, s'il vous plaît, bien perſuadée, & que je ſuis, Madame, votre, &c.

LETTRE LIV.

DE PARIS.

SI vous avez eu autant de plaiſir dans votre route de *Lion* à *Rheins*, que vous m'en avez donné en me la contant, je ne vous trouve pas fort à plaindre, & je m'imagine que les bons vins que vous avez ſuivis, de *Bourgogne* en *Champagne*, n'ont pas fait l'incommodité de votre voyage. Je conviens, Madame, que vous pourriez décider entre ces deux Provinces, qui, jalouſes ſur le chapitre de cette liqueur, veulent l'emporter tour-à-tour, l'une par ſa couleur vermeille, & l'autre par je ne ſçai quel montant du goût de nos Petits-Maîtres, qui ne devroient pas, ce me ſemble, le diſputer au goût du Maître Souverain ; & puiſque pour parler plus intelligiblement, le Roi ne boit

boit à préſent que du vin de *Bourgogne*, il doit être, ſelon moi, regardé comme le Nectar qu'on ſervoit ſur la Table des Dieux, & celui de *Champagne* doit mettre pavillon bas devant lui. Voilà mon ſentiment, & tout ce que je puis vous dire ſur une matiere où les perſonnes de notre ſexe ne ſont pas ordinairement fort expertes, à moins qu'elles n'ayent, comme vous, goûté tous les differens vins dans leur ſource; car vous nous avez parlé du *Cante-Perdrix*, de l'*Hermitage*, du *Frontignan*, & de tant d'autres dont vous avez bû ſur les lieux, qu'il faut par force que vous ſoyïez devenuë connoiſſeuſe. Il n'en eſt pas des vins comme des rivieres, & de certaines familles, dont comme vous dites, il ne faut pas remonter à la ſource pour s'en former une grande idée. Ceux-ci brillent en naiſſaint, & les lieux où ils croiſſent les font voir dans toute leur force. Ils ne laiſſent pas pourtant d'en avoir, quoique dépaïſez, & le petit *Bertier*, Conſeiller au Parlement, l'éprouva ces jours paſſez. Il s'en étoit donné au cœur-joye avec ſon ami *Veron*, chez une nommée Madame *Haran*, qui donne à joüer : Si bien qu'il eut beſoin de guide pour ratraper ſon logis. Comme il avoit renvoyé ſon équipage, Madame *Haran* lui donna un grand laquais qu'elle avoit, & qui étant marié, ne couchoit point chez elle.

elle. Il eut ordre de remener le petit Conſeiler chez lui, & de porter le lendemain une aſſiette d'étain d'Angleterre chez le Graveur, pour ſervir de modele à quelque nouvelle vaiſſelle qu Madame *Haran* s'étoit donnée. Le valet prit dès le ſoir l'aſſiette pour n'être pas obligé à la venir chercher le matin chez ſa maîtreſſe, & ſortit avec *Bertier* & *Veron*, qui ne logeoit qu'à deux pas : il fut dans une enjambée chez lui. Le Conſeiller, malgré la gravité que ſa grande perruque quarrée devoit l'obliger de garder, prit le valet par la main, & ſe mit à courir les ruës de Paris en danſant, frappant de tems en tems aux portes, & faiſant toutes les extravagances contre leſquelles il eſt obligé de prononcer ſévérement lorſqu'il juge ſur les Fleurs-de-Lys. Le laquais le ſecondoit à merveilles : charmé de ſe voir Camarade d'un Magiſtrat de cette volée, il faiſoit un carillon terrible, lorſque le Guet, qui paſſa fort mal-à-propos, dérangea ſes turbulens plaiſirs, par un *qui-va-là* prononcé d'un ton à faire trembler les plus hardis. *Bertier* qui ſe ſouvenoit, au-travers des fumées du vin, qu'il étoit pourtant Conſeiller, ripoſta d'un *qui-va-là* toi-même ? Le Guet, répondirent ces Cohortes nocturnes. Le Guet, dit *Bertier*, avec un hoquet bachique. Ho ! de par tous les Diables, voilà qui

qui eſt drôle : Le Guet ! Paſſe ton chemin, mon enfant, car je ſuis plus gai que toi. Les batteurs d'eſtrade n'entendirent point de raillerie. Les uns ſe ſaiſirent du valet, qui, nanti d'une aſſiette qu'ils crurent d'argent, fut pris pour un voleur, & les autres ſe jetterent ſur le mauvais railleur, dont ils ne firent pas un jugement plus favorable. Il voulut continuer ſur le même ton : Laiſſes-moi, diſoit-il à celui qui le tenoit, tu ne feras pas répandre mon vin. Tout cela fut inutile; on n'eut nul égard à ſes plaiſanteries, & l'on déconcerta toute ſa belle humeur, lorſqu'on lui dit qu'il falloit marcher au *Chatelet*. Il déclina d'abord cette Juriſdiction, diſant qu'il étoit Conſeiller au Parlement : mais on n'eut pas de foi pour ſon dire; on fit des huées là-deſſus. Un Conſeiller courant les ruës de Paris à deux heures après minuit, s'écrioient ces gens-là, à d'autres mon ami, à d'autres. Allons toûjours par proviſion au *Châtelet*. *Bertier* ne pouvoit pas réſiſter à la force. L'affaire étoit ſérieuſe, & ſon entrée au *Châtelet* ne lui auroit pas fait honneur chez ſes Confreres : ainſi il prit le parti de prier celui qui commandoit l'eſcoüade, de le mener plûtôt chez Madame *Haran*, où il avoit ſoupé, & d'où il retournoit chez lui en folâtrant avec le valet qu'on lui avoit donné pour l'accompagner,

gner, & qui n'étoit rien moins qu'un voleur. Il proteſta que Madame *Haran* conviendroit du fait, & pour donner plus de poids à ſon dire, il gliſſa deux piſtoles dans la main de celui à qui il parloit, qui le déterminerent à prendre le chemin du logis de Madame *Haran*. Elle étoit déja couchée, & le bruit qu'on fit à ſa porte mit tout le Quartier en rumeur. Les viſites du Guet à une heure auſſi induë, ne font pas trop d'honneur aux Dames, ſurtout à celles qui donnoient à joüer; ainſi les voiſins commençoient à tirer de vilaines conjectures là-deſſus, lorſque Madame *Haran* parut toute effrayée à la fenêtre : C'eſt pour ſçavoir qui a ſoupé à ce ſoir chez vous, Madame, lui dit l'Officer, que nous ſommes venus ici : Vous n'avez qu'à le dire promptement, & nous allons vous laiſſer en repos. Je ne vois pas, dit Madame *Haran*, quel droit vous avez de me faire cette queſtion, & quelle loi peut m'obliger à vous rendre compte de ce que je fais chez moi : Je puis, ce me ſemble, manger avec mes amis, ſans que vous vous en formaliſiez. Hé ! Madame, crioit le petit *Bertier*, dequoi Diable vous piquez-vous-là ? Dites ſeulement que c'eſt moi qui ai ſoupé chez vous; on ne vous demande que de rendre témoignage à la vérité. On me prend pour un voleur : on me mene

au

au *Châtelet* avec votre laquais, & vous pouvez me garantir d'un ſi mauvais gîte en diſant les choſes comme elles ſont. Madame *Haran* deſcendit alors en bas, elle expliqua le fait ; *Bertier* fut rélâché : on lui fit de grandes excuſes : mais dès le lendemain, l'avanture fut ſçuë de tout Paris, & excepté la mauvaiſe nuit qu'il auroit paſſée au *Châtelet*, il ne fut guéres plus avancé que ſi on l'y avoit mené : car on n'auroit eu garde de l'y retenir dès qu'il auroit été connu. Mais il me ſemble que le vin m'a un peu déroutée à mon tour, & que tout ce que je viens de dire ſur ſon ſujet m'a éloignée de ce que je voulois dire au ſujet de votre lettre. J'y reviens, & je vous aſſure que j'ai été très-ſurpriſe de l'Hiſtoire de Madame la Ducheſſe *d'Aumont*. Comme vous la tenez, s'il faut ainſi dire, de la premiere main, on ne peut pas la traiter d'Apocryphe, & comme je n'ai pas plus de foi que vous pour les enchantemens, je ne puis conclure là-deſſus que comme vous avez conclu, & y donner la même explication. Mais il eſt arrivé ici une avanture, qui, comme dit *Moliere*, met mon eſprit ſur les dents, & que vous aurez peut-être autant de peine que moi à comprendre. Madame d'*Allemand*, que je ne connois point, & que bien d'autres gens connoiſſent, étoit depuis

puis longues années en liaiſon avec M.... homme d'affaires, qui logeoit tout auprès de *St. Jean en Greve.* Vous donnerez à leur commerce tel nom qu'il vous plaira, & ce n'eſt point de quoi il s'agit; le fait eſt que Madame d'*Allemand* étant en viſite chez une de ſes amies, & joüant à l'Hombre, on vint lui dire qu'un Monſieur demandoit à lui dire un mot. Elle ſe leva, & vit le bon ami dont je viens de parler, qui n'étoit point connu dans cette maiſon-là. Madame d'*Allemand* donna ſon jeu à une perſonne qui étoit auprès d'elle, & paſſa dans la ruelle avec ſon ami, comptant bien qu'il falloit qu'il eût quelque choſe de fort preſſé à lui dire, puiſqu'il la venoit ainſi chercher. Elle le trouva même ſi pâle & ſi changé, qu'elle crut qu'il lui étoit arrivé quelque avanture fort extraordinaire. Mais quelle fut ſa ſurpriſe quand cet homme lui dit: Je vous demande pardon, Madame, de venir troubler vos plaiſirs. C'eſt pour vous dire le dernier adieu: Je ſuis mort, & je... à ces mots Madame d'*Allemand* ne douta point que quelque grand malheur, ou une maladie ne lui troublât le cerveau. Que voulez-vous dire? répondit-elle, & pourquoi toutes ces marques de déſeſpoir? Il ne m'eſt rien arrivé que de fort naturel, répliqua-t-il; j'ai payé le tribut que tous les

homme doivent à la nature, & il n'y a rien d'extraordinaire dans tout ceci, que la viſite que je vous fais : ce qui doit vous faire voir que mon amitié n'étoit pas de ces amitiez ordinaires, puiſque la mort n'a pû la rompre, & que j'ai obtenu un privilege auſſi particulier. Cependant, comme je n'ai pas le tems de faire un long diſcours, après vous avoir demandé pour ma mémoire une petite place dans la vôtre, je viens vous donner une marque de ma confiance, en vous priant d'aller tout à l'heure chez moi avertir mes enfans, que derriere mon lit, & ſous la tapiſſerie, ils trouveront une armoire dont la porte eſt de fer, & dans laquelle il y a des papiers de la derniere importance. Voilà, dit-il, Madame, la derniere grace que j'exige de vous; après quoi il fit une grande révérence, & reſſortit. Madame d'*Allemand* n'étoit du tout point diſpoſée à prendre ce qu'on venoit de lui dire au pied de la lettre ; & quoiqu'elle fût un peu inquiette là deſſus, elle ſe rapprocha pourtant de la table où l'on joüoit, & la Dame qui tenoit ſon Jeu la trouvant toute émuë, lui en demanda la raiſon : Quelle converſation venez-vous d'avoir avec cet homme, lui dit-elle, & que peut-il vous avoir dit qui vous ait ſi fort troublée ? Hélas ! ma chere, répondit Madame d'*Allemand*,

lemand, il a voulu me perſuader la choſe du monde la plus incroyable : il m'a aſſuré qu'il étoit mort. Il faut qu'il ſoit fou ou yvre, & cependant c'eſt l'homme du monde le plus ſage & le moins débauché; ainſi je ne ſçai que penſer là-deſſus. Madame, dit la bonne amie, quoique ce puiſſe être, il me ſemble que la choſe mérite bien que vous vous donniez la peine de vous en éclaircir, & que vous devez tout au moins ce ſoin à une auſſi longue amitié. Madame d'*Allemand* trouva que ſon amie avoit raiſon : elle lui laiſſa le ſoin de ſon Jeu, monta en carroſſe, & courut au plus vîte à St. *Jean en Greve*. Elle trouva la porte de ſon ami tenduë de noir, & ſon cercueil fut le premier objet qui frappa ſa vûë. On lui dit qu'il venoit de mourir, & cette circonſtance lui faiſant croire que l'autre pourroit ſe trouver véritable, elle donna avis aux enfans de l'armoire à porte de fer, qui ſe trouva dans l'endroit marqué. Cette Hiſtoire m'a été contée & atteſtée par des gens dignes de foi, & cependant je n'y puis rien comprendre, & je doute que vous puiſſiez, avec tout votre eſprit, y donner le même tour qu'à celle de la Ducheſſe d'*Aumont*. Au reſte, un Prince étranger voulant un peu tâter de la galanterie de *Paris*, avant de retourner dans ſon pays lointain, ſou-

haita de paſſer la nuit avec une des Nymphes de l'Opera, & jetta ſes vûës ſur une petite Danſeuſe appellée la *Gauri*, qui étoit aſſez jolie, au bout du nez près, qu'elle avoit non ſeulement pointu, mais même un peu galeux. L'Alteſſe étrangere s'en accommoda pourtant, & voulant la garder pour la bonne bouche, il la fit entrer pour la veille de ſon départ. La *Gauri*, ſoit qu'elle eût le Rhume Eccleſiaſtique, dont le mal qu'elle avoit au bout du nez paroiſſoit un indice, ou ſoit qu'elle eût quelque autre indiſpoſition, avoit pris de ces pilules qu'on avale le ſoir pour qu'elles operent le lendemain matin; ainſi elle auroit bien voulu remettre la partie à une autre fois: mais on lui dit que partie remiſe ſeroit à coup ſûr partie perduë, puiſque le Prince partoit le lendemain matin; ainſi pour ne pas laiſſer échapper cette aubaine, & comptant que l'effet de ſon remede ne viendroit qu'après coup, elle convint de ce qu'on ſouhaitoit, & le Prince la fit venir chez l'Ambaſſadeur de ſon Souverain, où il ſe mit en beaux draps blancs avec elle. Mais un certain degré de chaleur, peut-être un peu trop fort, ayant fait fondre les pilules avant le tems, l'évacuation fut ſi prompte & ſi forte, que le lit en fut infecté: Le pauvre Prince en eut juſques au col. Il fallut appeller du ſecours, &

& paroître devant les Domeſtiques dans un état fort peu propre a leur inſpirer du reſpect. Ils ne purent s'empêcher de rire de l'état où étoit leur Maître. Les gens de l'Ambaſſadeur en furent témoins ; & s'il n'avoit pas dû partir le lendemain, je crois qu'on lui auroit fait une terrible guerre, & qu'il auroit eſſuyé bien des plaiſanteries : mais pour le coup, il ne ſongea qu'à ſe faire eſſuyer lui-même. On éberna auſſi la Danſeuſe, qui fut remerciée de ſa courante, comme elle le méritoit, & après une inondation d'eau de la Reine d'Hongrie, & de fleurs d'orange, mit le Prince en état de pouvoir paroître auprès des honnêtes gens ſans riſquer d'être en mauvaiſe odeur parmi eux. Le reſte de la nuit ſe paſſa à ce ſavonage, & il partit dès l'aube du jour, peſtant fort contre les Demoiſelles de l'Opera, & jurant de ne plus faire de faux pas avec de pareilles Danſeuſes. Je ne ſçai s'il ſe ſouviendra de ſes ſermens : on croit qu'il pourra peut-être ſe ſouvenir de celle qui les lui a fait faire, & que les eaux de ſenteur n'auront pas ôté toute l'infection. Quoiqu'il en ſoit, il part fort mécontent du ſuccès de ſes amours ; & emporte une vilaine idée des ſuivantes de *Vénus*. J'ai cru que cette petite avanture vous réjoüiroit ; c'eſt pourquoi j'ai voulu vous en faire part, pour

effacer toutes les idées lugubres de Spectres & de Revenans. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire pour le coup. Souvenez-vous que vous en êtes demeurée à *Reims*, dans votre derniere Lettre, & qu'il faut, s'il vous plaît, me conduire jusques au bout, & me mener dans tous les lieux où vous avez passé. Je suis votre très-humble & très-obéïssante servante.

Dites-moi qu'est-ce que c'est que l'*Oriflamme*, que vous prétendez être descenduë du Ciel avec la Sainte *Ampoule*.

LETTRE LV.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE me souviens fort bien, Madame, que je ne vous ai menée que jusques à *Rems*, & mon dessein n'est pas de vous laisser en si beau chemin : je m'en vais donc vous faire prendre avec moi celui de *Retel* Capitale du *Retelois*, qui a titre de Duché, & d'où dépendent *Doncheri*, *Méziéres* & *Charleville*. Ce petit Pays est encore en *Champagne*, mais voisin de celui de *Liége* & de *Luxembourg*. Ce fut-là que le Maréchal de *Pralin* remporta cette célébre Victoire sur les Espagnols,

gnols, l'an 1650. *Retel* porte auſſi quelquefois, à ce qu'on prétend, le nom de *Mazarin*; mais je ne ſçaurois pas vous dire pourquoi. Avant de m'engager plus avant dans ma route, il faut répondre à votre queſtion ſur le ſujet de l'*Oriflame*. J'avois cru que vous m'entendriez au premier mot; & puiſque cela n'eſt pas, je vous dirai, pour me rendre intelligible, que l'*Oriflame* eſt une Banniere qui nous vint du Ciel, au Sacre du Roi *Clovis*, avec la Sainte *Ampoule*, & que l'on garde auſſi précieuſement à *Reims*. C'eſt ſur cette Banniere que ſont les trois *Fleurs-de-Lys*, qui, par ce Miracle, ſont devenuës les Armes de la *France*, & ont ſuccedé aux trois *Crapaux* qu'elle portoit avant ce tems-là, & auſquels le fameux *Noſtradamus* fait alluſion dans quelques-unes de ſes Centuries où il déſigne le Roi par *l'Empereur des Crapeaux*. J'ai vû tous ces préſens dont le Ciel honora la converſion de *Clovis*. C'eſt un Miracle que je ne comprens pas, mais que tout bon François eſt obligé de croire. Comme je n'ai pas eu beaucoup de plaiſir à *Retel*, je ne vous y arrêterai pas long-tems, & je me hâterai de vous mener à *Sedan*, comme je me hâtai d'y aller. *Sedan* a été comme vous ſçavez ſans doute, une Principauté, & ce ne fut qu'en l'an 1642. que le Duc de *Boüillon* qui en étoit Souverain, la remit

mit au Roi pour éviter un ſort pareil à celui de Monſieur de Saint *Mart*, & de quelques autres Seigneurs accuſez comme lui, d'avoir traité avec les Ennemis de l'Etat. La Maiſon de *Boüillon*, quoique dépoüillée de cette Souveraineté, n'a pas voulu renoncer aux droits qu'elle donne, & a prétendu que comme les Actes qu'on paſſe en priſon n'ont point de valeur, cette démiſſion forcée ne pouvoit pas les priver de leurs droits. C'étoit en quelque maniere pour les conſerver, ou du moins pour les faire valoir, que feu Monſieur de *Turenne* affectoit de faire paſſer le Duc de *Boüillon* avant lui, qu'il lui diſoit devant tout le monde, quand ils ſe rencontroient enſemble : Paſſez, mon Neveu, vous êtes l'aîné de la maiſon Souveraine, & c'eſt auſſi dans cette vûë que le Prince d'*Auvergne* a cru qu'il ne devoit pas être regardé comme ſujet du Roi, & que c'étoit injuſtement qu'on lui avoit fait ſon Procès par contumace, On ne laiſſa pas, malgré tout cela de le faire effigier, ou de lui trancher la tête en effigie, & je lui ai oüi dire par parenteſe, qu'il ne s'étoit jamais ſi bien porté que le jour qu'on fit cette execution. C'étoit un aimable Prince. Je l'avois vû à *Paris*, & revû dans ce Pays-ci. Il étoit Major Général dans les Troupes Hollandoiſes, & étoit entré dans les biens que ſon pere avoit en

Hollande,

Hollande, c'eſt-à-dire le Marquiſat de *Bergue-op-Zoom* & toutes ſes Dépendances. Il avoit épouſé une des plus charmantes Princeſſes du Pays-Bas, fille du feu Duc d'*Aremberg*; & après avoir réglé toutes ſes affaires, & laiſſé une petite Princeſſe, unique héritiere de tous ſes biens, il eſt mort au plus beau de ſes jours, au grand regret, non ſeulement de ſon Epouſe, mais de toutes les perſonnes qui le connoiſſoient: car le connoître & l'aimer n'étoit qu'une même choſe. Il a eu la conſolation de mourir entre les bras du Cardinal de *Bouillon*, ſon oncle, qui, comme vous ſçavez, a quitté le Royaume. Comme il n'avoit pas encore pris ce parti quand je paſſai à *Sedan*, j'avois deſſein de ne vous parler de ſon évaſion qu'en tems & lieu, afin de faire les choſes dans l'ordre; mais puiſque ma digreſſion m'y a conduite, il vaut autant que je vous demande, à l'heure qu'il eſt ce que vous en penſez. Vous avez vû les deux lettres qu'il a écrites d'*Arras*, l'une au Roi, l'autre au Marquis de *Torci*, & toutes les réflexions qu'une infinité d'Auteurs, tant Gazetiers qu'autres ont faites là-deſſus. Dès qu'on m'apprit ſa ſortie, je n'ajoûtai pas de foi à cette nouvelle, & comme on en debite ſouvent de fabuleuſes, je crus celle-là de ce nombre. Mais enfin, mon incrédulité fut obligée de ceder, & il ne fut plus queſtion

que de ſçavoir le deſſein de ce Cardinal. On s'imaginoit d'abord, que de concert avec la *France*, il venoit ſeconder les Plénipotentiaires de *Geertruydemberg*; & faire de nouvelles propoſitions de Paix; mais les deux lettres dont je viens de parler déſabuſerent bien-tôt le Public, & l'on vit que laſſé d'une diſgrace qu'il croit n'avoir pas méritée, il avoit, comme on dit, jetté le manche après la coignée, & repris cette indépendance dans laquelle il prétend être né, & qu'il ne croit pas que la politique de ſes proches puiſſe lui avoir fait perdre. C'eſt un procès qu'il aura avec le Roi, & dont le Pape pourroit ſeul être arbitre. On croit qu'il va le trouver, & il y a grande apparence que ſa qualité de Doyen du Sacré Collége & d'Evêque d'*Oſtie*, lui feront prendre le chemin de ce Pays-là, après qu'il ſe ſera un peu repoſé de ſes fatigues, & qu'il aura pris haleine pour ſe préparer à celles qu'il aura à eſſuyer dans un voyage auſſi long. Il eſt cependant toûjours à *Tournai*, où il reçoit mille honnêtetez de Mylord d'*Albemarle*, qui en eſt Gouverneur, & de tous les Généraux des Alliez. Le Prince *Eugéne* & Mylord *Marlborough* lui en ont fait beaucoup, & il s'eſt fait bien des amis dans ce Pays Ennemi. On dit que le Roi a pris la choſe ſur le ton haut, que le Parlement a décreté contre le Cardinal, & que le Pape

a fait intervenir ſon Nonce, pour demander qu'en faveur de la Pourpre on ne pouſsât pas les choſes à l'extrémité. Il a raiſon, cette démarche eſt digne du Saint Pere, & le Fils aîné de l'Egliſe y aura ſans doute égard. Mais c'eſt ce que vous devez ſçavoir mieux que moi, puiſque vous êtes ſur les lieux, & à portée d'entendre ce qu'on dit là-deſſus à la Cour ; ainſi je reviens à *Sedan*, d'où je m'étois éloignée pour ſuivre le Cardinal de *Boüillon*. *Sedan* eſt une Ville forte, défenduë par une bonne Citadelle, & ſituée ſur la *Meuſe*, entre *Mouſon* & *Charleville*. Il y a eu juſques à la Révocation de l'Edit de *Nantes* une Académie Proteſtante. Ce fut dans cette Ville-là que le Miniſtre *Jurieu*, qui depuis a fait tant de bruit, commença à ſe faire connoître par quantité de Livres de Controverſe, qui l'obligerent enfin d'aller chercher un aſile à *Rotterdam*, où il eſt regardé comme un Docteur des plus vénérables, & autant eſtimé que le fameux *Eraſme*, dont la Statuë eſt dans une des plus belles Places de cette Ville-là. Pendant le ſéjour que j'ai fait à *Sedan*, j'ai remarqué que les Nouveaux Convertis y ſont, comme partout ailleurs, encore très-Huguenots. Ils ſe ſouviennent tendrement de ce que leurs Miniſtres leur ont prêché. Ils aiment la mémoire de leurs anciens Souverains, & ont ſurtout une fort grande vénération pour

cette Princeſſe de la Maiſon d'*Orange*, mere du grand Monſieur de *Turenne*, qui étoit, diſent-ils, ſi bonne Proteſtante, ſi vertueuſe, & à la pieté & aux ſoins de laquelle Monſieur de *Turenne* devoit tous les beaux ſentimens que la *France* a admirez en lui: Ainſi je m'imagine que ſi les Alliez vouloient aider au Cardinal de *Boüillon* à rentrer dans les Droits de ſes Ancêtres, les peuples de ce Pays-là n'auroient pas de peine à le reconnoître pour Souverain, & qu'ils ſeroient charmez d'être ſous la protection de leurs Hautes-Puiſſances les Etats de *Hollande*, qui de leur côté trouveroient leur compte à cela, puiſqu'ils auroient par-là communication ſur la *Meuſe*. Je ne ſçai même ſi cette idée ne pourroit pas leur venir, comme elle m'eſt venuë à moi; auquel cas il auroit été fâcheux d'avoir pouſſé cette Eminente Alteſſe à bout. Peut-être ne pouſſera-t-elle pas ſon reſſentiment ſi loin. L'événement nous en inſtruira, & nous fera voir ſi mes vûës ſont juſtes. Cependant je vous prie de n'en pas parler; car il ne me conviendroit point de me mêler de politique. Je trouvai à *Sedan* un Officier Nouveau Converti, qui me conta qu'étant allé en Cour pour demander de l'avancement, le Miniſtre lui avoit offert un Régiment, à condition de ſe faire bon Catholique. C'étoit avant le changement général; ainſi

on

on étoit bien aiſe de faire des proſelites, & on tâchoit de les attirer par des bienfaits. Mais le rang de Colonel ne tenta pas l'Officier en queſtion, qui n'étoit que Capitaine. Après y avoir bien penſé, il répondit au Miniſtre : Je vois bien, Monſieur, qu'il faut que ma Religion ſoit meilleure que la vôtre, puiſque vous m'offrez tant de retour ; ainſi je crois que je ferai mieux de la garder, & que je perdrois encore au change. Il fit la révérence après cette réponſe, que je trouvai ſi bonne lorſqu'il me la conta, que je ne pûs pas m'empêcher de lui dire qu'il l'avoit volée d'un Gaſcon ; car je ne pouvois pas m'imaginer que la *Meuſe* donnât autant de vivacité que la *Garonne*. Mais il m'aſſura qu'elle étoit de lui, & me rendit la choſe croyable, en diſant qu'il étoit de famille Gaſconne. Cela revenoit preſque au même, & j'aurois été bien ſurpriſe de trouver tant de feu dans une autre Nation. Ils en marquent dans tout ce qu'ils font, & conſervent avec cela un certain ſang-froid, qui paroîtroit incompatible chez d'autres, & qui les rend intrépides dans les plus grands périls, & agréables au milieu des plus cruels ſupplices. Cela eſt au pié de la lettre : Je pourrois citer mille exemples que j'ai vûs pendant mon ſéjour en *Languedoc* ; entr'autres, lorſqu'on mena *Catinat*, ce fameux Camiſard, que l'Intendant

tendant *Baville* fit brûler, tout le peuple couroit pour le voir paſſer, quelques zélez Catholiques voulant murmurer contre lui, & lui dire des injures, il cria tout haut, ſans s'émouvoir : Eh ! Meſſieurs, ne vous fâchez pas, j'apporte dequoi payer. Il avoit raiſon, puiſqu'il alloit payer de ſa perſonne, & cette réponſe marquoit beaucoup de fermeté & de préſence d'eſprit, choſes où les Gaſcons triomphent ! De *Sedan*, il fallût, pour venir dans cette Ville neutre, en traverſer quelques-unes qui ſont au pouvoir des Alliez. Nous prîmes de bons paſſeports pour cela, des eſcortes même où nous crûmes qu'il en étoit beſoin, & que ces Meſſieurs nous donnerent fort honnêtement, ſçachant bien que les affaires dont mon mari étoit chargé n'étoient pas d'une nature à pouvoir leur être préjudiciable. Au contraire, ils avoient leurs raiſons pour nous ménager, & nous eûmes tout lieu de nous loüer de leurs honnêtetez. Nous paſsâmes par *Dinant*, qui eſt une Ville des *Pays-Bas*, dans le *Condroz*, Pays de l'Evêché de *Liége*, ſur la *Meuſe*, entre *Charlemont* & *Namur*. Les François la prirent l'an 1675. la fortifierent, rebâtirent ſa Citadelle, qui eſt ſur un rocher eſcarpé preſque de tous les côtez, & qui domine ſur la Ville ; & après tant de ſoins & de dépenſes, ils furent obligez de la rendre à la

Paix

Paix de *Ryſwick*. Il y a auprès de cette Ville des carrieres de marbre noir. C'eſt tout ce que j'y ai vû de plus remarquable. De *Dinant* nous fûmes à *Namur*, qui après avoir été priſe & repriſe, tient encore bon pour la *France*. On y faiſoit de grands préparatifs pour recevoir l'Electeur de *Baviere*, que la priſe de *Mons* obligeoit de chercher gîte. *Namur* eſt une Ville Epiſcopale, dont l'Evêque eſt Suffragant, puiſqu'il faut enfin ſe ſervir de ce mot, de l'Archevêque de *Cambrai*. Cette Ville eſt Capitale de la Comté de *Namur*, qui eſt une des dix-ſept Provinces qui compoſent les *Pays-Bas*. Elle eſt voiſine de la *Meuſe* & de la *Sambre*; aſſez grande, bien bâtie, bien fortifiée, riche par ſon Commerce; & défenduë par une très-bonne Citadelle ſur un rocher qui eſt à l'Angle que laiſſent entr'elles la *Sambre* & la *Meuſe*, en ſe joignant. Toute la Province n'a pas plus de 12 lieuës de longueur, & environ 10 de largeur. C'eſt le Pays des anciens *Æduates*. On y trouve des mines de plomb, de fer, de charbon de pierre, & des carrieres de marbre. Nous fîmes plus de ſéjour à *Namur*, que nous n'en avions fait à *Dinant*. Il y a bonne Compagnie; on y trouve des gens d'eſprit que le commerce des Officiers a polis. On me conta que lorſque Mylord *Marlborough* força les Lignes dans ces quartiers-là, on avoit fait quantité de Vers à ſa loüange, & que l'on avoit envoyé

voyé des bouts-rimez en bien des endroits, afin qu'on les pût remplir à la loüange de ce Général. Il y avoit des prix proposez là-dessus. Bien des gens s'exercerent, & deux Messieurs de Londres, dont l'un s'appelle la *Deveſe*, & l'autre *Boyer*, après avoir triomphé de leurs rivaux, resterent Maîtres du Champ de Bataille, & obligez à se disputer le prix l'un à l'autre. Ils prirent pour cela des routes différentes. La *Deveſe*, qui a herité d'une bonne partie de l'esprit de feu Mr. de la *Baſtide*, auquel il appartenoit d'assez près, fit de très-beaux Vers, & *Boyer* sur le ton goguenard, l'emporta par des Vers libres qui ont été trouvez très-jolis, & que vous ne serez peut-être pas fâchée de voir. Les rimes étoient

. . . . *Lignes*,
. . . . *Maiſon*,
. . . . *Toiſon*,
. . . . *Cignes*,
. . . . *Vignes*,
. . . . *Poiſon*,
. . . . *Priſon*,
. . . . *Inſigne*,
. . . . *Namur*,
. . . . *Sûr*,
. . . . *Vaillance*,
. . . . *Fatal*,
. . . . *Puiſſance*,
. . . . *Canal*,

SONNET

SONNET.

Si je pouvois, *Nanon*, pénétrer dans tes *Lignes*,
Je ſerois plus content qu'un Roi dans ſa *Maiſon*,
Et nouvel Argonaute empoignant ta *Toiſon*,
Je la préfererois au doux duvet des *Cignes*.
Qu'un ſupôt de *Bacchus*, Idolâtre des *Vignes*,
S'enivre tous les jours de ſon divin *Poiſon*.
Q'un autre ſans frayeur, affronte la *Priſon*,
Et devienne opulent par des fraudes *Inſignes*:
Que *Malborough* triomphe à *Louvain*, à *Namur*:
Que la *Deveſe* altier croyant ſon fait bien *Sûr*,
Chante pour me primer ſes exploits, ſa *Vaillance*;
Quant à moi, pour ſortir de ce defi *Fatal*,
J'implore, ô Dieu d'amour, ta charmante *Puiſſance*,
Et borne mes deſirs, *Nanette*, à ton *Canal*.

Voilà ce que j'ai cru enfin devoir vous dire à propos de *Namur*, après avoir pris la même précaution que vous prenez ſur le chapitre de la Chanſon, & avoir répeté à votre exemple : *Honi ſoit qui mal y penſe.* Nous fûmes enſuite à *Huy*, Capitale du *Condroës*, dans l'Evêché de *Liége*. Cette Ville eſt fortifiée & défenduë par un bon Château, qui n'empêcha pas que les François ne la priſſent l'an 1693. & que le Roi d'Angleterre ne la reprît l'année ſuivante. La Meuſe la ſépare en deux, & la petite riviere d'*Huy* ſe joint à elle dans cet endroit-là. Mais c'eſt aſſez parlé de Villes

&

& de voyages, & même assez écrit pour aujourd'hui. Je ne comprens rien à l'Histoire de votre Madame d'*Allemand*; & comme vous ne parlez pas pour avoir vu, j'ai beaucoup de penchant à la croire apocryphe. On m'en a conté une infinité, de même nature, pour lesquelles je n'ai pas eu plus de foi, quoiqu'elles m'ayent été attestées par des gens d'honneur, qui disoient les tenir de personnes sans reproche, qui pouvoient pourtant avoir été trompées, car les honnêtes gens sont plus aisez à tromper que les autres. Je suis Madame, votre, &c.

LETTRE LVI.

DE PARIS.

JE vous suis bien obligée, Madame, du soin que vous avez pris de m'expliquer l'*Oriflame*, j'avouë mon ignorance, je ne sçavois ce que c'étoit, & comme vous voyez, on n'est pas badaude pour rien. Quoique je sois plus près que vous de la Cour, & plus à portée d'en sçavoir des nouvelles, je ne sçai pourtant pas le secret du Cabinet, & je ne puis vous dire sur le chapitre du Cardinal de *Boüillon*, que ce que tout le

le monde en dit, qui eſt, que le Roi eſt fort irrité, & qu'à la Requête de l'Avocat Général le Parlement travaille à grand force à lui faire ſon Procès comme à un Sujet rebelle, malgré la qualité de Prince que ſes Ancêtres ont euë, & de laquelle il prétend n'être pas déchu Les deux lettres qu'il a écrites d'*Arras* n'ont point accommodé ſes affaires, & le Bureau ne paroît pas trop bien diſpoſé ici en ſa faveur. Je ne ſçai même ſi le Pape continuera à s'intéreſſer pour lui, car le Roi a écrit là-deſſus au Cardinal de la *Trimoüille*, la lettre du monde la plus forte, qu'il lui ordonne de communiquer à Sa Sainteté, & de lui faire ſentir qu'un homme qui ſe croit indépendant, peut tout oſer, & cauſer même quelque jour du déſordre dans l'Egliſe, en tâchant de parvenir à la premiere Dignité, lorſqu'il en aura contemplé de plus près toute la ſplendeur, & que la place qu'il poſſede, & dont il paroît préſentement ébloüi lui paroîtra inferieure à ſa naiſſance & à ſes talens. Il ſemble que ce n'eſt pourtant pas tout-à-fait le cas, & que le Cardinal ne croit pas être indépendant du Saint Siége, puiſqu'au contraire, il prétend ne relever que de cette ſeule autorité. Quoiqu'il en ſoit, ce ſont là les propres termes dont le Roi ſe ſert. Je ne ſçai ſi cette lettre préviendra

dra le Pape contre le Cardinal : Mais quel qu'en ſoit l'effet, Sa Majeſté ordonne à Monſieur de la *Trimoüille* de n'avoir aucun commerce avec lui, lorſqu'il ſera à *Rome*; & d'exiger la même choſe des *François* & *Italiens* qui ſont dans les intérêts de la *France*. Je ne ſçai s il trouvera toute la complaiſance qu'il ſouhaite dans cette ſainte Cour, & je ne puis pas non-plus prévoir ce que les Alliez feront pour ce Prince déterré. Il s'en faut beaucoup que je n'entende la Politique, auſſi-bien que vous l'entendez; ainſi j'attens tranquillement que les événemens m'inſtruiſent des choſes, c'eſt le moyen d'en juger à coup ſûr; ce qui eſt beaucoup plus commode que de s'en inquieter par avance: ainſi je leur laiſſe vuider cette querelle ſans prendre de parti, & ſans vouloir être que ſpectatrice. A quoi bon, comme dit *Moliere*, riſquer, pour ſe mettre entre deux, de gâter ſa belle Robbe de chambre? N'en parlons donc plus, & *ſur les Dieux & ſur les Rois, ſilence.* C'eſt, ſelon moi, le parti le plus ſûr. Si vous liſez les Nouvelles, vous aurez pû voir que le Siége Archiepiſcopal de *Reims* n'a pas été longtems vacant, & que le Roi a nommé pour le remplir, Monſieur de *Mailly*, Archevêque d'*Arles*, frere de l'Evêque de *Lavaur*, du feu Marquis de *Neſle*, & du Comte de *Mailly* qui avoit épouſé Mademoiſelle de Sainte

Sainte *Hermine*, niéce, à la mode de *Bretagne*, de Madame de *Maintenon*. Monſieur de la *Pariſiere*, Grand-Vicaire de *Laon* en *Picardie*, vient de ſucceder à notre illuſtre Abbé *Fléchier*, & a été fait Evêque de *Nimes*. Il faut qu'il ait bien du mérite pour remplir dignement la place d'un Homme qui a été l'honneur de ſon ſiecle, & dont perſonne ne ſçauroit faire le Panégyrique, auſſi-bien qu'il a fait celui des autres. Pour moi, je regarde cette perte comme irréparable, & je voudrois fort que pareilles gens ne mouruſſent point. Mais il eſt vrai qu'il s'en trouve ſi peu, que ce ne ſeroit quaſi pas la peine de faire une Loi exprès pour eux. Je ne connois pas ce nouvel Evêque de *Nimes*. On dit que c'eſt un Gentilhomme *Poitevin*, parent de l'Archevêque de *Rouen*, & qu'il prêcha même devant le Roi il y a quelques années. Je ne doute point qu'il n'ait ſon mérite; mais encore un coup, ce n'eſt pas notre cher *Eſprit Fléchier*, l'homme du monde le mieux nommé, puiſque jamais homme n'eut plus d'eſprit.

Au reſte, j'ai fait deux Conquêtes; mais des plus conſidérables, depuis votre départ: l'une dans le Clergé, puiſque j'ai eu l'honneur de plaire à L. de P. & l'autre dans le beau monde: car le Marquis de B.... s'eſt aviſé de devenir amoureux de moi, ou du moins d'en faire ſemblant. C'eſt dommage

que

que ces Meſſieurs ne ſe ſoient pas mieux addreſſez, ils auroient pû trouver à la Cour & à la Ville, des femmes qui auroient fait plus de cas de leurs fleurettes, car vous connoiſſez mon humeur. J'aime la joye & le plaiſir, la bonne Compagnie, nombre de bons amis pour l'agrément de la Societé; mais point de Soupirant en titre d'office. Je veux bien que l'on m'aime, mais je ne veux pas être obligée d'aimer: cela ſeroit un peu trop incommode, & je n'ai que de l'amitié au ſervice de mes amis. Tout ce qui trouble le repos, & qui cauſe de l'inquietude ne ſçauroit être de mon goût, & Vertu à part, les ſoûpirs m'ennuyent extrémement. Mes deux nouveaux Amans en pouſſoient chacun à leur maniere: Le premier me faiſoit valoir le pouvoir que j'avois eu ſur lui, & combien je devois m'applaudir de voir à mes pieds, & la Croſſe & la Mitre. Il ſe mettoit enſuite à genoux devant moi, de la maniere du monde la plus plaiſante, & quoique ſes habits duſſent m'inſpirer du reſpect, je ne pouvois pas m'empêcher de rire quand je le voyois dans une ſituation ſi peu convenable à un Homme de ſon rang & de ſon Caractere. Il m'eſt même arrivé quelquefois, & j'en dis ma coulpe, de tirer, ſans qu'il y prît garde, les cordons de ma ſonnette pour faire entrer tout d'un coup des Valets, qui, ſous prétexte de venir raccommoder

moder le feu, le ſurprenoient dans cette poſture ſi humiliante. Enfin, il n'eſt point de malice que je ne lui aye faite, ſans pouvoir le rebuter, & je crois qu'il ne le ſeroit pas, ſi une avanture aſſez plaiſante ne m'avoit tout d'un ſeul coup débarraſſée & de lui & du Marquis. Ce fut la confidence que je fis de ces deux Conquêtes, au Comte de... qui eut l'indiſcretion d'en faire des plaiſanteries. Je lui avois pourtant demandé le ſecret : car enfin, un homme de cette naiſſance, & qui préſide aux Etats d'une Province, mérite qu'on ait du ménagement pour lui. Le Comte de... ne fut pourtant pas de cet avis, il trouva l'avanture trop plaiſante pour ne pas s'en divertir; & dès qu'il m'eût quittée, il fut chez L. de P. qui étoit ſon parent, & le railla de la maniere du monde la plus cruelle, ſur l'attachement qu'il avoit pour moi. Il lui répeta tous les termes dont je lui avois dit qu'il ſe ſervoit pour m'exprimer ſa tendreſſe, & enſuite d'un air triomphant : Apprenez, lui dit-il, mon cher Monſieur, à ne point courir ſur nos briſées. C'eſt aux Petits-Maîtres à qui il convient de ſe faire aimer; & le Rochet & le Camail ne ſauroient tenir contre le plumet. Vous voyez bien que je ſçai aſſez bien vos affaires, pour que vous deviez croire qu'on vous ſacrifie à moi; je ſuis aſſez généreux pour vous en avertir comme vo-

tre

tre Serviteur, afin que vous ne joüiez pas plus long-tems un rôle qui vous convient ſi peu. Après cette expédition, le Comte fut chez le Marquis de B... demander à parler à la Marquiſe, qui eſt de ſes bonnes amies, & après les complimens, ſçavez-vous bien, lui dit-il, Madame, que Mr. votre Epoux eſt amoureux de Madame de.... & qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'en faire aimer? A-t-il réüſſi, lui dit-elle? Si peu, répondit le Comte, que s'il n'étoit pas aveuglé par ſa paſſion, il connoîtroit ſans doute qu'on le turlupine. Il va tous les jours chez cette Dame-là, & comptant ſur ſon propre mérite, il craint de donner de la jalouſie au mari. Pour cela il prend des airs de myſtere les plus plaiſans du monde: car lorſqu'il eſt le plus appliqué à parler de ſa paſſion, s'il entend entrer dans la chambre, il change d'abord la converſation, & tout d'un coup, ſans propos ni demi, on l'entend ſe récrier. Ho! pour cela, c'eſt une choſe qui paſſent l'imagination; il le dit ſi ſouvent, qu'on ne l'appelle plus chez cette Dame-là, que la choſe qui paſſe l'imagination. Il le dit encore l'autre jour, en voyant entrer le mari, & elle répondit malicieuſement tout haut: Quoi donc! Monſieur, qu'eſt-ce que vous voulez dire qui paſſe l'imagination? Il fut fort déconcerté. Le mari qui ſçavoit de quoi il s'agiſſoit, ſortit pour rire en liberté,

&

& dès qu'il fut ſorti, notre Marquis dit à ſa Belle : Vous n'êtes guéres politique, Madame ; que ſçavez-vous ſi vous ne m'aimerez point un jour, & ſi vous ne ſerez pas alors bien fâchée d'avoir mis martel en tête à votre mari ſur mon chapitre ? Je fais ce que je puis pour ne lui donner aucun ſoupçon, & vous faites tout ce que vous pouvez pour lui en faire prendre. C'eſt, répondit-elle, que je ne ſçaurois trouver du myſtere où il n'y en a point. Vous dites que je pourrai vous aimer quelque jour ; j'eſpere que non & je ne ſuis point d'humeur à prévoir les choſes de ſi loin, ni à m'allarmer avant le tems. Un autre auroit connu qu'on le turlupinoit ; mais Mr. votre époux, un peu trop prévenu en faveur de lui-même, n'a eu garde de prendre la choſe ſur ce ton-là, & croyant Mame de .... plus imprudente qu'indifférente, il s'eſt contenté de lui faire de grandes leçons de circonſpection. La Marquiſe fut ſurpriſe de ce diſcours ; car ſon mari avoit ſi bien ſçu cacher ſes ſentimens, qu'elle ne le ſoupçonnoit pas de la moindre infidelité : cependant, prenant ſon parti en femme ſage, elle vint dans le moment chez moi. Comme je n'étois pas en liaiſon avec elle, je fus auſſi ſurpriſe de ſa viſite, qu'elle l'avoit été du diſcours du Comte. Le ſien m'embarraſſa extrémement ; après m'avoit dit mille choſes flatteuſes, elle ajoûta qu'elle ne pouvoit

que loüer le diſcernement de ſon mari ; qu'on étoit fort pardonnable de rendre les armes à une perſonne de mon mérite, &c. mais qu'elle avoit encore bien plus lieu de ſe loüer de mon bon cœur : qu'elle ſçavoit qu'au lieu d'approuver ſes folies, je faiſois tout ce que je pouvois pour l'en guérir, & qu'enfin le Comte de.... lui avoit tout conté. Le Comte eſt un étourdi, dis-je alors : il jouë un petit jeu à me broüiller avec Mr. votre époux ; mais je ne ſçaurois lui en vouloir du mal puiſque par-là il vous a engagée à me vouloir un peu de bien. Vous ne devez pourtant pas me remercier, continuai-je, de n'avoir pas accepté les vœux de Monſieur le Marquis, puiſqu'indépendament de votre conſidération, mon propre intérêt & ce que je me dois m'engagent à tenir une pareille conduite, outre que je ne ſuis pas femme à Galanterie. Je tâche de ramener votre époux de cet égarement, & s'il ne faut pour vous y aider que de lui défendre ma maiſon, je vous promets de chercher quelque prétexte pour cela. Il n'en ſera pas beſoin, repliqua-t-elle, car je crois qu'il ſe le tiendra lui-même pour dit, j'ai engagé le Comte à lui répeter tout ce qu'il m'avoit dit, & certaine circonſtance de la choſe qui paſſe l'imagination, ne lui a pas permis de révoquer ſon diſcours en doute : ainſi il eſt très-fâché contre vous, & j'eſpere que ſon dépit le

guérira

guérira d'une paſſion qui ne pouvoit que vous importuner. Et, ajoûta-t-elle fort galamment, ſi vous perdez à cela un Adorateur, vous y gagnez une amie qui vous ſera toûjours très-dévouée. Ce marché m'eſt trop avantageux pour m'en plaindre, répondis-je, en l'embraſſant. Nous en étions-là lorſqu'on vint annoncer L. de P. Comme la Marquiſe étoit un peu émuë, elle me pria de permettre qu'elle paſsât dans mon cabinet, & je m'avançai pour recevoir cet illuſtre Eccléſiaſtique. Je ſuis guéri, Madame, me cria-t-il en entrant, je viens vous en remercier, & me plaindre en même-tems du ridicule que vous m'avez donné dans le monde. Vous pouviez me ſacrifier au Comte de.... comme vous avez fait, il eſt plus jeune & mieux tourné que moi; mais vous auriez pû vous diſpenſer de lui conter mes folies, de lui dire que vos valets m'avoient ſouvent ſurpris à vos genoux, par vos ſoins, & cent autres choſes de cette nature. Je pourrois faire là-deſſus le même reproche que *Roland* faiſoit à *Angelique*, & vous dire, que puiſque vous cauſez ma foibleſſe, vous devriez être un peu plus indulgente, & ne pas me reprocher toutes les extravagances que vous m'avez fait faire. Mais, dis-je alors, Monſieur, eſt-il poſſible que vous puiſſiez ajoûter foi à ce que vous a dit un jeune fou? Mais eſt-il poſſible, repliqua-t-il

lui-même, que vous puissiez aimer un jeune fou, dont l'indiscretion vous fait voir ce que vous devez en attendre, & que vous le préferiez à un homme comme moi, qui vous aimoit de si bonne foi, & qui vous le prouvoit en oubliant pour vous & ce qu'il est, & ce qu'il se doit ? L'autre vous sacrifiera comme vous m'avez sacrifié : peut-être même sera-ce à quelque indigne Autel, & peut-être aurez-vous le chagrin de vous voir préférer quelque Actrice d'Opera ou de Comedies ; dangers que vous n'auriez pas courus avec moi. Mais ce sont vos affaires. Monsieur, dis-je alors, il est tems de vous désabuser : je ne vous ai point sacrifié, le Comte est un extravagant de vous l'avoir voulu persuader. Il est vrai que j'ai été assez imprudente pour lui dire que vous faisiez semblant d'être amoureux de moi ; je lui ai parlé en même-tems de l'attachement que le Marquis de B.. me témoignoit : il a trouvé dans cette confidence matiere à se divertir, & ce qu'il vous a dit, il l'a été dire aussi à cette belle Dame. J'ouvris en même-tems la porte de mon cabinet, & en lui montrant la Marquise : La voilà, dis-je, elle vient me redemander le cœur de son époux, que je n'ai jamais voulu recevoir non-plus que le vôtre. Vous sçavez que je n'ai point cherché à vous abuser : je souhaite que ceci vous désabuse entierement

tierement tous deux, & quoique ce dénoüement me coute deux amis, je ne ſçaurois m'en plaindre, s'il vous procure à l'un & à l'autre le repos que je vous ſouhaite, & que je ſuis bien aiſe d'avoir. Cependant, pour qu'il n'ait pas lieu de tirer vanité de la confidence que je lui ai faite, qui eſt plûtôt une preuve de mon enjoûment, que de la conſidération que j'ai euë pour lui, & pour que vous perdiez les ſoupçons que vous avez eus là-deſſeus, il ſera le premier à qui je refuſerai ma porte, que je ne veux ouvrir qu'à de bon amis en cette qualité, & dépoüillez de celle d'amans : vous y ſerez toûjours très-bien reçu. Je vous remercie, me dit-il froidement. Tout le monde n'eſt pas auſſi maître de ſes ſentimens que vous êtes maîtreſſe des vôtres, & ſi je ne puis pas ceſſer d'être amant, je ceſſerai du moins d'être amant importun. Là-deſſus il ſe retira. Le Marquis de ſon côté ſe le tint pour dit, comme ſa femme l'avoit prévu, & elle m'a dédommagée de la perte de ces deux amans, par l'attachement qu'elle a eu pour moi depuis ce tems-là. Le Comte a cru ſe venger de ce que je lui ai fait défendre ma maiſon, en contant cette Hiſtoire partout ; mais elle ne m'a fait que de l'honneur. Tout le monde a loüé ma conduite, & mes deux amans ont fait ſeuls les frais de l'avanture. On s'eſt

diverti à leurs dépens, & je croirois manquer à ce que je vous dois, si je ne vous donnois pas occasion d'en rire à votre tour. Apprenez-moi aussi tout ce que vous sçaurez de réjoüissant; croyez que je suis toûjours toute à vous, Madame, votre, &c.

LETTRE LVII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE vous félicite, Madame, de vos deux belles Conquêtes. Voilà ce que c'est que d'avoir du mérite. Vous soumettez le Clergé. Pour les gens du monde, les Comtes & les Marquis. Cela ne vous est pas nouveau, & rien ne resiste à vos charmes. N'attendez pas de moi de pareilles nouvelles: il s'en faut bien que je fasse un tel fracas, & tout ce que je puis, c'est de vous parler de mes voyages. J'en suis demeurée à *Huy*, dans ma derniere lettre; il est tems que celle-ci vous conduise à *Aix-la-Chapelle*; mais il faut que je vous fasse passer avant cela par *Liége*, Ville du Cercle de *Westphalie* en *Allemagne*, & Capitale de l'Evêché de ce nom. Elle est située sur la *Meuse*, entre *Huy* & *Maestricht*, dans une vallée fort agréable. On y avoit huit Eglises Collégiales outre la Cathédrale, & un grand nombre de Couvens de l'un

&

& de l'autre ſexe. C'étoit autrefois une Ville Imperiale ſous la protection de ſes Evêques; mais l'Electeur de *Cologne*, abuſant de ce Droit, y fit marcher des Troupes en 1684. il la ſoûmit, & y fit bâtir une Citadelle. Mais quoiqu'elle ſoit bien fortifiée par de grands dehors, & qu'elle ait toûjours eu une bonne Garniſon, les Alliez n'ont pas laiſſé de la prendre au commencement de cette guerre, & c'eſt ſous leurs auſpices & en vertu de leurs Paſſeports, que nous y avons paſſé. Dès que j'y fus arrivée, je demandai des nouvelles du Caffé de Madame d'*Allemand*. On confirma tout ce que j'en ſçavois déja, & l'on me dit mille biens de ces deux amans. J'avois grande envie de les voir; mais comme mon mari ne ſe plaiſoit pas en pays ennemi, nous ne fîmes pas grand ſéjour dans celui-là, & nous paſsâmes notre chemin. Il y a aux environs de *Liége* de très-belles maiſons de campagne, dont une des plus magnifiques appartient au Baron de *Walef*, qui commande un Régiment au ſervice des Alliez, & qui eſt auſſi diſtingué par ſon belle eſprit, que par ſon rang & ſa bravoure. Son nom eſt *Curcieux*, ſa maiſon eſt des meilleurs du pays de *Liege*, & elle a été ſi opulente, que quand on vouloit autrefois exagerer la richeſſe de quelqu'un, on diſoit; riche comme *Curcieux* de Liége. Nous fû-

mes en ſept heurs à *Limbourg*, ville ſituée ſur la riviere de *Veze*, & qui étoit autrefois Capitale du Duché dont elle porte le nom. Elle étoit fortifiée par un bon Château, bâti ſur un Rocher eſcarpé, que les François démolirent en l'an 1677. avec ſes Fortifications & une bonne partie de la Ville, qui depuis ce tems-là n'eſt preſque plus qu'un amas de ruines, & que ſes ſeuls fromages rendent célebre. Vous voyez bien que ce n'eſt pas la peine de s'y arrêter plus long-tems, ni d'y faire une plus grande attention; ainſi je m'en vais vous mener à préſent à *Aix-la-Chapelle*, Ville libre & Imperiale de la *Baſſe-Allemagne*, ſituée dans un valon fort agréable, entre les Duchez de *Julliers* & de *Limbourg*, *Liége*, *Cologne*, *Maſtricht* & *Ruremonde*. Cette Ville eſt très-ancienne. Quelques Auteurs prétendent qu'elle a été bâtie par un frere de *Néron*; mais je ne vois pas beaucoup de fondement à cette opinion-là, car je n'ai jamais eu l'honneur de connoître aucun frere de *Néron*: mais ce que je ſçai bien, c'eſt qu'*Aix-la-Chapelle* fut pillée & brûlée par les *Huns*, & enſuite réparée, aggrandie & embellie par *Charlemagne*; qui y fit ſon ſéjour ordinaire, y mourut & voulut y être enterré. On y voit encore ſon tombeau ſoûtenu par quatre Anges, & l'on y garde ſon Baudrier, ſon Epée, & l'Evangile dont il ſe ſervoit;

écrit

écrit en lettres d'Or ; choſes qu'on employe au Sacre des Empereurs, qui, ſelon la Conſtitution de la Bulle d'Or, devoit ſe faire toûjours dans cette Ville-là. Mais comme on ſe diſpenſe ſouvent de cette formalité, les Magiſtras d'*Aix* ſont obligez de les envoyer au lieu deſtiné pour cette cérémonie. *Aix-la-Chapelle* eſt encore recommandable par ſes Bains, dont elle a pris ſon nom, & qui attirent un nombre infini d'Etrangers de toutes les Nations. Les Allemands nomment cette Ville *Ach*, & les Flamans *Aen*. On y voit toûjours bonne Compagnie, & plus nombreuſe qu'à *Bagnieres*, parceque, comme je viens de le dire, on y voit des gens de tous les pays, au lieu qu'à *Bagnieres*, nous n'avions que des François. On trouve ici fort commodément toutes les choſes néceſſaires à la vie, & même à fort bon marché. On y trouve auſſi les occaſions de ſe divertir, & d'y joüer tout auſſi gros jeu que l'on veut. Il y vient même de tous côtez de ces Chevaliers d'induſtrie, dont les revenus ne ſont fondez que ſur leur adreſſe à dupper les Etrangers. Enfin, nous avons ici des gens de toute eſpece, & chacun peut s'y aſſortir ſuivant ſon inclination. La promenade & la liberté que l'on a en prenant les Eaux, favoriſent ſouvent les amans, & font naître des avantures amoureuſes. On ſe rencon-

tre à la Fontaine ; on s'y donne auſſi quelquefois des rendez-vous, & il arrive ici les plus plaiſantes Hiſtoires du monde, dont je vous ferai part en tems & lieu.

Au reſte, l'empreſſement que j'ai eu de vous parler de mon voyage, m'a empêché de ſatisfaire votre curioſité ſur le ſujet de M. *H.* Mais ſi j'ai differé à vous rendre compte de la Commiſſion que vous m'avez donnée là-deſſus, je vous aſſure que je n'ai point négligé de m'en acquitter, & que je l'ai faite avec ſoin croyant que vous aviez ſans doute vos raiſons pour vous en informer; & afin de ſçavoir les choſes ſans prévention, je me ſuis adreſſée pour cela à des perſonnes deſintéreſſées, de-peur que le témoignage des amis, où des ennemis, ne fût ſuſpect; & de tout ce que j'en ai appris, je conclus que vous n'avez écouté que les derniers. La maniere ſeule dont vous l'annoncez, marque cette prévention; car bien-loin que M. *H.* ſoit de ces gens que le hazard produit *impromptu*, il eſt au contraire d'une des meilleures de *Lyon*, & de ces familles, qui par leur ancienneté, croyent pouvoir ſe paſſer de ces titres de Nobleſſe qu'on achet à préſent à ſi bon marché, & dont on fait très-peu de cas à *Lyon*, où, comme je vous l'ai déja dit, les Négocians tiennent ſeuls le premier rang, vivent noblement, ont des équipages, & brillent par leurs dépenſes & par leurs bel-

les

les manieres, ſans ambitionner ni les Charges, ni les Emplois. Outre cela, M. *H.* étoit encore très-bien allié; il étoit parent du Pere *de la Chaiſe*, de M. de *S. Noſant*, & du Marquis de *S. Maurice*, de quantité d'autres perſonnes de conſidération, & de très-grands Biens, qu'il avoit de patrimoine, achevoient de mettre le comble à l'agrément de ſa ſituation. Mais cette félicité commença à être un peu troublée en 1685. par la Révolution qui obligea les Huguenots à changer de Religion, ou à ſortir du Royaume. La famille de M. *H.* prit ce dernier parti, & il reſta ſeul après eux au pays, pour tâcher de ramaſſer ſes effets. Il fut pourtant obligé d'en abandonner beaucoup, entr'autres pluſieurs maiſons qu'il avoit dans la Ville, & d'autres effets conſidérables. Mais ayant ſauvé le reſte, il vint joindre ſes proches en Hollande, & la guerre s'étant allumée entre la France & les Pays Etrangers, il ſe joignit avec ſes freres, qui avoient de très-grands biens dans les Fonds d'Angleterre, & ils firent enſemble une partie des remiſes dont ce pays-là avoit beſoin pour l'entretien de leurs Troupes en Flandres. Au commencement de cette derniere guerre, le Banquier du Roi l'engagea inſenſiblement à fournir au payement de nos Troupes en Flandres, & cela monta à la fin juſques à quinze cens mil-

le livres par mois, ſans compter d'autres ſommes qu'il avoit fournies en divers endroits. Le Commerce dura juſques en 1703. où les Etats de *Hollande* ayant défendu le Négoce de la France, ledit Sieur *H.* ſe trouvant engagé, & voulant s'en retirer, fut à *Geneve*, où bien-loin d'y trouver moyen de ſa débarraſſer, il fut au contraire contraint d'entreprendre le payement de l'Armée d'*Italie*, qui alloit à deux millions & demi par mois. Il s'en acquitta pendant tout ce tems-là avec beaucoup d'exactitude, & l'on en étoit fort content à Paris. Mais les Finances commençant alors à s'épuiſer, cela retarda les payemens qu'on étoit obligé de lui faire, & l'augmentation des Eſpeces acheva de déranger les choſes; car les Loüis valurent tout d'un coup quatre livres de plus, & les Ecus dix ſols plus qu'à l'ordinaire, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de trois francs & dix ſols, ils furent à quatre livres, & les Loüis monterent de douze livres à ſeize. On voulut payer ce qu'on devoit à M. *H.* ſur ce pié-là, & on ne vouloit encore lui faire ce payement qu'en papiers. Il fit là-deſſus ſes plaintes à Mr. de *Chamillart*, qui lui fit écrire à Geneve, que s'il vouloit revenir à Paris, on lui donneroit toute la ſatisfaction qu'il pourroit ſouhaiter, à condition qu'il continueroit les payemens d'*Italie* & de *Flandres*, & le Réſident

ſident l'aſſura de la part du Miniſtre, de tout ce qu'on lui avoit fait écrire, & lui donna parole poſitive, qu'il ſeroit en pleine ſureté. Il partit ſur cette confiance, après avoir encore fourni pour quatre millions avant ſon départ. Mais à ſon arrivée à *Paris*, on l'honora de ſix Gardes qui ne le quittoient point, & on lui promit de fort bonne grace un logement à la Baſtille. Tant de courtoiſie ne l'accommodoit point, il s'en ſeroit fort bien paſſé, & il commença, mais trop tard, à connoître le péril dans lequel ſa trop grande crédulité l'avoit précipité. Il fut queſtion de s'en tirer, & pour cela il fallut qu'il donnât pour ſept millions de Lettres de Change qu'on lui fit ſigner ſur le champ à *Verſailles*, & qu'il en fît même payer pour deux millions avant qu'il pût obtenir qu'on lui ôtat ſes Gardes. Mais auſſi dès qu'il s'en fut débarraſſé, il ne jugea pas à propos de reſter plus long-tems à la merci de gens qui lui avoient ſi mal tenu la parole qu'on lui avoit donnée; & ne ſe croyant pas plus obligé à leur garder la ſienne, il prit le parti de ſe retirer en *Hollande*, & de ſe dérober par-là à tous les fâcheux accidens dont il étoit menacé. L'événement fit voir qu'il avoit bien fait de profiter du premier moment favorable qui s'étoit préſenté pour cela; car comme on n'avoit voulu que l'amuſer en feignant de lui ôter ſes Gardes,

Gardes, on voulut les lui redonner, & deux heures après ſon départ on les poſta tout de nouveau devant la porte de ſa maiſon, croyant qu'il étoit encore dedans. Voilà ſurquoi on a tant crié, *Tolle*, contre lui. Or dites-moi, en bonne foi, ſi à ſa place vous n'en auriez pas fait autant, & ſi puiſqu'il eſt ſûr que tous les Actes qu'on paſſe en priſon ſont nuls, vous n'auriez pas cru être diſpenſée de tenir toutes ces ſignatures forcées. Il en eſt de cela comme des billets que des Voleurs feroient faire le piſtolet à la gorge dans une forêt; on les ſigne pour ſauver ſa vie; mais on n'eſt point obligé par aucune loi divine & humaine à les payer. La comparaiſon eſt un peu odieuſe, & le reſpect que j'ai pour le Miniſtere me devroit empêcher de m'en ſervir; mais vous ſçavez qu'il n'eſt point de comparaiſon qui ne cloche par quelque endroit; ainſi comme celle-ci eſt juſte à certains égards, vous me permettrez de la faire.

Les Papiers que M. *H.* avoit reçus en *France*, furent négociez pour payer ſes Correſpondans des Pays Etrangers, & comme il ne put les vendre qu'à perte, & qu'à des pertes très-conſidérables, il fallut qu'il joignît à cela une partie des Biens dont il avoit hérité de ſes proches, & qu'il ſacrifiât ceux qu'il avoit de patrimoine, pour ſatisfaire

faire tous les engagemens qu'il avoit avec les Négocians Etrangers; & quoiqu'il ne se crût pas obligé à la même chose, à l'égard de la *France*, il voulut traiter avec ses Correspondans François, & en retirant les engagemens qu'il avoit avec eux, se procurer du repos pour le reste de ses jours. Mais le Bureau étoit trop irrité contre lui pour vouloir entendre à aucun accommodement, & les Mémoires qu'il avoit donnez aux Etats Généraux contre les Finances de la *France*, l'avoient rendu si criminel aux yeux du Ministre, qu'on trouva plus à propos pour finir tout d'un coup tous les différends qu'on avoit avec lui, d'envoyer des gens à la *Haye* pour l'enlever. Le Ciel toûjours ennemi de l'injustice empêcha l'execution d'un projet aussi barbare. La mine fut éventée dans le tems qu'elle étoit prête à joüer. Quelques-uns de ces malheureux furent pris & executez à la *Haye*, le reste chercha son salut dans la fuite, & cet attentat, dans lequel le droit des gens étoit entierement violé, ne fit pas un trop bon effet pour nous chez les Etrangers, où M. *H.* a trouvé le secret de s'établir d'une maniere très-avantageuse, par son mariage avec une Comtesse de *Nassau*, proche parente du Roi *Guillaume*, & fille de cet illustre Mr. d'*Odyk*, qui a tant brillé dans notre Cour, après la Paix de *Ryswik*, & dont

dont nous avons vû la magnifique entrée à *Paris*, lorſqu'il y fut Ambaſſadeur Extraordinaire de la part des Etats de *Hollande*. Outre les avantages qu'il a trouvez dans ce mariage, par la haute naiſſance de ſon Epouſe, & par ſon mérite perſonnel, l'Empereur a encore récompenſé les ſervices qu'il a rendus aux Alliez, en lui donnant le titre de Baron d'Empire, & des Emplois très-conſidérables en *Allemagne*; & la Charge de Gouverneur, ou Droſſaart de la Ville & Pays de *Vianen*, étant enſuite venuë à vaquer, il en a été pourvû, & il l'a acceptée pour être plus à portée de terminer les affaires qu'il a en *France*, qu'il offre de finir quand on voudra, & de ſacrifier pour cela tout le fruit de vingt-cinq ans de travail & de peines, en abandonnant tout ce qu'il peut avoir gagné dans les Emplois & dans les grandes affaires dont il a été chargé, & dont il s'eſt toûjours acquitté avec applaudiſſement. On aſſure qu'il eſt prêt à abandonner tous les Biens acquis, pourvu qu'on lui laiſſe ceux qu'il a eus de ſon patrimoine, & dont il a herité de ſes proches. Il me ſemble que c'eſt parler bien raiſonnablement, & qu'on ne peut pas lui en demander davantage. Ainſi vous voyez, Madame, que ce n'eſt pas ſans raiſon que le Ciel nous a donné deux oreilles, & qu'il eſt très-dangereux de n'écouter que d'un côté, puiſque

puiſque toutes les choſes de la vie ont deux faces, & qu'il eſt très-aiſé à la malignité du ſiecle de donner un mauvais tour à la conduite du monde la plus raiſonnable & la plus juſte. J'ai été bien aiſe, pour l'amour de la verité, de pouvoir vous éclaircir une affaire que l'on a pris ſoin d'embroüiller, pour lui donner de fauſſes couleurs, & je ſuis entrée pour cela dans tous les détails néceſſaires à cet éclairciſſement, ſçachant bien que vous n'êtes pas de ces perſonnes qui ſe plaiſent dans leurs erreurs ; mais qu'au contraire vous êtes aſſez équitable pour être bien aiſe de rendre juſtice à notre prochain, & de réhabiliter dans votre eſprit la réputation de ceux que la calomnie a tâché de défigurer. Notre chere Nation à beaucoup de panchant à ce vice, & nous ſommes tous portez à donner notre caractere à ceux à qui nous voulons du mal : Ainſi lorſque par les Déclarations du Roi on ſe voit hors d'état d'exiger le payement des ſommes dûës par les Fermiers Généraux, les Tréſoriers de l'Extraordinaire des Guerres, Caiſſe des Emprunts, Aſſignations ſur les Revenus du Royaume, Billets de Monnoye, & d'Uſtenciles, Lettres de Changes de *Bernard* & *Nicolas*, des freres *Hoguez*, & de toutes les autres dettes de cette nature ; au lieu de remonter à la ſource de ce mal, on aime mieux l'imputer à M. *H.*

parce

parcequ'on eſt en colere contre lui, & parcequ'il n'eſt pas ici pour ſe juſtifier, ſelon la maxime établie qui fait que les abſens ont toûjours tort. Mais il me ſemble qu'il ferme la bouche à tous les accuſateurs, par les propoſitions plus que raiſonnables qu'il leur fait dans un tems où il n'a rien à craindre de leur part. Et quoique les mauvais procedez qu'on a eus avec lui duſſent le diſpenſer d'entendre à des accommodemens dans leſquels il offre de ſe dépoüiller de tous les profits qu'il a faits, & qu'on lui reproche auſſi injuſtement, les égards que les Souverains Etrangers ont pour lui, dépoſent en ſa faveur, & il n'y a guéres d'apparence qu'on l'eût revêtu de tant de Dignitez, ſi on n'avoit connu ſon mérite, & ſi on n'avoit pas été entierement convaincu de l'injuſtice qu'on lui fait dans ſa Patrie. Voilà, Madame, tout ce que l'on peut vous dire ſur ce que vous avez ſouhaité de ſçavoir, & je crois qu'en voilà aſſez pour remplir cette Lettre. Je vous parlerai une autre fois un peu plus au long des plaiſirs que nous avons ici. Je vous en ſouhaite beaucoup où vous êtes; car je ne ſçache rien de mieux pour conſerver la ſanté. Adieu, ſoyez toûjours aimable, & n'aimez jamais rien. C'eſt la ſituation du monde la plus heureuſe. Je n'en connois pas de plus commodes. Vous comprenez

prenez bien que c'eſt des amans dont il eſt ici queſtion; car j'ai trop d'intérêt à ſouhaiter que vous aimiez vos amies, & que vous répondiez toûjours à la tendre amitié avec laquelle je ſuis, Madame, votre, &c.

LETTRE LVIII.

DE PARIS.

VOus m'avez fait un vrai plaiſir Madame, de m'apprendre l'injuſtice qu'on a faite ici à M. *H.* je ſerois au déſeſpoir d'être du nombre des injuſtes. On avoit tâché de me prévenir contre lui, & je ſuis fort aiſe que vous m'ayïez éclaircie là-deſſus. Je conviens avec vous qu'il n'eſt rien de plus dangereux que de n'écouter que d'un côté, & que le témoignage des ennemis doit toûjours être ſuſpect; car au lieu de blâmer M. *H.* comme j'y avois beaucoup de panchant, je vois à préſent qu'il eſt plus à propos de le plaindre, & qu'on lui a fait tort à tous égards. Cependant en croyant lui faire du mal on lui a procuré bien des avantages, puiſque les affaires qu'on lui a ſuſcitées, & qui l'ont obligé de chercher de la protection chez les Etrangers, ont été l'occaſion de ſon mariage

mariage & de toutes les Dignitez dont il eſt revêtu ; ainſi il pourroit dire comme diſoit *Themiſtocles* dans ſon exil : *Je ſerois perdu, ſi je n'avois été perdu* : Car il eſt très-ſûr que ſa Patrie auroit été beaucoup plus ingrate à ſon égard, & quelque grands que fuſſent ſes Biens, la néceſſité de les troquer en papier, qui les diminuë d'abord de moitié, les taxes & les impôts en auroient bien-tôt tiré parti, & je voudrois de tout mon cœur avoir été homme, ou être Huguenote, pour que quelque affaire ou motif de Religion m'eût fourni un prétexte de paſſer dans les Pays Etrangers; car je crains tout-de-bon de mourir de faim dans celui-ci. Nous voici à cette heure obligez de donner au Roi la dixme des Biens qui nous reſtent. Il faut pour ſatisfaire à cet Edit faire ſon inventaire dès ſon vivant. Choſe très-déſagréable ! Auſſi ſe ſouleve-t-on terriblement contre cet Impôt, & ſi fort, qu'on eſt obligé de ſe ſervir des Troupes qui ſont en quartier d'hiver dans les Provinces, pour forcer les Peuples à ſe ſoumettre aux Ordres du Roi, & c'eſt quaſi une ſeconde Dragonade. En verité ſi ceci dure je ne ſçai plus ce que nous deviendrons. On vient de nous prendre nos meilleures Places en *Flandres* : Les partis ennemis font des courſes juſqu'auprès de nos portes, & ſi la Paix ne ramene l'abondance & la ſureté, il n'y en aura plus pour nous,

pas

pas même dans *Paris*, où déjà les Mouſquetaires ſont obligez d'aller toute la nuit en patroüille, crainte de ſurpriſe. On nous fait pourtant eſperer que les changemens qui viennent d'arriver dans le Gouvernement d'*Angleterre* pourront en cauſer qui nous ſeront avantageux; car la Faction qu'on appelle des *Toris* a préſentement le deſſus dans ce Pays-là: elle eſt oppoſée à celle qui avoit été en faveur juſques ici, & ſi les choſes pouvoient aller aſſez loin pour que Mylord *Marlbourough* ne commandât plus l'Armée, il eſt très-ſûr que la conſtellation changeroit; car c'eſt ſon Etoile, fatale à la *France*, qui cauſe tous nos malheurs, & je ne doute point qu'il ne ſoit l'*Achille* à qui la perte de notre *Troye* eſt reſervée. Il ne ſeroit pas poſſible, s'il n'y avoit pas quelque choſe d'extraordinaire là-dedans, que la Fortune eût été ſi conſtante pour lui; car j'ai toûjours oüi dire que les armes ſont journalieres; & comme celles de nos Ennemis ont toûjours été victorieuſes en ſes mains, il faut eſperer que ſi elles paſſoient en d'autres, le charme ſeroit rompu. Mais au reſte vous avez fort bonne grace à railler vos amies, & c'eſt bien me dédommager du ſoin que je prends de vous divertir, que de me turlupiner ſur mes deux Conquêtes. Oh bien, puiſque vous le prenez ſur ce ton, j'en pourrois faire cent que je ne vous en dirois pas un mot; &

pour

pour me venger de vos plaiſanteries, je ne vous conterai rien de réjoüiſſant aujourd'hui, & je ne vous parlerai que de la mort du pauvre Monſieur de S. *Olon* votre ami & le mien. C'eſt une perte générale. Il avoit très-bien ſervi le Roi dans ſes Négociations à *Genes* & à *Maroc*; & le Public lui a obligation des belles Relations qu'il en a données. Tout le monde le regrette: j'avois fait connoiſſance avec lui chez la Comteſſe d'*Aunoi*, où, comme vous ſçavez, preſque tous les Beaux Eſprits ſe donnoient rendez-vous, & où ſans être de ce nombre je ne laiſſois pas d'aller auſſi très-ſouvent. Il me ſouvient que le premier jour que je l'y trouvai il nous parla des mœurs & coûtumes des *Africains*, d'une maniere à ne nous pas donner grande envie de nous aller tranſplanter dans ces Pays barbares. Il nous conta que l'Empereur de *Maroc* ſe donnoit ſouvent le plaiſir d'executer lui-même les Criminels; qu'il avoit une adreſſe merveilleuſe à trencher des têtes, & que ce fut au retour d'une de ces ſortes d'expéditions qu'il lui donna un jour Audience. Sa Majeſté Maroquine le reçut dans ſon Ecurie. Elle paroiſſoit de fort mauvaiſe humeur. Son habit étoit marqué du ſang de ces pauvres malheureux qui venoient de mourir de ſa main, & Monſieur de S. *Olon* craignoit fort qu'il ne lui prît envie, pendant qu'il étoit en train de décoler, de lui faire auſſi

auſſi l'honneur d'eſſayer ſon adreſſe ſur ſa perſonne ; honneur dont il ſe paſſoit très-bien, & qu'il avoit quelque raiſon de craindre, parcequ'il n'avoit rien d'agréable à annoncer à cet Empereur, dont le Roi n'avoit pas voulu accepter certaines Propoſitions. Le récit de Monſieur de S. *Olon* n'étoit pas de ſon goût : il lançoit de tems en tems des regards irritez ſur lui en ſe gratant méthodiquement la jambe gauche. Je doute qu'il eût pû plaire dans cette attitude à notre charmante Princeſſe de Conti, dont il a été ſi fort amoureux dans les ſuites, & qu'il a, comme je crois vous l'avoir dit autrefois, fait demander en mariage dans toutes les formes. Quoiqu'il en ſoit, il ne plaiſoit guéres dans ce quart-d'heure-là au pauvre Monſieur de S. *Olon*, qui ſe déplaiſoit fort dans cette écurie. Il en ſortit avec plaiſir, auſſi-bien que des Etats de ce Prince bazané : car heureuſement pour lui c'étoit-là ſon Audience de Congé, & je vous avouë que la fin de ſon diſcours nous fit à tous un vrai plaiſir, & que quoique nous le viſſions alors en bonne ſanté, nous tremblions pour lui pendant tout ſon récit. Celui qu'il nous fit de ſon voyage de *Genes* n'étoit pas moins touchant, & vous avez pû voir dans la Relation de cette affaire le riſque qu'il y courut ; peu s'en fallut qu'il n'en fût la victime. Son Sécretaire qu'on appelle *Valdeuron*, qui étoit de *Nimes*, eut la queſtion

queſtion ordinaire & extraordinaire, & ſoûtint tous ces cruels tourmens avec fermeté; ſans jamais vouloir dénoncer les perſonnes qui étoient portées de bonne volonté pour la *France*. On le mena en place publique pour être pendu; & l'aſpect du gibet ne fut point capable d'ébranler ſa conſtance. Il trouva même le ſecret, pendant qu'on le conduiſoit d'avaler certains papiers qu'il portoit toûjours ſur lui, de-peur qu'après ſa mort on ne découvrît par-là les ſecrets qu'il avoit tant de ſoin de cacher. Le Ciel récompenſa ſa fidélité; car les Génois, après lui avoir fait ſouffrir les douleurs les plus cruelles, & lui avoir donné la plus terrible des frayeurs, ne jugerent pas à propos de pouſſer les choſes plus loin, & l'état de leurs affaires ne leur permit pas d'executer la Sentence de mort qu'ils avoient prononcée. J'ai vû ici le Sécretaire depuis ce tems-là: il m'a fait lui-même le détail de cette avanture, & Mr. de S. *Olon* nous confirma, chez Madame la Comteſſe d'*Aunoi*, tout ce qu'il m'en avoit dit. Nous ne pouvions pas nous empêcher de frémir au récit de tous les divers dangers, où les diverſes commiſſions de la Cour l'avoient tant de fois expoſé, & nous le félicitions tous d'en être échapé la vie ſauve: En quoi il avoit été plus heureux que le pauvre Monſieur de *Pongibeau*, qui, deux heures après avoir été cité en Jugement,

ment, fut condamné & executé toûjours par proviſion, paya de ſa tête la maniere avec laquelle il avoit crû pouvoir ſoûtenir les droits de la *France*. Son ſupplice valut deux mille livres de penſion à ſa Veuve, qui depuis a épouſé un Comte de *Cruſſol*, parent du Duc d'*Uſez* que ſa famille avoit fait enfermer à la *Baſtille*, & qui a trouvé le ſecret d'en ſortir. Je crois que vous aurez pû voir cette Dame au Palais Royal, où elle alloit ſouvent faire ſa Cour. Mais pour revenir à Mr. de St. *Olon*, quoiqu'il ſe ſoit tiré plus heureuſement de tant d'occaſions périlleuſes, le voilà pourtant mort, auſſi-bien que le Prince de *Conti*, qui après avoir tant de fois expoſé ſa vie dans les Combats, l'a perduë par une maladie qui n'a reſpecté ni ſon rang, ni ſa valeur, & qui l'a emporté en fort peu de tems, au grand regret de la Cour & de la Ville. Sa mort a penſé cauſer ici une ſédition; car les Peuples vouloient lapider le Médecin Hollandois à qui ils en imputoient la faute. La *France* a perdu en lui un grand Capitaine, perte conſidérable dans un tems comme celui-ci. Mais ce n'eſt point à moi à faire ſon Oraiſon Funebre, il faudroit un *Fléchier* pour cela; il n'en eſt plus par malheur, & la mort nous ravit & Héros & Beaux Eſprits en même tems, comme ſi les uns n'étoient plus néceſſaires lorſque les autres ne ſont plus en effet. C'étoit autre-

fois un ſujet de diſpute entre *Guſtave Adolphe*, Roi de *Suede* & *Saumaiſe*, ſçavoir lequel devoit être le plus eſtimé, du Héros ou de l'Hiſtorien. *Guſtave* prétendoit que l'Hiſtorien devoit l'emporter, puiſque c'étoit lui qui immortaliſoit le Héros. *Saumaiſe* diſoit que l'Hiſtorien ſeroit inutile, ſi le Héros ne lui fourniſſoit des faits dignes d'être rapportez à la Poſtérité. Et je crois qu'ils avoient tous deux raiſon, & que la diſpute va bientôt finir là-deſſus, puiſque nous n'avons plus guéres de Héros, ni de gens propres à éterniſer leur mémoire. Mais laiſſons-là tous ces génies ſupérieurs, & parlons de choſes qui ſont de notre portée. Il eſt arrivé ici depuis peu quelque choſe d'aſſez plaiſant. Un *Allemand* jeune, riche & nouveau débarqué dans le Fauxbourg S. *Germain*, y faiſoit une très-belle dépenſe. C'étoit une vraye aubaine pour nos redreſſeurs; auſſi y en eut-il quelques-uns qui réſolurent d'en faire leur Caiſſier pendant tout l'hiver, & qui fonderent leur cuiſine ſur ſa bonne foi. Ils firent même une eſpece de Societé là-deſſus, de-peur de ſe détruire par la concurrence, & après être convenus de leurs faits, le plus adroit fut chargé du ſoin de conduire l'affaire, & l'on fit un petit fonds en commun, pour lui fournir dequoi faire certaines avances. Il débuta par aller manger à l'Hôtel de.... dans la ruë *Tarane*, où

notre

notre jeune Etranger logeoit. Il n'eut pas de peine à faire par-là connoiſſance avec lui, & par ſes bonnes manieres & mille petits ſoins empreſſez, il gagna bien-tôt l'amitié & la confiance de ce jeune Seigneur, qui ne pouvoit plus vivre ſans lui, & qui s'eſtimoit fort heureux de trouver dans un Pays Etranger une perſonne qui étoit en état de lui procurer du plaiſir & des connoiſſances. Ils firent d'abord des parties de promenades, d'Opera, & de Comédies, où l'*Allemand* étoit toûjours le payeur : ils furent enſemble dans les endroits où l'on jouë, joüerent de moitié, & dans tous ces commencemens l'Etranger étoit charmé de voir le ſoin que ſon ami prenoit de ſes intérêts ; car il l'avertiſſoit de ne point joüer avec certaines gens, le faiſoit retirer à propos dès qu'il commençoit à être en malheur, & jamais Gouverneur n'auroit pû lui donner de meilleurs avis. Le docile Etranger les recevoit même de bien meilleur cœur de la bouche d'un camarade, & croyant avoir trouvé dans celui-là l'agréable & l'utile, il s'applaudiſoit de ſa trouvaille. Cependant lorſqu'on crut l'avoir aſſez empaumé, on ſongea à profiter de la conjoncture, & notre maître fourbe donna rendez-vous à ſes aſſociez dans les endroits où ils avoient accoûtumé de joüer, & là, ſans faire ſemblant de les connoître, il fit enſorte que

l'Allemand propoſa le premier une partie de *Pharaon*, dont par complaiſance il voulut bien être le Banquier. Les autres ſe laiſſerent perdre d'abord, & l'Etranger qui étoit de moitié du gain prit goût à la choſe, & pria les perdans de ſe retrouver encore le lendemain dans le même lieu pour avoir leur revanche. Ils n'eurent garde d'y manquer : ils regagnerent, reperdirent, & enfin voulant faire durer la choſe, ils ſe bornerent à cinquante Piſtoles que l'Etranger perdoit tous les jours, & dont la répartition ſe faiſoit enſuite entr'eux, ſans qu'il parût la moindre intelligence : au contraire le Chef des trompeurs paroiſſoit inconſolable de ſa prétenduë perte; il vouloit toûjours ſe retirer, & ce n'étoit, diſoit il, que par complaiſance & pour donner occaſion à l'Allemand de ſe refaire, qu'il s'abîmoit tous les jours de nouveau. Ce manége dura tout autant que l'argent de l'Etranger, & quand on vit qu'il ne lui reſtoit plus que quelques bijoux, & environ deux ou trois cens piſtoles, l'ami fut d'avis de ne plus joüer, & conſeilla à l'*Allemand* de garder une poire pour la ſoif, en attendant qu'il pût faire venir de l'argent de chez lui. Mais comme il avoit juré de lui excroquer juſques à ſa derniere piece, il fit joüer un dernier reſſort pour cela. L'Etranger étoit amoureux de la Ducheſſe de... &

ſa

ſa paſſion étoit augmentée depuis qu'il n'étoit plus occupé de celle du jeu : il rêvoit, il étoit triſte, ſon ami l'entendoit ſoupirer toutes les nuits, car leur liaiſon étoit ſi forte qu'ils couchoient toûjours enſemble. Un ſoir donc qu'il paroiſſoit plus rêveur qu'à l'ordinaire : Qu'avez-vous, mon cher Comte, lui dit notre avanturier, & pourquoi faut-il que vous ayïez des chagrins que je ne partage pas, puiſque nous avons juſques ici été compagnons de fortune, & qu'elle ne nous a pas mieux traitez l'un que l'autre ? Je ſuis fâché, répondit l'Allemand, de vous avoir porté le malheur qui me ſuit, & je tâcherai de le réparer en partageant toûjours avec vous tout ce que j'aurai. Mais, mon cher, ce n'eſt pas de quoi il s'agit à préſent, & ſi j'ai quelque regret à l'argent que j'ai perdu, c'eſt ſeulement de n'en avoir pas fait un meilleur uſage : car vous ſçavez que je ſuis amoureux. Le peu d'apparence que je voyois à réüſſir dans cet amour m'a obligé de donner dans des diſſipations qui n'ont influé que ſur ma bourſe, l'argent s'en eſt allé, mais l'amour eſt reſté ; il eſt même plus fort qu'il n'étoit auparavant, & je ſuis moins en état d'eſperer que jamais ; car enfin, que ſçait-on ſi les deux mille Piſtoles que j'ai perduës, dépenſées à propos pour ma charmante Ducheſſe, ne m'auroient pas été de quelque ſecours auprès d'elle ? Voilà ce qui

fait mon chagrin, & c'eſt à quoi vous ne ſçauriez avec tout votre eſprit pouvoir trouver de remede. Peut-être, répondit l'autre, qu'en ſçavez-vous? J'en ai bien trouvé à des maux plus déſeſperez, & le vôtre ne me paroît pas ſi fort incurable. Il eſt vrai que ſi nous avions vous & moi tout l'argent que nous avons perdu, vos affaires auroient été bientôt faites, puiſque ſelon même le témoignage d'une grande Dame il n'y a qu'à trouver la ſomme, & la difficulté ne roule que ſur le plus ou le moins. Mais croyez-moi, les Dames ne ſont pas à préſent auſſi cheres qu'elles l'étoient ſous le régne de *Loüis XIII.* & la miſere du tems ou leurs divers beſoins les ont rendus plus traitables; & je crois que votre Ducheſſe pourroit bien ſe mettre à la raiſon, & qu'un préſent de trois ou quatre cens Piſtoles ſuffiroit pour vous rendre heureux. Mais je vous dirai, à l'exemple d'un ancien Philoſophe, que c'eſt encore acheter trop cher un repentir, & que vous ferez plus ſagement de garder ce qui peut avoir échapé au malheur du jeu. Quoi! s'écria l'Allemand, acheter trop cher un repentir. Vous moquez-vous? Je ne ſçaurois aſſez payer cette bonne fortune, & ſi ma Bague, ma Montre, ma Tabatiere & deux cens Loüis qui me reſtent ſuffiſoient pour cela, je me croirois l'homme du monde le plus heureux, quand je devrois m'en retourner

ner enſuite à pié dans mon Pays : ainſi, mon Cher, je vous devrai la vie ſi je puis devoir à votre adreſſe le ſeul bonheur que j'ambitionne à préſent. A ces mots il l'embraſſa, & le conjura par leur tendre amitié de lui accorder ſon ſecours dans une occaſion auſſi importante. Je le veux bien, dit le fourbe, quoique ce ſoit peut-être vous deſſervir : mais je n'ai pas le cœur de vous refuſer. Dormez en repos, & comptez que je ferai votre affaire : mais ſurtout tenez-moi compte de ma complaiſance. Le lendemain matin le trop crédule Etranger le ſomma de ſa parole, & le fit lever dès l'aube du jour pour aller travailler à la lui tenir. Tenez, lui dit-il, en lui remettant tous ſes bijoux qui valoient plus de mille Piſtoles, vendez ou engagez ces nipes pour ce que vous en trouverez, & ſacrifiez tout pour me rendre heureux. L'adroit Confident porta le tout à ſes Aſſociez pour le joindre à la maſſe, & groſſir les fonds. On tint conſeil ſur les meſures qu'il falloit prendre pour achever de dépoüiller ce jeune Etranger, après quoi notre homme fut le trouver. J'ai fait votre affaire, lui dit-il, voilà quatre cens Loüis que j'ai empruntez chez d'*Hôtel* ſur vos bijoux ; vous pourrez les retirer pour le même prix dès que vous aurez reçu de l'argent de chez vous, & dès à cette heure, ſi vous voulez, comme je vous le conſeille, renoncer à

votre entrepriſe, & ſi vous voulez la pouſſer à bout, je vais vous en donner les moyens. Je viens de mettre dans vos intérêts la meilleure amie de votre Ducheſſe ; c'eſt la veuve d'un homme de condition, elle eſt très-mal dans ſes affaires : je lui ai promis deux cens Loüis pour le ſervice que vous me demandez d'elle, & cette ſomme dont elle a grand beſoin, jointe à un peu de tendreſſe qu'elle a pour moi, l'a tout-à-fait déterminée. Elle m'a même dit que l'occaſion étoit favorable, parceque la Ducheſſe perdit hier quatre cens Loüis chez la Marquiſe de *Nogent*, où elle doit les reporter ce ſoir, & qu'elle ne ſçait où les trouver ; ainſi vous l'aurez pour ce prix-là, & c'eſt ce qui fait que je n'ai pas voulu emprunter une plus groſſe ſomme, afin que vous puiſſiez plus aiſément retirer vos bijoux : je vais vous mener chez mon amie, afin que vous conveniez enſemble de vos faits. A ces bonnes nouvelles l'Allemand ne ſe ſentit pas de joye : il penſa manger ſon argent à force de le careſſer, & l'heure du rendez-vous étant venuë il courut chez cette ſecourable amie, lui donna les deux cens Loüis d'entrée du jeu, & lui remit enſuite les quatre cens pour qu'elle les fit accepter à la Ducheſſe. La conſidération que j'ai pour Mr. le Chevalier de *Dupeville*, lui dit cette adroite Commere, fait que je vous rends aujourd'hui un ſervice qui ne

convient

convient guéres à une femme de ma condition & de mon caractere ; mais je ne puis rien refuſer à cet ami ; ainſi, Monſieur, vous allez voir arriver la Ducheſſe dans un moment : mais il y a une condition à obſerver, ſans quoi le marché eſt nul ; c'eſt que vous ſerez avec elle dans les ténébres, car ſa pudeur ne lui permettroit pas de ſoûtenir votre vûë, & c'eſt aſſez que mes perſuaſions & le beſoin où elle eſt d'argent, l'aye déterminée à faire pour vous ce qu'elle n'avoit encore fait pour perſonne ; ainſi donnez-lui le moins de loiſir que vous pourrez à des réflexions ; car ſi vous vous amuſiez à la preſſer de ſe faire voir, elle pourroit peut-être bien ſe dédire de tout ce qu'elle a promis. L'Allemand convint de tout ce que l'entremetteuſe lui demanda, & il ſe laiſſa conduire par elle dans une chambre impénétrable à la lumiere, où un moment après l'Objet de ſes tendres impatiences le vint joindre. Elle paroiſſoit tremblante & interdite. Son amant eut ſoin de la raſſurer, & après un tête-à-tête de quelques heures, il ſortit d'auprès d'elle le plus content & le plus amoureux de tous les hommes. On convint, avant de ſe ſéparer, de la continuation du commerce, & dès que l'Allemand fut de retour chez lui, il exagéra ſon bonheur au Chevalier de *Dupeville*, de la maniere du monde la plus forte. Mais celui-ci voyant approcher le dénoû-

ment de la Piece, ne fut pas d'avis de l'attendre ; & après avoir plumé ce pauvre Etranger, il se résolut à l'abandonner à sa mauvaise fortune. Ainsi, comme c'étoit un fin Normand, il feignit d'être fâché du travers dans lequel il donnoit : Vous me coûtez, lui dit-il, deux mille Pistoles, je m'en console ; mais vous me rendriez débauché si je vivois plus long-tems avec vous ; c'est pourquoi, mon cher, il faut nous séparer, aussi-bien l'état de mes affaires m'oblige à aller en recette chez moi, & un plus long séjour à *Paris* acheveroit de m'abîmer ; ainsi trouvez bon que je vous dise adieu. L'autre voulut s'opposer à son départ ; mais il n'y eut pas moyen. Son ami le quitta, & il fut à l'Opéra pour charmer le chagrin qu'il avoit de cette séparation. La Duchesse de..... y étoit, & dès que notre Allemand l'eût vûë, il courut à sa Loge se donner des airs penchez auprés d'elle, lui serrer les mains, & faire toutes les minauderies qu'on fait lorsqu'on est de bonne intelligence. Cette Dame eut d'abord quelque indulgence pour lui en faveur de son pays, croyant qu'il ne sçavoit peut-être pas encore les Us & Coûtumes de celui-ci : mais quand elle vit qu'il poussoit les choses trop loin, elle le relança d'un air qui auroit dû l'intimider. Mais lui, croyant que ce n'étoit que pour garder le *Decorum*, il s'approcha de son oreille, & lui dit

dit fort tendrement : Ne craignez rien, ma chere, perſonne ne le voit, & vous pouvez vous en fier à ma diſcretion. Inſolent, dit la Ducheſſe, ſi vous ne vous retirez, je m'en vais vous faire jetter de la Loge en bas, pour vous apprendre à connoître vos gens, & en même-tems elle appella celui qui ouvre les Loges, & lui ordonna de faire ſortir cet homme, & de refermer la porte. La Dame qui étoit avec la Ducheſſe, s'apperçut de ſon chagrin & en demanda la cauſe. Quelques Seigneurs qui étoient dans les Balcons vinrent auſſi voir ce que c'étoit, & ſi la Ducheſſe avoit beſoin de leurs ſervices. Il n'eſt queſtion, leur dit-elle, que de me défaire d'un impertinent qui m'a dit cent ſottiſes que je lui pardonne parceque je le crois ſaoul ; mais je ne ſuis pas d'humeur de ſouffrir plus long-tems. A ces mots l'Allemand perdit patience, & après avoir lâché quelques *ſtarti ſtart tuyvle*, croyant qu'elle pouſſoit l'impudence trop loin pour mériter qu'il la ménageât, il conta l'avanture du ſombre tête-à-tête, & dit que pour ſes ſix cens Piſtoles il devoit lui être permis de prendre quelques libertez après en avoir eu de bien plus grandes avec elle. La Ducheſſe vouloit d'abord lui faire donner cent coup de bâton ; mais on lui conſeilla d'approfondir cette affaire, & de voir quel fondement cette Fable pouvoit avoir

dans l'hiſtoire. On croyoit quaſi que l'Allemand avoit perdu l'eſprit ; mais enfin, on fut d'avis d'examiner les preuves qu'il offroit de donner là-deſſus, & le Comte de . . . s'offrit d'aller avec lui à la quête du Chevalier de *Dupeville*, & chez la Dame où la Scene s'étoit paſſée. Mais on apprit qu'elle avoit changé de quartier, & que c'étoit une Maquignonne d'amour; que le Chevalier de *Dupeville* étoit un inſigne fripon, & que l'Allemand avoit été la duppe de l'Avanture, puiſqu'après l'avoir dépouillé au jeu, on avoit achevé de le ruiner en ſubſtituant une Coureuſe à la place de la Ducheſſe dont on ſçavoit qu'il étoit amoureux. Il fut alors au déſeſpoir d'avoir été capable de l'offenſer, & parut plus ſenſible à cela qu'à la perte de ſon argent. Il courut lui demander mille pardons de ſon extravagance, & elle fut à ſon tour ſi touchée de ſon repentir & de ſa bonne mine, qu'on prétend qu'il a trouvé par-là le ſecret de parvenir au bonheur qu'il croyoit avoir poſſédé. Tant il eſt vrai que l'amour ne perd rien de ſes droits, & que ſouvent ce que nous regardons comme le plus grand des malheurs, nous conduit à la ſuprême félicité. Celle de ce jeune Seigneur doit être bien plus grande à préſent, puiſque c'eſt à ſon mérite & non à ſon argent qu'il en a l'obligation. On dit que la Ducheſſe lui

lui en a prêté, & qu'en attendant ſes Lettres de Change qui doivent arriver bien-tôt, elle lui donne les moyens de faire une figure convenable à ſa qualité. On a fait pendre en effigie le Chevalier de *Dupeville* & ſa bonne amie qu'on n'a eu garde d'attraper, & cette Hiſtoire qui eſt toute nouvelle a fait ici un fort grand bruit. On a raiſon de punir auſſi ſévérement de pareils crimes dans leſquels l'honneur des Dames eſt ſi fort intéreſſé : car quelle idée emporteroient de nous les Etrangers, ſi on leur vendoit ainſi toutes les femmes de la Cour & de la Ville en ſubſtituant des coureuſes à leur place ? Opinion, dit-on chez les hommes fait tout : Ainſi nous ſerions en mauvais prédicament dans le monde, ſi l'on n'avoit ſoin de réprimer ces ſortes d'abus. Mais cette Hiſtoire a ſi fort groſſi ma Lettre, qu'il eſt tems de la finir, & de vous aſſurer que je ſuis, Madame, votre, &c.

LETTRE LIX.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

J'Avois beſoin de l'Hiſtoire de votre Allemand, pour diſſiper les triſtes idées que vous aviez rappellées chez moi, par le ſouvenir

nir du Prince de *Conti* & de Monſieur de S. *Olaire*, que je regrette de tout mon cœur. Comme tous mes regrets ne ſçauroient leur faire du bien, & que la mélancolie eſt fort contraire à la ſanté, je crois que puiſqu'ils joüiſſent d'un parfait repos, il eſt à propos que nous ne troublions pas le nôtre par des penſées triſtes & lugubres. Ainſi, comme dit la *Fontaine* : *Puiſqu'il eſt des vivans, pourquoi penſer aux morts?* Je ſçai bon gré à la Ducheſſe de... de ſa généroſité, & puiſque ſon étoile l'a portée du côté de la tendreſſe, elle fait fort bien de conſoler ce pauvre Etranger, qui par ſa bonne foi & ſon déſintéreſſement mérite aſſurement la préférence chez elle. Ce pauvre Diable étoit tombé en bonnes mains, à ce que je vois; mais il n'eſt pas le premier à qui pareille avanture eſt arrivée, & ce n'eſt que par l'habileté d'un bon Gouverneur que ces jeunes gens peuvent échaper à l'adreſſe des redreſſeurs. Nous en avons ici de fort alertes, qui viennent de toutes parts, pour tâcher de faire des dupes, & qui y réuſſiſſent ſouvent, & tout eſt plein de ce qu'on appelle Chevaliers d'induſtrie. On me montra l'autre jour un François, Gentilhomme, ou du moins ſoi-diſant, qui après une route de plus de trois cens lieuës, qu'il avoit faite avec quelques Meſſieurs qui n'en ſçavent pas tant que lui, leur demanda à chacun à leur arrivée ici, combien

combien ils avoient dépensé en chemin. L'un dit qu'il en étoit pour cinquante pistoles, un autre pour soixante ; & les autres à proportion. Eh bien, dit-il alors, il ne m'en coûte à moi qu'un sou marqué que j'ai donné ce matin à la servante du logis où nous avons couché. Cela parut incroyable à ses Compagnons de voyage : ils avoient toûjours logé ensemble, mangé en même table, & il sembloit que la dépense devoit être égale ; mais il leur expliqua ce mystere. Ne vous souvenez vous pas, leur dit-il, que lorsque nous approchions des gîtes, je prenois toûjours les devans pour faire en-sorte que nous eussions les meilleurs, & que sous prétexte que je sçavois mieux les êtres du Pays j'étois ainsi le Maréchal des Logis de la Troupe ? Auroit-il été juste que je me fusse donné cette peine pour rien ? Non sans doute, & en travaillant à votre commodité, il étoit naturel que je travaillasse aussi pour mes intérêts. J'allois donc d'avance aux endroits où nous devions dîner, & après avoir tiré l'Hôte à part, je lui disois, je conduis une troupe de Cavaliers, je vous les amenerai, si par-dessus le marché je puis dîner *gratis*. Dès qu'il faisoit quelque difficulté, je le menaçois de vous mener ailleurs. Ainsi pour ne pas perdre cette aubaine, notre marché étoit bien-tôt conclu, & après cela je songeois à nous faire

re bien traiter pour votre argent. Ce que j'avois fait à la dinée, je le faillois à la courchée avec le même succès, & par mon ſçavoir-faire, j'ai ſçu me garantir de ce qu'on appelle le quart-d'heure de *Rabelais*, & je ſuis arrivé ici ſans bourſe délier. Tout le monde admira l'adreſſe de ce Chevalier d'induſtrie, & je l'admire auſſi. Il faut être Gaſcon pour s'aviſer de pareille choſe, & pour tirer ainſi parti de tout. Mais paſſe pour cela, ce ne ſont que des gentilleſſes, & l'avanture d'une pauvre Françoiſe, de celles qu'on appelle ici réfugiées, a quelque choſe d'un peu plus fâcheux. Cette Demoiſelle ſortoit de *France*, & après avoir traverſé *Geneve* & une partie de la *Suiſſe*, elle deſcendoit le Rhin pour venir en *Hollande*, portant avec elle ſon petit tréſor renfermé dans une caſſette. C'étoient des bagues, des colliers, des chaînes d'Or, & autres choſes de cette nature, qu'elle avoit ramaſſées en pliant la toilette de ſa mere, & dont elle prétendoit ſe faire un petit fonds pour vivre dans les Pays Etrangers. Un recréteur maſqué en Baron, ſe trouva dans le même bateau, & comme la Navigation fut aſſez longue ils eurent le tems de faire connoiſſance. Le prétendu Baron comprit par le ſoin qu'elle avoit de ſa caſſette, qu'il falloit qu'elle renfermât des choſes de prix, & comme il ne voyageoit que pour chercher

cher des duppes, il n'héſita pas à croire qu'il avoit trouvé ſon fait : Ainſi il s'attacha à la Demoiſelle fugitive, loüa d'abord ſon zele, enſuite ſes attraits, & après lui avoir témoigné le premier jour toute l'eſtime qu'il prétendoit qu'une réſolution auſſi généreuſe que la ſienne méritoit, il fit l'Amant paſſionné dès le lendemain, & des offres de ſervice, paſſa en peu de tems à l'offre de ſon cœur & à celle de ſa main. Une paſſion auſſi prompte & auſſi vive auroit dû être ſuſpecte à notre pauvre Huguenote, ſi l'amour-propre qui nous rend tous ſi enclins à nous flatter, ne lui eût fait trouver chez elle dequoi inſpirer de pareils ſentimens. Ainſi ne doutant point qu'elle n'eût fait cette illuſtre conquête, elle ſongea aux moyens d'en profiter, & de devenir au plûtôt Baronne. Comme elle n'auroit pas pû prétendre à un pareil rang dans le Pays où elle étoit née, elle regarda cette fortune comme une récompenſe que le Ciel donnoit à ſa pieté, & ſe forma d'avance une idée très-agréable de ſa future grandeur, & de l'envie qu'elle alloit exciter dans ſa famille, & parmi ſes anciennes amies ; ce qui, chez la plûpart des perſonnes de nôtre ſexe, eſt la rocambolle de la félicité. Toutes ces réfléxions l'obligeoient à avoir de grands égards pour Mr. le Baron, qui de ſon côté répréſentoit à merveilles. Les

ſoupirs

ſoupirs & les ſoins empreſſez ne lui coûtoient rien. La Belle y fut ſenſible, preſque autant qu'aux avantages qu'elle croyoit trouver avec lui : Ainſi l'amour, l'intérêt & l'ambition la déterminerent à tout ce que cet amant voulut. Elle le rendit maître de ſon cœur & de ſa caſſette. Je veux croire pieuſement qu'on ne pouſſa pas plus loin l'avanture. Quoiqu'il en ſoit, dès que notre Baron fut nanti, la Demoiſelle fut regardée comme ſa femme. Il lui donna ſon nom, & lui promit un rang & des biens très-conſidérables. Le reſte du voyage ſe fit fort gayement. Mais quand on approcha de *Weſel*, d'où cet impoſteur ſe diſoit natif ; ma chere, dit-il à ſa Belle, il eſt bon que je prenne les devans, & que j'aille dire à mon pere que je lui amene une bru : Je vais me faire mettre à terre, & prendre la poſte pour être plûtôt chez moi, où je diſpoſerai les choſes pour votre réception : Vous n'aurez, quand vous ſerez à *Weſel*, qu'à venir droit au logis : Voilà mon adreſſe ; mon nom eſt aſſez connu dans la Ville, pour que la moindre perſonne que vous rencontrerez vous enſeigne ma maiſon. La nouvelle Baronne trouva cela fort à propos, pria ſon amant de faire bien valoir à Monſieur ſon pere ſa tendreſſe & ſa reconnoiſſance, afin que cela ſuppléât au défaut du bien, & pour groſſir la dot elle lui remit

tout

tout ce qu'elle avoit d'argent, juſqu'à de la petite Monnoye, ne gardant que dequoi arriver à *Weſel* : après quoi on ſe ſépara les larmes aux yeux, quoique ce ne fût que pour peu de tems, & l'amant mit pié à terre, chargé de ſon petit butin. La barque continua à voguer, & aborda enfin à *Weſel*, port tant déſiré de la pauvre amante. Elle hâta d'y deſcendre des premieres, & courut à la maiſon dont on lui avoit donné l'adreſſe, demanda le Baron de. . . . à des valets, qui répondirent qu'il étoit abſent. Il doit être de retour répondit-elle. Bon, dirent les valets, il ne reviendra de ſix mois, & vous ne ſçavez ce que vous voulez dire. Là-deſſus la regardant comme une affrontenſe, on la pria fort incivilement de paſſer la porte. Elle demanda de parler au pere du Baron, qui entendant ſes pleurs & ſes cris, vint pour voir ce que c'étoit, & en fut un peu plus touché que ſes domeſtiques ne l'avoient été. Il dit à la pauvre déſolée qu'elle étoit la duppe de l'avanture, puiſque ſon fils n'avoit point été à portée de lui parler, & qu'il étoit à plus de deux cens lieuës de là ; & ſur le portrait qu'elle fit de ſon impoſteur, il le reconnut pour un de ſes laquais qu'il avoit chaſſé quelque tems auparavant, & qui avoit embraſſé le beau métier de fripon. Il plaignit le ſort de la Demoiſelle, blâma ſa crédulité, & lui

donna

donna charitablement dequoi paſſer ſon chemin. On dit qu'elle s'eſt mariée enſuite fort avantageuſement en *Hollande*, quoiqu'elle n'eût plus de caſſette pour ſeconder le pouvoir de ſes attraits : car l'impoſteur n'avoit eu garde de lâcher priſe, & il s'étoit fait un fonds de cela avec lequel il vint briller ici ſous un autre nom, & faire des duppes au jeu, comme il en avoit fait en amour. Voilà en quoi conſiſte le plus gros revenu de ces joüeurs de profeſſion, qui viennent ici deux fois par an, ſans y boire une goutte d'eau. Malheur aux Etrangers qui tombent ſous leur coupe ! Les habiles gens les connoiſſent & s'en défient, & moi je ne veux avoir aucun commerce avec eux. Comme le jeu n'eſt pas ma paſſion dominante, je n'y donne que peu ou preſque point de tems. Il eſt aiſé de ſe déſennuyer ſans cela, & de ſe choiſir parmi le grand nombre de perſonnes qui ſont ici, dequoi faire une ſocieté convenable. J'ai nombre d'amis & d'amies : nous mangeons ſouvent enſemble, nous cauſons, nous nous promenons pour mettre tout à profit : Je vais au bain & à la fontaine, & mes heures ſont ſi bien remplies, qu'à peine puis-je trouver aſſez de tems pour vous écrire. J'ai dans ma cotterie des *Allemands*, des *François* germaniſez par le Refuge, des *Anglois*, des *François* de *France*, qui ont cette vivacité

cité que les *François* germaniſez ont un peu temperée : il y a des *Hollandois*, des *Suiſſes*, des *Danois* & des *Suédois*, tous gens d'eſprit & qui ont voyagé : ils ſont d'une politeſſe enchantée, empreſſez à me procurer de l'agrément. Nous ſommes preſque toûjours enſemble : nous contons des Hiſtoires ; je leur en apprens de *Paris*, que je puiſe ordinairement dans vos lettres, & ils m'en content ordinairement de leur Pays. Les *Suédois* ſont fort prévenus en faveur de leur Roi ; ils en parlent comme d'un Heros plus grand que les *Alexandres* & les *Ceſars*, qui dès ſa plus tendre enfance a fait des choſes extraordinaires, & qui tout défait, eſtropié, & en quelque maniere Captif, a ſçu trouver le ſecrét d'engager le *Turc* à déclarer la guerre au *Czar* de *Moſcovie*, & au Roi de *Pologne*, & cela dans le tems où l'on ne croyoit pas qu'il pût jamais recouvrer ſa liberté. Il ſort de *Bender* pour ſe mettre à la tête d'une nombreuſe Armée, & par des ſuccez ſi peu attendus, il donne matiere à ſes zelez Sujets de le preconiſer, & de faire quaſi ſon Apotheoſe. Je crois pourtant qu'il a un peu d'obligation aux intrigues de la *France*, & que ſans ſon ſecours, il n'auroit peut-être pas ſi bien réuſſi. Il y a long-tems que le Soleil & le Croiſſant ſont de bonne intelligence. *Tekeli* s'en eſt reſſenti autrefois, & nos

nos Louis lui ont aidé à soûtenir les Protestans en Hongrie, pendant qu'on les dragonnoit en France; politique que je n'ai jamais bien comprise. Mais il faut croire, comme disoit le Cardinal de *Richelieu*, au sujet de la mort de *Marillac*, il faut, dis je, croire que ceux qui ont l'autorité en main, voyent plus clair que les autres, & que Dieu leur donne de plus grandes lumiéres. Mais ce n'est pas à présent dequoi il s'agit, & pour revenir où j'en étois, je vous dirai qu'un Seigneur Suédois qui m'exageroit les belles qualitez de son Roi, me dit ensuite que le Thrône de *Suede* avoit toûjours été dignement rempli; témoin le grand *Gustave Adolphe*, & la Reine *Christine* sa fille. Je convins du premier, & je pris la liberté de lui dire que l'autre avoit un peu dégeneré des vertus de son illustre pere, par une conduite qui n'avoit pas été fort approuvée. Je lui citai là-dessus la mort de *Monaldelchi*, & ce qu'on prétendoit qui en avoit été l'occasion. Mais il me dit que j'étois mal informée, & qu'il étoit arrivé à cette Princesse ce qui arrive ordinairement à ceux que la fortune abandonne, & que sans examiner que c'étoit elle qui avoit abandonné la fortune, on avoit passé sur son chapitre, de l'admiration au blâme, & du blâme au mépris, sans d'autre raison que celle

qui

qui engage les Peuples à ſacrifier leurs intérêts, & à n'offrir leurs encens qu'à des Divinitez utiles. *Chriſtine* laiſſa ſon mérite, continua ce Seigneur, dans le Thrône, qu'elle voulut bien ceder de ſon mouvement à ſon Couſin, & l'action la plus grande & la plus héroïque qui ſe ſoit jamais faite, fut empoiſonnée par ceux qui la voyant dépoüillée de ſes Etats, ne crurent plus être obligez d'avoir aucun ménagement pour elle, parce qu'ils n'en attendoient plus de graces, & comptant pour rien celles qu'ils en avoient déja reçuës, ils ne ſe firent pas de ſcrupule d'être ingrats. Le malheureux *Monaldeſchi*, continua-t-il, eſt un exemple de l'ingratitude du monde la plus monſtrueuſe! Cette Reine l'avoit comblé de bienfaits: elle lui avoit accordé toute ſa confiance, & ce traître la déchiroit par les calomnies les plus atroces & les plus éloignées de la vérité, & cela pour faire ſa Cour, & parceque c'étoit la mode de tirer ſur cette pauvre Princeſſe, qu'on croyoit pouvoir offenſer impunément. On ne doit pas s'étonner ſi le châtiment ſuivit de près la découverte de l'offenſe. Celle-là étoit d'une nature à devoir être punie, & l'honneur de la Reine l'engageoit à rendre cette punition exemplaire. Ce fut pour cela que ſans differer, quoiqu'elle fût dans ce tems-là à *Fontainebleau*, elle le fit mourir après lui avoir reproché

proché l'horreur de ſon crime, & le fit paſſer des mains d'un Pere Mathurin qui eut ſoin de le confeſſer, dans celles de ceux qui étoient chargez de lui arracher une vie dont il s'étoit rendu indigne, auſſi-bien que des bontez de ſa bienfaictrice, auſquelles il eut en vain recours. Le Roi ſe formaliſa de ce qu'elle avoit entrepris pareille choſe dans une de ſes maiſons, & voilà ſurquoi on a fait tant de bruit. La Reine prétendoit être en droit de diſpoſer de ceux qui lui appartenoient, ſans être obligée de rendre compte de ſes actions qu'à Dieu; puiſque comme Souveraine il n'y avoit que lui ſeul qui pût la juger. Le Roi de France prétendoit de ſon côté être ſeul maître dans ſes Etats, & y avoir ſeul pouvoir de vie & de mort. Ce différend obligea la Reine d'en ſortir, & ce fut le commencement des malheurs qui l'ont toûjours accompagnée depuis ſon abdication. Mais, quoi! dis-je alors à ce Gentilhomme, ce *Monaldelchi* n'étoit-il point l'amant de *Chriſtine*? N'étoit-ce pas pour pouvoir vivre avec plus de liberté avec lui qu'elle avoit abandonné le Thrône? Nullement, me répondit-il, & ſi vous ſçaviez bien la carte, vous n'auriez garde de donner dans ce ſentiment populaire. J'avouë que bien des gens ont été dans la même erreur, qu'il eſt très-aiſé de détruire, en vous diſant que le cœur de la Reine prévenu dès l'enfance

l'enfance pour un autre, étoit incapable de prendre de nouvelles impreſſions. Elle aimoit un jeune Seigneur appellé *Lagardie*, de famille Françoiſe, & même Gaſconne; car ſon pere ou ſon grand-pere étoit originaire de *Narbonne* en *Languedoc*, où il a encore des parens qui portent ſon nom. Il avoit mille bonnes qualitez, & *Chriſtine* l'auroit jugé digne du Thrône, ſi les ordres de ſon pere ne l'avoient obligée d'y placer un Prince de ſon Sang qu'il lui avoit deſtiné pour Epoux. Ainſi ne pouvant ſe réſoudre à ſacrifier ſon amant à ce cruel devoir, moins encore de ſacrifier ſon devoir à cet amant, cette ame grande & généreuſe forma le deſſein de ſe ſacrifier elle-même, & de céder à ce couſin le Thrône qu'elle n'étoit obligée que de partager avec lui, afin que ſon entiere poſſeſſion le dédommageât de la perte d'un cœur qu'elle n'étoit plus en état de donner. Ce fut alors qu'on la vit paroître aux yeux de ſon Peuple, ſous un riche Dais, avec cette grace & cette majeſté que donne l'éclat du Diadême, & les agrémens de la plus brillante jeuneſſe, & qu'après un diſcours le plus éloquent & le plus touchant du monde, elle ſe défit en leur préſence de l'Autorité Royale, & en revêtit le Prince ſon couſin, qui de ſon côté parut moins ſenſible à cet avantage, qu'à celui dont il ſe voyoit privé en pendant l'eſ-

pérance de la posseder. Il auroit été aisé après cela à la Reine de satisfaire son inclination, en épousant *Lagardie* : mais comme cette démarche auroit pû diminuer le mérite de la premiere, elle n'eut garde de la faire, & jalouse de cette haute réputation qu'elle s'étoit acquise dans le monde, & que la calomnie n'a pas laissé d'attaquer depuis, ne voulant pas qu'on pût lui reprocher la moindre foiblesse, elle voulut triompher de celle de son cœur, en s'éloignant de celui qui la causoit, & résolut pour cela de voyager dans une partie des Cours de l'Europe. Il n'y eut point de Souverain qui ne se fit un plaisir de voir une Princesse si magnanime. Elle se vit admirée partout, & la France lui fit rendre tous les honneurs imaginables. Mais comme on se lasse d'admirer, & que le panchant des hommes les rend bien plus enclins à condamner le prochain, il lui arriva ce qui est arrivé de nos jours au Roi *Jacques d'Angleterre*, qui fut d'abord reçu en France comme un Martyr, ou du moins Confesseur de la Religion Catholique, qu'il avoit mieux aimé conserver que de conserver la Couronne. Peu s'en falloit qu'on ne lui déchirât ses habits pour en faire des Reliques, & quelque tems après on l'accusa de manque de prudence : on imputa ses malheurs & ceux que la protection qu'on lui a accordée en France a attirez à ce Royaume ; on imputa,

puta, dis-je, tout cela à sa mauvaise conduite, & il eut la douleur avant mourir, de se voir en quelque maniere mépriſé de ceux qui l'avoient admiré quelques années auparavant, quoiqu'il n'eût pas plus mérité leur admiration, ni leur mépris dans un tems que dans un autre, & seulement parce qu'on ne sçauroit être toûjours d'un même avis, & que, comme les deux contraires se touchent, on passe très-facilement d'une extrémité dans une autre. C'est ce que la pauvre *Christine* a éprouvé dans cet exil qu'elle s'étoit volontairement imposé, malgré les rares talens & les vertus dont elle avoit herité du grand Gustave son pere; car elle avoit joint au plus heureux naturel du monde la connoissance des Sciences les plus relevées. Elle parloit toutes sortes de Langues, & son cœur & ses sentimens la mettoient autant au-dessus des personnes de son sexe, qu'elle l'étoit par son rang & par sa naissance. Ainsi ne se croyant pas obligée de se conformer aux manieres & à la portée de certains esprits si fort au-dessous du sien, elle s'exposoit souvent à leur critique, & c'étoit bien moins par sa faute que par le manque de discernement de ceux qui la critiquoient. Mais, dis-je alors, il me semble avoir oüi dire que sa conduite n'avoit pas été la plus réguliere du monde à Rome, & certain Livre que les uns traitent d'Hiſ-

toire, & les autres de Roman, intitulé la Vie du Signor *Rozelli*, ne donne pas une idée fort avantageuſe de cette Princeſſe. C'eſt, Madame, repliqua le *Suédois*, parce que l'Auteur de ce Livre ne la connoiſſoit pas comme j'ai eu l'honneur de la connoître, & que, comme bien d'autres, il parloit peut-être de ce qu'il n'avoit jamais vû; car on ne pouvoit reprocher à cette Reine que ſon changement de Religion, & à cette action près toutes celles de ſa vie ont été héroïques. Il ne lui manquoit que l'éclat d'une Couronne pour les faire briller ici dans tout leur jour, & chez les gens raiſonnables le défaut de Couronne devoit en relever le mérite, puiſque c'étoit elle qui l'avoit cedée, ne voulant pas la garder aux dépens de ſa liberté, ni diſſimuler un moment pour concilier les choſes; car il lui auroit été aiſé, ſi elle avoit été capable des foibleſſes qu'on lui a imputées, de ſe marier avec ſon couſin, & de le placer ſur le Thrône, ſans chaſſer *Lagardie* de ſon cœur. Elle avoit ſans doute aſſez d'eſprit pour pouvoir ſe ménager une intrigue, & comme les Souverains ſe mettent pour la plûpart au-deſſus des Loix, ſon Thrône lui auroit paru un azile aſſez ſûr, ſi ſa vertu & ſa conſcience ne lui euſſent impoſé des Loix plus auſteres. J'écoutois tout ce que ce Gentilhomme me diſoit, & j'étois même bien aiſe qu'il juſtifiât

juſtifiât la mémoire d'une Princeſſe que je voudrois pouvoir eſtimer, & dont on peut dire avec juſtice, que le Ciel lui accorda des dons extraordinaires. Ainſi bien-loin d'interrompre mon Conteur, je le priai de continuer un diſcours qui me faiſoit plaiſir, je lui fis même des queſtions ſur de certaines circonſtances, & je lui demandai de quelle maniere la Reine avoit fait ſon voyage; comment elle étoit ſortie de la Suéde; quelle route elle avoit priſe. Je puis, me dit-il, vous parler ſçavamment là-deſſus; car j'avois l'honneur d'être ſon Page. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-il, un titre de jeuneſſe pour moi; mais n'importe; toutes les choſes de la vie ont deux faces, & ſi je ne ſuis plus aſſez jeune pour mériter la tendreſſe des Dames, je pourrai prétendre à leur confiance, & à cette eſpece de conſidération qu'on eſt obligé d'avoir pour les cheveux gris. Après cette plaiſante digreſſion, Madame, me dit-il, je vais vous apprendre un incident de la vie de cette Princeſſe, qui n'a pas été ſçu de ceux qui ſe ſont ingeré d'écrire ſa vie. Après qu'elle eût abdiqué la Couronne, & qu'elle eût reglé toutes choſes pour que les Revenus qu'elle s'étoit réſervez puſſent lui être portez par toute terre, elle fit équiper certain nombre de Vaiſſeaux pour elle & pour tout ſon train. On y embarqua ſes Equipages & ſes Domeſtiques, & on fit accroire

auſſi qu'elle s'y étoit embarquée. Mais pendant que cette Flotte mettoit la voile au vent, ne voulant pas s'expoſer aux incommoditez & aux incertitudes de la Mer, elle réſolut d'aller *incognitò* par terre, & de ne prendre qu'un très-petit nombre de perſonnes avec elle. Je fus le ſeul Page qu'elle choiſit. Nous traverſâmes le *Dannemark*, & comme elle n'étoit pas trop bien avec le Roi qui y regnoit alors, elle ne voulut pas qu'il ſçût qu'elle traverſoit ſes Etats, & le Comte de *Dohna*, Maréchal de la Couronne de *Suéde*, fut chargé de demander comme pour lui, qu'on ouvrît un chemin qui étoit ordinairement formé, & réſervé aux perſonnes de Cour. La Reine y paſſa enhabit de Cavalier, & ſous le nom du fils du Comte de *Dohna*. Mais quelque ſoin qu'on eût pris de cacher ſa marche, on ne put éviter que le Roi de *Dannemark* n'en fût inſtruit, & qu'à la premiere journée il ne ſe rencontrât ſur ſa route, ſous prétexte d'une partie de chaſſe. Le Comte de *Dohna* deſcendit promptement du carroſſe où il étoit avec la Reine, & fut ſaluer ce Monarque. Il lui demanda pardon pour ſon prétendu fils, qu'il ſuppoſoit hors d'état de rendre ſes devoirs à Sa Majeſté, parcequ'il venoit de ſe donner une entorce au pié. Le Roi de *Dannemark* reçut ſes excuſes, & feignit de croire ce qu'on vouloit qu'il crût, quoiqu'il ſçût bien à quoi s'en tenir. Pendant ce tems-là la Reine

ne appuyée ſur la portiere, tâchoit de ſe couvrir le viſage avec ſon chapeau qu'elle tenoit à la main, & jamais converſation ne lui avoit paru ſi longue. Dès qu'elle fut finie, le Comte remonta dans ſon carroſſe, & à peine étoit-on hors de cette embuſcade, qu'on donna dans une ſeconde. La Reine de *Dannemark* inſtruite de l'endroit où *Chriſtine* devoit dîner, & curieuſe de voir cette Princeſſe, s'y étoit rendue en habit déguiſé, pour pouvoir l'examiner avec plus de loiſir. Elle s'étoit traveſtie en Servante de Cabaret, & pendant tout le dîner elle fut auprès de la table de notre Reine, qui n'ayant garde de ſe défier du tour, parloit avec une entiere liberté du Roi de *Dannemark*, & de la maniere dont il l'avoit renvoyée; du chagrin qu'elle avoit eu de ſa rencontre, & de cent choſes de cette nature qui n'étoient pas les plus obligeantes du monde. La Reine remonta enſuite dans ſon carroſſe, & comme je ſortis le dernier de ce Cabaret, je fus ſurpris de voir cette même ſervante à laquelle j'avois dit mille plaiſanteries quelques momens auparavant, & de la voir parée en Reine, ſuivie de ſes Pages & de ſes Filles d'Honneur, & de l'entendre traiter de Majeſté. Je voulus me jetter à ſes pieds pour lui demander pardon des fautes que mon ignorance m'avoit fait commettre: mais bien-loin d'en être en

colere, elle me dit qu'elle m'étoit bien obligée de ce que je lui avois appris à ranger des corbeilles de fruit, & pour m'en remercier elle me fit préſent d'une bourſe où je trouvai deux cens Loüis, & elle partit en me diſant : Mon ami, dites à la Reine votre Maîtreſſe, que ſes Ambaſſadeurs l'ont mal ſervie, & qu'elle ne rend pas juſtice au Roi de *Dannemark*. Dès qu'elle fût partie, je courus au galop joindre le carroſſe de ma Reine, & lui conter mon avanture. Elle en fut d'abord ſurpriſe : mais comme elle avoit l'eſprit fort, elle prit bientôt ſon parti là-deſſus. Quoi ! dit-elle, cette ſervante de Cabaret que j'ai toûjours vûë pendant le dîner, étoit la Reine de *Dannemark* ? Il lui eſt arrivé ce qui arrive à la plûpart des curieux, ils font des découvertes qui ne leur ſont pas agréables : c'eſt ſa faute, & comme je n'ai pas le don de deviner, je n'avois garde de la chercher ſous un habit ſi indigne d'elle. Après cela il n'en fut plus parlé. La Reine continua ſa route de cette maniere, juſqu'à l'endroit où elle avoit donné rendez-vous à ſes Equipages. Et comme l'habit d'homme lui parut plus commode pour le voyage, elle le garda, & y joignit par bienſéance une juppe ; ainſi elle étoit comme ſont à préſent des Dames de la Cour de France lorſqu'elles vont à la chaſſe, & cette maniere d'ajuſtement paſſa dans

dans l'eſprit de certaines gens pour indécent, & pour un effet du déreglement de cette Princeſſe. Enfin on lui faiſoit des crimes des choſes du monde les plus innocentes & les moins eſſentielles; ce qui fait bien voir qu'on n'avoit pas des ſujets fort légitimes de la blâmer. La mort de l'ingrat *Monaldelchi* fournit le plus plauſible; auſſi le prit-on promptement aux cheveux; & pour aggraver la choſe, on eut ſoin, par des conjectures les plus calomnieuſes du monde, d'y donner un tour criminel. Le *Suédois* finit-là ſon diſcours, parceque la Compagnie ſe ſépara dans ce moment-là, & je crois que je puis bien finir ici cette lettre, car il eſt tard, & le papier & la lumiere me vont manquer en même tems. Je ſuis, Madame, votre, &c.

LETTRE LX.

DE PARIS.

QUoique votre derniere lettre ſoit un peu plus longue que les précédentes, elle n'a pourtant eu garde de m'ennuyer. Vous avez le don de donner un tour de nouveauté aux Hiſtoires les plus anciennes; car quoique j'euſſe lû celle de la Reine de *Suéde*, je n'avois pour-

rant jamais ſçu cette circonſtance de ſon voyage, qui me paroît aſſez particuliere. Je loüe la généroſité du *Suédois* qui veut bien être le *Don Quichotte* de la mémoire de cette Princeſſe. Il ſe peut qu'on la noircit à faux, & je ſerai bien-aiſe de pouvoir la réhabiliter dans mon eſprit. Votre pauvre *Françoiſe* fugitive me fait grand pitié, ſon avanture eſt des plus déſagréables, & il vient d'en arriver une à une Demoiſelle Normande, qui, quoiqu'elle ne ſoit pas tout-à-fait pareille; a pourtant beaucoup de rapport avec celle-là. Un riche Bourgeois de *Roüen* avoit une fille unique d'environ dix-huit ans, qui étoit ce qu'on appelle un enfant gâté. Elle n'avoit plus de mere, & ſon pere ne ſe conduiſoit que par le caprice de cette fille ſi chere. Un jour il lui prit envie de faire un voyage à *Paris* pour aller voir un oncle qu'elle ne connoiſſoit que par ce qu'elle en avoit oüi dire à ſon pere. Il s'oppoſa vainement à ce deſſein. La fille pleura, pria, bouda, & enfin il fallut que le bonhomme conſentît à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il fut retenir une place pour elle au Coche, la recommanda au Cocher & aux perſonnes qui partoient par la même voiture, & après lui avoir donné dequoi faire des habits à *Paris*, & dequoi pouvoir s'y réjoüir ſans être à charge à ſon oncle, il lui donna encore dequoi faire des petits

tits préſens à ſa famille, afin qu'elle fût reçuë de meilleur œil, lui recommanda de revenir bien-tôt, & ſe ſépara d'elle les larmes aux yeux. Comme l'amitié n'eſt pas à beaucoup près ſi forte dans les enfans que dans les peres & les meres, cette fille entêtée du plaiſir qu'elle ſe faiſoit de voir *Paris*, n'eut garde de partager la douleur qu'elle cauſoit, & à peine le Carroſſe avoit-il commencé à rouler, qu'elle ſortit avec la lettre de Créance qu'on lui avoit donnée pour ſon oncle, & demanda à ſes Compagnons de voyage où étoit la ruë *Quinquampois*. C'eſt mon quartier, répondit alors un homme à plumet qui étoit à une portiere, y a-t-il occaſion de vous y rendre quelques ſervices? Vous logez dans cette ruë-là, dit la Normande? Vous connoiſſez donc bien mon oncle *Martin*? C'eſt un bon Bourgeois qui vit de ſes rentes. Je ne l'ai jamais vû, & l'envie que j'ai de le connoître ma engagée à faire ce voyage. On dit que ſa femme eſt fort raiſonnable, & qu'il a deux jolies filles. Je meurs d'envie de les voir. J'eſpere que nous ſerons bonnes amies. J'irai à l'Opera avec elles & à la foire St. *Germain*; car mon pere m'a donné de l'argent pour me bien divertir. Qand vous n'auriez pas pris cette précaution, répondit l'obligeant Plumet, vous n'en auriez pas été moins agréablement chez Mr. votre oncle, & il eſt aſſez généreux pour vous procurer

cûrer tous les plaiſirs que vous pourriez ſouhaiter. Vous les connoiſſez donc, dit la Belle? Si je le connois, repliqua l'autre, c'eſt mon plus proche voiſin & mon meilleur ami. Je ſuis même, ajoûta-t-il, un peu amoureux d'une de ſes filles. Tout de bon, dit notre Provinciale, & de laquelle, car il y en a une blonde & une brune? C'eſt de la brune, dit l'autre. Ho! je m'en ſuis bien doutée, continua la Normande, car j'ai oüi dire que cette petite *Fanchon* eſt bien émerillonnée. Cependant la blonde *Marotte* paſſe pour plus belle. Je leur apporte une paire de pendans d'oreilles à chacune. Ceux de *Marotte* ſont d'émeraude, & ceux de *Fanchon* de Rubis. Je vous les montrerai à la dînée. J'apporte auſſi une Montre d'*Angleterre* à mon oncle, & une garniture des plus belles dentelles de *Dieppe* à ma tante. Ho! j'ai un pere qui fait bien les choſes, & qui n'épargne rien pour me faire plaiſir. Il m'a donné outre cela cinquante Loüis pour faire des emplettes à *Paris*, & pour m'y réjoüir : ainſi je crois que j'y paſſerai bien mon tems, & que je n'en reviendrai pas auſſi-tôt que mon pere ſe l'imagine. L'adroit compagnon de voyage répondit toûjours en conformité, & donnoit de grandes loüanges à la famille de *Martin*. La premiere journée ſe paſſa de cette maniere. A la ſeconde il découvrit encore

core d'autres particularitez par la bonne foi de la Belle, qui ne parloit jamais d'autre chose. Elle lui avoit fait voir son argent & les présens destinez à ses parens, & lui avoit demandé s'il croyoit qu'ils en seroient contens. Le Porte-plumet avoit tout admiré, & pour tâcher d'en sçavoir davantage, il seroit à souhaiter, dit-il, Mademoiselle, que Mr. votre oncle pût devenir votre beau-pere, & qu'on eût le bonheur de vous garder à *Paris*. Ho! dit elle, il n'y a guéres d'apparence à cela, car son fils que l'on m'avoit destiné dès mon enfance a pris le parti d'aller à la guerre comme vous sçavez sans doute, & depuis plus de quatre ans on n'en a aucune nouvelle: ainsi il y a grande apparence qu'il est mort. Quoi! s'écria le Plumet, vous n'en sçavez pas davantage. Je suis donc mieux instruit des affaires de votre famille. Votre cousin est de retour depuis trois jours, & c'est pour le voir que je suis parti avec tant de précipitation. J'en reçus hier la nouvelle, & quoiqu'il n'y eût place qu'à la portiere, je n'ai pas voulu renvoyer plus loin le plaisir d'embrasser mon ancien camarade, & le frere de la personne que j'aime le mieux. Je compte même de vous quitter à *Pontoise*, & de prendre la poste pour arriver plûtôt à *Paris*. Je ne manquerai pas de vous aller annoncer chez Monsieur votre oncle, afin qu'on s'y dispose à vous recevoir comme

me vous le méritez. Il ſortit effectivement du carroſſe dans cet endroit-là, & quand on fut à St. *Denis*, la Belle vit arriver un carroſſe d'où ſortit un jeune homme bien fait, qui s'approcha du Coche pour reclamer Mademoiſelle *Martin* de *Roüen*, & qui ſe fit connoître à elle pour ce couſin revenu de l'Armée. Le Plumet s'avança auſſi. Il donna la main à la petite *Fanchon*, qui fit mille careſſes à ſa chere couſine, & qui lui dit qu'elle avoit été députée par ſon pere & ſa mere pour venir audevant d'elle. Cette démarche parut de bonne augure à l'Etranger, & lui fit eſperer un bon accueil. Auſſi lui en fit-on un très-gracieux: car à peine fut-elle arrivée à l'endroit où ce carroſſe les conduiſit, que Mr. & Madame *Martin*, ou du moins ſoi-diſant, ſuivis de leur prétenduë fille *Marotte*, coururent audevant d'elle, & lui firent toutes les careſſes imaginables. On lut la lettre du bonhomme de pere. On s'informa avec ſoin de l'état de ſa ſanté. On reçut les préſens, & le coffre de la Demoiſelle fut porté dans la chambre qu'on diſoit lui deſtiner. Cependant comme il étoit tems de ſouper, on pria le Monſieur à plumet de reſter, afin d'augmenter l'agrément qu'on tâchoit de procurer à la nouvelle venuë. Elle fut placée entre ſon couſin & lui, & ils eurent ſoin de la faire boire juſqu'à ce qu'elle eût entierement perdu la raiſon. Cela ne

leur fut pas mal aiſé ; elle n'avoit jamais bu que du cidre, & croyant que le vin de *Champagne* en étoit, elle en but tout autant qu'on voulut, ſans s'en enquerir pour la conſcience. Dès qu'on la vit dans l'état où on la ſouhaitoit, on la dépouilla toute nuë, & après lui avoir ôté ſon argent, ſes Bijoux, & tout ce qu'elle avoit de plus conſidérable, on la porta ſur le Pont-Neuf en ſimple coteron, & avec un méchant torchon ſur la tête. Elle reſta endormie aux pieds du Cheval de Bronze, juſqu'à ce que les rayons du Soleil l'obligerent à ouvrir les yeux, & alors ſe regardant avec étonnement dans un état auſſi indigne, elle ſe demandoit à elle-même : Suis-je bien moi ? Oüi, lui répondirent une troupe de poliçons qui étoient aſſemblez autour d'elle, & qui par leurs huées augmentoient encore ſa confuſion. Vous êtes vous-même, il n'y a rien de plus ſûr, & là-deſſus ils lui faiſoient les queſtions du monde les plus odieuſes. Elle avoit beau demander où étoit donc ſon oncle & ſa tante. Tout cela excitoit ces Badaux à faire encore de plus grands éclats de rire. Mais dites-moi donc où je ſuis, diſoit cette pauvre malheureuſe ? Suis-je donc morte ? Eſt-ce ici l'autre monde ? A tout cela on ne répondoit qu'en l'inſultant, & elle ne ſçavoit plus que devenir, lorſque deux Capucins qui paſſerent par bonheur par-là, demanderent ce que c'étoit.

On

On leur dit que c'étoit une coureuſe que quelques débauchez avoient ſans doute dépoüillée après l'avoir ſaoulée. Ils s'en approcherent charitablement. Elle leur conta ſon avanture, & comme il y avoit un de ces Moines qui étoit de *Roüen*, & qui connoiſſoit ſon pere, il la fit d'abord porter dans une maiſon de ſa connoiſſance à la Place *Dauphine*, où les fumées du vin qu'on lui avoit fait boire la veille acheverent de ſe diſſiper. On écrivit en même tems à ſon pere, qui vint au plus vîte la chercher, & qui s'eſtima encore trop heureux de la trouver en vie, quoiqu'il la trouvât entierement dépoüillée. Je ne ſçai même ſi on auroit pû compter que ce fût la vertu toute nuë, & ſi les fripons par les mains deſquels elle avoit paſſé, n'avoient point pouſſé l'avanture à bout. C'eſt ce qu'on ne jugea pas à propos d'approfondir. On la ramena à *Roüen* ſans lui faire voir les parens qu'elle avoit eu tant d'envie de connoître, & je ne crois pas qu'il lui prenne de long-tems fantaiſie de faire le voyage de *Paris*. Il eſt aiſé de voir que l'homme à plumet étoit un de ces fripons dont les voitures publiques ſont toûjours pourvûës, qui ne voyagent que pour faire des duppes, & qui s'adreſſent pour cela aux perſonnes les plus aiſées à dupper. Il n'avoit pris les devans de *Pontoiſe* que pour préparer les Acteurs à la Comédie qu'il vouloit joüer.

joüer. Les Meſſieurs *Martin* pere & fils étoient de ces camarades filoux, & les trois Dames, des Gourgandines. La maiſon où la ſcene ſe paſſa, quelque mauvais lieu, & de-là on peut conclure avec le Proverbe, que la défiance eſt la mere de la ſureté. Je m'étonne qu'une Normande ait pû en manquer ; car ce n'eſt pas le défaut de la Nation. Mais à propos de Normands, il eſt arrivé un différend le plus plaiſant du monde entre deux Auteurs, dont l'un étoit de ce Pays-là, & l'autre d'un ton tout oppoſé, c'eſt-à-dire, Gaſcon. Le dernier, par je ne ſçai quelle raiſon, jugea à propos d'inſerer dans un de ſes Ouvrages, une Lettre que l'autre lui avoit écrite. Le *Normand* en parut ſcandaliſé, quoique le *Gaſcon* y eût joint un petit Commentaire le plus flateur du monde. Cependant comme il ne pouvoit pas empêcher que ſa Lettre ne fût imprimée, il s'aviſa de dire qu'elle n'étoit pas conforme à ſon Original, dont il prétendoit avoir précieuſement retenu une minute, & comme il diſoit qu'avant d'envoyer ſa Lettre à l'Auteur Gaſcon, il en avoit fait la lecture devant un certain nombre de témoins dont quelques-uns étoient abſens, il envoya ſa minute en *Angleterre*, en *Hollande*, en *Eſpagne*, en *Italie*, & dans tous les divers endroits où ces témoins étoient répandus. La minute revint bien certifiée, & avec des pieces auſſi autentiques,

tentiques notre *Normand* alloit commencer un Procès, qui s'il avoit eu affaire à un de ſes Compatriotes auroit duré pour le moins autant que le Procès d'un Bas-Normand qu'on fait voir à la Comedie de *la Foire Saint Germain*. Mais comme l'Auteur Gaſcon n'avoit pas le même goût pour la Procedure, il trouva bien-tôt le ſecret d'abreger celle-là. De qui vous plaignez-vous, dit-il à l'autre? Ne croyez-vous pas écrire aſſez bien pour que votre Lettre vous faſſe honneur dans le monde? Pour moi, j'ai compté qu'elle en feroit à mon Livre, c'eſt pourquoi j'ai voulu l'y placer. Quel droit avez-vous de vous en formaliſer, & d'aller chez l'Imprimeur foüiller dans mes Manuſcrits? Comme Auteur, dit-il, & comme Auteur que tous les Libraires conſultent, j'ai droit de viſite chez eux, & c'eſt par-là que j'ai vû vos Manuſcrits, & c'eſt ce qui m'a mis en état de m'inſcrire en faux contre la Lettre que vous citez, & en vertu de ma minute & de mes Certificats, je m'en vais faire arrêter l'impreſſion de votre Livre, ne pouvant pas ſouffrir le tort que vous faites à mon ſtile, & que vous me dérobiez l'eſprit que Dieu m'a donné. Après cela s'animant lui-même: Je ne demande pas que vous me prêtiez du vôtre, je m'en paſſerai aiſément; mais je ne ſouffrirai pas que vous m'ôtiez le mien; j'y mettrai bon ordre, & vous verrez beau jeu.

Toutes

Toutes vos menaces ne m'intimident point, répondit l'Auteur Gaſcon. Je n'ai jamais prétendu vous ôter la moindre petite partie du vôtre. Je ſçai auſſi, comme vous l'inſinuez, que vous êtes fort en état de vous paſſer de celui de vos Voiſins, & que je ſuis moins propre qu'un autre à vous faire des préſens de cette eſpece ; ainſi Monſieur, j'offre de faire voir votre Lettre en Original, que j'ai par bonheur conſervée ; nous la confronterons avec la Copie qui eſt inſérée dans mon Manuſcrit, & ſi elle n'eſt pas conforme, j'offre de l'y conformer. Comme cette offre ſe faiſoit devant des amis communs qui la trouverent très-raiſonnable, notre *Normand* ne put la refuſer. On fut chez le Libraire : on confronta les Piéces, & il ne s'y trouva qu'un néanmoins de différence, que l'Auteur avoit ſupprimé, & qu'il rétablit dans le moment : Il ne faut pas, dit-il, pour un néanmoins de plus ou de moins, que nous entrions en procès. Le voilà, je vous le rends avec tout l'eſprit que je vous avois dérobé en ôtant ce mot de votre Lettre. Ce fut alors la Montagne qui enfanta la Souris. Tout le monde rit du vacarme que ce néanmoins avoit cauſé ; & l'humeur accommodante de l'Auteur Gaſcon empêcha le cours d'un ſi burleſque Procès. On a beaucoup ri de cette avanture, & j'aurois bien ri de voir ces deux

Auteurs

Auteurs aux priſes. Ils ſont tous deux de même taille,& à-peu-près hauts comme ma jambe. Ils ont tous deux de l'eſprit, & comme ils ſe ſeroient battus à coups d'Epigrammes, cette guerre n'auroit pas été fort ſanglante. Il n'en ſera pas de même de celle d'*Eſpagne*, où le Roi envoye des Troupes de tous côtez pour faire un dernier effort en faveur de *Philippe*, dont on aſſure que les affaires commencent à prendre une meilleure face. Je n'en avois pas moins attendu de la préſence du Duc de *Vendôme*. Le Roi vient de refuſer aux *Hollandois* les Paſſeports qu'il avoit accoutumé de leur donner. Il ne veut plus qu'ils puiſſent faire tranſporter de nos Vins chez eux; mais ils pourroient bien en venir boire ici la Campagne prochaine, pour peu que la fortune leur ſoit auſſi favorable qu'elle l'a été juſqu'ici. Encore un Siége ou deux, & les voilà à nos portes. Mais voilà la Poſte qui va partir; mon valet m'avertit qu'il eſt tems de fermer ma Lettre. Adieu donc, divertiſſez-vous bien. Faites proviſion de ſanté pour long-tems, & buvez aſſez d'eau pour pouvoir boire bien du vin de *Champagne* à votre retour, ſans craindre d'en être incommodée. Donnez-moi toûjours de vos nouvelles: Faites-moi part de celles qu'on vous contera, & croyez que je ſuis toûjours, Madame, votre, &c.

LETTRE

LETTRE LXI.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE ſuis de votre avis, Madame, & je ne crois pas que la Demoiſelle de *Roüen* ait de long-tems envie de retourner à *Paris*, où on l'a ſi bien régalée, & je ſuis bien fâchée que le différend de vos deux Auteurs ait été ſi-tôt terminé : Un pareil Procès eût été tout-à-fait réjoüiſſant. Les chicanes du *Normand*, les ſubtilitez & les ſaillies du *Gaſcon* auroient donné de plaiſantes ſcenes au Public, nous perdons beaucoup à leur réconciliation, & je ſçai mauvais gré à ceux qui s'en ſont mêlez. J'ai connu autrefois deux Officiers qui furent broüillez pendant plus long-tems, faute d'Entremetteur. Ils avoient la réputation d'être ſi grands mangeurs l'un & l'autre, que comme naturellement il falloit pour les raccommoder les faire boire enſemble, il ne ſe trouva perſonne qui voulût en faire les frais. Les deux Auteurs en queſtion n'ont pas l'air de la taille dont vous les dépeignez, d'être gens à grande dépenſe, & je m'imagine qu'on aura été cimenter ce Traité de Paix à l'Auberge des ſix Moineaux, où leur Plénipotentiaire les auroit régalez à juſte prix. Mais à propos de Plénipotentiaire, je faiſois

faiſois l'autre jour des lamentations ſur le mauvais ſuccès que les nôtres ont eu à *Geertruydenberg*, & un *Hollandois* de notre troupe me répondit, que c'étoit leur faute, que les Alliez n'auroient pas mieux demandé que de faire la Paix ſi la *France* avoit agi de bonne foi ; mais que perſuadez qu'on ne vouloit que les leurrer, pour avoir le tems d'envoyer de nouveaux ſecours en *Eſpagne*, & pour faire des derniers efforts en *Flandres*, ils n'avoient pas jugé à propos d'en être les duppes. Si cela eſt, je trouve qu'ils n'ont pas tout le tort. Mais en vérité, il ſeroit bien agréable d'être en paix avec ſes voiſins, & de pouvoir être bons amis, comme on l'eſt ici où l'on publie tous les divers différends des Princes, & où pendant que tout eſt en feu ſur la Terre & ſur l'Onde, on boit tranquillement les uns avec les autres l'eau des célebres Fontaines d'*Aix-la-Chapelle*. On y noye tous les ſujets de chagrins publics & particuliers, & c'eſt une eſpece de Fleuve d'*Oubli*, où l'on tâche de perdre le ſouvenir fâcheux. Je voudrois que ce fût auſſi la Fontaine d'*Hipocrene*, & qu'elle pût m'inſpirer quelques jolis Vers propres à vous réjoüir ; mais il n'y a pas moyen.

Depuis huit jours j'ai pris cent fois ma Lire,
Sans pouvoir lui rien faire dire.

Je

Je m'apperçois que pour rimer,
Il faut vivre dessous l'Empire
Du jeune Enfant qui fait aimer.
Je veux donner mon cœur pour que ce Dieu
m'inspire
Mais, quoi! pour le plaisir d'écrire,
Dans des mortels chagrins je m'irois abîmer,
Non, non. Il vaut bien mieux rester dans le
silence,
Et conserver toûjours ma chere indifférence.

Au défaut de ma Poësie, je vais vous faire part de celles que j'ai trouvées dans un nouveau Mercure Galant imprimé en *Hollande*, *ad instar* de celui de *Paris*. Voici des Triolets sur la conduite du Duc de *Baviere*, & sur celle du Maréchal de *Tallard*, que vous verrez, dit-on, bien-tôt à *Paris*; car on m'a assurée que la Reine d'*Angleterre* lui a permis d'y aller faire un petit tour.

Triolet sur le Duc de *Baviere*.

L'Amitié du Roi Très-Chrétien
Vaut beaucoup mieux qu'une Couronne.
Baviere a choisi pour soutien
L'amitié du Roi Très-Chrétien.
Sa Fortune est réduire à rien;
Mais voici comment il raisonne.
L'amitié du Roi Très-Chrétien
Vaut

Vaut beaucoup mieux qu'une Couronne.

Pour le Maréchal de *Tallard.*

Monſieur le Comte Tallard
Sçait bien le parti qu'il faut prendre ;
Il eſt vaillant comme un Céſar,
Monſieur le Comte de Tallard.
Mais s'il eſt battu par hazard,
S'il faut périr ou bien ſe rendre,
Monſieur le Comte de Tallard
Sçait bien le parti qu'il faut prendre.

J'ai trouvé auſſi dans le même Mercure des Vers à la louange de Milord *Marlborough*, que vous ne ſerez peut-être pas fâchée de voir, & que je vous envoye, parceque je ſçai que les Livres imprimez en *Hollande* ne peuvent pas entrer en *France*. On les a faits à l'arrivée de ce Duc à la *Haye*.

Marlborough *revient dans ces lieux,*
Toujours ſuivi de la Victoire.
Joignons-nous pour chanter ſa Gloire,
Elevons ſon nom juſqu'aux Cieux,
Et que les Filles de Mémoire,
De ce Héros victorieux,
Célebrent à jamais l'Hiſtoire.

Il vient d'élargir nos Frontieres ;

Gagner

Gagner des Provinces entieres,
Et par des Exploits inoüis,
Ce Prince le fleau de la France,
A ſçu cauſer la décadence
Du vaſte Empire de Loüis.

Sa valeur trouve tout facile:
Soumettre la plus forte Ville,
N'eſt pour lui qu'un amuſement.
En voici quatre ici pour une,
Témoin Doüai, *témoin* Bethune,
Et témoin Aire, *&* St. Venant.

C'eſt par lui que nos Deſtinées
Seront deſormais fortunées.
Les Ris, les Jeux, & les Amours
Vont croitre à l'ombre de ſes Palmes,
Et c'eſt au ſuccès de ſes Armes
Que nous devons tous nos beaux jours.

Il ſeroit à ſouhaiter pour Milord *Marlborough*, qu'on lui fît en *Angleterre* un auſſi bon accueil que celui qu'on lui a fait en *Hollande*. Et à parler ſans prévention, il le mériteroit: cependant c'eſt de quoi je doute, car la Faction qui a préſentement le deſſus dans ce Pays-là, lui eſt entierement oppoſée, & on dit même qu'on a décidé qu'on ne lui feroit point de remerciement, comme on avoit accoûtumé de lui en faire au retour de toutes ſes Campagnes, quoique

celle-ci ait été auſſi glorieuſe pour lui, & auſſi heureuſe pour eux que les précédentes l'ont été ; dont mal nous prend. Ainſi il me ſemble que le procédé qu'on a avec lui eſt un peu ingrat. J'eus le plaiſir d'entendre diſputer là-deſſus le Gentilhomme *Hollandois* dont je viens de vous parler, & un Milord *Anglois*, qui étoient avec nous à la fontaine. Ils dirent cent jolies choſes là-deſſus. L'un ſoûtenoit le Pouvoir Arbitraire ; l'autre le Gouvernement Républicain, prétendant tout au moins qu'on devoit donner des bornes à l'autorité des Rois, de-peur qu'ils n'en abuſaſſent, & que comme c'étoit des Peuples qu'ils la tenoient, les Peuples devoient être en droit de les obliger à tenir les conditions qu'ils leur avoient impoſées en les choiſiſſant pour Chef, & que comme l'ouvrier eſt plus grand que ſon ouvrage, les Peuples devoient, puiſque c'étoient eux qui faiſoient les Rois, être toûjours en quelque maniere les maîtres, & en état de leur faire faire leur devoir. Comme on ne nous prêche pas pareil Evangile en France ; j'étois tout-à-fait ſcandaliſée d'entendre de pareils diſcours, qui envoyeroient pour le moins les gens à la Baſtille, s'ils s'aviſoient de parler avec la même liberté à Paris ; mais on me dit qu'on en diſoit tout autant à Londres, où j'appris qu'il y avoit deux Partis qui ſe combattent continuellement, & qui

ont

ont tour-à-tour le dessus. L'un est celui des *Toris*, & l'autre des *Whigts*. Ce dernier est un reste de l'ancienne Faction de *Cromwel*: c'est celui qui est pour le Peuple. Il est grossi de ce qu'on appelle les *Non-Conformistes* ou *Presbyteriens*, qui ont plus de rapport aux Huguenots de *Charenton*, que les autres qui étant attachez rigidement à la Liturgie Anglicane, soûtiennent la nécessité de l'Ordination des Prêtres, & la Hierarchie qu'ils ont conservée en quittant notre Religion. Et quoique leurs différends ne regardent point l'essentiel de la leur, & qu'ils ne consistent que dans quelques Cérémonies exterieures, ils ne laissent pas d'être si fort oppoſez, qu'il n'y a jamais eu moyen de les accorder, tant il est vrai qu'il entre toûjours de l'esprit humain dans ces sortes de divisions, où la Religion ne sert ordinairement que de prétexte. C'est ce que nous avons vû en France dans la fameuse querelle des *Jesuites* & des *Jansenistes*, & c'est ce qui cause à présent tous les troubles de l'Angleterre. Si les *Non-Conformistes* se sont joints aux *Whigts*, les Catholiques Romains, & tout ce qu'il y a encore de *Jacobites* répandus dans la *Grande Bretagne*, sont attachez au parti des *Toris*, & c'est continuellement une Ligue offensive & défensive des uns contre les autres. Lorsqu'il y en a un qui est le plus fort dans le

Parlement, il travaille à affoiblir l'autre, en ôtant les Charges aux Seigneurs qu'il ſoupçonne de le proteger; & c'eſt-là ce qui vient de cauſer tous les changemens qui viennent d'arriver dans le Miniſtere. Nous ſerions bien-heureux, ſi, comme je crois vous l'avoir dit; cela pouvoit s'étendre juſqu'au Commandement de l'Armée, & que l'on nous défit d'un ennemi auſſi redoutable que Milord *Marlborough* l'a été juſqu'ici. Mais encore un coup les *Anglois* entendent trop bien leurs intérêts pour cela; & l'on peut dire à leur loüange, que quoiqu'ainſi diviſez par ces deux Factions, ils ſont toûjours d'accord pour le bien de l'Etat, & que malgré leurs diviſions particulieres, les affaires générales vont toûjours leur train. Tout ce que j'entendis dire à ce Milord, m'a donné une grande envie de voir cette Terre des Anges; car c'eſt-là ce que ſignifie le mot *Angleterre*. Je crois que l'étimologie de ce nom vient de ce que le ſang eſt le plus beau du monde dans ce Pays-là; car tout ce que j'ai vû ici d'Anglois & d'Angloiſes ſont effectivement beaux comme des Anges. Je n'ai jamais connu de Nation plus polie. Ils ont la vivacité des François, & en ont même retenu bien des choſes depuis *Guillaume le Conquerant*, qui fut un de leurs Rois, & qui leur a laiſſé des Loix écrites en vieux Gaulois, & que l'on

a toûjours conſervées de même. Ce Milord me contoit que lorſqu'on fait quelque publication dans la Ville, le Crieur commence toûjours par dire, *Oyes*, afin d'obliger le peuple à écouter. La Campagne d'Angleterre eſt, dit-on, la plus belle du monde, & *Saint Evremont* mettoit la Ville de *Londres* de pair avec *Paris* & *Rome*. Tout cela me donneroit grande envie d'y aller faire un Voyage, ſi la Paix en rendoit le chemin praticable. Mais ce qui me mortifie le plus, c'eſt d'être ſi près de la Hollande ſans pouvoir m'y aller promener. Ce mot convient mieux au ſujet, que ſi je diſois y aller voyager; car on dit que toute la Hollande eſt un jardin perpetuel, & que les grands chemins pour aller d'une Ville à l'autre ſont proprement des promenades. Toute l'incommodité qu'on a dans ce Pays-là, c'eſt qu'il faut toûjours y être en garde contre les inondations, & que ſi les digues ſe lâchoient, on paſſeroit très-mal ſon tems. De-là vient qu'on dit ordinairement que les *Hollandois* devroient toûjours avoir une Barque dans leur grenier, pour s'en ſervir en cas de beſoin. Et une Dame de ma connoiſſance m'a conté, qu'un ſoir ſe réveillant en ſurſaut, au bruit que faiſoient les meubles de ſa chambre en flottant ſur l'eau, & voulant ſe lever tout d'un coup pour voir ce que c'étoit, elle

manqua de ſe noyer, & ſi l'on ne fût pas venu promptement à ſon ſecours, & qu'on ne l'eût pas emportée à foi de corps au plus haut de la maiſon, elle n'auroit jamais pû en échapper. Ces ſortes d'accidens n'arrivent pas ſouvent, par les grands ſoins qu'on prend de les prévenir. Mais il ſuffit qu'ils ſoient arrivez quelquefois, pour avoir lieu de les craindre. A cela près, ſelon le témoignage de tous les Voyageurs, la Hollande eſt le plus beau pays du monde. Le Gouvernement en eſt très-doux. On y joüit du plus grand de tous les biens, c'eſt-à-dire, d'une douce liberté, dont, à ce qu'on dit, les Peuples abuſent même ſouvent; ce qui me paroît de trop: mais en revanche les perſonnes de conſidération y ſont d'une honnêteté la plus grande du monde. Les Hollandois ont généralement le cœur bon & droit, & quand cet heureux naturel eſt aidé d'une bonne éducation, ce ſont les gens du monde les plus charmans, & avec leſquels il eſt plus agréable de vivre. Tous les Etrangers s'en loüent extrêmement. On me contoit l'autre jour, que Monſieur le Baron d'*Obdam*, qui eſt un des Seigneurs des plus qualifiez de ce Pays-là, voyageant dans ſa jeuneſſe, & s'étant trouvé un peu indiſpoſé dans la Province du *Poitou*, en revenant de *Paris*, il fût obligé de faire quelque ſéjour dans une des

Terres

Terres du Marquis de V... qui eût pour lui tous les égards dûs à une perſonne de ſon rang. Monſieur d'*Obdam* fut ſenſible à ſes bonnes manieres; & au lieu de les oublier comme bien des François auroient fait, il s'en eſt ſi bien ſouvenu, que lorſque le Marquis de V... fut obligé, bien des années après, de ſe retirer en Hollande pour la Religion, il le reçut lui & les ſiens dans ſa Maiſon, & lui rendit tous les ſervices imaginables. Voilà ce qu'on appelle des ſentimens généreux, & voilà quels ſont ceux des Seigneurs Hollandois. Les femmes de condition y ſont fort raiſonnables & fort modeſtes. Elles ont une bonne qualité qui leur eſt particuliere, c'eſt que quelques magnifiques qu'elles ſoient dans leurs habits & dans tous leurs ajuſtemens, elles ne paroiſſent pourtant point occupées de leur parure, & il ne ſemble pas même qu'elles y faſſent d'attention. Elles ont un peu plus d'embonpoint que les Dames *Angloiſes*; mais ce ſont de très-beaux viſages, & généralement parlant, les *Hollandoiſes* ont des belles têtes. Elles ſont d'une propreté outrée, & le petit peuple la pouſſe ſi loin, qu'il en eſt impraticable. Ils ſont eſclaves de leur plancher, & une Dame de mes amies me diſoit qu'étant logée en chambre garnie à la *Haye*, elle avoit malheureuſement un jour renverſé ſa Caffetie-

re, & que dans le tems qu'elle regrettoit ſon Caffé qui étoit répandu dans la chambre, l'Hôteſſe vint toute furieuſe la quereller de ce qu'elle avoit ſali ſon plancher. Et quoi ! lui diſoit cette Dame, croyez-vous en bonne foi que je n'aye pas autant de regret à mon Caffé que vous pouvez en avoir à votre plancher ? Et me croyez-vous capable d'avoir pris toute cette peine pour le plaiſir de vous chagriner ? Vous êtes folle ſi vous avez une pareille penſée. A tout cela on répondoit en la traitant de ſalope, & en faiſant des lamentations terribles ſur ce que le plancher étoit barboüillé. La même Dame me diſoit encore, que lorſqu'un petit enfant Hollandois tomboit dans ſa chambre, & qu'il ſe caſſoit le nez par terre, la mere avoit plus de chagrin de ce que le ſang de ſon enfant tachoit le plancher, que du coup qu'il avoit reçu, & étoit plus empreſſée à laver la place, qu'à lui panſer ſa playe. Je crois qu'il entre un peu d'hyperbole là-dedans, car les *Hollandois* ſont fous de leurs enfans, ils leur ſouffrent tout, & ne leur épargnent rien. On trouve chez les Orfévres toute ſorte de petite Vaiſſelle d'argent, & des Meubles de Poupée qu'on achete pour faire joüer les enfans. On leur fait faire juſques à des Canons & des Vaiſſeaux en miniature, & jamais il n'y eut de peres ni de meres ſi complaiſans

plaiſans qu'en Hollande. Mais avec cela quand ces enfans ſi chéris viennent à mourir, bien-loin de s'en affliger, on prie le voiſinage, on fait des feſtins magnifiques où l'on chante & boit avec excès, & la nuit de l'Enterrement ſe paſſe ordinairement à danſer juſques au jour. C'eſt ce que je ſçai de ſcience certaine, & ils alleguent pour raiſon d'une pareille conduite, qu'il eſt plus à propos de pleurer quand les enfans naiſſent, que lorſqu'ils meurent. Une mere couche tranquillement dans la même chambre où ſon enfant eſt dans le cercueil, & comme on les garde près de huit jours avant de les enterrer, elle a ſoin de l'accommoder proprement, & de le faire voir à tous ceux que la curioſité attire chez elle pour cela. Il faut que ces gens-là ſoient plus Philoſophes que d'autres, car ils paroiſſent beaucoup moins ſenſibles & à la joye & à la douleur. Je parle pour le Peuple, car les manieres des gens de condition ſont très-différentes, auſſi-bien que la maniere de ſe mettre. Ceux ci s'habillent auſſi proprement qu'à Paris, & les autres ont conſervé la mode ancienne. J'ai vû ici de groſſes Bourgeoiſes de Hollande avec des petits manteaux de Peluche, qui ne deſcendent pas plus bas que les genoux, dont la carrure de derriere eſt large d'une demie-aulne, qui ſont ouverts juſques à la moitié

du dos, & qui monte pardevant jusques au menton. Elles ont là-dessous des especes de Gorgerettes pour cacher leurs épaules, & les unes les portent de toile blanche, les autres de toile peinte. Leur coëffure est un bonnet blanc, avec un rang de dentelle un peu plissé par le haut, sous lequel il y a un bandeau de même dentelle; des pendans d'oreilles avec plusieurs diamans brillans là-dessous; des épingles, dont les têtes sont des perles, attachent cette coëffure, & une grande aiguille d'or avec laquelle on gesticule de tems en tems, & qui est plantée sur l'un des côtez de la tête, acheve d'en faire l'ornement. Mais ce qui met le comble à la magnificence de ces Bourgeoises, c'est la quantité de chaînes d'argent qu'elles portent penduës à leurs ceintures. Il y en a pour les ciseaux, pour le coûteau & la fourchette, qui pendent dans un grand étui, une bourse à ressort de la forme & de la grandeur de la malette d'un Berger, & cent choses de cette nature, qui font un carillon terrible. Il est aussi de l'essence de leur ajustement de porter toûjours sur les bras, comme les Chanoines portent leurs aumusses, une piece de serge noire pliée en quatre doubles pour s'en couvrir en cas de pluye; ainsi équipées, & munies d'un petit panier où elles portent leur ouvrage & des petites munitions de bouche

bouche, elles voyagent dans des bateaux qui vont toutes les heures d'une Ville à l'autre, sur des Canaux qui sont d'une grande commodité, & fort utiles au Public. Outre cette maniere d'aller, on a encore en Hollande des Chariots dans lesquels on monte avec une échelle, qui sont tout remplis de ferrailles mouvantes, & dans lesquels un assez grand nombre de personnes courent la poste de compagnie. On peut croire que ces ferrailles, que le branle du Chariot met en mouvement, font un assez joli charivari, & l'on y joint encore le bruit que ces personnes font ordinairement, en chantant tous à tuë tête. Si-bien qu'un Etranger qui voit ainsi courir cette bruyante machine, ne sçait que s'imaginer, & *Don Quichotte* auroit été fort pardonnable de donner dans l'avanture en pareille occasion. C'est de cette maniere que les Bourgeois de Hollande courent les Foires, qu'ils appellent *Karmesses*, & qui se tiennent dans toutes les villes de ce Pays-là. On fait aussi des parties de promenades en Chariot, lorsqu'on se marie, ou que quelque Cotterie se régale; car certain nombre d'amis & d'amies conviennent ensemble de mettre de l'argent en commun dans une tirelire, un chacun est obligé de fournir, & on l'ouvre une fois dans un an, quelquefois dans deux. Il y en a même qui ont la

patience d'attendre jusques à trois, afin de laisser grossir la somme, qui au tems marqué est employée aux plaisirs de la Troupe, qui, tant que l'argent dure s'en donne au cœur joye, & fait des parties à la Ville & à la Campagne. C'est alors que les Chariots retentissent de cris de joye, & que qui les entendroit croiroit voir revivre les *Bacchanales*. Il faut avoir une grande patience pour attendre trois ans après un plaisir comme celui-là, & c'est de quoi la vivacité Françoise ne pourroit pas s'accommoder. Il y a encore en Hollande une autre espece de plaisirs Bourgeois, qui ne seroient guéres de mon goût; car on dit que les petites gens vont se faire donner des Vantouses par maniere de régal. Les nouveaux mariez y menent leurs accordées, & c'est une galanterie, comme chez les Gens de Condition de donner le Bal ou la Comédie, & on voit dans les coins des ruës des Enseignes où il est écrit: *Ici l'on donne des Vantouses, & l'on boit de la bonne Biere*. Ces Vantouses s'appliquent au bras. On les découpe, & c'est ce qui fait que les femmes d'un certain calibre ont les bras tout marquetez. Je vous assure que je leur céderois fort ma part de cette galanterie, & qu'il faudroit que j'eusse des maux bien violens pour me faire ainsi vantouser.

Mais

Mais il ne faut pas diſputer des goûts, & chaque Nation à les ſiens. Chaque Province a auſſi, dit-on, dans ce Pays-là, ſes differentes manieres; c'eſt-à-dire, toûjours parmi les Bourgeois, qui ont religieuſement conſervé les anciennes coûtumes; car les gens de qualité ſont partout très-franciſez & fort à la mode. Je ne vous ai parlé que de l'ajuſtement des Bourgeoiſes que j'ai vûës ici, & qui y ſont venuës prendre les Eaux. Mais une Dame Hollandoiſe de mes amies m'a dit que dans un Pays appellé la *Nort-Hollande*, les Bourgeoiſes & les Payſannes ſe mettent plus joliment que toutes les autres Hollandoiſes. Si je vais jamais faire un voyage dans ces quartiers-là, je vous en rendrai un compte plus exact. C'eſt aſſez parlé pour le coup des mœurs & coûtumes des Etrangers, & même aſſez écrit pour aujourd'hui. Une plus longue veille pourroit m'échauffer le ſang, que je tâche de rafraîchir par les bains, & en buvant tous les matins autant d'eau que ſi l'on me donnoit la queſtion ordinaire & extraordinaire. Vous voyez bien que quand on ſe traite en malade, on doit ménager un peu ſa ſanté. Je n'ai pas envie de mourir en terre étrangere, & je veux, ſi je le puis, rapporter mes os à Paris. C'eſt pourtant un vilain endroit pour finir ma lettre, que le projet d'un enterrement. Il n'y a pas moyen de vous laiſſer

laiſſer dans une ſi triſte idée ; c'eſt pourquoi je vous prie de n'y pas faire d'attention, & de vous ſouvenir ſeulement que je ſuis avec toute la tendreſſe imaginable ; & un fort grand deſir de vous revoir, toute à vous, Madame, Votre, &c.

LETTRE LXII.

DE PARIS.

JE prends beaucoup de part à vos plaiſirs, Madame, & je vous remercie de ceux que votre lettre m'a procurez. Je m'attache, ſuivant votre avis, aux endroits les plus agréables; ainſi quoiqu'elle ſoit toute charmante, je ſuis plus ſenſible aux aſſurances que vous me donnez de votre amitié, qu'à toute autre choſe, & je n'ai garde de m'affliger par avance des idées lugubres de votre enterrement, qui à coup ſûr ne précédera pas le mien. Cependant puiſqu'il faut que les tombeaux entrent ici pour quelque choſe, je vous prie de croire que ce ne ſera qu'en entrant dans le mien, que je ceſſerai d'avoir pour vous la tendreſſe la plus vive : encore ne ſçai-je pas ſi je ne la conſerverai point juſques au-delà du trépas; car je la crois trop forte pour le ciſeau d'*Atropos*. Mais en voilà aſſez ſur ce ton-là. Joüiſſons de

de la vie pendant que nous y ſommes. Il me ſemble que vous vous entendez aſſez bien à en tirer parti. Vous êtes même placée à merveille pour cela, puiſque ſans vous embarraſſer ſi le Turc avec le Germain ſont en paix ou en querelle, vous buvez en repos pendant que tout eſt en feu ſur la Terre & l'Onde : il eſt vrai que c'eſt de l'eau que vous buvez : je m'imagine pourtant que vous ne vous en tenez pas toûjours là, & que vous y mêlez quelquefois du vin. Quoiqu'il en ſoit, vous buvez en bonne Compagnie, & c'eſt un grand agrément, puiſque ſelon la Chanſon : *Tout vin eſt vin de Brie quand on boit avec un Fat.* Votre Coterie a tout l'air d'une Academie de Beaux Eſprits, & je comprens par tout ce que vous dites, qu'on y trouve l'utile & l'agréable, puiſqu'on s'inſtruit en ſe divertiſſant. Je ne ſçai pas pourquoi vous dites que votre fontaine n'a pas les mêmes facultez que celle du Parnaſſe ; car il me ſemble que votre Madrigal vous donne un démenti, en diſant que vous ne ſçauriez rimer, vous faites les plus jolis Vers du monde. Après cela je ne ſçai pas ſi vous n'avez point eu recours au moyen que vous ſemblez rejetter, & ſi vous ne ſeriez point devenuë Poëte aux dépens de vôtre cœur. Il ne ſeroit pas impoſſible que parmi tant de jolis gens de tant de différentes Nations, il s'en trouvât quelqu'un

qu'un qui triomphât de cette indifférence que vous dites vous être si chere. Si cela est, faites-m'en confidence, je ne trahirai point votre secret, & vous n'en devez pas avoir pour une Amie comme moi. Si je ne sçavois pas que vous êtes bonne Françoise, je croirois quasi que les Vers que vous dites avoir pris dans le Mercure Galant de Hollande, seroient de votre façon. J'y trouve votre stile, mais non pas vos sentimens; car je ne crois pas que le commerce de nos Ennemis vous ait gâté le cœur, & que vous fussiez capable de chanter une valeur si fatale à votre Patrie. Je voudrois bien voir ce Mercure nouveau, je crois qu'il ne fait pas fort l'éloge de la France. Mais qu'importe. La Satire plaît quand elle est faite avec esprit. Comme il est plus aisé de faire sortir des livres d'ici que d'y en faire entrer, je ne doute point que vous n'ayïez vû notre nouveau Mercure Nouveau, parcequ'il est d'un nouvel Auteur: c'est Mr. du *Fresni de la Riviere* qui le fait à présent, qui a succedé à feu Mr. *Devisé*. On en est fort content, il fait plus qu'il ne promet; car il joint à des galanteries des dissertations très-curieuses: choses à quoi il n'est point obligé par son titre, & dont on doit lui avoir tant plus d'obligation. Je crois que vous n'aurez pas été moins surprise que moi de la découverte sur la soye des araignées. A ce que je

vois,

vois, nous mettrons à la fin tous les insectes à profit, & je ne désespere pas qu'on ne tire un jour parti des poux & des puces, puisque les vers, les mouches & les araignées ont trouvé le secret de se rendre recommandables par leur utilité. Notre ignorance sur le chapitre de ces dernieres leur a été très-long-tems funeste, je m'imagine qu'à présent il sera défendu aux valets & aux servantes de leur faire une aussi cruelle guerre, & qu'au hazard d'un peu moins de propreté on les laissera filer tout leur saoul. Si nous avions la Science infuse, comme *Salomon*, nous trouverions des trésors dans les choses que nous foulons peut-être tous les jours aux pieds, puisque les plus mépriſables & les plus mépriſées nous sont d'un si grand secours. L'Auteur de la nature n'a rien créé d'inutile, & il ne nous manque que des lumieres & un esprit de discernement pour nous servir à propos de ce qui est à notre disposition. Mais que dites-vous de mon raisonnement? N'est-il pas des plus justes, & n'êtes-vous pas charmée de m'entendre si bien moraliser? Il faut pourtant en donner l'honneur à qui il est dû, & vous dire que j'ai fait depuis peu connoissance avec Mr. le *Noble*; ainsi, s'il est vrai, comme on dit, que l'on hurle avec les loups, à plus forte raison, doit-on apprendre avec les Philosophes, à parler

parler tout au moins de Phyſique. Vous ne vous effaroucherez pas de ce mot, car vous ſçavez auſſi-bien que moi que par la Phyſique on entend la nature : Science qui n'eſt point au-deſſus de la portée des Dames. Je ne doute pas non-plus que vous ne connoiſſiez Mr. le *Noble*, au moins ſes Ouvrages. Il nous en a donné de très-bons, & ſon Ecole du monde eſt ſelon moi un Livre admirable. Depuis quelque tems il ſemble qu'il ait eu tous les Diables du Pays dans ſa manche ; car il nous en a lâché une grande quantité, coup ſur coup, des borgnes, boiteux, boſſus & autres auſſi contrefaits, qui, comme les Comediens Italiens ceſſuyent en divertiſſant. Mr. le *Noble* n'eſt pas moins agréable en converſation, & je ſuis ſurpriſe que malgré tous les chagrins qu'il a eſſuyez, il ait pû conſerver autant de gayeté dans l'eſprit ; car jamais homme n'a paſſé par de plus dures épreuves. Une longue captivité dans la Conciergerie, dont il ne ſe tira que par ſon adreſſe, & toutes les perſecutions que ſes ennemis lui ont ſuſcitées auroient dû faire perdre l'eſprit à tout autre qu'à lui, & elles n'ont pas ſeulement pû lui ôter cet enjoûment qu'on peut remarquer dans ſon ſtile, & qui eſt d'un grand agrément dans ſa converſation. Je me fais un plaiſir de cauſer quelquefois avec lui. Il ſçait bien des choſes, & il m'en apprit l'autre

tre jour une assez particuliere. On demandoit d'où venoit l'étymologie de ce mot, conter des fleurettes, dont on se sert pour exprimer les tendres discours des amans. Je dis d'abord que c'étoit sans doute parce qu'ils se servoient des fleurs de Rhétorique, afin de mieux persuader. Non, dit Mr. le *Noble*, vous n'êtes point au fait & le voici. Il y avoit autrefois en *France*, ajoûta-t-il, une espece de Monnoye sur laquelle on voyoit quantité de petites fleurs, & ces pieces de Monnoye ainsi gravées s'appelloient des fleurettes, comme l'on dit à présent des Pistoles, des Ecus, & ainsi du reste; desorte que conter des fleurettes c'étoit conter de la Monnoye, ce qui dans tous les tems a été le moyen le plus persuasif; témoin les heureux succez de Mr. *Paiet* auprès de Madame d'*Olonne*, qui avoit beaucoup de goût pour cette maniere de conter fleurettes à l'ancienne mode: ainsi on a tort d'imputer à la dépravation du siecle une chose qui a été en usage dans tous les tems: Et comme *Colombine* se récrie sur le recit que fait *Arlequin*, des mœurs des Habitans de la Lune: *C'est tout comme ici*; nous pourrions aussi dire sur la maniere dont on contoit autrefois fleurettes, *c'est tout comme à présent*. Et comme dit très-bien Madame *Des Houlieres*: *Ce métal précieux, cette fatale pluye qui vainquit Danaé, peut vaincre l'Univers*. Voilà,

là, Madame, ce qu'on entendoit autrefois par conter des fleurettes : je crois que vous ne ſerez pas fâchée de le ſçavoir ; j'ai été très-aiſe de l'apprendre, & cette remarque me paroît aſſez ingénieuſe. Au reſte, il eſt arrivée dans la ruë *S. Honoré* une avanture que je crois qu'on pourroit en un beſoin appeller Tragi-Comique. Un riche Bourgeois, qui n'avoit qu'une fille unique qu'il aimoit tendrement, étoit au déſeſpoir de la voir attaquée d'une maladie à laquelle toute la Médecine en Corps ne pouvoit rien comprendre, & moins encore remedier ; c'étoient des convulſions les plus terribles du monde qui la prenoient de tems en tems, après quoi elle paroiſſoit en bonne ſanté. Comme elle étoit trop jeune pour qu'on pût appeller cela des vapeurs, on ne ſçavoit quel nom y donner, & enfin quelques voiſines ſe mirent dans la tête que cette petite fille pouvoit bien être enſorcelée. Cette opinion trouva bien-tôt créance chez la Nourrice & chez tous les Domeſtiques. La mere y donna à ſon tour, & il n'y eut que le pere de difficile à perſuader. Cependant comme il n'étoit pas tout-à-fait le maître chez lui, il ne put pas empêcher qu'on ne fit venir une eſpece de Devin, ou ſoi-diſant, qui fortifia l'opinion, & atteſta que la fille étoit bien & duëment enſorcelée. Voilà donc le mal

connu

connu, c'étoit déja quelque choſe; mais ce n'étoit pas tout; car il falloit trouver le ſecret de la déſenſorceler, & c'étoit-là la difficulté, puiſqu'il n'y avoit que la perſonne qui avoit donné le charme qui pût être en droit de l'ôter, & outre qu'on ne la connoiſſoit pas, on avoit tout lieu de douter de ſa bonne volonté. Mais comme on trouve des expédiens à tout, le Sorcier en propoſa un qui fut tout-à-fait efficace. Prenez, dit-il, les habits & le linge de la petite malade, & battez-les avec des branches de figuier; cela attirera la Sorciere chez vous; car c'eſt une femme qui a fait le mal, & quand vous la tiendrez il vous ſera aiſé de l'obliger à l'ôter, & quelques coups de bâtons, en cas de réſiſtance, ſçauront la mettre à la raiſon, & voici, ajoûta-t-il la marque à laquelle vous la reconnoîtrez; c'eſt qu'elle entrera tout effrayée dans la chambre où vous battrez les habits, & vous dira d'un air étonné: Hé! qu'eſt-ce que vous faites donc là? Mais, répondit la mere de l'enfant, il n'eſt pas étonnant que ceux qui entreront demandent ce que cela ſignifie; car il me ſemble que je n'aurois pas moins de curioſité à la vûë d'une cérémonie auſſi bizare; ainſi on pourroit bien s'y méprendre, & croire que quelqu'une de nos parentes ſeroit la Sorciere, & ce *qui pro quo* ſeroit fâcheux. Il eſt aiſé de lever la difficulté,

difficulté, dit le Sorcier, & vous n'avez pour cela qu'à prendre une heure indüe, c'eſt-à-dire, entre onze & minuit : laiſſez ſeulement votre porte entr'ouverte, la Sorciere entrera & portera même une bougie dans la main ; ainſi vous ne riſquerez pas de vous y méprendre. Il n'y avoit pas le petit mot à répliquer à cela. Le Sorcier fut payé & congédié, & l'on prépara toutes choſes pour la cérémonie nocturne, que le pere traitoit toûjours de ridicule. Mais cet incrédule fut bien-tôt converti, quand au plus fort de l'évocation, & un moment avant minuit, il vit entrer une femme, qui tenant une bougie à la main, s'écria, comme le Sorcier l'avoit prédit : Hé mon Dieu ! Qu'eſt-ce que vous faites-là ? A ce mot on cria miracle, le charme eſt fait, & quittant les bâtons de figuier & les lambeaux qui étoient déja tout en charpie, on pria la nouvelle venuë de vouloir bien guérir la petite fille. Cette propoſition la fit rire. Eſt-ce que vous me croyez Médecin, leur dit-elle ? Vous ne l'êtes pas, lui répondit-on : hé bien, nous allons vous expédier les licences qu'on donna à Sganarelle quand on le fit Médecin malgré lui. Ce qui fut dit fut fait. On lui donna cent coups de bâtons en lui propoſant toûjours l'alternative, d'être roüée ou de guérir l'enfant. Tout ce qu'elle pouvoit alléguer pour

ſa

ſa défenſe, bien-loin d'être reçu, n'étoit pas ſeulement écouté, & l'on ne faiſoit treve aux coups que lorſque pour avoir un peu de rélâche, elle promettoit tout ce qu'on vouloit; mais lorſqu'il étoit queſtion de tenir parole, elle ne ſçavoit comment s'y prendre. On la menoit auprès du lit de la malade, & tout ce que cette pauvre malheureuſe pouvoit faire étoit de lui dire: Mon enfant, Dieu te guériſſe. Ce n'eſt pas comme cela qu'il faut s'y prendre, repliquat-on en refrapant de plus belle, faut la guérir tout-à-l'heure, ou vous préparer à mourir. Cet exercice dura toute la nuit, & le lendemain il ſe répandit un bruit dans le quartier, que la Sorciere qui avoit enſorcelé l'enfant de M.... étoit priſe, & qu'elle avoit la malice de ne vouloir pas lui ôter le ſort qu'elle lui avoit jetté, & cette grande nouvelle vint bien-tôt aux oreilles de ceux qui y avoient intérêt; car il eſt tems de vous expliquer quel avoit été l'effet de ce charme, & c'eſt aſſez vous tenir en ſuſpens là-deſſus. Imaginez-vous donc que chez la Perichon, Marchande de la ruë S. Honoré, à l'Enſeigne des deux Anges, il y avoit un petit enfant nouvellement ſevré, qui étoit ſous la conduite d'une ſervante nouvellement venuë dans le quartier. Il falloit à cet enfant de la lumiere pendant toute la nuit, & quand il n'en voyoit point en s'éveillant

veillant il faiſoit des cris effroyables : Le cas étoit arrivé cette nuit-là, & comme cet enfant & cette ſervante couchoient dans une eſpece de ſoupente qui donnoit ſur la ruë, la pauvre créature avoit vû autravers des vîtres de la clarté dans cette fatale maiſon, qui n'étoit pas fort éloignée, & comme on étoit en Eté, elle avoit pris le parti d'y aller allumer ſa bougie, plûtôt que de s'amuſer à chercher du feu dans la cuiſine, où elle n'étoit pas ſûre d'en trouver. Vous ſçavez qu'ici les Locataires d'une même maiſon ne ſe connoiſſent quelquefois pas; ainſi vous ne devez pas être ſurpriſe que cette ſervante ſe trouvât en Pays inconnu dans la même ruë, ſurtout n'y ayant pas longtems qu'elle l'habitoit. Il n'y avoit nonplus rien de ſi naturel que ſa ſurpriſe, en voyant les gens dans une occupation ſi extraordinaire, dans une heure comme celle-là ; cependant elle lui valut bien des coups de bâton, & ce bizare effet du hazard auroit pû lui être funeſte, ſi ſa Maîtreſſe qui étoit en peine de ſçavoir ce qu'elle étoit devenuë ne ſe fût doutée du fait. Dès qu'elle ſçût la priſe de la prétenduë Sorciere, elle fut d'abord reclamer ſa ſervante, obligea les gens à repréſenter la perſonne qu'ils retenoient : on la trouva plus meutrie que ſi elle avoit eu la queſtion ordinaire & extraordinaire : elle fut rapportée au logis, &

il

il eſt queſtion préſentement de lui payer les coups de bâton : Elle demande des dédommagemens terribles; & ſi la choſe va au Parlement, le Bourgeois n'aura pas beau jeu, car vous ſçavez que ce Tribunal n'a pas beaucoup de foi pour les Sorciers, & cette maniere d'y avoir recours & de ſe faire ainſi ſoi-même juſtice, ne ſera pas fort de leur goût. Ainſi, ſi ces gens-là ſont ſages, ils s'accommoderont à quelques prix que ce ſoit; auquel cas une groſſe ſomme conſolera fort la Servante de ſa triſte avanture, qui deviendra par-là en quelque maniere Tragi-Comique. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que ce prétendu Sorcier ait ſi bien rencontré : mais c'eſt le hazard qui l'a bien ſervi dans cette occaſion, & après tout il n'étoit pas fort extraordinaire qu'on entrât dans une maiſon dont la porte étoit ouverte, & où l'on voyoit de la lumiere. Enfin la choſe pouvoit arriver puiſqu'elle eſt arrivée, & j'en verrois de plus étonnantes ſans en être étonnée. Adieu, ayez toûjours bien ſoin de votre ſanté, & prenez garde ſurtout, que quelque Etranger ne vous apporte le mauvais air; car on dit que la Peſte eſt en divers endroits du Pays du Nord, & vous êtes en lieu où l'on arrive de toutes parts. Songez donc à votre ſûreté, en évitant un mal auſſi terrible. Je ſuis, &c.

LETTRE LXIII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, du ſoin que vous avez de ma ſanté : elle n'eſt pas plus expoſée ici qu'elle pourroit l'être *à Paris* : nous n'avons point de commerce avec les Pays ſoupçonnez de contagion, & l'on prend toutes les précautions néceſſaires pour l'empêcher de venir juſques ici. Ceux qui ont ſoin de la conſervation publique, travaillent à la mienne : ainſi je n'ai que faire de m'inquieter là-deſſus, & je vais toûjours mon train ſans m'en embarraſſer. Je lûs l'autre jour votre lettre dans notre petit Cercle. On y rendit juſtice à votre maniere d'écrire, & après avoir donné à votre ſtile les éloges qu'il mérite, chacun fit ſes réfléxions ſur l'avanture de la fauſſe Sorciere, & nous conclûmes tous que le Parlement de *Paris* avoit raiſon de ne point écouter les contes ridicules qui ſe ſont faits de tout tems ſur ces ſortes de choſes, & qui n'ont jamais eu de fondement que dans la malice ou la foibleſſe de certains eſprits. Là-deſſus un *François* Germaniſé, homme d'un eſprit ſolide, qui

qui avoit été long-tems attaché à la Cour d'*Ambalt*, nous conta des choſes qu'il aſſura être très-vrayes, & qui, quoiqu'elles n'ayent pas triomphé de mon incrédulité, non-plus que de la ſienne, n'ont pas laiſſé de me paroître aſſez particulieres : il nous dit par exemple, que le feu Prince d'*Ambalt* s'étant un jour enfermé dans ſon cabinet pour écrire, fâché de ce que contre les ordres qu'il avoit donnez, on étoit aſſez hardi pour venir frapper à ſa porte, il ſe leva pour l'ouvrir, & qu'y trouvant un de ſes Miniſtres, il lui dit aſſez ſéchement, qu'il auroit pû ſe paſſer de le venir interrompre, qu'il n'avoit pas le tems de lui parler, & referma la porte ſur lui. Cependant comme il avoit le cœur bon, il fut fâché quelque tems après de l'avoir ainſi bruſqué, & quand il eût fini ſes dépêches, il envoya un de ſes Pages chez ce bonhomme, pour ſçavoir ce qu'il avoit à lui dire de ſi preſſé, & pour lui faire quelque eſpece d'honnêteté ſur la maniere dont il avoit été relancé : mais le Page rapporta que ce Miniſtre étoit mort préciſément à l'heure où le Prince diſoit qu'il étoit venu à la porte, & il ajoûta qu'il avoit témoigné d'avoir un grand regret de mourir ſans voir Son Alteſſe, à laquelle il diſoit avoir des choſes très-importantes à communiquer. Un autre fois le Prince & la Princeſſe étant en voyage, une de leur filles d'honneur vint

dès le bon matin tirer ſes rideaux de leur lit, & ſe préſenter à eux. La Princeſſe crut qu'on venoit l'avertir qu'il étoit tems de ſe lever pour continuer ſa route; elle appella ſes femmes pour ſe faire habiller; car la Demoiſelle n'avoit fait que ſe montrer, & étoit diſparuë dans le moment. La Princeſſe demanda où elle étoit, & elle fut extrêmement ſurpriſe d'apprendre qu'elle venoit de mourir ſubitement. Ce Gentilhomme me dit que ces ſortes de viſions étoient très-fréquentes à la Cour d'*Anhalt*. Bien des gens m'ont certifié la même choſe, ſans me pouvoir pourtant perſuader. Il ne ſeroit pas honnête de s'inſcrire en faux contre ce que des gens dignes de foi diſent avoir vû : je ne le fais pas non-plus; mais je crois toûjours qu'il y a là-deſſous quelque choſe que l'on ne comprend pas, & que les plus habiles gens peuvent y être trompez. L'avanture du Baron de B... prouve ce que je dis-là. Ce Gentilhomme alloit ſouvent voir de ſes parens dans une maiſon de Campagne à quelques lieuës de *Paris*. Il y fut un jour faire une viſite de condoléance ſur la mort d'une des filles de la maiſon. Il arriva comme l'on venoit de l'enterrer, & après les premiers complimens, comme on vit qu'il ſe faiſoit tard, on l'avertit que s'il vouloit coucher-là, on ne pourroit lui donner que la chambre de la défunte, & qu'il falloit qu'il

prît

prît ſes meſures là-deſſus, parceque la maiſon étoit pleine d'Etrangers: il accepta la propoſition. La Demoiſelle n'étoit pas morte d'un mal qu'il pût craindre de gagner, & il avoit l'eſprit trop fort pour craindre les revenans: ainſi il fut ſe coucher fort tranquillement dans le lit d'où ſa parente étoit partie pour l'autre monde. Mais il commençoit à peine à s'endormir, lorſqu'il fut éveillé en ſurſaut par le bruit qu'on fit en ouvrant la porte: il entendit enſuite marcher dans la chambre, on s'avança auprès du lit, après en avoir ouvert les rideaux, on ſe jetta bruſquement ſur lui. Il crut d'abord qu'on vouloit lui faire peur, & cherchant à connoître qui étoit celui qui lui joüoit ce tour, il voulut s'en ſaiſir, & fut très-ſurpris de ſentir un corps velu dans ſes bras: il crut même lui trouver des cornes, & il ne ſe trompoit pas. Ce corps par ſa peſanteur lui paroiſſoit un Coloſſe, & ne ſçachant que penſer de cette avanture, il voulut tâcher de s'en éclaircir, & ſe leva pour aller appeller quelqu'un par la fenêtre. Mais dès qu'il en approcha, il ſe ſentit étrangler, & tomba dans un faute üil, où il demeura évanoüi juſques au jour. Les premiers rayons du Soleil lui firent reprendre ſes eſprits, & lui montrerent ce qui avoit cauſé ſon trouble. C'étoit une pauvre petite chevre que la défunte avoit élevée,

& qui couchoit toûjours ſur ſon lit. Elle n'en avoit pas encore perdu l'habitude, & comme elle ſçavoit ouvrir la porte, elle n'avoit pas fait de façon de ſe venir coucher ſur les pieds du Baron. Elle y étoit même reſtée fort tranquillement lorſqu'il en ſortit, & en voulant ouvrir la fenêtre, il s'étoit embarraſſé lui-même la tête dans les cordons des rideaux, & c'étoit-là ce qui avoit achevé de lui faire perdre la tramontane; car il a depuis avoüé qu'il avoit eu la plus terrible frayeur du monde, & qu'il avoit cru que cela lui arrivoit pour le punir de ſon incrédulité. Ce n'étoit pourtant rien moins que cela, & je crois qu'il en eſt à-peu-près de même de toutes les choſes qu'on ne ſe donne pas la peine d'éclaircir, & que les apparences font paroître ſurnaturelles. Votre remarque ſur la maniere de conter fleurettes de tous les tems, me paroît fort ingénieuſe, & ce ſont de ces choſes dont on peut dire avec le Proverbe Italien. *Si non è vero, è bene trovato.* J'avois déja fait à-peu-près les mêmes réfléxions que vous faites ſur l'utilité des araignées, & j'ai fort bien connu à *Montpellier* celui qui vient d'en faire la découverte : il eſt fils du Premier Préſident de ce Pays-là, & mari d'une niéce de cette belle Comteſſe de *Ganges* dont je vous ai parlé autrefois, & que les amours du feu Cardinal de *Bonzi*

ont

ont renduë celebre dans la Province du *Languedoc*, où j'ai fait assez de séjour pour en connoître la carte. Mais à propos de ce Pays-là, vous m'avez paru aimer les saillies de Mr. de la *Caſſagne* de *Nimes*, en voici deux dont je me souviens à présent. Ce Mr. de la *Caſſagne* étoit Huguenot & d'une Confrairie qu'ils appellent le Consistoire. Or un jour qu'il revenoit de cette Assemblée, il rentra tout refrogné chez lui. Sa femme lui demanda d'où venoit son chagrin, qui parut redoubler à cette question, à laquelle il ne répondit que par un laissez-moi en repos. La bonne Dame crut alors que quelque grand malheur menaçoit l'Eglise de *Nimes*; & si l'on avoit pû dès-lors craindre la Dragonnade, elle l'auroit sans doute crainte dans ce moment-là; ainsi ne sçachant que penser de la profonde tristesse de son mari, elle fit de nouveaux efforts pour en découvrir la cause; & enfin touché de ses larmes, il lui dit qu'il étoit dans le plus grand embarras du monde; que le Ministre qui devoit prêcher le lendemain étoit très-malade, & que le Consistoire étant obligé de suppléer à ce défaut, on avoit tiré au sort pour sçavoir qui seroit celui qui prêcheroit le lendemain, & que le sort étoit tombé sur lui; qu'on lui avoit dit d'aller promptement étudier, & qu'il ne sçavoit comment s'y

prendre. Sa femme compatit à ſa peine, & il entra dans ſon Cabinet d'où elle l'entendit déclamer. Elle prêtoit attentivement l'oreille pour voir comment il ſe tireroit d'affaires : mais l'entendant héſiter & s'arrêter de tems en tems, elle craignit que le même accident ne lui arrivât le lendemain en Chaire, & courut chez un de ſes parens qui étoit homme de Robbe. Mon couſin, lui dit-elle, Mr. de la *Caſſagne* doit prêcher demain, & de la maniere dont il s'y prend, je meurs de peur qu'il ne nous faſſe l'affront de demeurer court : c'eſt pourquoi comme vous avez étudié, je vous prie de lui venir aider à compoſer ſon Sermon. Le couſin ne ſçavoit que penſer du diſcours de ſa parente. Il fut pourtant chez elle, & comme chemin faiſant elle avoit conté cette nouvelle à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance, la maiſon ſe trouva remplie de gens que la nouveauté du cas attiroit, & avec leſquels Mr. de la *Caſſagne* plaiſanta de la crédulité de ſa femme, qu'il compara à celle qui croyoit que ſon mari avoit pondu un œuf. La comparaiſon étoit aſſez juſte, puiſque l'une n'avoit guéres mieux ſçu ſe taire que l'autre. C'étoit ainſi que ce bon Gentilhomme ſe divertiſſoit à peu de frais. Mais j'avouë que ſi j'avois été ſa femme, je ne me ſerois point accommodée, d'être ainſi tournée en ridicule, & peut-être auſſi ne lui auroit-

auroit-il pas été ſi aiſé de me faire donner dans ſes panneaux. Une autre fois voyageant dans le *Dauphiné*, avec un de ſes Compatriotes, il fut loger dans un Cabaret où il étoit connu. L'Hôteſſe lui fit d'abord mille honnêtetez, & enſuite par une curioſité naturelle aux perſonnes de notre ſexe, elle lui demanda le nom de ſon compagnon de voyage. Je ne puis pas vous le dire, repliqua-t-il d'un air qui paroiſſoit embarraſſé, & un honnête homme ne doit jamais trahir ceux qui ont de la confiance en lui, quoique par eux-mêmes ils ne méritent guéres qu'on ait tous les égards pour eux. Ce diſcours redoubla l'envie que l'Hôteſſe avoit d'en ſçavoir davantage. Elle redoubla ſes prieres, promit un ſecret inviolable, & après bien des inſtances Mr. de la *Caſſagne* lui dit que ce Mr. étoit un Jéſuite qui s'échappoit du Couvent de *Nîmes* pour aller changer de Religion à *Genêve*. Vous voyez bien, ajoûta-t-il, qu'il a l'air triſte & la phiſionomie ſombre. L'Hôteſſe préoccupée auroit cru en un beſoin qu'il avoit des cornes à la tête; ainſi perſuadée de tout ce qu'on venoit de lui dire, quoiqu'elle eût promis & juré de garder le ſecret, comme elle étoit bonne Catholique, elle ne s'y crut pas obligée, & courut dans le moment chez le Gouverneur de la Ville dénoncer le prétendu Jéſuite fugitif. On

envoya d'abord des Archers pour le prendre, & comme il avoit des Procez qui lui donnoient effectivement un air rêveur, on crut aiſément qu'il étoit ce qu'on l'accuſoit d'être. Il fut mené au Gouverneur qui étoit ami intime de Mr. de la *Caſſagne*, qui ſçut bien-tôt que c'étoit un tour qu'il avoit joüé à ſon Hôteſſe. Le priſonnier qui n'avoit d'abord pû comprendre pourquoi on l'arrêtoit, fut le premier à rire de l'avanture, qui aboutit à un régal que le Gouverneur donna aux deux Voyageurs, dans lequel on convint que les femmes & le ſecret étoient deux choſes incompatibles. Cela me fait ſouvenir d'une propoſition qu'on fit à *Paris* à une perſonne de ma connoiſſance, à qui l'on promit une ſomme très-conſidérable pour voiturer certaines choſes du Quai des quatre Nations juſqu'aux Galeries du Louvre, & leur faire paſſer l'eau dans un bateau ; mais il falloit que ce fût à de certaines conditions. La perſonne accepta le parti, & dit que quand ce ſeroit des Tigres & des Lions, il vouloit bien ſe charger de leur conduite à ce prix-là. Ce ne ſont point des animaux ſi féroces, lui dit-on, & il ne s'agit que de faire faire ce petit trajet à un bateau plein de Femmes : mais il faut qu'elles le faſſent ſans parler; ſi vous pouvez opérer ce miracle, l'argent eſt à vous. Non, répondit l'autre tout contriſté, je ne m'amuſerai point à tenter l'impoſſible :

poſſible : Faire taire des femmes eſt un opera bien plus difficile que de faire remonter les cours des rivieres : Gardez votre argent, ou propoſez-moi des choſes plus raiſonnables. Voilà, Madame, dans quel prédicament nous ſommes dans le monde; & l'obligation que nous avons à tant de babillardes, dont l'indiſcretion eſt cauſe qu'on nous regarde comme ſuſpectes partout; & que l'on n'oſeroit nous confier aucun ſecret, quoiqu'il y ait des femmes très-capables de le garder. Mais pour revenir à Mr. de la *Ciſſigne*, il lui arriva ce que les Deſtins avoient prédit au Poëte *Anacreon*, qu'il conſerveroit ſa belle humeur juſques à la mort : car quoiqu'il fût attaqué d'une rétention d'urine qui lui faiſoit ſouffrir les douleurs les plus cruelles, il ne laiſſa pas de répondre à ceux qui pour l'exhorter à la patience, lui alleguoient l'exemple de *Job*. He! cadedis, Meſſieurs, *Job* piſſoit, & je ne le puis pas. Cette ſaillie fit rire ceux qui étoient les plus touchez de ſon mal, & il mourut ainſi comme il avoit vécu, c'eſt à-dire, en inſpirant la joye à tous ceux qui étoient auprès de lui. Heureux tempérament, & qui eſt d'un grand ſecours pour ſoûtenir toutes les traverſes qu'on eſt obligé deſſuyer dans cette malheureuſe vie, & dont les perſonnes les plus élevées en Dignité ne ſont pas exemptes. Ce que le Com-

te de... l'un des Miniſtres du Roi de *Pruſſe* vient d'éprouver. Il a été dépoſſedé & conduit à *Spandau*, qui eſt le lieu où l'on renferme les priſonniers d'Etat. La Conſtellation préſente n'eſt pas favorable pour le Miniſtere, & ce n'eſt pas ſeulement en *Angleterre* où il y arrive du changement. Le Comte de *Wartemberg*, premier Miniſtre de Sa Majeſté Pruſſienne, lui a demandé ſa démiſſion, & perſuadé de la viciſſitude des choſes d'ici-bas, il a jugé à propos de prévenir ſa diſgrace, imitant ſagement ceux qui voyant la maiſon de leur voiſin en feu, prennent des juſtes meſures pour empêcher la leur de brûler. Nous parlons ici de tout cela comme on parle de la pluye & du beau tems, & tout comme du Port on regarde les triſtes débris du naufrage auquel on n'eſt point expoſé, on plaint les malheureux, & l'on ne partage leur peine que par la pitié qu'on en reſſent. Voilà l'agrément que l'on a dans les Républiques; car quoique nous ſoyïons ici dans une Ville Impériale, le Gouvernement en eſt tout-à-fait Républicain. Un *Hollandois* de mes amis vouloit me perſuader l'autre jour que c'étoit le plus agréable, puiſquon n'y eſt point ſujet à ces tours de roüe, qui du pinacle vous précipitent dans les plus affreux malheurs. Son raiſonnement me parut aſſez juſte; mais il ne me perſuada pas, parce-

que

que je ſuis Françoiſe, & par conſéquent accoutumée à l'eſclavage ; ainſi comme les impreſſions qu'on nous a données dès l'enfance, ne ſont pas aiſées à effacer, je dis, comme ce forçat auquel on offroit la liberté, je ſuis faite au ſervice. Au reſte, je vous félicite de la connoiſſance que vous avez faite ; vous avez toûjours eu du goût pour les Auteurs, & il ne vous manquoit plus que de groſſir votre Catalogue du nom de M. *le Noble*. Nous avons vû ici toutes ſes * légions de Diables qu'il a trouvé le ſecret de rendre ſociables. Je connois ſes autres Ouvrages, & une partie de ſes malheurs ; mais il n'eſt pas le ſeul à qui il en ſoit arrivé, & le monde eſt rempli de malheureux ; ainſi pour ne pas ſe croire tel, il ne faut que jetter les yeux ſur ceux qui ſont plus à plaindre que nous, & comme dit *la Fontaine*, il faut regarder *Hecube*, & l'on verra qu'on a tort de murmurer contre ſon deſtin. Mais c'eſt aſſez moraliſé : Je vous ai rendu morale pour morale, & je crois que nous ſommes à-peu-près à deux de jeu là-deſſus. Il faut à préſent que je vous faſſe part de ce que dit l'autre jour un

* *Brigantin dans la Comédie du Port de Mer.*

un *Hollandois* de mes amis à ſa femme. Nous parlions de ſaint *Loüis*, & de ſa Fête, qui étant celle du Roi, donne occaſion à ces beaux Panégyriques qu'on fait tous les ans en l'honneur de ces deux Monarques. Quoi ! s'écria alors la Dame *Hollandoiſe*, il y a eu un Roi de *France* Saint ? Cela eſt-il bien vrai, mon mari ? Oüi, répondit-il ; mais la choſe eſt arrivée par miracle, & comme les miracles ſont rares, on ne voit guéres de Rois canoniſez. La Dame goûta cette raiſon, & nous rîmes beaucoup de la ſaillie de ſon Epoux : Si j'avois le tems je vous ferois encore quelques contes qui vous divertiroient ; mais il faut vous ſouhaiter le bon ſoir, & ſe contenter pour le coup, & de vous aſſurer que je ſuis toûjours du meilleur de mon cœur, Madame, *Votre*, *&c.*

LETTRE LXIV.

DE PARIS.

VOus aurez ſans doute appris, Madame, par les nouvelles publiques, l'action qui vient de ſe paſſer en *Eſpagne* : On s'y eſt bourré de la belle maniere. Les Troupes de l'Archiduc,

l'Archiduc, commandées par le Général *Staremberg*, ont donné sur celles de *Philippe*, & après que les uns & les autres ont été tantôt battans, & tantôt battus, qu'il y a eu bien des morts, des blessez & des prisonniers dans tous les deux Partis, chacun est resté dans son District; c'est-à-dire que les ennemis se maintiennent en *Catalogne*, & *Philippe* en *Castille*. Le dernier est retourné à *Madrid* avec la Reine son Epouse & le Prince des Asturies, & à quelques torrens de sang près, qui se sont répandus cette Campagne, les choses sont dans ce Pays-là tout comme elles étoient avant qu'elle commençât. Il seroit à souhaiter qu'une bonne Paix réglât les droits de ces Princes, & les établît dans la possession paisible de ce qui leur appartient, & les Négociations de *Geertruydemberg* devoient bien avoir terminé une querelle aussi funeste à l'*Europe*. On a beau se réjoüir ici des avantages qu'on prétend que nous avons remportez, je ne sçaurois chanter le *Te Deum* de bon cœur, & des Lauriers aussi ensanglantez n'ont aucuns charmes pour moi. Plus attentive aux cris douloureux de tant de Veuves, d'Orphelins & de meres désolées, qu'aux réjoüissances qu'on fait ici pour quelques arpens de terre déserte de plus ou de moins, peu s'en faut que je ne souhaite de voir revenir la mode des combats à la Barriere. En en effet, ne vaudroit-

vaudroit-il pas mieux que ces deux Princes, puiſqu'ils ne veulent pas convenir d'un partage, & que, comme dit *Don Japhet d'Armenie*, deux Soleils en un lieu trop étroit rendroient trop exceſſif le contraire du froid ; ne vaudroit-il pas mieux, dis-je, que ces deux Rivaux décidaſſent ce différend l'épée à la main, comme faiſoient autrefois les anciens Héros ? Pourquoi faut-il que tant de ſang Chrétien coule depuis ſi long-tems, & que l'on s'expoſe à voir finir le combat faute de combattans ? Mais il faut eſperer qu'on ne ſera pas obligé d'en venir là, & que le Ciel touché de nos miſeres, nous accordera enfin cette Paix tant deſirée, quoiqu'il ſemble que la guerre ſe rallume plus que jamais de tous les côtez. Au reſte, nous avons ici depuis peu l'Electeur de *Cologne*. Il eſt *incognitò* ; mais *incognitò* comme *Arlequin* lorſqu'il avoit mis ſon ſoulier en pantoufle ; car quoiqu'il ne paroiſſe que ſous le nom de l'Evêque de *Tongres*, tout le monde le connoît très-bien. On prétend qu'il vient renouveller ſon Traité, qui étoit prêt d'expirer, & demander le payement des arrerages qui lui ſont dûs. S'il fait quelque galanterie, je vous en donnerai des nouvelles. Mais on dit qu'il s'en faut beaucoup qu'il ne ſoit de l'humeur de ſon frere ſur ce chapitre-là ; ainſi nos Dames pourront bien perdre leur étalage. Elles ſe reſſentent terriblement ici des malheurs publics,

blics, & depuis quelque tems les moiſſons des amours ne ſont pas plus abondantes que celles de *Ceres*. Les Bourgeois ſont les ſeuls qui brillent, & qui pour réparer le ſang que la Patrie a perdu, travaillent à la repeupler. Mais ces intrigues Bourgeoiſes, & qui tendent au Sacrement, n'ont rien d'aſſez intéreſſant pour qu'on doive vous en faire part. Il m'arriva pourtant ces jours paſſez, à propos de cela, quelque choſe d'aſſez plaiſant. J'avois paſſé la ſoirée chez la Comteſſe de... & nous étions après à finir une repriſe d'hombre, lorſque nous fûmes tout d'un coup interrompuës par des cris qui partoient de la Chambre voiſine. Nous courûmes d'abord à l'endroit d'où venoit ce bruit, & nous trouvâmes les femmes de la Comteſſe toutes épouvantées, qui nous montrerent la plus laide crieuſe que j'ai vûë de mes jours. Elle faiſoit des contorſions effroyables, & nous ne ſçavions que penſer d'un mal auſſi prompt & auſſi violent, lorſque pouſſant un cri encore plus effroyable que les autres, elle laiſſa tomber un gros garçon ſur le parquet. Jamais je n'ai été plus ſurpriſe que je la fus de ce dénoûment. J'aurois juré que cette Demoiſelle étoit fille d'honneur, & je ne pouvois pas comprendre qu'il y eût eu quelqu'un d'aſſez officieux pour avoir voulu lui aider à ceſſer de l'être, & je lui demandai naturellement

rellement qui étoit le mortel qui avoit été assez hardi pour cela. La Comtesse qui étoit au désespoir qu'une pareille scene se passât chez elle, n'entendoit nullement raillerie là-dessus, & peu s'en fallut qu'elle ne me brusquât lorsque je voulus en plaisanter. Elle gronda ses femmes d'avoir introduit cette Demoiselle dans la maison; mais elles s'excusérent sur l'opinion qu'elles avoient toûjours euë de sa vertu. Cependant il falloit toûjours charitablement en prendre soin dans un état comme celui-là. On le fit: elle fut mise dans un lit, & son enfant fut emmailloté du mieux que l'on put; après quoi nous tînmes conseil sur les mesures qu'il étoit à propos de prendre dans une occasion comme celle-là. La Comtesse étoit inconsolable, & le Marquis de... pour l'appaiser, dit qu'il étoit d'avis qu'on fît prêter serment à toute la compagnie de ne jamais parler de ce qui venoit d'arriver, & qu'on renvoyât la Demoiselle chez elle, après lui avoir fait une sévere réprimande, dès qu'elle seroit en état de pouvoir être transportée. La Comtesse étoit de cette opinion; mais l'Abbé de.., fut d'un avis contraire: Gardez-vous bien, dit-il, de faire une pareille folie; nous sommes ici dix ou douze, parmi lesquels il y a des Dames, ainsi il ne seroit pas possible que votre secret fût religieusement gardé; il en échapperoit

échapperoit toûjours quelque choſe à quelqu'une, & ces demies-indiſcretions ſeroient d'une bien plus dangereuſe conſéquence; car on ſçauroit en gros qu'une perſonne eſt accouchée chez Madame la Comteſſe de... & le ſoupçon tomberoit tantôt ſur une de ſes amies, tantôt ſur l'autre; ainſi il eſt beaucoup plus à propos que celle qui a péché porte ſeule la peine de ſa faute: il faut même, ſi l'on peut, la lui faire réparer; & pour cela, mon ſentiment eſt qu'on envoye promptement chercher le Commiſſaire du Quartier pour lui expoſer le fait, afin de proceder juridiquement dans une affaire de cette nature. Tout le monde trouva que l'Abbé raiſonnoit juſte. Son avis fut ſuivi; & lorſque le Commiſſaire entra, nous le ſuivîmes dans la Chambre pour entendre l'Interrogatoire. La Comteſſe nous avoit déja dit que cette fille étoit ſans pere ni mere; qu'elle avoit du bien, & qu'elle logeoit dans ſon voiſinage avec une vieille tante, & nous apprîmes par ſa dépoſition, que ſon amant étoit un cadet de *Gaſcogne*, Mouſquetaire dans la ſeconde Compagnie, & très-bien intentionné pour l'Hymenée. On trouva à propos de l'envoyer chercher. Pendant qu'on étoit en train, il entra d'un grand air de confiance; il convint du fait, dit qu'il étoit honnête homme, qu'un Gentilhomme n'avoit garde de manquer à

ſa

ſa parole, & qu'il étoit prêt de tenir celle qu'il avoit donnée à ſa maîtreſſe. Envoyez chercher le Notaire, dit-il, d'un air rodomont, & qu'on dreſſe le Contrat; après cela turlupinant la Comteſſe ſur ſon chagrin : Eh ! cadedis, Madame, lui dit-il, on diroit que vous êtes fâchée que l'on faſſe des Soldats au Roi ! Croyez-moi, il en a beſoin, & au lieu de me faire la mine, vous devriez m'aider à obtenir une penſion de la Cour pour la peine que je me ſuis donnée de travailler à peupler l'Etat. Je trouvois que le pauvre Diable avoit quelque raiſon de demander des récompenſes, & j'entrois aſſez dans ſa peine; mais je ne convenois pas que ce fût au Roi à l'en dédommager; il valoit mieux que ce fut celle pour qui il l'avoit priſe. Auſſi en paya-t-elle la façon; car quand le Notaire lui demanda quels avantages il vouloit faire à ſa future ? Je lui donne, dit-il, avec une effronterie digne des bords de la *Garonne*, vingt mille écus au cas que je meure avant elle, à condition que ſi je lui ſurvis, je prendrai pareille ſomme ſur ſon bien. Mais ſur quoi lui aſſignez-vous ces vingt mille écus, dîmes-nous, & où les prendra-t'elle en cas de viduité ? Ce ſeront ſes affaires, répondit-il d'un ton goguenard, & mes Terres & mes Châteaux ſont des cautions aſſez ſuffiſantes. Enfin, je ne contracte qu'à ce prix-là. La Comteſſe avoit

bien

bien moins à cœur l'intérêt de la Demoiſelle que de réparer l'honneur de ſa maiſon, ainſi on n'inſiſta pas là-deſſus. La Demoiſelle conſentit à la Donation. La mauvaiſe humeur de la Comteſſe fut diſſipée par les plaiſanteries du Mouſquetaire. On envoya chercher un Prêtre de la Paroiſſe, qui, muni d'une diſpenſe qu'on ne pouvoit pas refuſer dans un cas auſſi preſſant que celui-là, mit la derniere main à l'ouvrage : Ainſi l'avanture finit plus agréablement que l'on ne l'avoit imaginé, & ce fut la prudence de l'Abbé de... qui lui fit prendre un ſi bon tour. Je ne ſçai pas ſi les nouveaux mariez feront bon ménage. Cela n'eſt plus de mon fait; ce ſont leurs affaires, & tout ce que je puis conclure de là, c'eſt qu'il faut que le bien ait de grands charmes pour les *Gaſcons*, puiſqu'il les fait paſſer par-deſſus tout ce qu'il y a de plus affreux, & il faut en revenir au Proverbe, qui dit que *Monnoye fait tout*. Je ſuis fort aiſe de ce que vous me marquez que votre ſanté ne court aucun riſque où vous êtes; car je vous avouë que la peſte eſt un fleau que je crains encore bien plus que la guerre, & qui fait de bien plus terribles ravages, puiſqu'il n'eſt point d'azile aſſuré contre ſa fureur, & que le ſexe le plus délicat, & l'âge le plus tendre ne ſçauroient s'en garantir. J'ai oüi faire des hiſtoires là-deſſus à de vieilles gens qui m'ont

m'ont extrêmement épouvantée, & une Dame de Province qui eſt ici depuis quelque tems pour la pourſuite d'un Procès, & qui ſe trouva chez moi lorſque je liſois votre Lettre à M. le *Noble*, qui, par parentheſe, vous fait bien des complimens; cette Dame dis-je, convint que quelque malheureux que l'on fût, on pouvoit toûjours trouver quelqu'un qui l'étoit plus que ſoi. Preuve de cela, dit-elle, en s'adreſſant à cet Auteur infortuné, c'eſt que vous n'avez qu'à mettre pavillon bas devant moi, & que tous les chagrins que vous avez eus n'approchent pas de ceux que j'ai eſſuyez, & vous en conviendrez, continua-t'elle, quand je vous aurai dit que j'avois une mere que j'aimois plus que ma vie, & qu'un jour que cette chere mere revenoit d'une maiſon de Campagne, elle eſſuya pendant tout le chemin le plus affreux orage qu'on ait jamais reſſenti. Je la vis arriver le ſoir à la lueur des éclairs. Elle deſcendit de cheval dans un état le plus triſte du monde : Mais quoique la pluye l'eût percée juſques aux os, elle ne voulut ni changer d'habit, ni même approcher du feu, qu'elle n'eût auparavant remercié Dieu de ce qu'il l'avoit garantie des coups de tonnerre qu'elle avoit entendus gronder ſur ſa tête. Mettez-vous à genoux, me dit-elle, & rendez graces à Dieu de ce qu'il m'a conſervée.

vée. Je lui obéïs ; mais à peine avoit-elle commencé ſon action de graces, qu'un coup de tonnerre la renverſa morte à mon côté. Je ſentis cette perte autant qu'on peut ſe l'imaginer : mais peu de tems après j'eus bien d'autres occaſions de répandre des larmes. La peſte vint dans notre Pays, toute ma famille en fut attaquée, & elle m'emporta quatre enfans que j'avois ; après quoi mon mari eut auſſi ſon tour. Pour comble de malheur j'étois prête d'accoucher, & dans un état auſſi triſte, je n'avois de tout mon Domeſtique qu'une Nourrice auprès de moi, qui, bien-loin de pouvoir me ſecourir, entra en frénéſie, ſe crut morte, ſe couſut dans un des draps de ſon lit, & ſe préſenta toûjours devant moi comme un Spectre pendant les douleurs de mon accouchement. Si je lui demandois une goutte d'eau, elle me répondoit gravement que les morts ne pouvoient point aider les vivans ; qu'elle venoit de l'autre monde, & cent extravagances de cette nature. Pendant ce tems-là j'accouchai d'un enfant mort, que je pus à grand peine empêcher d'être mangé par les chiens, & je n'échappai à tant de maux & à tant de peines que pour ſentir les pertes que je venois de faire. Dès que cette Dame eût fini ſon récit, nous lui cédâmes tous le prix en matiere d'afflictions ; & effectivement

je

je ne crois pas qu'on puiſſe jamais en avoir de plus grandes, à moins que, comme quelques avares, on ne regarde la perte des biens comme le plus grand des maux ; ſentimens indignes d'un bon cœur, & que je ſuis bien éloignée d'avoir ! Nous convînmes, M. le *Noble* & moi, que tous les chagrins dont on pourroit ſe plaindre, n'étoient rien aux prix de ceux que cette Dame venoit de nous conter, & nôtre étonnement fut qu'elle eût pû y ſurvivre. Après cela, on peut conclure qu'on ne meurt pas de douleur. Je crois cependant qu'il y a des tempéramens plus capables d'y réſiſter que d'autres, & je ſens bien qu'il ne m'en faudroit pas tant pour m'accabler, & que vôtre indifférence ſuffiroit ſeule pour mettre au tombeau la plus tendre de vos amies, & Madame, *Votre, &c.*

LETTRE LXV.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE ne ſçai pas, Madame, pourquoi l'on fait des réjoüiſſances à *Paris* pour l'action qui vient de ſe paſſer en *Eſpagne :* Il me ſemble que c'eſt aux Alliez à faire les frais des *Te Deum* & des feux de joye, & que les rieurs ne ſont pas fort de nôtre côté là-deſſus.

L'Archiduc

L'Archiduc eſt toûjours en *Catalogne* avec ſon Armée, qui groſſit par les ſecours qu'on lui envoye de toutes parts; il pourra bien ſoumettre la *Caſtille*. Tout l'avantage de ce dernier combat lui eſt demeuré, & il faut que la *France* ſoit bien gaſconiſée pour s'en applaudir. La Paix, ſeul objet de nos vœux, pourroit ſeul faire la juſte matiere de nos actions de graces, & étancher le ſang que l'affreuſe diſcorde fait couler depuis tant d'années. Je ne ſçaurois non-plus que vous me réjoüir des victoires les plus complettes, lorſqu'il faut les acheter ſi cher, & qu'il en coûte tant de larmes & tant de ſang. Et je crois quelquefois être arrivée à ces derniers tems où les guerres & les bruits de guerre annonceront la fin du monde. La voilà allumée de toute part. On dit que le Roi de *Suede* vient de battre les *Moſcovites* & les *Polonois*, & que Mr. *des Alleurs*, notre Ambaſſadeur à la Porte, travaille à armer de nouveau le Prince *Ragotski* contre l'Empereur. Je ne ſçai ſi ces nouvelles ſe trouveront tout-à-fait vrayes; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les cartes ſont fort broüillées partout, & que les Chrétiens, non contens de ſe déchirer les uns les autres, appellent encore le *Turc* à leur ſecours, qui, après s'être diverti de nos diviſions, ſçaura peut être bien en profiter. Mais c'eſt aſſez de ſouffrir les maux préſens, ſans les augmenter par

la crainte de ceux qu'on peut prévoir. Je conviens avec votre Dame Provinciale, que ceux qu'elle a reſſentis ſont des plus terribles; mais il me ſemble qu'on peut trouver des gens encore plus malheureux que cela, & que le ſort d'un jeune Lionnois qui fut pendu à *Londres* quelque tems après la Paix de *Ryſwick*, étoit bien plus triſte : car enfin, comme dit le Diable de *Job*, les hommes ſentent mieux ce qui leur arrive perſonnellement, que ce qui ne les touche qu'en autrui. Celui dont je vous parle étoit d'une très-bonne famille; il avoit du bien, du mérite, & des parens qui tenoient un rang dans le monde. Sa malheureuſe étoile & l'envie de voyager le conduiſirent en *Angleterre*. Il y fit des connoiſſances bonnes & mauvaiſes, & un ſoir étant dans un Caffé avec trois *François*, de ceux qu'on appelle Réfugiez, il leur parla de mille petits ſecrets qu'il ſçavoit ſans en faire uſage, & entr'autres de celui de tirer de l'Or d'une Piſtole, ou d'une autre piece de monnoye, de cette eſpece ſans la rogner. Ces curieux Auditeurs le queſtionnerent là-deſſus, & il leur expliqua qu'avec certaine eau on pouvoit faire attraction, & lever, ſans qu'il y parût, une feüille d'Or de deſſus la piece. On trouva le ſecret très-particulier. On s'entretint encore de pluſieurs autres obſervations curieuſes :

après

après quoi les charitables *François* allerent dénoncer cet homme comme faux-monnoyeur, pouſſez par le zele qu'ils avoient pour le bien de l'Etat, ou par l'eſpoir de la récompenſe duë aux Délateurs. Ils donnerent toutes les adreſſes néceſſaires. L'accuſé fut pris & pendu, malgré les ſollicitations d'une femme de la premiere qualité qui étoit ſa proche parente, & la rigueur des Loix ſur des crimes de la nature de celui qu'on lui imputoit, obligea les Juges à le condamner, quoiqu'ils fuſſent bien perſuadez de l'innocence de ſes intentions. Ils firent même tout ce qu'ils purent pour lui ſuggérer les moyens de ſe tirer d'affaires; ce qui lui auroit été aiſé s'il eût ſçu les manieres du Pays, & qu'il eût dénié ſon écriture. Les Juges ſembloient vouloir le lui inſpirer; car ils lui diſoient: Voyez, examinez bien ſi vous avez écrit ce qui eſt ſur ces tablettes; il répondit toûjours qu'oüi, & ſur ſa propre dépoſition ſon Procès fut fait & parfait: ainſi ſon imprudence le conduiſant ſeule au Gibet. Il éprouva la verité du proverbe qui dit, qu'il eſt fait pour les plus malheureux, plûtôt que pour les plus coupables. Et je crois qu'un malheur de cette nature eſt pire que tous ceux que votre Dame de Province a éprouvé en ſa vie, quoiqu'ils fuſſent des plus terribles. L'avanture du Tonnerre me fait ſouvenir d'une Hiſ-

toire qu'on me conta à *Nimes*, & qui me paroît assez particuliere. La femme d'un Conseillier de ce Pays-là, appellé Mr. *Mausaudier*, revenoit d'une Nôce de Village : le Curé du lieu la reconduisoit, & elle étoit montée en croupe derriere lui ; façon d'aller qui est assez d'usage dans le *Languedoc*. Le tems paroissoit le plus beau du monde : mais à peine eût-on fait une demie-lieuë, que l'air s'obscurcit, le tonnerre gronda, & le triolet de différente espece & de différent Sexe vit fondre sur lui un orage des plus affreux : il n'y avoit pas moyen de s'en garantir ; on étoit au milieu d'une plaine ; pas un arbre, ni même un buisson ne s'offroit à la vûë, & l'on ne pouvoit se mettre à l'abri nulle part. Il fallut donc continuer son chemin avec des frayeurs mortelles. Chacun faisoit des vœux à sa maniere ; car la différence étoit das les Religions aussi-bien que dans les Sexes, & la Dame étoit Huguenotte ; mais toutes leurs prieres n'empêcherent point que le cheval ne fût renversé d'un coup de tonnerre avec sa double charge. Madame *Mausaudier* ne sçut plus ce qu'elle devint. Il lui sembloit seulement qu'elle étoit accablée par le poids de quelque montagne ; & lorsque l'orage fût cessé, quelques Païsans charitables la tirerent de dessous ces deux corps foudroyez. Celui du Prêtre étoit entierement brûlé, & n'avoit de sain que

l'endroit

l'endroit où la Dame avoit appuyé ſa main : ce qui auroit pû ſervir à la faire canoniſer ſi elle avoit été Catholique. Quoiqu'il en ſoit, elle échappa ce péril comme par miracle, & vêcut pluſieurs années après. Ce qui fait bien voir que nos jours ſont comptez, & que, comme dit le Seigneur, dans une même occaſion l'un doit être pris & l'autre laiſſé. L'une fut priſe, & l'autre laiſſée. Il y a quelque tems en *Angleterre*, à ce que me contoit l'autre jour un Mylord de ce Pays-là, qu'un grand Seigneur après avoir inutilement tenté toute la vertu d'une perſonne qui lui étoit inférieure, ne pouvant ni la vaincre, ni vaincre ſa paſſion, ſe réſolut à l'épouſer; mais il voulut que ce fût ſécretement. Cette condition ne rompit point le marché; il étoit trop avantageux pour la Demoiſelle, pour qu'après avoir mis ſa conſcience & ſon honneur en ſureté, elle dût exiger autre choſe. La voilà donc grand' Dame, mais grand'Dame *incognitò*, juſqu'à ce que l'Epoux eût pû ſatisfaire des Créanciers qui attendoient qu'un bon mariage le mît en cet état, & qui n'auroient plus eu le même ménagement, s'ils avoient ſçu qu'il en eût fait un mauvais, ainſi il avoit intérêt de ſe cacher d'eux; mais il ne le put pas long-tems, & le plus intéreſſé dans cette affaire vint un jour le trouver, pour lui dire qu'il en étoit inſtruit, & lui demander une

ſomme que ce Seigneur n'étoit nullement en pouvoir de lui donner. Son impuiſſance l'obligea de ſe retrancher ſur la négative; mais l'adroit Créancier lui tendit un panneau dans lequel il ne put pas éviter de donner : Mylord, lui dit-il, je ne veux point être votre duppe, ou vous êtes marié, ou vous ne l'êtes pas : Si vous l'êtes, il eſt tems que je ſonge à moi, & que ſans m'amuſer à des chimeres, je me jette ſur vos biens, afin de retirer ceux que vous me devez : Si vous ne l'êtes pas, comme vous me le proteſtez, vous n'avez qu'à épouſer ma fille, c'eſt le ſeul moyen de me perſuader, & d'éviter mes pourſuites; car en vous la donnant je vous ferai ample quittance de tout ce que vous me devez. Voyez lequel de ces deux partis vous convient le mieux; le mien eſt tout pris, & je ne vous quitte point que vous ne vous ſoyïez déterminé. Le Mylord voulut tâcher de trouver un milieu entre ces deux extrêmitez, & d'éluder la propoſition de ſon créancier; mais ſes refus acheverent de le perſuader de ce dont il ne faiſoit que ſe douter. Il redoubla ſes menaces, & ne lâcha point priſe qu'il n'eût fait ſa fille My-Lady : car le Mylord qui perſiſtoit toûjours dans la négative, ne put ſe tirer d'affaire que par-là. Malgré le chagrin qu'il avoit d'être obligé de manquer de foi à ſes premieres amours, ſon mariage

ge fut fait dans toutes les formes, & avec la pompe convenable. On propoſa des ajuſtemens à la Sultane délaiſſée, & on lui offrit des récompenſes pour l'obliger à ſe ſoumettre à ſa mauvaiſe deſtinée; mais elle ne voulut point entrer en compoſition là-deſſus, & fut faire ſes plaintes au Roi Charles II. qui régnoit dans ce tems-là. Le Mylord convint du fait, & s'excuſa ſur la cruelle néceſſité qui l'avoit forcé à cette infidélité. Le Roi remit la déciſion du cas à l'Archevêque de *Cantorberi*. L'affaire traîna en longueur, & les Parties les plus intéreſſées moururent avant qu'elle fût terminée; ainſi, dit le Gentilhomme qui nous contoit cette hiſtoire, la deſtinée l'emporte toûjours, comme vous diſiez tantôt; car voilà deux Femmes légitimement épouſées, dont l'une eſt priſe & l'autre laiſſée, parceque l'une eſt plus heureuſe que l'autre. Vous avez raiſon, dis-je alors, & je trouve quelque choſe d'aſſez extraordinaire dans cette avanture; car il me ſemble qu'en fait de mariages, les premieres dattes doivent être les meilleures, & que l'ancienneté donne le droit. Il n'en ſeroit pas de même en galanterie; mais ce n'eſt pas ici de quoi il s'agit. Vous ſeriez bien encore plus ſurpriſe, dit alors une Dame *Hollandoiſe*, ſi je vous diſois qu'il y a à la *Haye* une *Françoiſe* Réfugiée, à laquelle ſon mari à donné une lettre

de divorce, à la maniere Judaïque, après s'être marié avec une autre. Nous priâmes cette Dame de nous conter le fait, & elle nous dit qu'ayant eu occaſion de connoître la femme dont elle parloit, elle lui avoit demandé ſi elle étoit veuve; qu'elle avoit répondu qu'elle l'étoit ſans que ſon mari fût mort; qu'une réponſe auſſi ambiguë avoit excité ſa curioſité, & qu'ayant fait queſtion ſur queſtion à cette Françoiſe, elle lui avoit montré une Acte paſſé pardevant témoins, dans lequel ſon mari diſoit: Je ſouſſigné, &c. déclare qu'ayant par un eſprit de libertinage quitté telle, ma légitime femme, pour me marier à une autre, je lui rends ſa liberté, & la tiens quitte de tous les engagemens qu'elle avoit pris avec moi, lui permettant de ſe marier à qui bon lui ſemblera, ſans que perſonne ſoit en droit de lui faire le moindre reproche là-deſſus; la reconnoiſſant ſage & vertueuſe, & prenant ſur mon compte toute la faute du divorce. Comme je n'avois jamais vû d'Acte conçu en ces termes, je ne ſçavois que penſer en liſant celui-là. Je conſeillai à la *Françoiſe* de ſe pourvoir contre: mais elle me dit que l'ayant accepté, elle ne pouvoit plus y revenir. En effet, elle n'a jamais troublé ſon mari dans ſon nouveau ménage, & j'ai admiré ſa docilité; car je n'aurois pas été ſi accommodante en pareil cas,

cas, quoique pourtant ce ſoit-là le parti le plus ſûr, puiſqu'il eſt à craindre, lorſqu'un mari à réſolu de ſe défaire de ſa femme, qu'il ne ſe porte enfin aux dernieres extrêmitez, & il faut encore mieux être répudiée, que d'avoir un ſort pareil à celui de cette Dame d'*Arles*, que ſon mari fit mourir à force de boire, encore n'étoit-ce pas du vin. Je ne ſçai ſi je ne vous ai point déja conté cette avanture : je ſerois au déſeſpoir de donner dans la répetition, & ſi je tombe dans ce défaut, je vous en demande pardon d'avance. Après cette précaution priſe, je vous dirai qu'un Gentilhomme d'*Arles* voulant à toute force devenir vœuf, s'aviſa pour cela d'un moyen qui le mettoit à l'abri de la rigueur des Loix. Il avoit une maiſon de Campagne ſur les bords du Rhône : ſa femme y alloit très-ſouvent, & ſa voiture ordinaire étoit une petite mule proprement enharnachée, & dont on prenoit preſque autant de ſoin que de celle du Pape, dont les caprices ſont tant vantez. L'expédient que le mari trouva fût d'empêcher pendant trois jours que la mule ne pût boire : après quoi il propoſa une promenade à la maiſon de Campagne. La Dame y donna les mains. On ſe mit en chemin : mais dès qu'on approcha du Rhône, la mule alterée ſe lança dedans avec la même ardeur avec laquelle un Cerf aux abois

& pourſuivi par une meute ſe jette dans une fontaine. Il ne fut pas poſſible de l'arrêter. Elle entraîna la bonne Dame dans les flots, & la rapidité du Fleuve l'éloigna bien-tôt du lieu où ce malheur venoit d'arriver. L'Epoux en parut inconſolable, tant il eſt vrai que les hommes ſont habiles en l'art de diſſimuler. Mais enfin on ſçut par les gens dont il s'étoit ſervi pour empêcher que la mule ne pût boire, que c'étoit à cette invention qu'il devoit ſon veuvage, & on ne lui en laiſſa pas long-tems goûter les douceurs. Cette hiſtoire m'a été atteſtée lorſque j'ai paſſé dans ce Pays-là, ainſi je puis vous la donner pour ſûre. Je ne ſçaurois vous affirmer de même une nouvelle qu'on vient tout préſentement de me dire, qui eſt que le *Turc* a fait préſent au Roi de *Suéde*, de tous les eſclaves Chrétiens qu'il tenoit enchaînez, qui étoient au nombre de vingt mille, dont ce Prince groſſira ſon Armée. Cela mérite confirmation, & à l'exemple d'un Auteur * célebre, je donne les choſes ſûres, pour ſûres, les fauſſes pour fauſſes, & les douteuſes pour douteuſes. Ainſi, Madame, lorſque je vous dis qu'il eſt très-ſûr que je vous aime, vous devez en être bien perſuadée, & vous me feriez un grand tort ſi vous doutiez un moment de

* *Mr. Godeau dans ſon Hiſtoire Univerſelle.*

de l'attachement avec lequel je ſuis, votre, &c.

LETTRE LXVI.

DE PARIS.

JE conviens avec vous, Madame, que le Liévre de la *Fontaine* avoit raiſon, & que l'on peut penſer du malheur, ce qu'il penſoit de la poltronerie, & dire ſur le même ton :

Il n'eſt, je le vois bien, malheureux ſur la terre.
Qui ne puiſſe trouver plus malheureux que ſoi ;

car je ſçai une perſonne dont le ſort à été plus triſte encore que celui de ce pauvre Lionnois que ſon imprudence fit pendre à *Londres* : c'eſt de Madame de *Liancourt* dont je veux parler. Madame de *Liancourt* eſt une perſonne de mérite, dont l'Hiſtoire eſt aſſez particuliere. Elle s'appelle *Chapellier* de ſon nom. Elle fut orpheline d'aſſez bonne heure, & un frere de pere la reçut dans ſa maiſon, & lui deſtina ſon fils : mais ce fils qui depuis a été enfermé à la *Baſtille*, ſe trouvant indigne de ſa tendreſſe, elle chercha parti ailleurs. Cela n'étoit pas trop

aisé à trouver : il s'offroit bien des Amans, mais fort peu d'Epouseurs, parceque les biens de la Demoiselle étoient engagez dans des discussions & des Procez dont quelque *Bas-Normand* se seroit mieux accommodé qu'un *Parisien*. Elle vouloit rester à *Paris*, & quoique la Ville soit grande, elle fut long-tems avant d'y pouvoir rencontrer son fait. Mais enfin son Procureur lui enseigna un honnête homme d'*Auvergne* qui étoit Sous-Ecuyer de Monsieur, mais Ecuyer *ad honores*, comme on appelle ; car il exerçoit cette Charge pour un autre, & tout l'avantage qu'il en retiroit étoit de mettre des Chevaux maigres dans l'Ecurie de ce Prince, & lorsqu'ils étoient engraissez il les vendoit avantageusement. Ce petit manége le faisoit vivre, & lui donnoit moyen de rouler en chaise à *Paris*. Mademoiselle *Chapellier* l'épousa, suivant l'avis de son Procureur, & lui remit ses Pieces & son Sac. Il se trouva un Diable en Procès, & débroüilla si bien les affaires de son Epouse, qu'en fort peu de tems elle se trouva riche de près de cent mille francs ; que cet habile mari auroit bien-tôt augmentez, si la mort n'avoit rompu les mesures qu'il avoit prises pour cela. La jeune Veuve riche & belle ne manqua pas alors d'Adorateurs ; il y eut même de ses anciens Amans qui s'offrirent à lui prouver leur constance par Contrat : mais

mais comme il étoit aiſé de voir que c'étoit moins ſon mérite que ſon bien qui les déterminoit à l'Hymenée, elle leur préfera M. *Romet*, Maître des Eaux & Forêts, & Sécretaire de M. *Talon*. Elle fit cette connoiſſance chez la Marquiſe de *Montoncourt*, qui depuis ſon veuvage, l'avoit reçuë dans ſa maiſon. M. *Romet* qui étoit logé dans le voiſinage, devint, quoique vieux, fort amoureux de cette Belle, & lui donna la place d'une ſœur du pere *Bouhours*, dont il étoit veuf depuis quelque tems; il lui fit même des avantages conſidérables : mais comme en matiere d'intérêts, il y a bien des gens qui, ſemblables à l'Enfer, ne diſent jamais, *c'eſt aſſez*, Madame *Romet* ſouhaita d'avoir une certaine quantité de pierreries, & n'oſant les demander à un mari auquel elle avoit déja beaucoup d'obligation, de-peur de paroître trop âpre à la Curée elle s'aviſa d'un moyen aſſez plaiſant, & qui marquoit bien ſon habileté; ce fut de ſe voüer aux Minimes dans un tems où ſon mari étoit un peu indiſpoſé. Dès qu'il ſe porta mieux, & qu'il la pria de s'habiller, elle lui allegua ſon vœu : ainſi pour la récompenſer de l'intérêt qu'elle prenoit à ſa ſanté, & pour lui donner moyen d'être magnifique, ſans violer ce qu'elle avoit promis à *S. François de Paule*, il lui fit préſent de vingt mille francs en bijoux, qui firent

rent une augmentation de dot lorſqu'elle ſe trouva deux fois veuve. Avantage après lequel l'âge & les fréquentes infirmitez de M. *Romet* ne la firent pas long-tems languir. Ce fut alors que M. de *Liancourt* vint ſur les rangs. Comme ſon nom & ſa famille ſont aſſez connus dans le monde, je ne ferai point de Commentaire là-deſſus. Madame *Romet* ne fit pas non-plus de difficulté de convoler en troiſiéme Noce, & ce mariage fut ſans contredit le plus avantageux des trois. Juſques-là tout va le mieux du monde, & vous vous étonnez, je gage, que je vous aye propoſé Madame de *Liancourt* comme un exemple de malheur; mais attendez juſques à *Amen*, & vous verrez que je n'ai pas tort. Un de nos plus fameux Prédicateurs avoit attiré dans un jour de grande Fête toute la Cour & la Ville dans l'Egliſe des Nouvelles Catholiques où il devoit prêcher: Les places y étoient extrêmement rares, & Madame de *Liancourt*, que la dévotion ou peut-être la curioſité avoit amenée dans ce lieu, s'y trouva fort embarraſſée de ſa perſonne. Elle chercha de tous les côtez, & enfin elle s'aviſa de prendre la place d'un More, qui ne lui parut pas ſi digne de l'occuper qu'elle. Mais ce More la gardoit pour une Dame qui arriva quelque tems après, & à laquelle il ſe plaignit de la violence qu'on lui

lui avoit faite. La Dame en marqua ſon reſſentiment à Madame de *Liancourt*, mais en des termes ſi piquans qu'elle ne put pas s'empêcher de répondre : Il faut, Madame, que ce More vous tienne bien au cœur, & qu'il vous ſerve à plus d'un uſage, puiſque vous en prenez ſi fort le parti. Comme le tems ni le lieu n'étoient pas propres à donner une plus longue Scene, la Dame offenſée ſe contenta de répondre à Madame de *Liancourt*, qu'elle payeroit cherement ce qu'elle venoit de lui dire. Et en effet, elle lui tint cruellement parole; car un jour qu'elle alloit à ſa maiſon de Campagne, cette implacable ennemie l'attendit ſur ſon paſſage avec un nombre de valets, & après avoir fait couper les courroyes de ſon carroſſe, elle la fit foüetter par ſes laquais, qui tour-à-tour s'acquitterent à merveilles d'un ordre auſſi barbare que conforme à l'inclination de ces ſortes de gens. La Dama appuyée ſur ſa portiere, les encourageoit à frapper. Mais ce que je ne puis dire ſans horreur, & que vous ne pourrez lire ſans frémir, après voir livré cette victime à leur rage, on prétend qu'elle pouſſa la choſe juſques à la livrer à leur brutalité, & qu'elle permit à ces marauts de la violer. On dit même qu'inſultant à ſon malheur, elle lui demanda enſuite comment elle trouvoit le More, qui, comme le plus intéreſſé dans

le

le reſſentiment de la Dame, avoit été auſſi le plus empreſſé à la venger. Après cette terrible execution, Madame de *Liancourt* reſta ſeule ſur le grand chemin ; car ſes gens qui ne s'étoient pas trouvez les plus forts avoient pris la fuite dès le premier choc. Quelques paſſans charitables, qui la trouverent dans un ſi triſte état, lui donnerent les ſecours dont ils furent capables, & la conduiſirent au plus prochain Village. Ce fut-là qu'en tâchant de rappeller ſes eſprits, on lui fit ſentir encore plus vivement ſa douleur : elle ne trouvoit de conſolation que dans l'eſpoir de la vengeance ; mais cet eſpoir n'a pas été rempli, car le Roi défendit les voyes de fait aux maris de ces deux Dames, & l'on aima mieux aſſoupir cette affaire, que de ſouffrir qu'elle eût des ſuites funeſtes. On n'en parla plus qu'à l'oreille, & comme il y a près de vingt ans que cette avanture eſt paſſée, bien des gens l'ont déja oubliée ; mais elle n'en eſt pas moins terrible pour celle qui l'a éprouvée, & je crois qu'un pareil malheur eſt pire que ceux qu'une prompte mort termine tout d'un coup, & que Madame de *Liancourt* auroit pû dire dans cette occaſion avec plus de raiſon que le Pere de *Rodrigue*,

N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

Il

Il eſt arrivé ces jours paſſez une affaire aſſez fâcheuſe à une Dame de mes amies; mais ce n'eſt rien au prix de ce que je viens de vous conter, & d'ailleurs elle en a eu ſatisfaction. Cette Dame, dont le nom ne fait ici rien à l'affaire, étoit en liaiſon avec la Préſidente de L... & la voyoit familierement à toutes les heures du jour, ſans qu'il fût beſoin de ſe faire annoncer ſur ce pié-là, & ayant peut-être quelque choſe de preſſé à lui dire, elle fut un matin chez elle, entra ſans façon dans ſa chambre, & la trouvant encore au lit, s'aſſit à ſon chevet, & après lui avoir fait la guerre ſur ſa pareſſe, elle lui parloit de ce dont il s'agiſſoit. Elles cauſerent fort long-tems enſemble, & lorſque ma bonne amie ſortit, la Préſidente la pria de lui faire venir ſes femmes. La Dame n'y manque point, & la Préſidente alloit ſortir du lit, lorſque ſe ſouvenant qu'ayant oublié de quitter ſa croix & ſes boucles d'oreilles en ſe couchant, elles les avoit accrochées enſemble, & avoit tout mis ſous ſon chevet, elle le ſouleva d'abord, ne doutant point que cela n'y fût; mais il n'y avoit plus rien: il n'étoit entré que la Dame dont je viens de parler; ainſi après qu'on eût cherché inutilement tout autour du lit, le ſoupçon tomba ſur elle, quoiqu'on eût dû plûtôt penſer toute autre choſe: ainſi ſans perdre de tems on l'envoya chercher,

cher. Ma chere, lui dit la Préſidente, vous avez voulu me faire peur: j'avois mis ma croix & mes boucles ſous le chevet, le cordon qui paſſoit peut-être vous les aura fait remarquer pendant que je dormois encore, & vous aura donné occaſion de me faire cette petite malice; car enfin je ne puis en accuſer que vous, puiſque perſonne n'avoit encore mis le pié dans ma chambre, lorſque vous y êtes entrée, & que je me ſuis apperçuë du tour avant que mes femmes euſſent approché de mon lit. Que concluez-vous de là, dit la Dame, que je dois les avoir priſes? Je vous répons que vous vous trompez très-fort, je n'ai jamais penſé à faire de ces mauvaiſes plaiſanteries, & je n'ai pas même apperçu le cordon dont vous me parlez: après cela ceſſez de me parler comme vous faites, & ſans vous amuſer par des eſpérances chimériques, ſongez à faire vos diligences pour trouver ce que vous avez perdu, & dont je vous aſſure très-ſérieuſement que je ne vous puis donner aucunes nouvelles. Je ne ſçaurois pourtant en demander qu'à vous, répliqua la Préſidente, puiſqu'il n'y a que vous qui ſoyez entrez dans ma chambre. Mais je vois bien que l'affaire eſt plus ſérieuſe que je ne penſois, puiſque vous ne voulez point la tourner en plaiſanterie, comme je vous en ai voulu donner le moyen, & puiſqu'il faut vous

vous expliquer ma penſée, je crois, ma chere, que le mauvais état de vos affaires, & l'occaſion qui, comme on dit, fait ordinairement le larron, vous auront portée à me faire ce vol. Croyez-moi, la néceſſité eſt une méchante conſeillere, & quand vous vous ſeriez oubliée juſques-là, je ne vous en aimerai pas moins, je vous aiderai en tout ce que je pourrai; mais rendez-moi mes bijoux, & ne perſiſtez pas par une mauvaiſe honte dans un crime indigne de vous, & que je crois que vous commettez à regret. En diſant cela elle voulut l'embraſſer pour rendre ſon diſcours plus perſuaſif. Mais la Dame la repouſſa: Allez, dit-elle, vous ne méritez pas que je vous réponde, & je n'ai pas aſſez peu de cœur pour me juſtifier d'un crime dont vous ſeriez ſans doute bien plus capable que moi, puiſque vous pouvez m'en ſoupçonner. Si j'ai moins de bien que vous, j'ai du moins de la probité & de l'honneur, & pour vous en donner une marque, je romps dès aujourd'hui tout commerce avec vous, portez vos injurieux ſoupçons où il vous plaira, je vous mets au pis, & Dieu permettra que votre confuſion me vengera de l'outrage que vous me faites. La Préſidente voulut l'arrêter: mais il n'y eut pas moyen. Elle ſortit indignée, & dans le deſſein de ne rentrer jamais dans cette maiſon. Cependant

pendant le vol des pierreries fit grand bruit dans le quartier. Les uns disoient que la Présidente les avoit venduës pour joüer, d'autres que quelque amant l'en avoit dépoüillée, & ceux qui étoient le plus dans ses intérêts & dans sa confidence, semoient dans le monde l'idée désavantageuse qu'ils avoient de ma pauvre amie, qui est une personne de condition & de mérite, incapable d'une action comme celle-là; mais que la malignité du siecle & les apparences donnoient occasion de soupçonner. Chacun se disoit à l'oreille: Est-il possible que cette femme se soit oubliée jusques-là? Et j'étois presque la seule qui lui rendoit justice, lorsque le Ciel prit soin de la justifier d'une maniere fort authentique; car certain *Bas-Normand*, Filou de son métier, ayant été payer le tribut que sa Nation doit de tems en tems à là *Croix du Tiroir*, qui, comme dit Arlequin, est le *non plus ultrà* des gens de cette espece; ce Filou, dis-je, confessa qu'entr'autres crimes qu'il avoit commis pendant son séjour à Paris, il étoit coupable du vol fait à la Présidente de L... qu'il s'étoit introduit dès le bon matin dans cette maison, à dessein de dire, en cas qu'on le vît, qu'il venoit solliciter le Président sur quelque Procès; que personne ne l'ayant questionné, il avoit parcouru tous les appartemens sans la moindre difficulté,

&

& qu'étant arrivé à la Chambre où Madame étoit encore endormie, & ayant vû briller quelque choſe ſous ſon chevet, plus ſenſible à cet appas qu'à ceux de la Préſidente, il avoit tiré doucement ſes bijoux, & ſans la réveiller étoit ſorti de la chambre & de ſa maiſon, avec la même facilité avec laquelle il y étoit entré. Cette dépoſition juſtifia pleinement la Dame accuſée. La Préſidente voulut alors lui faire des ſatisfactions, qu'elle a toûjours refuſées. Ses amis ont approuvé ſa conduite, & tout le monde a blâmé celle de la Préſidente, qui ne devoit jamais ſoupçonner une perſonne dont le mérite lui étoit connu, & moins encore s'en expliquer. Il falloit plûtôt penſer à toute autre choſe, *& la Meſſe de la Pie* devoit lui avoir appris combien on doit être réſervé dans ſes jugemens. Vous ſçavez, ſans doute, que cette *Meſſe* qu'on appelle *de la Pie*, & qui ſe dit tous les jours à *Saint-Jacques de la Boucherie*, fut fondée par un Orfévre, qui perdant tous les jours quelques bijoux, ſe mit en tête de découvririr qui étoit ce voleur domeſtique qui les lui enlevoit. Le ſoupçon ne pouvoit tomber que ſur quelqu'un de ſes Garçons de boutique, ou ſur une ſervante qui compoſoit tout ſon train. Il réſolut d'éprouver celle-là la premiere, & choiſiſſant pour cela un jour de Fête ou de Dimanche que les Garçons n'étoient

toient point au logis, il la laiſſa ſeule toute la journée, ſous prétexte de quelques ordres qu'il lui donna, & laiſſa nonchalament ſur ſa table des pierreries qu'il fit ſemblant d'y oublier, & qu'il trouva diminuées à ſon retour. Il ne fallut pas d'autre conviction; la preuve fut aſſez forte pour obliger l'Orfévre à mettre ſa ſervante entre les mains de la Juſtice. Je ne ſçai pas toutes les circonſtances du Procès; mais je ſçai ſeulement qu'il fut terminé en Gréve, où la pauvre malheureuſe expia ſur une Potence un crime qu'elle n'avoit point commis; car quelques années après une Pie que l'Orfévre aimoit beaucoup, prit en ſa préſence une bague dans le bec, & nantie de cette proye, elle s'envola ſur un arbre qui étoit au milieu d'une Baſſe-Cour, & s'y retrancha comme dans un fort. On la ſuivit, & l'on trouva, avec douleur & avec une très-grande ſurpriſe, tous les bijoux volez, dans un trou qui étoit au tronc de cet arbre. L'Orfévre au déſeſpoir d'avoir cauſé la mort d'une innocente, fit réhabiliter ſa mémoire, & fonda pour elle à perpétuité la Meſſe en queſtion, que l'on appelle la *Meſſe de la Pie*. Un pareil exemple devoit avoir empêché la Préſidente de tomber dans le même défaut en accuſant une innocente. Mais à propos de Meſſes, le Roi *Philippe* vient, dit-on, d'en fonder quarante

rante ou cinquante mille pour le repos des ames de ſes Soldats tuez dans toutes ces fréquentes batailles qui ſe ſont données en Eſpagne. Ainſi ce Prince pieux & reconnoiſſant ne ſe voyant pas en état de récompenſer les vivans, récompenſe du moins les morts, en tâchant d'adoucir leurs peines par les ſecours de ſes prieres. Une pareille attention prouve ſon bon cœur & ſa pieté, & le ſoin que je prends de vous faire des contes doit vous prouver auſſi l'envie que j'ai de vous procurer quelque plaiſir, & vous perſuader de l'attachement avec le quel je ſuis, Madame, Votre, &c.

LETTRE LXVII.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

JE conviens avec vous, Madame, que le ſort de Madame de *Liancourt* eſt très-triſte; que la mort ſeroit préférable à un pareil malheur : mais j'en connois encore de plus grands, & le crime a, ſelon moi, quelque choſe de bien plus affreux. Une conſcience qui ne ſe reproche rion, trouve dans le témoignage qu'elle ſe rend à elle-même, la conſolation de toutes ſes peines, quelques dures qu'elles puiſſent être, au lieu que le crime, que la peine ſuit preſque toûours,

jours, aggrave cette même peine par les remords dont elle accable le Criminel, & qui, comme autant de furies, le ſuivent partout pour le déchirer; ainſi le coupable me paroît toûjours plus malheureux que l'innocent le plus infortuné. On me conta lorſque je paſſai à *Montpellier*, une Hiſtoire qui y étoit arrivée quelques années auparavant, & dont le ſouvenir me donne encore de l'horreur. Un homme de condition de ce Pays-là, qui étoit très-riche, & que tous ſes amis preſſoient de ſe marier, après avoir heſité long-tems avant de prendre un engagement de cette nature, s'y détermina enfin, & préfera à tous les partis avantageux qu'on lui jettoit à la tête, une jeune Demoiſelle de ſes parentes qu'il trouvoit à ſon gré, & qui n'avoit preſque que ſes agrémens pour dot. Il la demanda à ſa mere, qui malgré les avantages qu'elle trouvoit dans cette affaire, crut devoir avertir le Chevalier du mauvais naturel de ſa fille. Mon couſin, lui dit-elle, je ſerois au déſeſpoir que vous fuſſiez trompé : j'ai quatre filles dont je vous donne le choix, & je vois avec chagrin que vous prenez la pire. Au nom de Dieu, examinez-les mieux, vous verrez que l'aînée vous convient beaucoup plus. Elle eut beau dire, M. *Foucart* (c'étoit le nom de l'amant) voulut s'en tenir à ſa premiere inclination, & le mariage ſe fit malgré

malgré l'inégalité de l'âge & des humeurs. Il eſt vrai que la petite perſonne avoit ſçu diſſimuler à merveille pour attraper ce bon parti ; mais dès qu'elle l'eût accroché, elle ne ſe donna plus la peine de feindre, & au lieu de ſe conformer à la pieté & à la conduite réglée de ſon Epoux, elle parut bientôt & mondaine & coquette. Ce bonhomme fit ce qu'il put pour la ramener dans le devoir : mais ne pouvant pas y réüſſir, & n'aimant pas les éclats, il prit le parti de ſe tenir dans ſon Appartement, & de la laiſſer maîtreſſe dans le ſien, avec la bride ſur le cou. Il alloit même très-ſouvent promener ſes chagrins dans une maiſon qu'il avoit à la Campagne, ne ſe plaignant qu'au Ciel d'un malheur qu'il croyoit ſans remede, & qu'il s'étoit lui-même attiré. Cependant quoiqu'il n'y eût jamais eu de mari moins incommode que lui, il ne laiſſa pas de le devenir à ſa femme, qui ſe faiſant ſans doute un ſcrupule de vivre dans l'adultere, & voulant ſe mettre à l'abri de ce crime par un plus grand, réſolut de faire mourir ſon Epoux. Elle s'adreſſa pour cela à un Valet dont elle s'aſſura à force d'argent : & après lui avoir fait prendre un fuſil chargé à balle, elle lui ordonna d'aller joindre ſon Maître à la Chaſſe, & de lui brûler la cervelle, ſous prétexte de tirer à un lievre. Le Valet promit tout ; mais le ſoir il revint lui dire qu'il

n'avoit jamais pû ſe réſoudre à tuer un ſi bon Maître; que M. *Foucart* lui avoit fait mille careſſes dès qu'il l'avoit apperçu; qu'il l'avoit exhorté à bien aimer le bon Dieu, & qu'enfin à moins d'être Diable on ne pouvoit pas faire du mal à un homme de bien comme celui-là, qui ne faiſoit de dépenſe qu'en Aumône, & que tous les Pauvres combloient de benedictions. Madame *Foucart* ſouffrit fort impatiemment la remontrance de ſon Valet, & au lieu de ſe convertir, elle réſolut de le pervertir encore par le moyen d'une Femme de Chambre dont il étoit amoureux, & qu'elle mit dans ſa confidence. Elle leur promit une groſſe ſomme d'argent pour entrer en ménage, & le Valet ne put pas tenir contre une pareille tentation : il promit une ſeconde fois, & tint parole avec le ſecours de ſa Belle qui lui aida à étrangler le plus honnête homme du monde. Comme ils étoient l'un & l'autre Novices à ce métier-là, ils le firent extrémement ſouffrir, & il eut le tems en ſe debattant d'allarmer le Quartier. Le Guet en fut averti : on enfonça la porte, & l'on trouva ce triſte ſpectacle. Madame *Foucart* qui étoit aller paſſer la ſoirée avec un de ſes Amans dans le voiſinage, fit fort l'éplorée, & accourut au bruit : mais le Commiſſaire qui n'étoit point la duppe de ſes pleurs, & qui avoit des égards pour ſa famille

mille, la pouſſa par le bras, & lui dit de fuir au plus vîte. Elle profita de l'avis : ſes parens la firent paſſer à *Orange*, où elle étoit encore ſous un nom ſuppoſé lorſque je paſſai dans ce Païs-là, & où l'on dit qu'elle a vécu d'une maniere fort irréguliere. Cependant le Valet fut pris & roüé, la Femme de Chambre penduë, & l'on ſçut enſuite que ce meurtre n'avoit point été le coup d'eſſai de Madame *Foucart* ; car quelque tems auparavant, un Bourgeois qui n'avoit ni femme, ni enfans, & qui étoit de ces agréables, bien venus partout, & qu'on arrhe quinze jours à l'avance, par l'agrément qu'on trouve avec eux, ce Bourgeois, dis-je, dans le tems qu'on venoit le chercher pour une partie de plaiſir à laquelle on l'avoit prié la veille, fut trouvé pendu au plancher de ſa Chambre, ſans qu'on pût comprendre quelle raiſon pouvoit lui avoir fait prendre une réſolution auſſi déſeſperée. Ses amis avoient empêché qu'on n'eût fait le procès à ſon Cadavre, & l'on avoit aſſoupi la choſe du mieux qu'on l'avoit pû : mais le Ciel prit ſoin de juſtifier ſa memoire ; car un malheureux qui fut executé quelques années après, déclara ſur l'échafaut que c'étoit lui, qui après s'être introduit ſans bruit dans ſa chambre, l'avoit étranglé dans la nuit, & pendu enſuite à ſon plancher, afin de donner lieu au bruit

qui s'étoit répandu ſur ſon chapitre ; qu'après cette execution il avoit fermé la porte en-dedans avec un verrou, & s'étoit évadé par la fenêtre ; qu'ainſi ayant trouvé ce pauvre malheureux barricadé dans ſa chambre, on n'avoit pas douté qu'il ne ſe fût défait lui-même. Après cela ce ſcélerat dit que ç'avoit été par l'ordre de Madame *Foucart*, qu'il avoit commis ce crime ; qu'ayant été ſurpriſe en flagrant délit avec un de ſes Amans par ce pauvre Bourgeois, & ne doutant pas qu'il ne contât l'avanture dans toutes les Maiſons où il étoit bien reçu, elle avoit voulu le perdre pour ſauver un reſte de réputation délabrée qu'elle croyoit devoir encore ménager. Ainſi voilà crime ſur crime ! meurtre ſur meutre ! Or dites-moi, s'il ne vaudroit pas bien mieux ſouffrir toutes ſortes d'injuſtices & de peines, que d'être à la place d'une auſſi méchante femme, & ſi l'azile qu'elle a trouvé à *Orange* peut la raſſurer contre la voix du ſang innocent qu'elle doit entendre continuellement à ſes oreilles, & qui crie vengeance contre elle ? Dieu veüille lui faire la grace de ſe repentir, & à nous celle de ne nous abandonner jamais à nous-mêmes. Vous me permettrez bien de faire cette petite réfléxion morale en paſſant. Un homme encore que j'ai regardé comme très-malheureux, c'eſt un jeune Gentilhomme dont le

le pere étoit Membre d'un célébre Parlement : ce Fils devoit hériter de ſa Charge & de ſes Biens qui étoient très-conſidérables. Il devint amoureux d'une Demoiſelle que ſon pere prétendoit ne lui pas convenir : cela les broüilla. Enfin ce pere abſolu voulut ſe ſervir de toute ſon autorité pour le marier à une autre, & comme le cœur ne pouvoit point ſubir cette dure loi, ce pauvre Amant conduit par ſon déſeſpoir, ne conſulta que lui pour ſortir de l'embarras où il ſe trouvoit. Il prit deux piſtolets chargez à bale, & fut trouver ſa Belle à une Maiſon de Campagne, dans un trouble qu'il étoit aiſé de remarquer dans ſes yeux : il la pria de venir faire un tour dans un Bois qui étoit auprès de ſa maiſon. Elle y conſentit ; mais dès qu'il ſe vit ſeul avec elle, dans un lieu d'où il ne pouvoit être ni vû ni entendu de perſonne : Mademoiſelle, lui dit-il, en ſe jettant à ſes pieds, on veut m'obliger à vous quitter, mais j'aime mieux quitter la vie. Ma réſolution eſt priſe, mais il faut, s'il vous plaît, que vous me ſuiviez. Le ſacrifice que je vous fait vaut bien celui que je vous demande : ainſi je crois que ſi vous m'aimez, vous n'aurez pas de peine à mourir avec moi : quoiqu'il en ſoit, mon parti eſt pris ; voici deux piſtolets, dit-il, en les tirant de deſſous ſon juſte-au-corps, je m'en vais

vous caſſer la tête avec l'un, & je me brûlerai enſuite la cervelle avec l'autre. Ce compliment ne fut du tout point du goût de la Démoiſelle ; & ſoit qu'elle aimât moins qu'elle n'étoit aimée, ou qu'elle eût encore des affaires dans ce monde, elle n'avoit point de hâte d'en partir ; ainſi elle tâcha de faire changer la réſolution de ce déſeſperé, en lui diſant qu'on pourroit peut-être faire changer de ſentiment à ſon pere. Mais il ne ſe paya point de toutes ces fauſſes eſperances. Il n'y avoit, diſoit-il, point de tems à perdre, il falloit mourir ſur le champ de-peur qu'on ne vînt les en empêcher, & tout ce que la Belle put faire pour échaper à ce péril, fut, après avoir témoigné qu'elle approuvoit ſon deſſein, de le prier de ſe tuer le premier, afin de l'encourager par ſon exemple, l'aſſurant qu'elle ſçauroit fort bien enſuite lâcher ſon piſtolet contre elle-même. Le pauvre Amant la crut de bonne foi, & ſe dépêcha de ſe tuer pour lui faire voir qu'il n'avoit pas envie de lui ſurvivre. Mais à l'exemple de la jeune Veuve dont parle *la Fontaine*, elle lui laiſſa faire ſeul le voyage, & revint toute épouvantée au Logis conter la triſte avanture de ſon Amant. On dit dans le Païs, qu'étant tombé de Cheval, un de ſes piſtolets s'étoient lâché & lui avoit caſſé la tête : mais cela n'étoit bon que pour le diſcours, & l'on ſçut

aſſez

aſſez ce qui en étoit, quoiqu'on ne fît pas ſemblant de le ſçavoir. Le pere ſe repentit alors de ſa trop grande ſeverité, & tâcha enſuite de ſe conſoler avec ſes Cadets de la perte de cet Aîné. Cette ſcéne s'eſt paſſée dans une des Provinces que j'ai parcouruës depuis que je vous ai quittée: & comme je contois l'autre jour cette Hiſtoire dans notre petite Societé, un Gentilhomme *Brabançon* nous dit qu'il avoit penſé arriver quelque choſe de pareil dans ſon voiſinage. Le Marquis de... nous dit-il, dont on admire à preſent la bonne conduite, n'étoit pas à beaucoup près auſſi ſage; lorſqu'il n'avoit que quinze ou ſeize ans, il étoit plus beau que l'amour, & s'imaginoit que toutes les Belles à qui il en contoit, devoient être de moitié de tendreſſe avec lui. Erreur de laquelle les jeunes gens ſont ordinairement prévenus, lorſqu'ils ſont perſuadez de tout leur mérite. Celui dont il eſt queſtion s'aviſa de devenir amoureux de la ſœur d'un de ſes bons amis: cela lui épargnoit la moitié des difficultez qu'on rencontre dans ces ſortes d'occaſions: il avoit la liberté de voir ſa Maîtreſſe à toute heure, de faire des parties de plaiſirs avec elle, & ſon amour trouvoit mille commoditez ſous les auſpices de l'amitié. Mais notre Galant ne ſe contentoit pas de cela, il vouloit être aimé d'une autre maniere: ainſi un jour

qu'il avoit obtenu de porter ſa Belle en croupe dans une promenade qu'on faiſoit à Cheval ſur le bord de la *Sambre*, car cette ſcéne ſe paſſa dans la Comté de *Namur*, il prit ſon tems pour lui expliquer ſes véritables ſentimens. Mademoiſelle, lui dit-il, je ſuis le plus heureux du monde : Je vous aime : J'ai le plaiſir de vous le dire ſans que vous vous en ſcandaliſiez : Je reçois même tous les jours des marques obligeantes de vos bontez; cependant je ne ſuis pas auſſi content qu'un autre le ſeroit peut-être à ma place, & la délicateſſe de mon cœur voudroit obtenir du vôtre ce que je crains de devoir aux liaiſons qui ſont entre Monſieur votre frere & moi; enfin je veux de l'amour indépendemment de l'amitié : Voyez ſi vous êtes d'humeur de répondre à ma tendreſſe : J'ai propoſé la partie que nous faiſons aujourd'hui, afin de ſçavoir à quoi je dois m'en tenir avec vous, & de prendre mon parti là-deſſus. La Demoiſelle lui répondit ſur le ton des *Clelies* & des *Caſſandres*, & reçut à-peu-près de même cette premiere déclaration ; il n'y eut jamais moyen de la faire tôper au commerce des Billets doux, & notre Marquis fut ſi outré du mauvais accueil qu'on faiſoit à ſes vœux, qu'il répondit à cette cruelle, qu'il étoit au déſeſpoir de les lui avoir adreſſez, & que pour ſe punir de ſa foibleſſe, & ſe venger en même tems de ſes

ſes mépris, il étoit réſolu de ſe précipiter avec elle dans la *Sambre* : en même tems il pouſſa ſon Cheval de ce côté-là ; mais l'animal ne fut pas de cet avis, & ſa déſobéïſſance ſauva la vie à un des plus honnêtes hommes que nous ayïons dans le Païs. La pauvre Amante effrayée lui fit mille proteſtations de tendreſſe tant qu'ils furent près de la Riviere ; mais dès qu'elle ſe vit hors de péril, elle ſauta en bas du Cheval, ſe dédit de tout ce que la peur lui avoit fait dire, & jura de ne plus s'expoſer à une pareille avanture. Le Marquis fut d'abord fort en colere ; mais comme il n'étoit pas d'une tournure à devoir rencontrer toûjours des cruelles, il eut bien-tôt occaſion de ſe conſoler du mauvais ſuccès de ſes premieres Amours, & je gagerois bien qu'à l'heure qu'il eſt, il ne ſeroit pas d'avis de ſe pendre ni de ſe noyer pour les rigueurs de la plus belle perſonne du monde. Voilà comment il faut faire, dit alors un *Danois* de notre troupe, & j'aime ces Amans qui trouvent le ſecret de ſe porter toûjours bien, malgré les violentes réſolutions qu'on leur voit prendre ; car comme dit l'Opera, *il n'eſt point pour l'Amour de plus cruelle offenſe, que le déſeſpoir des Amans.* Cette réfléxion du *Danois* lui attira quelques railleries : nous lui dîmes que le climat de ſon Païs influoit ſans doute ſur lui ; que ce n'étoit pas dans le *Nord* que

l'amour devoit aller chercher ſes martyrs, & qu'il n'étoit pas étonnant qu'on aimât avec plus de vivacité dans des lieux moins glacez que ceux où il avoit reçu le jour. Nous lui demandâmes s'il n'étoit point parent de ce Chevalier *Danois*, qui aida à arracher *Renaud* du Palais d'*Armide*. Il ſoutint fort bien toutes nos plaiſanteries, & appuya toûjours ſon dire, qui comme il étoit le plus raiſonnable, ne put pas être long-tems conteſté. Nous changeâmes de converſation, & comme nous l'avions agacé ſur ſon Païs, il nous conta bien des choſes qui me détromperent des préventions que j'avois euës autrefois là-deſſus : car j'avois cru, par exemple, qu'en certains tems de l'année il faiſoit toûjours nuit à *Copenhague*, qui eſt la Capitale du *Dannemarck*, & il ſe trouve que cela eſt très-faux. Ce ſont de ces ſortes de préventions que l'ignorance & la trop grande crédulité nous font prendre, & dont on n'a pas eu beaucoup de peine de me détromper. J'ai appris auſſi-bien des choſes de ce Païs-là, dont je n'avois jamais entendu parler : par exemple, une circonſtance aſſez particuliere, qui eſt que, lorſqu'un *Danois* marie une de ſes filles, après avoir ſpécifié dans le Contrat la conſtitution qu'il lui fait, il ajoute encore ; *item*, tel & tel Château, ſitué dans un tel endroit de l'*Irlande*, qu'il déſigne & nomme par ſon nom,

nom, tout comme s'il étoit en ſa diſpoſition, & cela parceque l'*Iſlande* à été autrefois aux *Danois*, & qu'ils prétendent devoir conſerver leurs droits en ſe parant de ces vains titres. Je ne ſçai s'ils ont tort ou raiſon en cela; mais je ſçai [redacted] que c'eſt ainſi qu'ils ont accoutumé de faire. Vous voyez, Madame, que je vous tranſporte juſques dans les lieux où je n'ai pas encore été, & que je vous donne quaſi la Carte de l'*Europe*. Je pourrai peut-être même vous mener plus loin une autre fois: mais pour le coup il faut que je me couche, car je meurs d'envie de dormir. Je m'imagine qu'à l'heure qu'il eſt vous en devez faire autant, parce qu'il eſt raiſonnablement tard. Adieu donc, Madame, dormons tous. Ah, que le ſommeil eſt doux! Je ſuis, Madame, *Votre, &c.*

LETTRE LXVIII.

DE PARIS.

VOus avez raiſon, Madame, il n'eſt point de plus grands malheurs que ceux que l'on s'attire par le crime. Sur ce pié-là les criminels malheureux doivent être plus à plaindre que les innocens infortunez; cependant ils excitent moins notre compaſ-

ſions, & je ne me ſens point pour votre abominable Madame *Foucart* la même pitié que m'inſpire le triſte ſort de ſon Epoux. Ce n'eſt pas ſeulement à *Montpellier* qu'on trouve d'auſſi méchantes femmes, *Paris* a ſouvent produit de pareils monſtres, & par le ſecours de la fameuſe *Voiſin*, les Veuvages étoient autrefois très-fréquens ici. Cette peſte publique ne refuſoit jamais ſon miniſtere aux plaignantes qui venoient l'implorer, & ſous prétexte d'entendre l'art diabolique, elle trouvoit celui de répandre à propos le venin de ſes poiſons, dont elle connoiſſoit la force & l'uſage, auſſi-bien que *Medée* & *Circé*. Lorſqu'une femme la prioit de conſulter le Diable pour ſçavoir ſi elle ſeroit bien-tôt veuve, & qu'elle lui témoignoit l'envie qu'elle auroit de la devenir, cette fauſſe Sorciere, après avoir fait toutes ſes évocations magiques, & exigé les rétributions convenables, lui marquoit un tems dans lequel l'Epoux devoit mourir, & pour ſûreté de ſa promeſſe, il devoit toûjours arriver avant cela quelque ſigne qui étoit comme l'avant-coureur ou le préſage de la viduité. Tantôt elle étoit précédée par la chute & la fraction de certaines porcelaines, tantôt par celle d'un grand miroir; pertes dont la Dame ſe conſoloit aiſément par l'eſpérance du bien qu'elles lui promettoient, & qui ne manquoient jamais d'arriver à point nommé, par l'habileté de

la prétenduë Sorciere, qui ayant des poiſons lents & ſubtils, étoit toûjours ſûre du tems où ils faiſoient leur effet, & qui ayant auſſi mille intrigues en Ville, trouvoit aiſément le ſecret de faire avaler la pilule à ces pauvres victimes, dévoüées à la mort, ſouvent par la main de leurs propres femmes, & aidant aux plus timides par le moyen de quelques domeſtiques gagnez, auſquels on confioit auſſi le ſoin de faire caſſer à propos, & ſans qu'il parût qu'on y eût touché, les glaces & les vaſes de prix. Ce fut dans ce tems-là que *Philibert*, ce célebre Joüeur de Flûte, qui conjointement avec *des Coteaux*, à fait pendant tant d'années le charme de la Cour; ce fut, dis-je, dans ce tems-là que *Philibert* ſe détermina à donner dans le Sacrement avec la fille d'un nommé Mr. *Brunet*, riche Bourgeois, qui n'avoit point d'autres enfans. L'affaire paroiſſoit bonne, & c'étoit dans cette vûë que *Philibert* y avoit donné, car la petite perſonne étoit une jeune *Agnes*, qui, quoique belle, n'étoit pas encore en âge de pouvoir inſpirer de l'amour. Elle avoit une mere d'environ quarante ans fraîche & doduë, qui faiſoit les honneurs de la Fête. Le bonhomme Mr. *Brunet* n'épargnoit rien pour marquer la joye qu'il avoit de ce mariage, & après avoir regalé ſon futeur Gendre chez lui bien des fois, il voulut le regaler auſſi au Cabaret, pour joindre

joindre au plaiſir de la bonne chere, celui d'une entiere liberté. Ce fut dans ces ſortes de parties que *Philibert* acheva de le charmer : il ne pouvoit ſe laſſer de s'applaudir de ſon choix, & de parler de ſon mérite à ſa femme. Mais enfin il le loüa par tant d'endroits, qu'elle commença d'envier le ſort qu'on deſtinoit à ſa fille, & qu'enſuite elle ſe réſolut de garder pour elle une auſſi bonne fortune. Le mariage n'étoit pas encore conſommé; elle ſçavoit que l'amour n'y entroit pour rien; ainſi ſans perdre tems, elle fut trouver la *Voiſin*, qui lui donna dequoi dépêcher Mr. *Brunet* en poſte à l'autre monde, ſous l'apparence d'une apoplexie. Cette mort retarda la Nôce, & rendit Madame *Brunet* maîtreſſe du bien & du ſort de ſa fille; ainſi après qu'on eût rendu les derniers devoirs au Défunt, & lorſque *Philibert* voulut propoſer d'achever ſon mariage, on lui fit comprendre que les choſes étoient changées, & qu'il devoit changer ſes vûës. On le trouva fort incivil de rechercher la fille pendant que la mere étoit à marier, & on n'eut pas de peine à le faire déterminer du côté où il trouvoit ſes avantages. Madame *Brunet* lui en fit de conſidérables dans ſon Contrat de mariage, qui fut fait dans toutes les formes, auſſi-tôt que la bienſéance put le permettre. La petite perſonne fut miſe dans un Couvent, & *Philibert* étoit

le

le plus content du monde avec une Epouſe qui ne manquoit ni d'eſprit ni d'agrémens, & dont il étoit adoré : mais il arriva un petit incident qui troubla la douceur de ce ménage. Dieu permit que la *Voiſin* fût priſe, & qu'après avoir comblé la meſure de ſes crimes, elle les expiât dans les flâmes de la Juſtice humaine. Je ne ſçai point ſi elle échappa à celles de la divine; je veux le croire charitablement : on dit qu'elle mourut fort repentante, mais ce n'eſt pas de quoi il eſt à préſent queſtion; il s'agit ſeulement que comme elle avoit pour maxime d'écrire ſur ſon Regiſtre les noms de toutes les perſonnes qui avoient eu recours à ſon miniſtere, celui de Madame *Brunet* y fut trouvé, & qu'ayant été atteinte & convaincuë du crime dont je viens de parler, elle fut preſque auſſi-tôt penduë que priſe. Mais ce qu'il y eut de pire, c'eſt que le pauvre *Philibert* fut ſoupçonné d'avoir été de moitié du crime de ſa femme. Tout le monde lui conſeilloit de décamper, & le Roi eut la bonté lui-même de lui dire qu'il feroit bien de prendre ce parti-là pour peu qu'il y eût à craindre, puiſque quelque amitié qu'on eût pour lui, il n'auroit point de grace à eſperer, ſi on pouvoit le convaincre d'avoir eu la moindre part dans cette affaire. *Philibert* remercia S. M. & lui dit que ſa conſcience ne lui reprochant rien, il ne vouloit point donner

ner gain de cauſe à ſes Ennemis par ſa fuite; qu'il étoit prêt à ſubir tel examen qu'on voudroit, & qu'il attendoit du Ciel & de l'équité de ſes Juges une entiere juſtification : il fut ſe remettre enſuite en priſon; mais avant d'y entrer, *des Coteaux* qui étoit ſon bon ami lui fit encore une grande exhortation pour le détourner de remettre à l'incertitude des jugemens humains une affaire auſſi délicate, & par une généroſité digne des *Oreſtes* & des *Pilades*, il lui offroit d'aller partager avec lui ſa mauvaiſe fortune dans les endroits qu'il jugeroit à propos de choiſir pour aziles. Avec les talens que nous avons, lui diſoit-il, mon cher *Philibert*, nous ne ſçaurions manquer de pain nulle part, & il n'eſt point de Souverain qui ne ſe faſſe un plaiſir de nous avoir dans ſa Cour. Allons donc chercher une autre Patrie, puiſque nous ne ſçaurions être étrangers nulle part, & que contens d'être enſemble, tous les Pays du monde doivent nous être égaux. *Philibert* remercia ſon ami de ſes offres, & perſiſtant dans ſon premier deſſein, il laiſſa faire le cours de la Juſtice, qui le juſtifia pleinement, & le renvoya abſous. Tous ſes amis furent bien aiſes de la maniere dont il s'étoit tiré d'affaire. Le Roi l'en félicita, & permit à ſa priere, que l'on prît ſur les biens de Madame *Brunet*, qui avoient été confiſquez, de quoi faire ſa pauvre fille Religieuſe.

gieuſe. Vous voyez, Madame, qu'il y a de méchantes femmes partout ; cela ſoit dit à la honte de notre ſexe. Le Regiſtre de la *Voiſin* nous pourroit fournir une infinité d'autres exemples qui prouvent une auſſi affreuſe verité. Je ne ſçai quel but avoit cette malheureuſe femme en mettant ainſi le nom de ſes pratiques ſur ſon contrôle. On prétend que c'étoit pour obliger toutes ces perſonnes, parmi leſquelles il y en avoit qui étoient de la premiere condition, à prendre pour leurs propres intérêts ſa défenſe, au cas, comme elle s'y attendoit bien, qu'elle vînt un jour à tomber entre les mains de la Juſtice. Mais ce moyen ne lui réüſſit point, & bien-loin que ſes complices puſſent la ſauver, elle les entraîna après elle dans ſa ruïne. La pauvre petite Madame *Talon* eut une terrible allarme, lorſque ſon Epoux vint lui dire qu'elle étoit auſſi ſur la liſte. Quoiqu'elle n'y eût point été dans des intentions criminelles, elle ne laiſſa pas d'avoir la peur à ſon quartier, & il arriva une avanture qui penſa la faire mourir ; car dans le tems qu'elle étoit ſi fort effrayée de cette nouvelle, on vint lui dire qu'il y avoit en bas un homme qui demandoit à lui parler. Allez ſçavoir ſon nom, s'écria t-elle toute tremblante : Mais, Ciel ! quelle fut ſa ſurpriſe, quand cet homme répondit qu'on n'avoit qu'à dire à Madame que c'étoit *des Grecs* ? Vous ſçavez, ſans

ſans doute, Madame, que *des Grecs* étoit un Exempt de la Maréchauſſée, fameux par les captures qu'il faiſoit tous les jours, & la terreur des pauvres Huguenots, auſſi-bien que des autres Criminels. Ce fut alors que Madame *Talon* ſe crut tout de bon perduë. Elle barricada les avenuës de ſon Appartement, & courut toute éplorée au cabinet de ſon mari : Sauvez-moi la vie, lui dit-elle, en ſe jettant à ſes pieds : Il eſt vrai que j'ai été une ſeule fois chez la *Voiſin*; mais ce n'étoit que pour la prier de me faire venir de la gorge : je ne lui ai jamais demandé autre choſe. Le Procureur Général content de ſa confeſſion, lui dit qu'elle n'avoit rien à craindre, & comme elle aſſuroit toûjours que *des Grecs* étoit en bas pour la prendre, & qu'elle cherchoit à ſe jetter par les fenêtres, il crut que la peur lui avoit fait perdre l'eſprit. On fut voir ce que c'étoit que ce *des Grecs*, & il ſe trouva qu'au lieu d'être celui qu'elle craignoit, c'étoit un Tapiſſier de même nom qu'elle avoit envoyé chercher quelques jours auparavant, & auquel ſa prévention ne lui avoit pas permis de penſer. On rit beaucoup de ce *qui pro quo*, & il y a dans la Comédie intitulée *Madame Jobin*, ou *la Devineresſe*, une Scéne qui fait alluſion à cette avanture, & où l'on donne une idée de la maniere dont la *Voiſin* duppoit le Public avec ſes prétenduës intelligences diaboliques.

ques. Je l'ai ſçu par des perſonnes qui ont été chez elle; car comme elle ſe vantoit d'avoir pluſieurs ſecrets, il ne faut pas croire qu'on n'y allât que pour des crimes énormes, quoique ce ſoit toûjours un crime que d'avoir reçours à l'Art magique, ou du moins à ce qu'on croit tel. On alloit donc conſulter Madame *Voiſin* ſur diverſes choſes; mais dès qu'on vouloit lui expliquer le fait : Taiſez-vous, s'écrioit-elle, je ne veux point ſçavoir vos affaires; c'eſt à l'eſprit à qui il faut le dire; car c'eſt un Eſprit jaloux qui ne veut point qu'on entre dans ſes ſecrets; je ne puis que le prier pour vous, & lui obéïr. Après cela elle alloit chercher du papier qu'elle diſoit être charmé, elle vous donnoit les noms, les titres & les qualitez de l'Eſprit, & après vous avoir dicté le debut de la lettre, elle vous laiſſoit la liberté de l'achever, & d'y dire vos petites raiſons au plus juſte. Qand vous aviez achevé de mettre toutes vos queſtions par écrit, Madame *Voiſin* venoit avec un réchau plein de braiſe à la main, & une boule de cire vierge dans l'autre: Pliez, diſoit-elle, cette boule dans votre lettre, & vous verrez conſumer l'un & l'autre par le feu; car l'Eſprit ſçait déja ce que vous avez à lui dire, & dans trois jours vous pouvez venir ſçavoir la réponſe. Cela dit, Madame *Voiſin* prenoit le paquet de la main de la perſonne, & le jettoit

jettoit effectivement devant elle dans le feu, où il étoit d'abord entierement brûlé, & malgré cela trois jours après on avoit une réponſe poſitive à tout ce qu'on avoit écrit, que l'on trouvoit toute cachetée chez la *Voiſin*. Cela ſurprenoit les gens, & il n'y avoit point de femme qui n'eût juré qu'il falloit que le Diable s'en mêlat. Il n'en étoit pourtant rien, & c'étoit l'adreſſe de la *Voiſin* qui faiſoit tout ce miracle. Elle avoit dans la main une boule de cire pliée dans un papier écrit : le paquet étoit de même forme & de même groſſeur, & tout conſiſtoit dans la ſubtilité avec laquelle elle eſcamotoit le bon, & jettoit l'autre dans le feu. Elle ſçavoit ce qu'on demandoit à l'Eſprit, & il lui étoit aiſé pendant les trois jours qu'il falloit laiſſer écouler avant d'avoir réponſe, de s'inſtruire plus particulierement des affaires & de l'humeur de la perſonne, & de lui écrire ſous le nom de l'Eſprit, des choſes que le hazard & les intrigues qu'elle avoit faiſoient fort ſouvent réuſſir. Voilà comment elle étoit parvenuë à acquerir le titre de Sorciere, que les ſimples lui donnoient, & dont les habiles gens n'étoient point les duppes. Témoin le feu Maréchal de *Luxembourg*, qui fit grand peur au Diable qu'elle s'étoit vantée de lui faire voir. Chacun ſçait que le pauvre Diable, ou ſoi-diſant tel, fut obligé de demander quartier, &

& ſi l'on approfondiſſoit toûjours ces ſortes de choſes, on en connoîtroit aiſément la fauſſeté. Je ne ſçai pas pourquoi on ſe donne tant de peine pour acquerir une réputation auſſi odieuſe, & qui ſent ſi fort le fagot. Quoiqu'il en ſoit, après Madame de *Brainvillier* il n'y a point eu en *France* d'empoiſonneuſe plus habile que la *Voiſin*; elle avoit laiſſé de ſes Ecolieres à *Paris*; mais par les ſoins de notre Monarque, toute cette race fut bien-tôt exterminée Choſe qui mérite bien d'entrer dans le Panégyrique du Roi, qui ne ſçauroit être trop loüé d'avoir purgé ſon Royaume de pareils monſtres. Le jour que la *Voiſin* fut condamnée, Mr. le *Brun*, ce Peintre ſi fameux, demanda permiſſion de la peindre quelques heures avant qu'on la conduisît au ſupplice, afin de pouvoir bien marquer les impreſſions que fait la certitude d'une mort prochaine ſur l'eſprit d'une perſonne qui ſe porte bien. C'eſt-là ce qu'on peut appeller les horreurs de la mort. Mr. le *Brun* réüſſit ſi bien à la peindre, que ce Portrait paſſe pour un de ſes Chefs-d'œuvres. On le voit dans les Galeries du Louvre, en oppoſition avec celui de Notre-Seigneur en *Ecce Homo*, où l'on peut aiſément remarquer la différence qu'il y a entre celui qui eſt mort pour les pechez d'autrui, & celle qui meurt pour ſes crimes. Cette réfléxion me fait ſouvenir d'un Son-

net

net que je lûs l'autre jour, & qui, quoiqu'il ne ſoit pas nouveau, vaut bien la peine que je vous en faſſe part. Il eſt de la façon du feu Comte de *Modene*, qui nous a laiſſé une Relation de l'Expédition de *Naples*. C'étoit un Gentilhomme de la Comté d'*Avignon*, dont les diverſes avantures pourroient fournir matiere à tout un Volume. Je l'ai connu ſur ſes vieux jours. Il avoit épouſé une très-aimable perſonne, fille du fameux *Triſtan l'Hermite*. Mais venons à ſon Sonnet : le ſujet en eſt pris du mouvement que Notre-Seigneur fit en mourant. *Il baiſſa la tête, & rendit l'eſprit.*

SONNET.

QUand le Sauveur ſouffroit pour tout le genre humain.
La mort en l'abordant au fort de ſon ſupplice,
Parut toute interdite, & retira ſa main,
N'oſant pas ſur ſon Maître exercer ſon office;
Mais Jeſus en baiſſant la tête ſur ſon ſein,
Fit ſigne à l'implacable & ſourde executrice,
De n'avoir point d'égard au droit de Souverain,
Et d'achever ſans peur ce ſanglant Sacrifice.
La Barbare obéit, & ce coup ſans pareil,
Fit trembler la Nature & pâlir le Soleil.
Comme ſi de ſa fin le Monde eût été proche,
Tout pâtit, tout ſe meurt ſur la Terre & dans l'Air,

Excepté

Excepté le pecheur qui prit un cœur de Roche,
Quand les Rochers ſembloient en avoir un de
Chair.

Je ne doute pas que vous ne trouviez ce Sonnet très-beau, & que ſuppoſé que vous ne l'euſſiez pas encore vû, vous ne me ſçachiez bon gré de vous l'avoir envoyé. Les Portraits de Mr. le *Brun* n'ont pas été les ſeuls admirez ici, & il y a quelques années que Mr. *Mignard* reçut bien des Eloges pour ceux qu'il fit du Roi & de Madame de *Maintenon*; qui furent le ſujet du Madrigal ſuivant.

MADRIGAL.

Oüi, votre Art, je l'avouë, eſt au-deſſus du
mien,
J'ay loüé mille fois notre invincible Maître;
Mais vous, en deux Portraits vous le faites
connoître:
On voit aiſément dans le ſien
Sa valeur, ſon cœur magnanime:
Dans l'autre on voit ſon goût à placer ſon eſ-
time.
Ha! Mignard, *que vous loüez bien!*

Ce ſont-là de vieilles nouvelles que je vous conte; mais leur ancienneté ne leur ôte rien de leur prix. En voici pourtant de plus

plus fraîche datte. Deux *Gaſçons*, habiles craqueurs, s'il en fut jamais, dont l'un ſe faiſoit appeller le Comte de *Villars*, & l'autre Mr. le *Major* tout court, arriverent ici comme la plûpart de leurs pareils, fort peu chargez d'argent, & comptant beaucoup plus ſur leur ſçavoir faire que ſur des Lettres de Change de leur Pays: ils firent connoiſſance avec la femme d'un homme d'affaire qui, quoique ſurannée, aſpiroit encore à la fleurette, & qui, de-peur d'être déparée par une fille unique qu'elle avoit, la tenoit dans un Couvent à *Villeneuve St. George*. Cette Dame fut le fait des deux Avanturiers, qui ſe ſervant de la ſoupleſſe naturelle à leur Nation, parurent ſi fort amoureux, que quelque autre qu'une Pariſienne n'auroit pû y être trompée. Jugez ſi celle-là donna dans le panneau, & combien elle s'applaudit du pouvoir de ſes charmes. Il fut pourtant queſtion de décider entre ces deux Amans; elle ſe détermina en faveur du prétendu Comte, & Mr. le *Major* fut obligé de s'en tenir à la qualité d'ami & de confident. Comme ils en vouloient à ſes écus plûtôt qu'à ſes vieux appas, ils étoient convenus de leurs faits, & il leur étoit indifférent auquel des deux elle donnât la préférence. Voilà donc Mr. le Comte devenu le maître de la maiſon; car la Dame étoit de celles dont on dit qu'elles portent les culottes. Il faut

faut voir comment nos deux Avanturiers firent leurs orges là-dedans ! C'étoit tous les jours parties de plaiſirs & nouvelles Fêtes : On conſoloit le *Major* par des préſens conſidérables que Mr. le Comte engageoit la Dame à lui faire, & c'étoit la plus jolie vie du monde. Enfin lorſque la bonne duppe crut être aſſez ſûre du cœur de ſon amant ; pour ne pas craindre d'être ſupplantée, elle conſentit de le mener à *Villeneuve St. George* pour lui faire voir ſa fille. Un dîner magnifique les y attendoit ; mais ce ne fut pas là le plus grand agrément qu'ils y trouverent, & ceux de la jeune *Angelique* (c'étoit ainſi qu'on appelloit la Penſionnaire) charmerent Meſſieurs les *Gaſcons*. On demanda qu'elle fût du repas, & la mere eut la complaiſance de la faire ſortir du Couvent pour la mener au Cabaret où elle avoit fait préparer le dîner. On n'y parla que de joye & de plaiſirs, & après avoir ramené la belle *Angelique* dans ſon Cloître, on reprit ſur le ſoir le chemin de *Paris*. Ces Meſſieurs parurent fort modérez dans les loüanges qu'ils donnerent à la petite Perſonne, & la Dame ne s'apperçut point du tout du tort qu'elle s'étoit faite par cette viſite. On convint d'aller le lendemain au *Moulin de Javelle* ; car on ne ſe ſéparoit jamais ſans noüer une nouvelle partie ; mais ils manquerent cette fois-là de parole, & furent

de leur autorité privée revoir la belle *Angelique* à *Villeneuve St. George*. Il ne faut pas demander s'ils furent bien reçus, ayant été amenez la veille par la mere. Les Religieuſes promirent à *Angelique* qu'elle reſteroit ſeule au Parloir avec eux, & elle leur parut de la meilleure volonté du monde, au cas qu'ils puſſent lui procurer ſa liberté, & engager ſa mere à la prendre avec elle. On promit d'y travailler, & on ſe quitta avec beaucoup de peine. Pendant le chemin il y eut quelque diſpute entre les deux amis ſur la poſſeſſion du cœur de la Belle, qu'on ne doutoit point d'obtenir. Mr. le *Major* prétendoit qu'elle devoit lui tomber en partage; mais le Comte qui, grace à ſon peu d'empreſſement où à la vertu de la mere, n'avoit point pouſſé l'avanture à bout avec elle, crut qu'il pouvoit garder cette bonne fortune pour lui, puiſqu'il n'étoit point beſoin pour cela d'avoir de l'onguent pour la brûlure. Comme il étoit le maître des finances, il fallut en paſſer par où il voulut, & conſentir au partage de Mongomeri; c'eſt-à-dire, tout d'un côté & rien de l'autre. Le lendemain on s'excuſa ſur quelque prétexte plauſible d'avoir manqué au rendez-vous, & on fit enſorte que la Dame trouva dans la trouſſure de ſon manteau une Lettre ſans ſeing, & d'un caractere inconnu, par laquelle on lui donnoit avis qu'il y avoit une

partie

partie faite pour enlever ſa fille du Couvent de *Villeneuve St. George*, que toutes les meſures étoient priſes pour cela, & que ce n'étoit que par ſa diligence qu'elle pouvoit les rompre. Cette Lettre fit l'effet qu'on ſouhaitoit, & après l'avoir communiquée à Monſieur le Comte de *Villars*, ont convint d'aller chercher la belle *Angelique*, & de la mener promptement chez ſa mere, en attendant qu'on eût trouvé un azile plus ſûr que celui d'où on la tiroit. Les deux *Gaſcons* trouverent moyen de lui faire valoir ce ſervice, ſans que la mere s'en apperçût, & la Belle fut fort contente de leurs ſoins. Mais Monſieur le Comte qui vouloit éviter que ſon ami ne lui rendît les ſiens, & poſſeder ſeul ce petit bijoux en liberté, la fit décamper du logis, & la mit dans un appartement garni qu'il loüa dans la ruë des *Pouillies*. Il prit à la mere dequoi pouvoir entretenir commodément la fille ; lui donna une perſonne pour la ſervir, & conduiſit la choſe avec tant d'adreſſe, que les parens ne le ſoupçonnerent jamais d'avoir part à cet enlevement, qui fut imputé à ceux dont on avoit eu l'alarme quelques jours auparavant, qu'on cherchoit à déterrer partout. Mais le *Major* ne fut pas la duppe de l'avanture, & quoiqu'il vît ſon ami faire le déſolé auprès de cette mere affligée, & ſe donner mille mouvemens pour

chercher ce qu'il auroit été au déſeſpoir qu'on eût trouvé, il ne douta pas un moment là-deſſus, & pour ſe venger il en auroit ſans doute averti la mere, s'il n'avoit craint de faire tarir par-là les fonds néceſſaires à la ſubſiſtance. Ainſi il trouva plus à propos de diſſimuler, & de-peur que l'autre ne ſe défiât du tour qu'il vouloit lui joüer, il ne fit pas ſemblant de s'être apperçu de celui qu'il avoit joüé. Cependant il le fit ſi bien guetter qu'il découvrit le lieu où il avoit caché ſon tréſor. Il gagna la femme de Chambre, profita des tems où cet Amant étoit obligé d'aller ſervir ſon quartier chez la mere, & lui rendre compte de l'inutilité des recherches qu'il prétendoit faire tous les jours de ſa fille, & enfin il eut l'adreſſe de lui dénicher ſa Fauvette. Monſieur le Comte apprit en venant voir cette Belle, qu'elle étoit ſortie le matin en Fiacre avec ſa Soubrette. Il l'attendit vainement, car elle eſt encore à revenir. Il y avoit encore une circonſtance fâcheuſe là-dedans parcequ'elle avoit emporté avec elle 50. Loüis qu'il lui avoit donnez la veille pour faire rouler le ménage, & que Monſieur le *Major* avoit trouvé à propos de détourner. Il lui fit bonne chere tant que cela dura, & il fut auſſi reſervé pour ſon ami que ſon ami l'avoit été pour lui. Le pauvre Comte n'oſoit lui parler de la perte qu'il avoit

avoit faite, parcequ'il auroit fallu avoüer une choſe dont il lui avoit fait myſtere. Ainſi, quoiqu'ils ſçuſſent bien l'un & l'autre à quoi s'en tenir, ils éviterent les éclairciſſemens. Mais ce qu'il y eut de terrible, c'eſt qu'après que les 50. piſtoles furent mangées, Monſieur le *Major* n'ayant pas dequoi entretenir la Demoiſelle, il la mit dans un de ces Serrails publics, où chacun peut pour ſon argent aller jetter le mouchoir à ces Sultanes que le crime fait vivre, & qui en font profeſſion ouverte. La belle Angelique fut reçuë dans cette infâme Societé. Elle achalanda extrêmement la maiſon. Il n'étoit bruit d'autre choſe parmi les Petits-Maîtres, qui ſe l'indiquoient l'un à l'autre aux Tuilleries & à l'Opera, & la choſe devint enfin ſi publique que le pere & la mere de cette malheureuſe ſçurent bien-tôt où ils devoient la chercher. Ils l'en tirerent d'abord ; mais ils n'ont pas pû éviter que cette Hiſtoire n'ait été publique, & leur fille l'ayant été, cela ne pouvoit pas être autrement. On l'a miſe en pénitence ; elle l'a bien mérité ; cependant comme elle a conté l'avanture, les deux *Gaſcons* ont pris le parti de déloger ſans trompette, & ſans demader leur reſte, & je crois qu'ils ont pris le parti le plus ſûr ; car leur crime méritoit une punition exemplaire. La mere doit auſſi avoir bien des reproches à ſe faire

là-dessus. Enfin tous les Acteurs de cette scene ont tort, jusqu'au pere, par la complaisance qu'il avoit pour sa femme. Le mari de la brune *Loison* donne dans le même défaut, & on lui a fait des affaires à la Cour, parcequ'on prétend qu'il a toleré les complaisances que sa femme a euës pour Monsieur le Duc de *Berri*. Ce Prince la convoita dans un Bal où le Chevalier de L... l'avoit menée. Il pria ce Seigneur de lui faciliter un tête-à-tête avec elle. Le tems & le lieu étoient fort propres pour cela; mais le Chevalier s'en excusa fort prudemment, disant qu'il étoit encore trop jeune pour un pareil emploi. Il se trouva des gens plus hardis qui, au hazard de tout ce qui en pouvoit arriver, servirent la passion du Prince. Ils ont même été assez heureux pour qu'à la considération de leurs parens, le Roi ne s'en soit pas pris à eux, & que toute sa colere soit tombée sur le mari commode. Vous sçavez sans doute que c'est un second mari, & que la brune *Loison*, autrement dite *Tontine*, avoit épousé il y a quelques années, pour se donner du relief dans le monde, un vieux Gentilhomme appellé *Cornu de la Boissiere*, sur lequel on prétendoit que le nom influoit beaucoup, & auquel on avoit fait cette Chanson sur l'air de *Joconde*.

Un

Un Gentilhomme, ſe dit-on,
A la fin de ſon âge,
Epouſe la brune Loiſon,
N'eſt-ce pas grand dommage?
A! Pauvre Chriſtophle Cornu,
Tu nous fais bien connoître,
Que qui n'a pas été Cocu,
Tôt ou tard le doit être.

Il n'eut pas du moins le chagrin de l'être long-tems, car il mourut bien-tôt après avoir fait cette ſottiſe. Les quinze mille livres de rente qui l'avoient tenté en tenterent bien-tôt un autre, qui eſt ce ſecond mari en queſtion. Monſeigneur, qui quoique grand Papa eſt encore jeune & beau, donne auſſi quelquefois dans l'avanture, & dernierement il dépêcha M. D... ſon Ecuyer Favori à *Paris*, pour lui aller chercher une Actrice d'Opera qui eſt aggregée dans ſes menus plaiſirs. L'Actrice partit dans le moment, & mena avec elle une de ſes ſœurs pour lui tenir compagnie au retour. Dès qu'elles furent arrivées à *Meudon*, on les mit dans des Chambres ſéparées, & l'on avertit Monſeigneur que la Belle l'attendoit. Il acheva de déjeûner, après quoi il paſſa dans la Chambre où il croyoit la trouver. Mais par un malentendu il rencontra juſtement celle qu'il ne falloit point. Sa préoccupation, ou peut-

être le peu d'attention qu'il a pour ces ſortes de choſes, l'empêcherent de s'appercevoir de la différence, & lui firent commettre un inceſte qu'il ne connut que lorſqu'ayant été joindre ſa Cour, & ſe diſpoſant à aller à la chaſſe ſon confident lui vint dire que la Belle s'ennuyoit. Ce fut-là ce qui fit le dénoüement de la Piéce. Comme l'intention fait le crime, & que celle de Monſeigneur n'avoit pas été criminelle, c'eſt-à-dire, de ce double crime, car elle n'étoit pas dans le fonds fort innocente; mais comme vous ſçavez, il y a mal & pis: comme, dis-je, Monſeigneur n'avoit donné que par hazard dans ce pis-là, il en a eu moins de remords. On ramena les deux ſœurs, qui ſi les choſes ſe font dans l'ordre, ſeront toutes deux excluës pour jamais des bonnes graces de ce Prince, qui eſt trop ſcrupuleux pour ne pas rompre tout commerce avec elles. Voilà, Madame, les nouvelles les plus nouvelles. Mais non, il y en a une autre qui fait grand bruit, c'eſt l'évaſion de l'Abbé de *Buquoit*, qui s'eſt ſauvé de la *Baſtille* où il étoit renfermé depuis deux ans, pour avoir parlé trop librement du Miniſtere, & qui, comme dit Mr. du *Freſny* dans ſon Enigme, avoit perdu ſa liberté pour en avoir donné trop à ſa langue. On dit qu'il eſt paſſé dans les Pays Etrangers: Si vous le voyez donnez-m'en des nouvelles, je crois qu'il eſt quaſi

tems

tems que je vous donne le bon ſoir. Adieu, le Porteur vous dira le reſte. Je ſuis, Madame : *Votre, &c.*

LETTRE LXIX.

D'AIX-LA-CHAPELLE.

VOtre Lettre excita l'autre jour une grande diſpute. Je la lûs, ſelon ma loüable coutume, dans notre petite ſocieté. On en dit ce qu'on a accoutumé de dire de tout ce qui vient de vous, & ce que la crainte de choquer votre modeſtie m'empêche de vous répeter ; mais après qu'on eût loüé de concert votre maniere d'écrire, les ſentimens furent partagez ſur ce que vous dites au ſujet de l'hiſtoire de la *Voiſin*, & il y eut des perſonnes qui ſoutinrent, que quoiqu'il y eût eu ſouvent bien des impoſteurs en fait de Magie, il étoit pourtant ſûr qu'il y avoit de véritables Magiciens. On ſe ſervit même de la Théologie pour appuyer cette opinion dont on prétendoit faire une affaire de Foi. Le parti contraire allégua des raiſons très-ſolides pour détruire celle-là, & comme on cherchoit bien plus à briller qu'à ſe contredire avec aigreur, cette diſpute fut des plus réjoüiſſantes, & elle auroit même pû être inſtructive. Ce qui m'en plut, c'eſt

qu'elle donna lieu à quelques Hiſtoires aſſez particulieres, dont je dois vous faire part, puiſque vous y avez donnez lieu, & qu'ainſi ce n'eſt qu'une maniere de reſtitution à laquelle je ſuis indiſpenſablement obligée. Premierement je vous dirai que, quoique je n'aye jamais aimé à décider ni à prendre parti, je me rangeai dans cette occaſion parmi les incrédules. J'alléguai entr'autres exemples qui appuyoient mon dire, un avanture qui m'eſt arrivée pendant mon voyage. Certaine Comteſſe, ou ſoi-diſant telle, qui connoît tout le monde, & que perſonne ne connoît, vint me trouver dans un lieu indépendant de la *France*, où elle diſoit s'être réfugiée pour certains démêlez qu'elle prétendoit avoir eus avec Madame de *Maintenon*. Je trouvois fort peu de vraiſemblance dans ſon diſcours, ſon eſprit ni ſes manieres ne ſoutenoient point l'idée qu'elle vouloit me donner de ſa naiſſance, & du rang qu'elle me diſoit avoir tenu à la Cour : Cependant elle me parloit de ce pays-là en femme qui en connoît parfaitement bien le terrain. Elle ſçavoit tous les ſecrets des familles, toutes les intrigues les plus cachées ; & j'avois quelquefois du panchant à croire qu'elle avoit été effectivement ce qu'elle diſoit, & que quelque revers de fortune lui avoit fait perdre l'eſprit, & lui avoit ôté ce certain je ne ſçai quoi, que les perſonnes

sonnes qui ont vû le monde conservent au milieu de la plus grande indigence. Dans cette vûë je la plaignois beaucoup, & pour augmenter cette compassion qu'elle s'apperçut que j'avois pour elle, elle m'exagera les chagrins auxquels on étoit exposé dans une Terre étrangére. Voyez, me dit-elle, Madame, si je ne suis pas bien malheureuse; je cherche à gagner ma vie en faisant de la pommade, & d'autres drogues pour le tein; & pour m'empêcher de les vendre on me fait passer pour Sorciere, afin que l'horreur qu'on aura pour moi me fasse fuir de toute la terre. Je ris de cette accusation; car outre que je n'ai jamais eu de foi pour les Sorciers, je ne trouvois pas que la prétenduë Comtesse eût assez d'esprit pour devoir être soupçonnée d'un pareil crime, & je lui dis en badinant. Il y a long-tems que je suis curieuse de voir un Sorcier ou une Sorciere, vous me feriez bien plaisir de satisfaire ma curiosité, supposé que vous le puissiez. Elle ne me répondit rien. Mais après y avoir reflechi quelque tems, & croyant sans doute que j'étois de ces crédules, dont on fait aisément des duppes, elle me vint trouver, & après m'avoir demandé une audience particuliere, & fermé tous les verroux de mon cabinet de peur qu'on ne vînt nous interrompre, elle me dit, qu'elle étoit si sensible aux bontez que je lui avois témoignées, que

pour les reconnoître elle vouloit faire ma fortune. Je ne pûs pas m'empêcher de lui dire, que je m'étonnois qu'elle ne commençât pas par faire la ſienne. Oh! me répondit-elle, il eſt des choſes qu'on ne peut pas prendre pour ſoi, & qu'on peut procurer aux autres. J'avouë que je crus alors qu'ayant quelques années de moins qu'elle, & étant peut-être d'une autre tournure, il étoit queſtion de quelque galanterie dont elle ne pouvoit-être que l'entremeteuſe, & je ſongeois déja à la faire jetter par les fenêtres, lorſque la ſuite de ſon diſcours me tira de mon erreur. Vous m'avez paru, continua-t'elle, différente de ces petits eſprits à qui le terme de Magie & de Magicien fait peur, & qui croyent que tout ce qui eſt extraordinaire eſt Diabolique; il eſt pourtant ſûr qu'il y a de bons démons & des génies bien-faiſans: Toutes les Hiſtoires en font foi, & j'en connois moi-même quelques-uns; ainſi, pourvû que vous ayïez de la fermeté, & que vous me gardiez le ſecret, je vous donnerai les moyens d'avoir un de ces Génies à vos gages, dont vous diſpoſerez abſolument, & qui dans peu de tems, ſi vous ſçavez le ménager, vous donnera des ſommes immenſes. J'eſpere qu'en travaillant pour vous je travaille auſſi pour moi, & je vous crois trop généreuſe pour manquer de reconnoître un ſervice de cette nature

ture. Comme je ſçavois qu'elle m'offroit ce qui n'étoit point en ſon pouvoir, & que tout cela ne tendoit qu'à m'eſcroquer quelque argent, je fis ſemblant de donner dans ſon panneau, je lui promis monts & merveilles, toute la docilité & le courage qu'elle demandoit, à condition que je ſçaurois tout le myſtere, & que les cérémonies ſe feroient en ma préſence & chez moi. Elle convint de tout, & me demanda du tems pour ſe préparer à ces Evocations, & les choſes dont elle avoit beſoin pour les faire dans les formes & d'une maniere agréable à l'Eſprit. Elle avoit ſoin de me demander des choſes preſque introuvables, ſoit par rapport au Pays ou à la Saiſon. Mais je me donnai tant de mouvemens, qu'enfin je trouvai tout. Ainſi ne pouvant plus faire naître de difficultez, elle convint d'un jour pour la célébration de ce grand myſtere. Elle avoit exigé que nous ſerions toutes deux ſeules dans la maiſon. Je trouvai le ſecret d'en écarter tout le monde, & nous nous y barricadâmes pardedans, avec intention de ne point ouvrir que tout ne fût fini. J'étalai alors tout ce que j'avois ramaſſé. Il eſt vrai qu'il y avoit une piece que j'avois contrefaite; n'ayant pas voulu mettre à cet uſage des choſes qu'on auroit employées à des uſages de dévotion. La bonne Dame ne s'apperçut point de la tromperie, elle

elle n'étoit pas assez Sorciere pour cela, & elle ne la fut pas même assez pour me tromper. Elle m'avoit dit d'abord qu'après les Evocations je verrois une petite figure brillante, qui me donneroit un très-beau Diamant, & qui disparoîtroit d'abord après me l'avoir donné; que dans les suites je lui parlerois sans le voir, que si j'avois besoin d'un million je n'aurois qu'à le lui demander pour l'avoir dans le moment, & que lorsque je ne lui demanderois rien, je pourrois conter de trouver tous les matins cent écus sur ma toilette. C'étoit-là l'ordinaire; mais elle m'avoit conseillé de ne m'y point borner, & de demander toûjours de grosses sommes, afin de faire une fortune assez considérable avant que deux ans fussent écoulez, après quoi il auroit été dangereux d'entretenir un plus long commerce avec Mr. l'Esprit, qui auroit pû ensuite me tordre le cou; ainsi il étoit bon de le congédier avant ce tems-là. Ce qui étoit aisé; puisqu'il n'y avoit qu'à lui dire: Va t'en, pour en être débarrassé pour toûjours, sa fierté ne lui permettant pas de rester après cela. Au reste, elle m'avoit instruite de la conduite qu'il falloit tenir pour le ménager. Il ne s'agissoit que de lui donner une heure d'audience par jour, & de se renfermer pour cela, afin que personne ne troublât la conversation, qui devoit être

fort

fort tendre de ſa part. Tout cela avoit déja été dit; cependant lorſque nous fûmes au fait & au prendre, ma prétenduë Sorciere avoit grande envie de m'intimider. N'aurez-vous point peur, me diſoit-elle, au cas que le Diable vienne lui-même paroître ici? J'avois beau l'aſſurer que non, elle faiſoit des contorſions terribles. Prenez garde, répetoit-elle, je n'en ſerai plus maîtreſſe, & ſi vous avez peur, ce ſera fait de vous. Tout cela ne m'étonnoit point; mais ma fermeté la déconcerta, & quoique je puſſe lui dire, elle ne voulut jamais entreprendre la choſe. Ainſi je fus pleinement convaincuë de ſa fourberie, & je vis par-là que les plus ſots ſe croyent pourtant aſſez habiles pour pouvoir tromper. Dès que j'eus fini cette Hiſtoire, une Dame de condition & de mérite qui étoit de mon ſentiment, nous conta que ſon pere paſſant un jour dans une Ville de Suiſſe, dans le tems qu'on menoit une jeune fille au ſupplice, & ayant appris qu'on l'alloit bruler, comme atteinte & convaincuë d'être Sorciere, pria les Juges de renvoyer cette execution au lendemain, & de lui confier la Criminelle juſques à ce tems-là. Comme il étoit conſideré dans le Pays, on n'oſa lui refuſer ſa demande, la Sorciere fut miſe ſous ſa garde, & conduite dans ſon logis. Dès que la foule ſe fût retirée, il prit cette malheureuſe en particulier,

particulier, & lui dit : Mon Enfant, vous pouvez juger de mon crédit, par ce que vous voyez que je viens de faire, & croyez que puiſque j'ai pû différer votre mort, je pourrai bien, à préſent que vous êtes en mon pouvoir, trouver le ſecret de vous ſauver la vie; c'eſt auſſi ce que je vous promets, à condition que vous me menerez cette nuit au Sabat, & que vous me donnerez des preuves certaines comme vous êtes Sorciere, faute de quoi je vous remettrai des demain entre les mains de ceux dont je vous ai tirée aujourd'hui. Hélas! dit-elle, Monſieur, il n'eſt que trop prouvé que je ſuis Sorciere, puiſqu'on me fait mourir pour cela, & je veux bien vous mener au Sabat, pourvû que vous puiſſiez faire enſorte que je parle à ma Tante, ſans que cela la faſſe ſoupçonner; car c'eſt elle qui a la drogue dont j'ai beſoin pour ce voyage. On dépêcha d'abord un homme de confiance chez cette Tante, qui vint avec un petit pot d'Onguent. Voilà, dit la vieille, tout le myſtere : Vous allez voir comme je ferai, faites de même, & vous viendrez avec moi. Là-deſſus elle ſe graiſſa avec cet Onguent par toutes les jointures, ſur les temples & ſous le nez, & un moment après elle tomba comme morte. Cet aſſoupiſſement dura preſque toute la nuit, après quoi elle s'éveilla foible & ſuante, & conta cent extravagances

gances de ſon prétendu Sabat, où on étoit bien ſûr qu'elle n'avoit point été puiſqu'on l'avoit toûjours gardée à vûë. L'Onguent fut trouvé *Opium*, & l'on convint que ce ſommeil forcé, aidé de ſon imagination frappée, lui cauſoit des rêveries qui lui perſuadoient qu'elle étoit Sorciere. On obligea les Juges à revenir en Jugement pour révoquer un Arrêt un peu trop légérement donné. La prévenuë fut miſe des mains de la Juſtice en celles des Médecins, pour qu'ils travaillaſſent à rétablir ſon cerveau ; ainſi l'Avanture devint Tragi-Comique. Et je ſuis perſuadée, ajoûtoit la Dame qui la contoit, que toutes celles de cette nature auroient un pareil dénoûment, ſi l'on ſe donnoit toûjours la peine d'approfondir ainſi les choſes. Je l'avois cru comme vous, répondit alors une perſonne du parti contraire, & j'avois traité de Fable un certain petit Livre intitulé *Belfegor*, ou le *Démon marié*; mais à préſent je ne trouve plus rien d'incroyable dans cette Hiſtoire, & je ſuis très-perſuadée qu'il y a des Génies bons & mauvais, qui dans des vûës conformes à leur inclination, prennent des formes humaines, & paroiſſent quelque tems dans le monde là-deſſous, pour aider ou pour nuire aux humains. Le démon de *Socrate* étoit ſans doute de cette eſpece, & du premier ordre dont je viens de parler. Toute l'antiquité

l'antiquité nous assure qu'il y a eu des mauvais Génies, témoin celui de *Brutus*, & ce que j'ai vû moi-même ne me permet pas de douter de cette vérité. Toute la Compagnie pria cette Dame de vouloir bien se donner la peine de nous conter ce qu'elle sçavoit là-dessus, qui devoit sans doute être quelque chose de bien fort, puisqu'elle en parloit si positivement. Oüi, dit-elle, il faut que ce soit quelque chose de bien fort, puisqu'il m'a tirée de l'incrédulité où j'étois autrefois au sujet des Esprits qu'on appelle familiers. Sçachez donc, continua-t-elle, que dans une République qu'il n'est pas nécessaire de nommer, il parut il y a quelques années une figure d'homme, d'un air & d'un esprit tout extraordinaires, ayant un feu dans les yeux & dans ses manieres qui tenoient plus de l'égarement que de la vivacité, portant une grande perruque plate, dont les deux bouts, au lieu de prendre sur le dos, revenoient pardevant, un habit fourré de peau, qui se disoit homme de condition, portant le titre de Baron, & qui prétendoit avoir voyagé dans tous les endroits du monde, & toûjours avec certain caractere de distinction. Il s'annonça lui-même dans le monde par cent Gasconnades, & le Monde amateur de nouveautez fut curieux de voir cette Carte ambulante, qui se donnoit des airs de marquer

tous

tous les Pays qu'il disoit avoir vûs, & les mœurs & les inclinations de ceux qui les habitoient, & qui conformément au Proverbe qui dit, *a beau mentir qui vient de loin*, en imposoit terriblement à ses crédules auditeurs qu'il étourdissoit par un babil continuel. Cependant comme il avoit été envoyé pour faire du mal, il eut soin de remplir sa commission, & s'insinuant par adresse dans les maisons, il travailloit utilement à mettre le divorce dans les familles, en profitant de la foiblesse des esprits, & s'y accommodant à propos. Si une mere grondoit sa fille, il prenoit cette occasion pour lui donner des conseils pernicieux: il aigrissoit les esprits en publiant des médisances, dont il faisoit croire que d'autres étoient les Auteurs; & enfin prenant chacun par son foible, il tâchoit d'ébranler la foi de ceux dont il ne pouvoit pas pervertir les mœurs, & employoit toute la volubilité de sa langue à leur persuader l'Athéïsme. Tout le monde se demandoit: D'où est cet homme? D'où vient-il? Et personne ne pouvoit en rendre raison, car il étoit comme tombé des nuës. Comme le pays où il paroissoit étoit en guerre avec la France, on croyoit quelquefois qu'il étoit Espion; mais il tâchoit d'éloigner ce soupçon en affectant d'être mécontent de cette Cour-là; & pour s'insinuer même dans l'esprit des Huguenots qui sont répandus dans tous les pays

des

des Alliez, il ſe mocquoit de la Religion Catholique dont il faiſoit cependant extérieurement profeſſion ; & après qu'il eût gagné la confiance de ces pauvres gens, il leur mit les armes à la main les uns contre les autres, prétendant par-là les perdre en les diviſant. Il a allumé des haines terribles parmi ces pauvres exilez, afin de leur faire perdre par ſes ſentimens Anti-Chrétiens le fruit du ſacrifice qu'ils ont fait en abandonnant leurs biens & leur Patrie, & pour les rendre odieux à ceux chez qui ils ſe ſont réfugiez. Ses meilleurs amis, ou du moins ceux qui croyoient en être, n'échappoient point à la malignité de ſa langue. Il s'étoit logé chez une eſpece d'Officier, dont la femme vieille & laide lui rendoit mille ſervices, & contoit ſur lui comme ſur un protecteur qu'elle croyoit auſſi puiſſant qu'il diſoit l'être ; & pour la payer de ſes ſoins, il la tournoit en ridicule, diſant qu'elle avoit voulu le tenter, & que n'ayant pû y réuſſir faute d'agrémens, elle lui avoit propoſé une veuve de ſes parentes, & une femme de ſes amies. Il dit la même choſe d'une ſeconde Hôteſſe chez qui il fut ſe loger ; & comme les plus grands crimes ne lui coûtoient rien à imaginer, quand il ne pouvoit pas les faire commettre aux gens, il ſuppoſoit qu'ils en étoient capables afin de perdre par eux ceux qui ajoûtoient foi à ſes calomnies, & les obliger

obliger à déchirer leur prochain. Enfin, comme le monde n'a de lui-même que trop de panchant au mal, on ne ſçauroit croire le progrès que cet eſprit malfaiſant a fait en moins de dix ans. Fier de ce ſuccès il a levé hautement le maſque, dogmatiſant & prêchant l'Athéïſme dans toutes les Compagnies. Comme il en impoſoit par ſon grand babil, & qu'il eſt très-ſûr que le Diable eſt ſubtil & ruſé, il ſembloit prouver par démonſtration tout ce qu'il avançoit, s'applaudiſſant enſuite par un éclat de rire mocqueur, & ſe mocquant de la ſimplicité des croyans. Il arrivoit de cela que les eſprits foibles qui ſe croyoient eſprits forts, avoient honte de leur orthodoxie. Tantôt il prétendoit avoir vû dans des Pays lointains des os giganteſques, qui prouvoient une autre génération que celle d'*Adam*; & tous ces diſcours ne tendoient qu'à renverſer tous les fondemens de la Foi. Or dites-moi, s'il vous plaît, quel profit il lui revenoit de cela? Et ſi à ces marques vous ne reconnoiſſez pas le caractere de l'eſprit malin? Ajoûtez-y cette impoſſibilité où l'on a toûjours été de connoître qui il étoit & d'où il venoit; ce qui fait bien voir qu'il n'étoit point venu au monde par la voye ordinaire, puiſqu'il n'avoit ni parens ni Compatriotes dont il pût ſe renommer. Il eſt très-ſûr auſſi qu'un pareil eſprit n'étoit pas tombé du Ciel; d'où je

conclus

conclus qu'il falloit qu'il fût ſorti de l'Enfer pour venir perſecuter le Genre humain. Il s'en prenoit à tout. Ennemi déclaré du véritable mérite, & jaloux des applaudiſſemens qu'on donnoit à autrui, il ſuffiſoit qu'un Livre fût goûté du Public, & que le prompt débit en fît l'éloge, pour qu'il s'acharnât à en déchirer l'Auteur. Quand il ne pouvoit pas le détruire auprès des perſonnes de bon goût & de diſtinction, il cabaloit parmi les Crocheteurs & les Porteurs de chaiſes, & tâchoit de mériter leur ſuffrages par des Poëſies du Pont-Neuf, & des groſſieretez proportionnées à la portée de ces ſortes de gens. Enfin ſa conduite a donné tant d'horreur, qu'après l'avoir crû Emiſſaire de la Cour de France, la plûpart des gens ont conclu qu'il étoit Emiſſaire de l'Enfer. C'eſt auſſi mon opinion; car il ne ſeroit pas poſſible que la Terre eût produit quelque choſe de ſi méchant. Je conviens, Madame, dit alors un Francois Germaniſé, que celui dont vous venez de parler a tout le caractere d'un malin Eſprit, je conviens auſſi qu'il en eſt un; mais je ne conviens pas que ce ſoit de ces Eſprits poſtiches, qui ſous des formes empruntées paroiſſent tout d'un coup comme des Champignons, & peuvent diſparoître de même. Je vous aſſure que cet Eſprit malfaiſant eſt renfermé dans un corps de chair

&

& d'os, & qu'il eſt venu au monde par la voye ordinaire; & pour joindre la preuve à ce que j'oſe avancer, je m'en vais vous faire ſa Généalogie, & vous apprendre ce que vous dites que perſonne n'a encore pû ſçavoir. Cet homme qui dans le Pays d'où vous venez a paſſé pour un Lutin viſible, & que vous croyez tel, eſt né au commencement du ſiecle paſſé, ſur les frontieres du Royaume d'*Iverot*, dans un Pays plus renommé par ſes poulardes que par la ſincerité de ſes Habitans. Sa mere fut accuſée d'avoir un commerce criminel avec un oncle qu'elle avoit, qui étant Prêtre & Magiſtrat, étoit de ces Animaux Amphibies qu'on appelle Conſeillers-Clercs, & l'on prétend que c'eſt à cet adultere & à ce commerce inceſtueux & ſacrilege que notre Héros doit le jour. Le mari de la mere prévenu de cette opinion, en murmura tout haut, & fut aſſaſſiné peu de jours après. On imputa ce nouveau crime à la mere, & ce fut là le commencement d'un des plus odieux Procez dont la Normandie ait jamais oüi parler, & qui penſa être terminé par le ſupplice de cette femme. Elle trouva le ſecret de s'y dérober; mais tout le bien fut conſumé dans cette procedure, dont l'enfant fut à tous égards le joüet, étant tantôt reclamé & tantôt déſavoüé de ſes prétendus parens, & toûjours incertain lui-même de ce qu'il étoit. Dès qu'il fut en âge

de

de ſentir le malheur de ſa naiſſance, au lieu d'en réparer le défaut par des ſentimens différens de ceux de qui il la tenoit, il prit le parti de ſe venger du mépris qu'elle lui attiroit, en haïſſant tout le Genre Humain, & par-là il acheva de ſe rendre odieux. Les affreux auſpices ſous leſquels il étoit né, lui avoient donné des inclinations malfaiſantes, & ſa mauvaiſe étoile avoit répandu les plus malignes influences ſur lui. Un pareil tour d'eſprit n'étoit pas propre à faire oublier les crimes auſquels on prétendoit qu'il devoit le jour, & il fut obligé d'abandonner une Patrie qui ne lui préſentoit que des objets d'horreur; & comme il emporta partout ſon mauvais cœur, il rencontra partout une même deſtinée. Les femmes auprès deſquelles ſon babil l'inſinuoit, éprouvoient bien-tôt le venin de ſa langue; & ce venin ſe répandit ſur les Poëtes & les Auteurs de l'un & de l'autre Sexe qui ont fait l'admiration du ſiecle paſſé, & dont il critiquoit effrontément & les Ouvrages & la conduite. Il n'épargnoit pas même les perſonnes dont il mangeoit le pain; car le mauvais état de ſes affaires l'ayant obligé d'entrer au ſervice de certains Miniſtres, & de les ſuivre dans différentes Cours de l'Europe, il a toûjours trouvé le ſecret de ſe broüiller avec eux. Les uns l'ont dénoncé en Juſtice, les autres lui ont donné des coups de bâton; ainſi il n'a jamais

jamais ſçu ſe faire des amis, ni s'aſſurer la moindre petite fortune, & vous voyez bien par-là que vous lui faiſiez trop d'honneur de le prendre pour un Diable; car les Diables ſont plus habiles que cela: Ainſi, faites, s'il vous plaît, réparation d'honneur à Mr. Lucifer. Toute la Compagnie rit de cette ſaillie de notre François Germaniſé, & la Dame, qui tenoit encore bon pour le mauvais parti, lui dit: Mais, Monſieur, il ſe peut bien que celui dont vous parlez, & celui dont je parle, ſont deux, pourquoi voulez-vous les confondre? Oh! répondit-il, Madame, de la maniere dont vous nous avez fait ſon portrait, il m'a été aiſé de le reconnoître. Je l'ai vû dans la Cour où j'ai l'honneur d'être attaché, & où bien des gens avoient de lui la même idée que vous avez paru en avoir; car comme il a des raiſons pour ne parler ni de ſes parens, ni de ſon Pays, & qu'il eſt trop vieux pour avoir des Contemporains, il n'étoit pas aiſé de ſçavoir qui il étoit, & les contes vrais ou faux qu'il débitoit de tous les Pays du monde, le faiſoient regarder des uns comme un Envoyé des Peuples Elémentaires, & des autres comme le Juif errant. Je n'avois garde de donner dans cette opinion. Et pour la détruire dans l'eſprit de ceux qui s'en étoient laiſſé prévenir, je tâché de découvrir le myſtere qu'il y avoit là-deſſous; & à force

de ſoins j'appris ce que je viens de vous rapporter, qui déſabuſa entierement les gens raiſonnables, & qui ne ſçauroit manquer de faire le même effet ſur une perſonne qui l'eſt autant que vous. J'ai ſçu après cela que depuis qu'il eſt parti de notre Cour, il a fait certaine manœuvre pour laquelle il a été obligé de ſe réfugier dans la République dont je m'imagine que vous voulez parler, & où il a pris le nom d'un Saint dont les Armes & les Chiffres lui conviendroient le mieux du monde par les micmacs qu'on prétend qu'il a fait contre le Souverain qu'il ſervoit, & vous pouvez voir ſon hiſtoire en abrégé dans les bouts-rimez qu'on vient juſtement de m'envoyer du Pays où il eſt à préſent, & qu'une jeune Dame a remplis ſur les Rimes que Mr. du Freſny a données dans ſon Mercure Galant du mois de Janvier 1711. avec cette différence ſeulement, que le refrain ou la chûte du Rondeau de Mr. *du Freſny* eſt *Philis tient peu*, & que dans celui-ci c'eſt ce *vieux Normand*; parceque c'eſt du vieux Normand dont il eſt queſtion.

BOUTS-

BOUTS-RIMEZ

Remplis par Madame de W. ſur le vieux Normand.

CE vieux Normand proſcrit a l'air d'un * Albicrac :
Son babil étourdit plus que le Trictrac :
Contes à dormir debout ſans ceſſe il nous ſeringue.
Si on l'en croit, il eut & valets & Berlingue,
Et Septuagenaire il n'a ni fiic ni frac.
Il tranche du Baron ; mais on lui répond crac.
Sa mere, peu docile aux leçons de Pibrac,
Fit avec ſon cher Oncle au jeu de tôpe & tingue,
Ce vieux Normand.
Il ſe croit plus ſçavant que Voiture & Balzac :
Contre ſon Souverain il fit certain Micmac.
Ici faiſant le jeune, il chante, ſaute & fringue.
D'un Envoyé jadis il eut cent coup de tringue.
Enfin tous ces forfaits ont réduit au Biſſac
Ce vieux Normand.

Voilà, Madame, continua notre Conteur, le portrait en racourci de celui que vous croyïez tantôt un Fantôme, & que je vous aſſure être un homme; mais qui n'en vaut guéres mieux, puiſque c'eſt un très-méchant homme. Je le croi ſur votre parole, répondit la Dame, & je me range de

* *Albicrac, eſt ſelon Mr. du Freſny, un homme d'une figure & d'un caractere ridicules.*

votre opinion; car puiſque cet homme n'eſt pas un Diable, je ne croirai point qu'il y en ait, ou du moins qu'il en paroiſſe viſiblement ſur la terre. Tout le monde fut du même avis, & l'hiſtoire du *vieux Normand* termina la diſpute que celle de la *Voiſin* avoit fait naître. Je croi qu'il eſt à propos qu'elle faſſe auſſi clôture de cette Lettre, qui me paroît déja d'aſſez belle taille. Adieu donc, Madame, croyez, s'il vous plaît, que je ſuis toûjours votre très-humble & très-obéïſſante ſervante, &c.

Fin du ſecond Tome.

TABLE

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

Académies; jeu, ce qu'elles produiſent, P. 140
Affaire fâcheuſe arrivée à une Dame, 497. *& ſuiv.* 500. *& ſuiv.*
Affictions. Voïez *Croix.*
Aimable & *Ingrat*, derniere qualité qui doit détruire la premiere, 39
Aimer. Ce qui s'appelle aimer, 248. *& ſuiv.*
Aix-la-Chapelle, Ville libre & Imperiale; ſa ſituation; ſon antiquité; par qui pillée & brulée, & par qui réparée, aggrandie & embellie, 368. En quoi elle eſt recommandable, 369
Albon (le Marquis d') prend ſoin de Fanchon Journel. Il étoit l'époux de la Reine d'Yvetot, 197
Alexandre. Comment il a conquis l'Univers, 290
Allemand. (Mad. d') Son avanture extraordinaire, 336. *& ſuiv.*
Allemagne. Sa deſcription, 366. *& ſuiv.*
Amans. (les) Qu'ils ſe donnent de faux airs ſur le chapitre des femmes, 241. Où ils ſe trouvent, 257. Triſte avanture d'un, 509 *& ſuiv.*
Amour. (l') Comment en ont parlé les Auteurs tant anciens que modernes, 123. Que ce n'eſt pas lui qui nous perd, mais la maniere de le faire, 249
Ampoule. (Sainte) Son uſage, 319
Angleterre, ſa deviſe, 305
Angleterre (la Reine d') femme du Roi Jacques, pourquoi on ne pouvoit pas prendre le change ſur ſon chapitre, 17
Anglois. (la) Langueur à laquelle ils ſont beaucoup ſujets, 17. Remede qu'ils y apportent, *ibid. & ſui.* Pourquoi ils n'alloient point à Saint Germain, 17
Animaux Amphibies. Ceux qu'on appelle ainſi, 551
Anne (la Princeſſe) comment regardée en Angleterre,
Arlequin, ce qu'il dit à Lucrece, 209

Arles. Sort malheureux d'une Dame de cette Ville, 489. *& ſuiv.*
Armagnac (Mlle.) attire les regards & l'admiration, 25
Arrêt. Celui qu'on appelle d'Expedient, 207
Athéiſme. Voyez *Hypocriſie.*
Attachement auprès des Femmes, quel il eſt, 138. Qu'un qui ne peut avoir de but legitime, ne ſçauroit aboutir à rien de bon, 150
Attila, Roi des Huns; nom qu'on lui a donné; où défait, 318. *& ſuiv.*
Avanture plaiſante, 359. *& ſuiv.* 363. *& ſuiv.*
Aveugles. Au pays des aveugles les borgnes ſont les Rois; application de ce Proverbe, 171. *& ſuiv.*
Auteurs anciens & modernes, tous ſoumis à la critique, 222
Auvergne. (le Prince d') Pourquoi il a cru ne devoir point être regardé comme Sujet du Roi; ſon portrait; ſes biens, 344. *& ſuiv.*

B

B.... (Mr.) de Montpellier; ſon mariage avec Mad. de Montpouillan, 232
B... (le Chevalier) Cas qu'il a fait du portrait de ſa Maîtreſſe, 241
Banquiers, (les) où ils brillent & poſſedent les premieres Charges, 195
Baron Danois, ſa réception à la Cour, 108. Son mariage précipité, *ibid. & ſuiv.* Sa ſimplicité après la couche de ſon Epouſe, 110
Bas-Normand (un) meurt, & laiſſe un fils unique heritier de ſon bien, 406. Ce fils fait un voyage à Paris, & pourquoi, *ibid. & ſuiv.* Comment il fait une Maîtreſſe, 410. Il eſt trompé, 411. Procès qu'il intente, 415. *& ſuiv.* Fable qui pourroit lui convenir, 418. *& ſuiv.*
Baviere. (Mr. le Duc de) Miracle d'amour qu'il rencontre, 263. *& ſuiv.* Origine de ſon uſage, 264. *& ſuiv.*
Baville. (Mr. l'Intendant de) A qui il dévouë tous les Camiſards, 192
Bellecour, Beauté de cette Place de Lyon, 193
Belliſle. (Le Marquis de) Ses amours avec Mlle. D.... 247. *& ſuiv.*
Benefice avec les charges, 34
Beon. (le Marquis de) Son avanture en partant pour Toulouſe, 226. *& ſuiv.*
Berger. Petits bateaux par qui & comment conduits; leur uſage, 193. *& ſuiv.*
Bernard (Mr.) Intendant de St. Cyr, 45
Billard Jardinier de Nîmes, Lieutenant-Colonel des Camiſards, 190. *& ſuiv.*

Boileau. (le fameux) Ce qu'il fait de ſon bien, 101. Sa mort, *ibid.* Son Epitaphe, 102
Bon-goût fait une partie du merite, 40
Bonheur connu ; ſon effet, 133. *& ſuiv.*
Bouillon. (le Duc de) Pourquoi il remet ſa Principauté de Sedan, 343. *& ſuiv.*
Bouillon. (le Cardinal de) Son evaſion, 345. *& ſui.* Decreté par le Parlement, 346. On lui fait ſon Proces, 354. *& ſuiv.*
Bretagne. (le Préſident du Parlement de) Sujet de ſa brouillerie avec ſa Compagnie, 248
Briocher. Pourquoi on a voulu le faire mourir comme Sorcier, 9
Brouſſon (Mr.) fait des aſſemblées dans les bois, 171
Brun (Mr. le) peignit la *Voiſin* quelques heures avant qu'on la conduisit au ſuplice ; excellence de ce Portrait, 525. *& ſuiv.*
Buquoit (l'Abbé de) ſe ſauve de la Baſtille ; ce qu'en dit Mr. du Freſni, *ibid.*

C

C*** eſt le plus traitable des Camiſards. Effet de ſa déſerrion, 3. Sa profeſſion ; ſe vante du don de Prophetie ; eſt regarde parmi les ſiens comme un ſecond Moyſe, *ibid.* traité de Déſerteur par ceux de ſon Parti, 4. Honnêtetez qu'on lui fait, *ibid.* demande la permiſſion d'aller à la Cour, & pourquoi, *ibid. & ſuiv.* Son portrait, 5. eſt gardé, *ibid. & ſuiv.* Son avanture aux Tuilleries, 11. Sa figure ; va à Verſailles ; Sa Majeſté a envie de le voir, 12. Eſt relegué au Vieux Briſac ; à qui compare, *ibid.*
Cabaret où les Dames ne ſont pas ſcrup le d'aller, 35.
Cabinet (le) de *Monſeigneur.* Son Cabinet un des plus curieux, 308
Cambrai, Capitale du Comte de Namur ; deſcription de cette Ville, 351
Camus. (l'Abbé le) Voyez *Grace.*
Caque (la) ſent toûjours le Harang ; application de ce Proverbe, 225
Carmes. (les) leur pepiniere, 294
Carnot, Notaire des Demoiſelles de St. Cyr ; quel eſt ſon miniſtere dans cette Maiſon, 45
Cas defendu par St. Paul, 25
Caſcade de St. Cloud ; ſa deſcription, 35. *& ſuiv.*
Caſſagne. (Mr. de la) Malice qu'il fait à un de ſes voiſins, 257. *& ſuiv.*
Catinat, fameux Camiſard, 168. Ce qu'il dit allant au ſupplice, 349. *& ſuiv.*

Cavalier, (Jean) Chef des Camiſards, ſa naiſſance, ſon origine, 165. ſon enfance, 166. *& ſuiv.* apprend le métier de Boulanger, *ibid.* retourne en ſon Pays, 167. paſſe à Geneve, *ibid.* Ce qu'il y fait. Effet de ſes Diſcours, *ibid. & ſui.* Gens auſquels il ſe joint, 168. Eſt choiſi pour Chef des Camiſards; le nom de Heros lui eſt donné; don de Prophetie qu'il s'attribuë, 169. Accompliſſement de ſa prétenduë prédiction, *ibid. & ſuiv.* Suit l'exemple de Caïus Marius, 170. joint au don de Prophetie celui de la Prédication, 171. forme Corps d'Egliſe des Sévenois dont il s'établit le Pape ou le Patriarche, 172. s'applaudit, 173. Conjoncture dont il profite, 174. Comment il en impoſe, & à qui, 175. Son portrait & ſon hiſtoire, 175. Sentimens fort partagez à ſon égard, *ibid. & ſuiv.* Comment regardé; ce qui l'a perdu, 176. Qu'on ne ſçauroit le définir, 177. Partages de la plûpart de ſes camarades, 179. Son ſort par rapport à ſon peu de fidélité, *ibi.* Action qui ne lui fait pas honneur, 180. Echappé par fineſſe de ſes Gardes, paſſe en Suiſſe, va à Lauſane, 190. Prétextes dont il pare ſa conduite, 191. Curioſité qu'il excite, 192. Revêtu de la Dignité de Colonel, malheurs prédits contre lui, *ibid.* Eſt préſenté au Duc de Savoye, *ibid & ſuiv.* Comment il prouve que Seneque eſt contemporain d'Henri IV. 225

Châlons ſur Saône, Capitale du Châlonnois. Sa deſcription, 293. *& ſuiv.*

Chalons en Champagne. Sa diviſion & deſcription, 318

Chamillart (Mr. de) écrit à Cavalier, 192. *& ſuiv.*

Champenois. Proverbe ſur eux, 318

Champenoiſe. (une Dame) Son avanture, 203. *& ſui.* 205. *& ſuiv.* Quel étoit ſon train, *ibid. & ſuiv.* Sa déſolation à la perte de ſon Procès, 206. *& ſuiv.* 209. *& ſuiv.* 211. *& ſuiv.* Comment reçuë de ſon mari, 212. Aveu qu'elle lui fait; ſa ſurpriſe alors, *ibid.* jure de nouveau une fidélité inviolable à ſon mari, 213. Réflexion ſur ſon hiſtoire, 314. *& ſuiv.*

Chantilly. La beauté de ſes eaux, 47

Charité de Lyon. Sa maiſon très-curieuſe, 199

Charles VII. triomphe des Anglois, 178

Chefs de parti fomentent les diviſions, 24

Cheila. (du) Aſſaſſinat de cet Abbe, 168

Chile.

Cheiles. (le Chevalier) Famille des meilleures d'Irlande, 40
Chelos. (le Chevalier) Son Portrait, 52. *& ſuiv.* 54. *& ſuiv.* Ce qu'il dit ſur la Langue Françoiſe, 55. Reconnoit la voix de Myladi. Ce qu'il lui dit, 56. Sa réponſe ſur l'effet des objets préſens, 78. *& ſuiv.* Sa converſation avec Myladi qu'il va voir, 95. *& ſuiv.* Ecrit à ſon Pere ſur ſon Commerce avec Myladi, 101. Sa reponſe aux reproches que lui fait Myladi, 103. & à la Lettre de ſon Pere, 104. Sa réponſe à Myladi, 106. *& ſuiv.* Ses offres à Myladi, 114. Sa difficulté à ſe défaire de ſes ſurveillans, 115. Effet de ſa colere ſur ſa voix, 118. Son avanture contre Myladi ſans la connoitre, 118. *& ſuiv.* Precautions pour voir Myladi chez elle, 124. Voyez *Myladi.* Son ambition, 126. *& ſuiv.* Réſolution qu'il prend, 142. Combat tout ce que Maſter Drunk lui avoit dit, 145. *& ſuiv.* 150. *& ſuiv.* Sa converſation avec Myladi, 151. *& ſuiv.* Ce qui le porte à contrefaire le fou, 153. *& ſuiv.* Son tort dans ſes reproches quoique juſtes, 154. Extrait d'une de ſes Lettres à Myladi, 155. qu'il bleſſe, & comment cela arriva, 157. *& ſuiv.* Entre dans le Couvent des Moines de Picpuce, 161
Cheval de Bronze un chef-d'œuvre de l'Art, 99.
Chiny. (le Roi de) Comment reçu du Roi; abjure le Chriſtianiſme qu'il avoit embraſſé dans le deſſein de l'érablir dans ſon Royaume, 240
Choſe la plus forte qu'il y ait au monde, 289. *& ſui.*
Choſe qu'on n'a jamais vûë ailleurs, 295. *& ſuiv.*
Ciel. (le) Qu'en nous donnant un cœur ſenſible, il nous fait un mauvais préſent, 163
Cleopatre renverſe la fortune de Marc-Antoine, 138
Cocu imaginaire. Ce qu'il dit ſur les cœurs ſenſibles, Voyez *Opera.*
Comparaiſon qu'il ne fut jamais de juſte, 178
Connoiſſance (la) de ſon mal, eſt la plus grande diſpoſition à la gueriſon, 153
Conſcience. Son effet ſur le cœur, 23. Effet de celle qui ne ſe reproche rien, 503
Conſeiller au Parlement de Toulouſe marié avec la veuve d'un Medecin, ſon hiſtoire, 244. *& ſuiv.*
Conſeillere de Dijon, ſon goût bizarre, ſa familiarité avec un ſerpent, 295. *& ſuiv.*
Conti. (le Prince de) Ce qui

qui lui arriva dans ſon voyage de Pologne à l'occaſion d'un Medecin, 232. *& ſuiv.*
Coq-à-l'âne (le) à l'occaſion des Lettres de Voiture, 223
Cordelier (le petit) de Toulouſe, ſa mort, 255. *& ſuiv.*
Corneille. (Mr.) Application de belles paroles de lui, 177
Cornu de la Boiſſiere. Chanſon ſur lui, 534. *& ſuiv.*
Coteaux. (des) Sa généroſité à l'egard de ſon ami Philibert, 520
Coulon (la belle) Son pays, 33., 200. Satyre contre elle; pourquoi releguée par ſon mari dans une Communauté, 33
Coupable toûjours plus malheureux que l'innocent le plus infortuné, 504
Cour. Sa politique envers les donneurs de faux avis, 99
Crédules. Qu'on en fait facilement des duppes, 539
Crime Ce qui le fait, 210. Comment il aggrave la peine, 503. *& ſuiv.* Qui merite une punition exemplaire, 533
Criminels du Tartare, leurs occupations chez les Payens, 92
Critiquer. Maniere de critiquer aſſez plaiſante, 147
Croix. Peuvent être des châtimens du ciel, 23
Croix & *affliction*, marques de la bonne voye, 23
Croix du Tiroir. (la) Ce que c'eſt au dire d'Arlequin, 500
Curieux de Liége, origine de ce Proverbe, 367
Curvalle. (Mr. de) Son Hiſtoire, 279. *& ſuiv.* Va en Turquie; arbore le Turban, 280. *& ſuiv.*
Cyr. (Saint) Sentiment divers ſur ſon établiſſement, 43, 45. *& ſuiv.* Ce que c'eſt que cette maiſon, ſes revenus, 43. Ce qu'il faut pour y etre reçu, 44. Sa regle de Sainte Marie, 45

D

D*** (le Prince) ſe déclare pour Myladi, 90
D... (le Comte de) amoureux de Madame H... 235. Troque qu'il fait du portrait de ſa Maîtreſſe, *ibid. & ſuiv.*
Dallemand. (Mr. & Mad.) Leur paroli peuvent faire paroli avec Mr. & Mad. de Belliſle, 265
Danois. Ce qu'ils marquent dans la plûpart des Contrats de mariage de leurs filles, 514. *& ſuiv.*
Danſeuſes de l'Opera, ce qu'elles procurent, 341
Dargenſon. (Mr.) Sa principale occupation, 262. Malice aſſez plaiſante qu'on lui fait, *ibid. & ſuiv.*
Daubuſſon, (François) Duc de la Feuillade; ſon nom mêlé avec celui de Louïs, 99.

99. & pourquoi, 100. Laiſſe un fond pour l'entretien des quatres grandes Lanternes de la Place des Victoires, *ibid.* Voyez *Lanternes.*

Daunoi. (Madame) Jugement ſur ſon Manuſcrit, qu'avant de mourir elle avoit laiſſé à une de ſes bonnes amies; pourquoi on n'a pû l'imprimer, 13. *& ſuiv.* Elle a été autrefois à la Cour d'Angleterre; jugement des Mémoires qu'elle a donné ſur cette Cour, 18. Ceux dont ſa maiſon eſt le Bureau d'adreſſe, *ibi.* A le ſoin des funerailles de Myladi, 162. Excellence de tous ſes Ouvrages, 163

Dauphiné. Don dont ſe flattent ceux qui en ſont, *& ſuiv.*

De.... (le Marquis de) Son avanture, 511. *& ſui.*

De... (le Mylord) cauſe de la Lettre qu'il ecrit en Cour, 80

De... (la Comteſſe) Sa reponſe à la propoſition du Gouverneur du Comte de... ſon fils, 219. *& ſuiv.* Sa ſurpriſe à l'aveu que lui fait ce Gouverneur, 220. *& ſuiv.*

Défi de deux fameux débauchez, 254. *& ſuiv.*

Délicateſſe tendre chez qui elle ſe trouve ſeulement, 280

Déſeſpoir. (le) Son effet, 179

Des Grecs, Exempt de la Marechauſſée, fameux par les captures qu'il faiſoit tous les jours, 522

Dijon. Sa deſcription; quand & par qui ſon Parlement fut erigé, 294

Dinant. Sa deſcription, 350. *& ſuiv.*

Diſcretion (la) n'eſt pas la vertu des Amans, 313

Drouillet. (la Préſidente) Son remede aſſure contre toute ſorte de tentations, 249. *& ſuiv.*

Du... (M.) Capitaine dans le Regiment de T... récit de ſon mariage avec une fille de condition, 269. *& ſuiv.* 273. *& ſuiv.*

Duras. (Mlle.) Ce qu'elle dit après avoir regardé le Buſte de Jupiter, 181. *& ſuiv.*

Durafford. (Madame) Son avanture, 180. *& ſuiv.*

E

Ecrire, belle maniere d'écrire, 313

Ecriture Sainte. (l') Un de ſes paſſages dont on abuſe ordinairement, 24

Egliſe Judaïques. Comparaiſon de ſes Sectes avec l'Egliſe des Chretiens, 27

Elizabeth. (la Reine) Maladie dont on prétend qu'elle mourut, 37

Envie (l') ſe fourre partout, 194

Epoux prévenus, comment ils donnent aiſément

dans le panneau, 245. *& ſuiv.*
Eſprit. (l') Eſt le ſel de la galanterie, 312
Eſprits foibles qui ſe croyent eſprits forts, ont honte de leur Orthodoxie, 549
Euchariſtie (l') comment appellée dans les Sevennes, 172
Exceter. (la Comteſſe d') Voyez *Myladi.* Cauſe des paroles qu'elle adreſſe à la belle Coulon qu'elle rencontre aux Tuilleries, 34. *& ſuiv.* Voyez *Monſieur.* Propoſe un parti de promenade à Myladi; vont enſemble au Bois de Vincennes, 97. Ce qu'elle dit ſur la Statuë de Henri IV. ſur le Pont-neuf, 99. Son ſentiment ſur des Vers, 113. Effet de ſes réflexions, *ibid.* Eloge qu'elle fait de Myladi, 126. Son jugement ſur les billets de cette Dame au Chevalier Chelos, 128. *& ſuiv.* Ce qu'elle repréſente à *Myladi*, 154. Envoye prier la Comteſſe *Daunoi* de venir à Picpuce; réſolutions qu'elles prennent enſemble pour l'honneur de la mémoire de Myladi, 159. Son Cancer s'ouvre & la ſuffoque par ſon venin, 162. Sa Morale en matiere de Religion, 188
Exhortations à quoi elles tendent, 137

F

Fanatiques. Ceux à qui on a donné ce nom, 173
Femme jolie eſt d'un grand ſecours pour le gain d'un Procès, 204
Femmes, leur devoir ſelon Saint Paul, 23. Caractere d'une qui auroit pû ſervir de modelle à Moliere, 66. Utilité de leur Commerce, 125. *& ſuiv.* Qu'elles ont cauſé la ruine des plus grands hommes, 138. Combien dangereuſes celles d'eſprit, 139. Satyre outrée contre elles, 139. Quand leur cœur ſe découvre, 140. Comment celles qui ſont adroites trouvent le moyen de contenter leurs paſſions, 245. *& ſuiv.* Réponſe d'une qui demandoit la charité, 302. *& ſui.*
Fermeté dans laquelle il n'entre point de pudeur, 314
Filles, avanture d'une jeune qu'on menoit au ſupplice comme atteinte & convaincuë d'être Sorciere, 543. *& ſuiv.*
Financier duppe, comment, 211. *& ſuiv.*
Flechier (Eſprit) Evêque de Nîmes, ſon éloge, 357
Fondateurs, qu'on ne ſuit pas toûjours leur intention, 31
Fortune, effet de ſon revers, 538. *& ſuiv.*

Foucart. (Madame) Son hiſtoire, 504. *& ſuiv.* 507. *& ſuiv.*
France. (la) Ses avantages ſur les autres Nations, 55
Fromages à la crême qu'on ne trouve nulle part ailleurs, 199

G.

Galanterie. Pays où elle eſt pouſſee juſques par-delà cinquante ans, 72
Galant homme. Un de ſes devoirs, 148
Galles. (le Prince de) Son air, 49
Ganges. (le Marquis de) Sa generoſité, ſes amours à Mets, 214. *& ſuiv.* 216. *& ſuiv.*
Ganges. (Madame de) Sa mort, 216. *& ſuiv.*
Ganges. (l'Abbe de) Récit qu'il fait de ſon crime à la Comteſſe de . . . 220. Eſt contraint de ſe retirer en Hollande, *ibid. & ſuiv.* Ce qu'il y fait; nom qu'il portoit dans ſes voyages avec le Comte de... Son mérite, 221
Gaſcons, habiles craqueurs hiſtoire de deux, 528. *& ſuiv.*
Gauri. (la) Son avanture avec un Prince Etranger, 340. *& ſuiv.*
Girardin Ambaſſadeur de France à la Porte, ſa mort, 281. *& ſuiv.*
Girardin. (la Marquiſe de) Son mariage avec le Marquis de Levi, 276. *& ſuiv.*
Gouverneur du Comte de.... ſa propoſition à la mere de ſon Eleve, 219. ſe donne à connoître, 220. Son nom eſt l'Abbé de Ganges, *ibid.* Voyez *Ganges.*
Grace. (la) Ses effets dans l'Abbé le Camus, 201
Grecs (les) traitoient de Barbare tout le reſte du monde, 55
Grenoble à préſent la plus conſidérable du Pays, 201
Guerre (la) n'empêche pas qu'on ne ſe divertiſſe toûjours bien, 188
Guiſcard (le Marquis de) conſeille à Jean Cavalier d'aller trouver le Duc de Savoye, 190

H

H. . . . (Madame) Son Portrait troqué contre un cheval, 235. *& ſuiv.* Reflexions là-deſſus, 241
Haine (la) toûjours plus forte entre les proches, 206
Henri IV. ſe rend Catholique, & pourquoi, 24
Herode & Herodias, relegueż par Caligula, Empereur de Rome, 7
Hiſtoire compoſée à plaiſir, ce qu'elle demande, 189
Homere. Sa remarque au ſujet d'Agamemnon & de ſa fille Iphigenie, 182
Homme qui n'a point d'ombre, & pourquoi, 224
Hommes ſoi-diſans à bonne fortune, avanture à ce ſujet,

ſujet, 243. *& ſuiv.* Habiles en l'Art de diſſimuler, 490. Récit de la conduite d'un qui étoit d'unair & d'un eſprit tout extraordinaires, 546. *& ſuiv.* 548. *& ſuiv.* 552. *& ſuiv.* Son origine, 551. *& ſuiv.* Abregé de ſon hiſtoire dans des bouts-rimez, 555

Honnêtes gens plus aiſez à tromper que les autres, 354

Honteux. Rien de ſi honteux que d'être gouverné par une femme, 418

Horloge. Deſcription de celui des Comtes de Saint Jean de Lyon; pareil dans Strasbourg; pourquoi on fit crever les yeux à celui qui les a faits, 9

Huguenots. Leur réponſe ſur le Camiſard C***, 5

Huy, Capitale du Condroës, deſcription de cette Ville, 353

Hypocriſie & *Atheïſme* préſentement montez à leur comble, 182. *& ſuiv.*

I

Jacquès (le Roi) relegué à Saint Germain, ſans eſperance de remonter ſur le Trône; ſa crainte; occaſion où il marque une grande force d'eſprit, 16. Sa grandeur d'ame & ſes ſentimens comment expliquez par les uns & par les autres, *ibid. & ſuiv.*

Jauniſſe, état de ceux qui l'ont, 75

Idées triſtes, leur effet, 42

Jeſuites (les Peres) trouvent le ſecret de faire de la ſoupe avec un caillou, 265. *& ſuiv.*

Jeu. Etat de ceux qui y perdent, 36

Imbert Dauphin, quand & à qui il a donné le Dauphiné, 200

Indifférence ſur les Religions très-blamable, 27

Infante. Faire l'Infante infortunée ce que c'eſt, 155. ſon trouble alors, 158 *& ſuiv.*

Ingrat. Voyez *Aimable.*

Innocence difficile à prouver, & pourquoi, 90

Iournel fanchon. Opera dont elle fait l'ornement, 197

Iſabeau Propheteſſe de Jean Cavalier; ſa déclaration de la part de Dieu, 170

Iverot (Royaume d') plus renommé par ſes poulardes, que par la ſincerité de ſes habitans, 551

Jupiter. Son buſte en marbre où trouvé, & où il eſt actuellement, 181

Jurieu (le Miniſtre) où il commence à ſe faire reconnoître, 347

K

Kibaure. Situation de ce Village, 165. *& ſuiv.*

L

L'A... (le Comte de) Prétendu impoſteur, ſon hiſtoire, 227. & *ſuiv.* Ce qu'on penſe ſur ſon Chapitre ; pourquoi recompenſe plûtôt que puni de ſon impoſture, 228. Son mérite, 229. Ses amours & ſes intrigues avec la belle Tabatiere, *ibid.*

Lacedemoniens. (les) Pourquoi ils faiſoient connoître le vice à leurs enfans, 164

Lanternes de la Place des Victoires, Vers faits ladeſſus, 100

Larron. (l'occaſion fait ordinairement le) Application de ce Proverbe, 499

Las de vivre, maladie que les Anglois appellent ainſi, 37

Léri (le Marquis de) triomphe des *Allemands* le verre à la main, 277. Comment il but le vin de l'etrier, *ibid.* Trophée érigé en ſon honneur, *ibid.*

Léri, (l'Abbé de) un des plus redoutables buveurs, 279

Lettre fermée comme le Rat de la Fontaine ferme ſa porte, 95

Lettre de divorce à la maniere Judaïque ; hiſtoire à cette occaſion, 487. & *ſuiv.*

Liancourt. (Madame de) Son hiſtoire, 491. & *ſuiv.*

Limbourg. Sa ſituation ; en quoi celebre, 368

Littieres de Blavet, leur commodité, 226

Loiſon (la brune) autrement dite *Tontine*, pourquoi avoit-elle epouſé un vieux Gentilhomme, 534

Longueville. L'Auteur de cette Maiſon ſous Charles VII. empêche le Royaume de perir, 306. & *ſuiv.*

Louis XIII. Sa Statuë où placée, 100

Louvois (Mr. de) ſe mit ſous la protection des Miquelets ; à qu'elle occaſion, 293

Louvre. (le) Combien négligé ; depuis quel tems ; à quoi on le peut comparer, 98

Luxembourg (le Maréchal de) fait grand peur au Diable que le voiſin s'étoit vantée de lui faire voir, 524. & *ſuiv.*

Lyon. On y court en foule pour voir le Camiſard C***, 5. Beauté de cette Ville ; pourquoi elle n'a point de Parlement ; Maiſon dans laquelle ſon Gouvernement eſt héréditaire ; ſa ſituation, 6. Eſpece de petit Paris, 8. Combien voiſine du Dauphiné, 200. quel eſt ſon ſejour, 202.

Lyon. Sa diſtance de Mâcon, traget agréable, 287. & *ſuiv.*

M

Macon, Capitale du Mâconnois en Bourgogne, & fort voiſine de la Breſſe; ſa ſituation; ſon ſeul agrément, 288
Mahomet. Comment il en a impoſé & en impoſe encore, 182
Maine (Mr. le Duc du) Souverain de *Dombes*, a le droit d'y faire battre Monnoye, 199
Maintenon. (Madame de) Où elle prend des filles pour donner des Régles à l'Abbaye de Saint Cyr, 43. ſeule choſe à laquelle on ait donné ſon nom; ſon habillement, 50. ſon occupation, 51
Maiſon difficile à acquerir en Turquie, 283
Mal connu eſt à moitié guéri, 156
Malheur, à quelque choſe malheur eſt bon; application de ce Proverbe, 108
Maltotiers (les) Ceux qui font ordinairement les frais de leurs débauches, 214
Manieres fort libres donnent aiſément matiere à jalouſie, 280
Marchands (les) priment à Lyon, 222. connoiſſent mieux les régles de l'Arithmetique que celles de l'éloquence, 225
Mariage. Ce qui le rend indiſſoluble, 278
Marie. (de Chaillot Sainte) Eloge de ce Couvent de filles, 43
Marine. (le Régiment de la Marine) Sa defaite; ce qu'elle a valu à Cavalier, 173
Marlbourough. (le Mylord) Bouts-rimez à ſa loüange, 351. *& ſuiv.*
Marly, deſcription de ſes beautez, 51
Marquis. (Mr. le) Avanture d'une de ſes filles, 184. *& ſuiv.* Comment il y pourvoit, 186. D'où partent les précautions qu'il prend pour élever ſes filles dans la retenuë; ſon goût, 187
Marcel. (le Marquis de) Pourquoi il relegue ſon épouſe, la belle Coulon, dans une Communauté, 33
Maſter Drunk. Son Portrait, & deſcription de ſa maiſon, 130. *& ſuiv.* Sa converſation avec Myladi, 139 *& ſuiv.* ſent un peu ſon Don Quichotte, 143. eſt un Viſionnaire, 145. Son Portrait, 147. Sa réponſe au Chevalier Chelos, 146. *& ſuiv.* Son entretien avec Myladi, 149. *& ſui.* Trouble la cervelle du Chevalier Chelos par les conſeils, 154
Maux. Dans les maux extrêmes il faut ſe ſervir de remedes violens; application de ce dire, 207
Maxime approuvée de tous, 189
Mazarin. (le Cardinal) Pourquoi il fonde le College

lege des quatres Nations, 98
Médecin qui passe pour un second Esculape. Son aveu au Prince de Conti, 232. *& suiv.*
Médecin, (après la mort le Medecin) Application de ce Proverbe, 330
Melchisedech. Especed'un, 218
Menagerie du Roi, animaux qu'elle renferme, 308.
Mentir qui vient de loin. (a beau) Application de ce Proverbe, 547
Merlac. (Mr.) Comment il s'explique dans ses Sermons au sujet de Jean Cavalier, 191
Messe de la Pie. (la) Ce qu'elle doit apprendre, 501. Histoire de sa fondation, *ibid. & suiv.*
Mignard. (Mr.) Eloges qu'il reçoit pour les portraits qu'il fit du Roi & de Mad. de Maintenon, 527. Madrigal à ce sujet, *ibid.*
Minauderies. A quoi elles servent, 324
Miquelets. Seule justice qui en connoissent, 292.
Miracles. (les) Que le hazard s'y mêle souvent, 180. Rares & un peu sujets à caution, 182
Mirmand (Madame) est poignardée, 171
Myrtes mêlez avec des Lauriers, 306
Modene. (le feu Comte de) Sonnet de sa façon, 526
Moine (Mr. le) allié à Mad. de Maintenon, 316. *& sui.*
Moliere, ce qu'il dit du devoir des femmes, 21
Monde, tems que l'on met à en faire le tour, 285
Montigni, (Mademoiselle de) Chanoinesse de Mons; sa conquête, 311
Monde (le) n'a de lui-même que trop de panchant au mal, 549
Monseigneur, son avanture à l'occasion d'une Actrice d'Opera, 535. *& suiv.*
Monsieur, arrête la Comtesse d'Exceter à St. Cloud; ce qu'il lui dit à l'occasion de l'air rêveur qu'il remarqua sur le visage de Myladi, 37
Morale qui fait peur, 23
Montrevel. (le Maréchal de) Effet de ses cruautez, 2. *& suiv.*
Myladi **. Paroles qu'elle adresse à la Comtesse d'Exceter en la trouvant à Paris, 18. *& suiv.* Sujet de leur conversation, 19. *& suiv.* 21. *& suiv.* 25. *& suiv.* 27. *& suiv.* 30. *& suiv.* Vont à St. Cloud ensemble, 35. Leur entretien, 36. *& suiv.* 38. *& suiv.* 41. *& suiv.* Vont coucher à Chaillot, 42. *& suiv.* Leur entretien dans le chemin, 43. *& sui.* Vont à Versailles, 48. *& suiv.* Portrait qu'elle fait de son amant, 52. *& suiv.* Leur entretien à son égard, 53. *& suiv.* Son attachement avec le Comte D** a fait grand bruit à

à Londres, 53. Ses lettres comparables à celles de Buſſi, & de Mad. Sevigné, *ibid.* Son eſprit avoit bien plus de part dans ſon attachement que le cœur, 53. Voyez *Chelos.* (le Chevalier) Par quelle avanture elle a fait la connoiſſance du Chevalier Chelos, 58 *& ſuiv.* Caractere de ſa ſœur, 62. *& ſuiv.* Occaſion de l'avis donné à la Cour d'Angleterre contre elle, 79. *& ſuiv.* Eſt faite priſonniere, 82. & menée a la Conciergerie, 83. Ce qui lui parut le plus dur alors, *ibid. & ſuiv.* Trahiſon qu'exerce contre elle un de ſes parens, 83. *& ſuiv.* Recit de ce qui ſe paſſa durant ſa détention, 85. *& ſuiv.* & des bruits repandus à cette occaſion, 86. *& ſuiv.* Elle continue l'hiſtoire de ſa priſon, 88. *& ſuiv.* Son ſeul deſagrement dans la priſon, 90. Conduite qu'elle y tient; 91. Son Proces eſt inſtruit, ſa lettre écrite au Chevalier eſt produite, 92. *& ſuiv.* Son élargiſſement ordonné, 93. *& ſuiv.* Précis de ſa lettre à un Prêtre, 94. Réponſe qu'elle en reçut, 94. *& ſuiv.* Sa réponſe à la Comteſſe qui lui demandoit qui étoit le Rat de la Fontaine, 95. Eſt remiſe en liberté, 95. Envoyé chez le Chevalier Chelos & pourquoi, *ibid.* Son entretien avec lui, 99. *& ſuiv.* Rompr tout commerce avec ſes anciennes connoiſſances, 97. Le Chevalier Chelos lui tient lieu de tout, *ibid.* 125. Répond qu'elle n'a pas eté mieux traitée, 99. Suite de ſon hiſtoire avec le Chevalier Chelos, 101. Ses reproches à ce Chevalier, 103. Cauſe des larmes qu'elle ne peut retenir, 104. Où la porta l'excès de ſa douleur, 105. Ecrit au Chevalier un billet fort touchant, 106. Converſation avec le *Chevalier*, 106. 107. Ses chagrins charmez par la préſence du Chevalier, 109. Ne peut comprendre qu'on puiſſe aimer & raiſonner en même tems; ſa crainte, 110. Occaſion des Vers qu'elle fit, *ibid. & ſuiv.* Par qui inſpirée, 111. *& ſuiv.* Sa deviſe, *ibid.* Son eſperance, 116. Décrit les horreurs du lieu où elle attendoit le Chevalier, *ibid.* Sujet de la grande peur qu'elle eut, 117. Reproches cruels & injuſtes qu'elle fait au Chevalier, 119. *& ſuiv.* Ses réfléxions alors, ſes entretiens avec ce Chevalier, 120. *& ſuiv.* Rit de la peur qu'elle avoit faite au Chevalier, 121. Combien ſa paſſion l'occupation

cupoit, 122. Occupée de ſa paſſion elle ne ſe donne pas le tems de la condamner, *ibid.* A quoi ils paſſoient leur apres-dîné, 125. *& ſuiv.* Motif du recit qu'elle fait de ſes foibleſſes, 123. Sa reponſe a la Comteſſe, 126. Ou elle a été elevée, *ibid.* Remarque qu'elle fait faire au Chevalier ſur les penſees repanduës dans ſes lettres, 127. Ses billets au Chevalier, 128. *& ſui.* Continuë ſon hiſtoire, 129. *& ſuiv.* 133. *& ſuiv.* 137. *& ſuiv.* 141. *& ſuiv.* 145. *& ſuiv.* 149. *& ſuiv.* 153. *& ſuiv.* 157. *& ſuiv.* 161. *& ſuiv.* 163. *& ſuiv.* Leurs Chanſons, 134. *& ſuiv.* Eſt bleſſée; revient de ſon évanoüiſſement, 158. Se confeſſe & communie, demande à voir le Chevalier, 159. Expire entre les bras de ſes deux amies, *ibid.* Agoniſante, ce qu'elle témoigne à ſes deux amies, 160. Son Teſtament, *ibi & ſui.* Sentimens dans leſquels elle meurt, 161. Sa mort eſt bien-tôt ſçuë à Saint Germain; combien regrettée, 162. Effet que doit produire la lecture de ſon hiſtoire, 163. *& ſuiv.*

N

Nation, où les hyperboles ne coûtent gueres, 218

Néceſſité, méchante conſeillere, 499

Nil. Sa ſource inconnuë, 66

Nimes. Evénement aſſez bizarre arrivé dans cette ville; ſes ſuites, 3. *& ſuiv.*

Noyer. (Madame du) Son affaire avec un Cordelier, 289. *& ſuiv.* 291. *& ſuiv.* 293. Une de ſes avanture, 538. *& ſuiv.* 541. *& ſuiv.* 43. *& ſuiv.* 547. *& ſuiv.*

Normande (une Démoiſelle) réduire à la fâcheuſe néceſſité de ſe mettre en condition; ſon avanture, 183. *& ſuiv.* 185. *& ſuiv.* Demande ſon congé & ſe retire, 186. Sa penſée ſur le mécompte de la nouvelle Mirrha ſon éleve, 187. *& ſuiv.*

Normandie. (la) Commencement d'un des plus odieux Procez dont elle ait jamais oui parler, 551. *& ſuiv.*

Nouvelles, effet de la maniere de les conter, 315

O

Objets préſens, leur effet, 78

Officier nouveau converti, ſa réponſe au Miniſtre, 342

Opera. Paroles remarquables de l'Opera ſur les cœurs ſenſibles, 32. *& ſui.* Sur l'infidelité des amans, 237

Opera de Lyon, ſa deſcription, 197
Or rien ne peut échapper à ſon brillant, 204
Oriſlâme, ce que c'eſt, 343
Orleans. (Madame la Ducheſſe Doüairiere d') Son éloge, 310

P

PAys où il faut être hypocrite ou idolâtre, 215. Que la vivacité du pays aide beaucoup à l'eſprit, & donne un nouveau ſel aux choſes, 268
Paris (le Parlement de) ne croit point de Sorciers, 328
Pariſiennes. Manieres dégourdies des habiles, 265
Pariſiens traitez de badaux, 34
Pariſiére. (de la) Fait Evêque de Nîmes, 357
Partage de Mongommeri (le) ce que c'eſt, 530
Partie remiſe, partie perduë, 340
Pavillon. (Mr.) Ses Vers ſur l'inconſtance, 237. *& ſuiv.*
Pelerin, fort contraire à la belle *Tabatiere*, 229. Pourquoi, 230
Peliſſon. (Mr. de) Son divertiſſement dans la Baſtille, 91
Perrin Dauphin. Reproche qu'il fait dans les Plaideurs à Maitre l'Intimé, 202
Petits toûjours la duppe des Grands, 182
Peuple. (le commun) De tout tems ignorant, 183
Peuples (les) Ce qu'ils aiment & ce qui leur donne du courage, 178
Philibert, célébre Joüeur de flûte, ſe détermine a donner dans le Sacrement, 517. *& ſuiv.* Crime dont on l'accuſe, 519. Sa réponſe au Roi, *ibid. & ſuiv.* Eſt juſtifié, 520
Philicourt (Madame) tient aſſemblée chez elle, & pourquoi, 195.
Philippe. (le Roi) Preuve qu'il donne de ſon bon cœur & de ſa pieté, 502. *& ſuiv.*
Pierre. On ne ſçauroit tirer du ſuc d'une pierre; application de ce Proverbe, 265. *& ſuiv.*
Pierre-Enciſe, ſituation de ce Château; ſéjour des Criminels d'Etat, 6
Pilate & *Herode* ont été exilez ſur les bords du Rhône, 8
Pillules, leurs effets déſagréables, 340. *& ſuiv.*
Place des Victoires. Deſcription de ce qu'elle contient, 99
Place Royale. Sa régularité, 100
Placet préſenté au Roi, comment répondu, 284. *& ſui.*
Playe. Playe d'argent n'eſt pas mortelle; application de ce Proverbe, 275
Pomme. Nous voici trois, a qui donnerez vous la pomme? 63

Populace

Populace, amie du déſordre, 292
Portland (le Comte de) envoyé en France par Guillaume III. en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire; ſon entrée dans Paris, 15. Comment reçu du Roi; refuſé ſur l'éloignement du Roi Jacques qu'il demande, 16
Pralin. (le Maréchal de) Lieu où il remporta une célebre Victoire ſur les Eſpagnols, 342. *& ſuiv.*
Précaution qui ſauve l'honneur du prochain & trouve le ſecret de divertir, 186. *& ſuiv.*
Précieuſes. Leur maniere de parler aſſez ordinaire, 65
Préſence (la) eſt contemptible, 182
Prêtre de Saint Nicolas des Champs, ſes talens, 323
Prince (Mr. le) Sa réponſe au Roi qui lui demandoit Chantilly, 47. *& ſuiv.*
Priſon (la) dérange la cervelle, 92
Proteſtans. (les) Leurs ſentimens ſur les Camiſards & ſur leurs Propheties, 176
Pſiché dans ſon Château de Féries, 184
Pyramide fort ancienne dans le Dauphiné, 200. *& ſuiv.*

Q

Querigut. Par qui ce pays eſt habité, 292
Qui pro quo. Effet de quelques-un, 171

R

Ravanel, fameux Camiſard, 168
Recolin. (Mr. & Madame) Leur avanture, 257. *& ſuiv.*
Reculer; pour mieux ſauter (il faut) application de ce Proverbe, 105
Réfugiez. (les) Comment regardez des Suiſſes, 191
Religion. (la) Ce dont elle ſert de pretexte ſouvent, 24. *& ſuiv.*
Remede pire que le mal; application de ce dire, 250
Religion Chrétienne, la ſeule où l'on puiſſe ſe ſauver, 27
Remi, (Saint) Evêque de Rheims, convertit Clovis V. Roi de France, 319
Remontrances à contre-tems, 41
Repos honteux aux jeunes gens, 141
Reproches continuels; qu'ils déſeſperent, 156
Retel, Capitale du Rételois, à titre de Duché, 342
Révolutions arrivées dans les ſiecles paſſées; leur prétexte, 182
Rheims. Sa diſtance de Châlons, une des plus anciennes villes de France; ſa deſcription, 319
Rhume Eccléſiaſtique; quelle eſt cette maladie; de quelle utilité lui eſt l'uſage des ſerpens, 303

Rire.

Rire. Rira bien qui rira le dernier. Application de ce Proverbe, 180
Ryſwick, effets de ce Traité, 15
Roland aime mieux ſe faire tuer que de ſe laiſſer prendre, 4. Chef de Camiſards, commande dans les hautes Sevennes, 168. Son reproche à Angelique, 363
Robin ſe ſouvient toûjours de ſes flûtes; application de ce Proverbe, 89
Roi. (le) Ce que c'eſt qu'en faire l'éloge d'une maniere fine, 55. *& ſuiv.* Cauſe de ſa grande averſion pour Paris, 98. vient à Paris, & pourquoi, 99
Rois de France, comment deſignez par Noſtradamus, 343
Roquelaure. (Mr. de) Un de ſes bons mots au lever de Monſeigneur, 260. *& ſuiv.*
Route ennuyeuſe, 287

S

SAint Evremont met Londres au rang des premieres Villes du monde, 76
Sang (le) à qui dû, 144
Saone, Ville que cette riviere traverſe; où elle ſe perd, 6. Grand Pont de Bois ſur cette riviere, 193
Savans. Plaiſante choſe qui arrive à deux à l'occaſion des Lettres de Voiture, 222. *& ſuiv.*
Sectes. Morale à leur occaſion, 27. Ce qu'on en doit penſer, 28
Sedan, ſa deſcription & ſituation, 347
Seine. (la) Sa ſource, 316.
Selles (entre deux le cul à terre) Application de ce Proverbe, 180
Sentimens déſintéreſſez, leur reſſemblance, 133. Conformes à la baſſeſſe de ſa naiſſance, 210
Serrail, ce que c'eſt, 533
Serieres. (Mr. de) Son cabinet merveilleux, 10. Comment fruſtré du ſuccès de ſon imagination, 196
Serpent extraordinaire avec qui on badine; hiſtoire de ce ſerpent, 295. *& ſuiv.* 297. *& ſuiv.* 299. *& ſuiv.* Utilité de leur nourriture, 302
Service d'importance tient lieu de merite, 208
Simon-Charles, (le Comte) tué en Flandres, 228
Socrate quel étoit ſon démon, 545
Sots. Leur prévention, 543
Sotte (une) donne quelquefois autant de peine qu'une perſonne raiſonnable, 312
Soupirer méthodiquement, 67
Suſe. (le Comte de) Son avanture à Paris, 241. *& ſuiv.*
Suiſſes. (les) Pourquoi ils ne veulent pas d'abord recevoir

recevoir Jean Cavalier, 190
Suſon. (le Val) Sa deſcription; réponſe de ſes habitans au Roi, 317

T

TAbatiere (la belle) Son caractere, ſon pays; ſes amours avec le Comte de la . . . 209. *& ſuiv.* Caractere de ſon frere, 231
Talon (Madame) Avanture qui penſe la faire mourir, 521. *& ſuiv.*
Tiberge (l'Abbé) Superieur des Miſſions Etrangeres, Directeur de Saint Cyr, 45
Tombeau des deux Amans, azile inviolable ſous le Roi Gondebaut; où ſitué, 7
Tourville. (le Chevalier de) Son avanture, 303. Uſage que l'on fait de ſon nom a la Cour, 304
Trape. (Maiſon de la) Son entree interdite aux femmes, 201
Turenne. (Mr. de) Pourquoi affectoit de faire paſſer le Duc de Bouillon avant lui, 344. Sa mere en grande vénération chez les Huguenots, 347

V

VAntadour. (le Duc de) donne occaſion de rire, 195. *& ſuiv.* Chanſon à ce ſujet, & entend aſſez bien raillerie, 196
Vardes (le Marquis de) recommandable par ſes galanteries & ſes diſgraces, 311
Vienne, premiere Ville du Dauphine, autrefois ſéjour des Souverains de ce Pays; ſa diſtance de Lyon, 200
Vendôme. (Mr. le Duc de) Chanſon ſur ſon mariage avec Mademoiſelle de Condé, 305. Son mariage fort approuvé, *ibid. & ſuiv.* Appellé l'Ange tutelaire de la Maiſon Royale, & le Défenſeur de la gloire des Lys, 306
Verſailles. S'il eſt plus beau que St. Clou, 46
Verſailles, huitiéme merveille du monde, 307. *& ſuiv.*
Verſori. (Mr. de) Récit qu'il fait d'un potage à la chandelle, 251. *& ſuiv.*
Vertu. (la) Ses loix, 144
Veuvages. Pourquoi autrefois tres-fréquens, 516
Villars (le Marechal de) fait ſucceder la douceur à la barbarie, 2. Proverbe dont il éprouve la vérité, *ibid.* Ce qu'il fait pour détruire un parti dans les Sevenne; ne peut gagner un nommé Roland, 3. Flatte la vanité de Cavalier, & le gagne, 174
Villeroi. (Mr. le Maréchal de) Nom de ſa maiſon à Lyon, 199

Vincennes.

Vincennes. (le Bois de) Tems où ſa promenade eſt aſſez agréable, 98
Viſirs. Comment ils périſſent, 281
Voiſin. (la) Quelles étoient ſes connoiſſances, 516. *& ſuiv.* Traits de ſon hiſtoire, 518. *& ſuiv.* 521. *& ſuiv.* Eſt priſe & executée, 519. Idée de la maniere dont elle duppoit le Public, 522. *& ſuiv.* La plus fameuſe empoiſonneuſe en France après Madame de Brainvillier, 525. Complices de ſa ruine, 521
Voiture. Mérite de ſes lettres, 222
Voyages. Leur utilité, 203 — 307
Walef (le Baron de) en quoi recommandable, 367

Y

Yvetot. Quel eſt ce Royaume, 197. Hiſtoire de ce Royaume, *ibid. & ſuiv.* Non ſujet à la Loi Salique, 198

Fin de la Table des Matieres.

41803